

UNIVERSITÉ PARIS 13 – Sorbonne Paris Cité
Ecole doctorale Erasme
« U.F.R. DE SCIENCES SOCIALES » - U.T.R.P.P. - EA 3413

N° attribué par la bibliothèque

/ / / / / / / / / / / / / / / /

MANUSCRIT CONFIDENTIEL

T H E S E

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS 13

Discipline : psychologie

présentée et soutenue publiquement par Noémie DURR
le 23 février 2018

Figures de la mélancolie
Exclusion sociale et temporalité

Directeur de thèse : Jean-Pierre PINEL

Composition du jury :

Magali RAVIT, Professeur, université Lumière Lyon 2, Pré-rapporteur
Régine SCelles, Professeur, université Paris-ouest Nanterre la Défense, Pré-rapporteur
Jean-François CHIANTARETTO, Professeur, université Paris 13, Président du jury
Jean-Pierre PINEL, Professeur, université Paris 13, Directeur de thèse
Vincent DI ROCCO, MCF, HDR, université Lumière Lyon 2, Examineur
Christophe BITTOLO, MCF, université Paris 5, Invité

Je remercie Jean-Pierre Pinel qui a accompagné le développement de ma pensée tout le long de mon cursus universitaire puis dans ce projet de thèse et enfin dans sa formalisation ; figure tutélaire sur laquelle j'ai pris appui.

Je remercie Jean-François Chiantaretto qui a accepté d'être président du jury, figure de référence dont la pensée est venue nourrir mes propres questionnements.

Je remercie Magali Ravit et Régine Scelles qui ont accepté d'être rapporteurs et se sont rendues disponibles, malgré les contraintes de temps, ainsi que Vincent Di Rocco qui a accepté de participer à ce jury au titre d'examineur.

Je remercie Christophe Bittolo qui a accepté d'être membre du jury et dont la présence, depuis la position de superviseur, m'a accompagnée, soutenue et guidée dans mes positionnements et ma réflexion.

Je remercie l'ensemble des enseignants de Paris 13 qui, le long de ces années, m'ont permis de cheminer et m'ont transmis le désir d'apprendre et de comprendre, de me questionner. Je remercie tout particulièrement les participants du séminaire de recherche : enseignants, doctorants et Master recherche : Marie-France Grinschpoun, Vincent Cornalba, Aurélie Maurin, Pascale Molinier, Agnès Schwartz, Catherine Matha, Malika Litim, Valérie Ganem, Franck Couragier, Hindi Hafhouf, Victor-Georges Baranowski, Nelmar Rauseo, Féryal Arabaci-Colak, Camille Ragain, Grégoire Thibouville, Quentin Beucler, Gérald Thibault, Hubert Chatrousse, Séverine Ringana.

Je remercie encore l'ensemble des doctorants de Paris 13 avec qui les échanges, dans les différents espaces de l'université, ont été riches et soutenus ainsi que les membres du Téma, *Groupes, famille, institution* du laboratoire clinique de Paris 5.

Je remercie l'ensemble des personnes rencontrées dans le cadre de mon travail, les résidents, collègues, partenaires ainsi que mes deux directrices qui ont permis que mes inscriptions universitaires soient financées par notre fondation et qui ont favorisé mon organisation afin que je participe aux différents regroupements universitaires. Je remercie spécialement les psychologues de cette fondation: Isabelle, Anaïs, Mathilde, Sara ainsi que Elodie et Thémis. Je remercie l'ensemble des Chouquettes et plus particulièrement Rute, Naomi, Clara, Aurore ainsi que Anaïs, Jérémy, Audrey et Ilia.

Je remercie tous mes proches : famille, amis et voisins qui ont accepté que je m'éloigne pendant un temps certain et qui m'ont offert leurs présences et leurs disponibilités. Je remercie tous ceux qui ont participé, de près ou de loin, pour m'aider à la formalisation de cette écriture : Aurélien, Fabien, Jordane, Margot. Un grand merci à Marc qui a traqué les fautes d'orthographe, de syntaxe, les problèmes de concordance de temps et virgules mal placées.

Enfin, je remercie mon analyste de m'avoir permis de m'approcher de ces questions.

Chaque partie sera précédée de la reproduction d'un tableau dont les références se situent dans la table des illustrations¹.

Manuscrit confidentiel, sans limite de durée.

¹ Dans un premier temps, à partir d'une séance de supervision, le tableau de Goya s'est imposé en lien avec une expérience clinique. Il a été intégré au texte afin de l'illustrer. Dans un deuxième temps et en lien à mon objet de recherche, le tableau de S. Dali m'est apparu. J'ai ensuite cherché délibérément un troisième tableau, celui d'E. Munch, avec l'idée qu'ils soient chacun placés en préambule de chaque partie. Le dessin de M. Larcenet et la lithographie ont trouvé place dans un dernier temps, en lien avec l'écriture en elle-même.

Cet écrit étant confidentiel, la question du droit d'auteur ne se pose pas. J'ai essayé, par principe et pour les reproductions du tableau de S. Dali et du dessin de M. Larcenet, d'obtenir le droit de les faire figurer dans ce document universitaire. Mes demandes sont restées sans réponses.

Table des matières

Introduction	11
Première partie : Théorie et méthodologie	19
Chapitre 1 : Eléments de contexte	21
I. Repères historiques, législatifs et statistiques	21
II. Contexte institutionnel et sociétal	27
Chapitre 2 : Revue de la littérature	37
I. Qu'est-ce que l'exclusion sociale ?	37
II. Spécificités de la relation <i>transféro-contre- transférentielle</i>	51
Chapitre 3 : Rapport au temps et exclusion sociale	61
I. La recherche, une nécessité clinique	61
II. Problématique	69
III. Hypothèses	71
Chapitre 4 : Méthodologie	77
I. Le cadre épistémologique	77
II. Les dispositifs	83
1. Dispositifs cliniques	83
2. Dispositifs de reprise clinique	87
3. Dispositifs de recherche	91
III. Questions éthiques	93

<i>Deuxième partie : développements cliniques</i>	97
Chapitre 5 : L'installation d'un <i>temps mort</i>	99
I. Un cas fondateur	99
II. Analyse du cas	113
Chapitre 6 : L'exclusion du groupe primaire	129
I. Un dispositif de groupe	129
1. À la demeure de Mélusine	130
2. À la maison aux mille lumières	140
II. Analyse du cas	147
Chapitre 7 : L'échec du processus d'historisation	159
I. Une rencontre dans le miroir	159
II. Analyse du cas	183
Chapitre 8 : L'attaque des organisateurs institutionnels	195
I. Une clinique institutionnelle	195
1. Sur le chemin du cimetière	196
2. Un fonctionnement d'équipe	200
II. Analyse du cas	207
Chapitre 9 : Un retour par l'agir	219
I. Etude d'un cas littéraire	219
II. Analyse du cas	231

<i>Troisième partie : discussions</i>	247
Chapitre 10 : Retour sur les hypothèses cliniques	249
I. Le meurtre du temps	249
II. Des groupes internes en magma	257
III. Un regard criminel	265
IV. Un meurtre sans cesse réactualisé	271
V. Le meurtre dans tous ses états	279
Chapitre 11 : Retour sur la méthodologie	287
I. Le contre-transfert dans l'écriture	289
II. Le contre-transfert dans la sensorialité	295
III. Retour sur la méthode	303
Chapitre 12 : Retour sur la problématique	311
I. L'échec du travail de <i>l'emprise</i>	313
II. De la honte à la mélancolie	325
III. Les ratés de l'interdit du meurtre	337
<i>Conclusion</i>	347
<i>Bibliographie</i>	357
<i>Index des auteurs</i>	369
<i>Index des cas</i>	373
<i>Index des notions</i>	375
<i>Index des sigles</i>	379
<i>Table des illustrations</i>	381
<i>Résumé en anglais</i>	383

Introduction



Un rêve en guise de préambule

Une femme court sur un quai de métro. Une autre, déficiente mentale, la poursuit ; c'est un jeu. La première feint pour surprendre la poursuivante : elle court jusqu'au bord du quai et fait demi-tour au dernier instant. La seconde est surprise, elle ne peut s'arrêter et tombe sur les rails. En vain, la première tente de couper l'électricité, elle ne parvient pas à briser la vitre du boîtier de commande. Le métro arrive, il est à un autre niveau en contrebas, et ainsi il n'écrase pas la femme tombée. Le conducteur la dépose sur le quai et repart aussi vite, il est comme un automate. Allongée sur le dos, elle ne bouge pas, un filet de sang s'écoule de sa tête. La première femme est toujours là, presque impassible : calme, elle essaye de lui parler. Dans un second temps, avec l'arrivée des secours, la femme blessée relèvera la tête dans un éclair de lumière.

C'est la position du conducteur qui m'a amenée à proposer ce récit de rêve en préambule. Il a tout de suite été associé à mon travail, le conducteur est comme un automate : un robot qui me ramène à des sensations éprouvées depuis ma place de clinicienne. Dans la conduite de certains entretiens, je me suis parfois ressentie dans une présence anesthésiée, comme embourbée, dans une incapacité à penser, à pouvoir être dans une présence à l'autre. Mon esprit était parfois comme saturé, ne laissant comme seule alternative pour continuer à être là que d'adopter une pensée mécanique. Dans un deuxième temps, c'est la question du jeu qui m'a semblé importante, il y aurait un double niveau dans le jeu : le premier serait de jouer à "on ferait comme si....." et le deuxième, un jeu "pour du vrai", c'est-à-dire une forme de jeu dans laquelle on ne joue plus vraiment.

Le projet de recherche

Ce projet de recherche s'est construit autour du sentiment, alors que j'étais en poste de psychologue depuis peu, qu'un travail de pensée et d'écriture m'était nécessaire. J'intervenais dans des lieux d'accueil et d'hébergement pour des personnes en situation d'exclusion sociale. Au

départ, je me suis sentie instable, sans savoir si j'allais être reconnue, sans savoir si je me situais au bon endroit et avec la sensation profonde de pouvoir être évincée. La rencontre avec ma clinique m'a amenée à m'interroger sur ma place et mes fonctions. C'est dans ce contexte qu'il m'a semblé opportun d'entreprendre ce travail d'écriture. Je le pensais comme quelque chose de l'ordre d'une nécessité vitale pour ma fonction, comme une manière de me raccrocher, de m'ancrer pour ne pas me laisser embarquer, tout en gardant la liberté de pouvoir me laisser déplacer. C'était peut-être pour ne pas me perdre, pour entretenir un processus d'élaboration alors même que l'écoute des sujets rencontrés dans ma clinique me laissait parfois dans un certain désarroi, dans une incapacité à penser. Comment garder des repères suffisants pour pouvoir suivre un sujet qui se serait comme *absenté* ? Dans le dessin qui illustre cette partie introductive, nous sommes au milieu de la forêt, dans ce lieu de tous les *fantasmes*, et qui pourrait renvoyer à la peur de se perdre, d'être abandonné ou encore de rencontrer des animaux sauvages. Dans son contexte, ce dessin illustre la première nuit dehors pour un homme qui vient de faire son sac, un homme qui vient de prendre la route. Ici, la présence de la lune laisse imaginer que peut-être, à ses côtés, il pourrait y avoir des étoiles. Des repères pour suivre cet homme sans y perdre son chemin.

Avec l'écriture, j'imaginai que ce serait une manière de continuer à investir, ne pas laisser échapper, inscrire, reprendre un certain ordre, alors même que la rencontre avec ma clinique venait m'ébranler ; me laissant parfois sans voix, sans pensée et avec le sentiment intime de ne pas être au bon endroit. J'ai souvent été submergée par la sensation de ne pas être suffisamment disponible. C'était comme s'il me fallait être présente simultanément pour plusieurs personnes, ne me laissant que peu de temps de solitude et entraînant un sentiment de culpabilité à l'idée de ne pas être "en présence". Je m'autorisais très peu à fermer la porte du bureau pour y rester seule, pour investir des moments de reprises et de pensée. Avec le temps, c'était devenu un objectif que je m'étais fixé : rester un peu seule entre deux

entretiens, écrire, essayer de ne pas me laisser happer par l'urgence qui me mettait dans la position de devoir faire, agir, ne laissant plus beaucoup de place pour recevoir et penser. Par moment, c'était comme s'il fallait être en même temps disponible pour la personne en train de me parler, pour celle que je venais à peine de quitter, celle que j'entendais crier de l'autre côté de la cloison, ou celle aperçue un peu plus tôt. Je me sentais alors prise dans une sorte de tornade, culpabilisant de partir à l'heure du départ comme s'il fallait toujours rester un peu plus. C'était comme s'il me fallait être dans une disponibilité sans limite, me faisant perdre mes propres repères et l'axe à partir duquel j'aurais pu m'orienter, depuis une place de sujet, dans la rencontre à l'autre. En alternance avec ce ressenti existaient des moments dans lesquels je me trouvais comme désertée, tout à coup désinvestie et errant dans les couloirs de l'institution à la recherche d'une âme qui aurait bien voulu s'adresser à moi. Il m'avait fallu un certain temps pour tenter de trouver un entre-deux, une sorte d'équilibre qui restait précaire et demandait un réajustement perpétuel. Peut-on penser que ce mode de présence pourrait venir témoigner d'une manière d'entrer en lien spécifique au fonctionnement des personnes rencontrées dans ma clinique ? Comment ne pas me perdre auprès de sujets qui se seraient parfois comme *absentés* d'eux-mêmes ?

L'objet de la recherche

Dans cette recherche, je me centrerai sur une clinique institutionnelle, celle de personnes accueillies en centre d'hébergement. Je parlerai de personnes en situation d'exclusion sociale. Pour investir ma place de psychologue, il me semblait vital de me relancer, via cette thèse, dans un processus de pensée, dans un travail de reconstruction et de théorisation. Ce projet de recherche et d'écriture me permettait de prendre appui sur une institution tierce, l'université, et je percevais que cela pouvait m'aider à ne pas rester comme "collée" à ma clinique, de pouvoir m'en dépendre dans un travail de transformation, d'analyse, de symbolisation.

C'est par le prisme des rencontres faites dans ces centres que mon objet de recherche s'est peu à peu défini. D'une manière générale, j'avais la sensation d'avoir peu accès aux histoires de vies, au passé, tout autant qu'à la possibilité d'une projection dans le futur. Me restait souvent la sensation d'être confrontée à un présent comme étalé, sans frontières, avec des passages à l'acte comme possibilités d'ouvertures à la rencontre. C'était comme s'il fallait faire avec d'incessantes répétitions sans qu'elles ne soient l'occasion d'un déplacement, comme s'il s'agissait d'un retour perpétuel vers le même. Je me sentais entraînée, via la relation transféro-contre-transférentielle, dans des sensations confuses, perdant mes propres repères, entraînée dans ces formes de répétition, sans que je ne trouve l'espace pour m'en déprendre. Quelque chose dans l'ordre du temps semblait être altéré, la possibilité des investissements en direction de la vie s'emblait être comme suspendue. Depuis la place de psychologue, j'étais comme égarée dans l'espace de ce point d'arrêt. À partir de ces ressentis, l'objet de cette recherche s'est orienté vers la question du rapport au temps pour les personnes en situation d'exclusion sociale.

Objectifs de la recherche

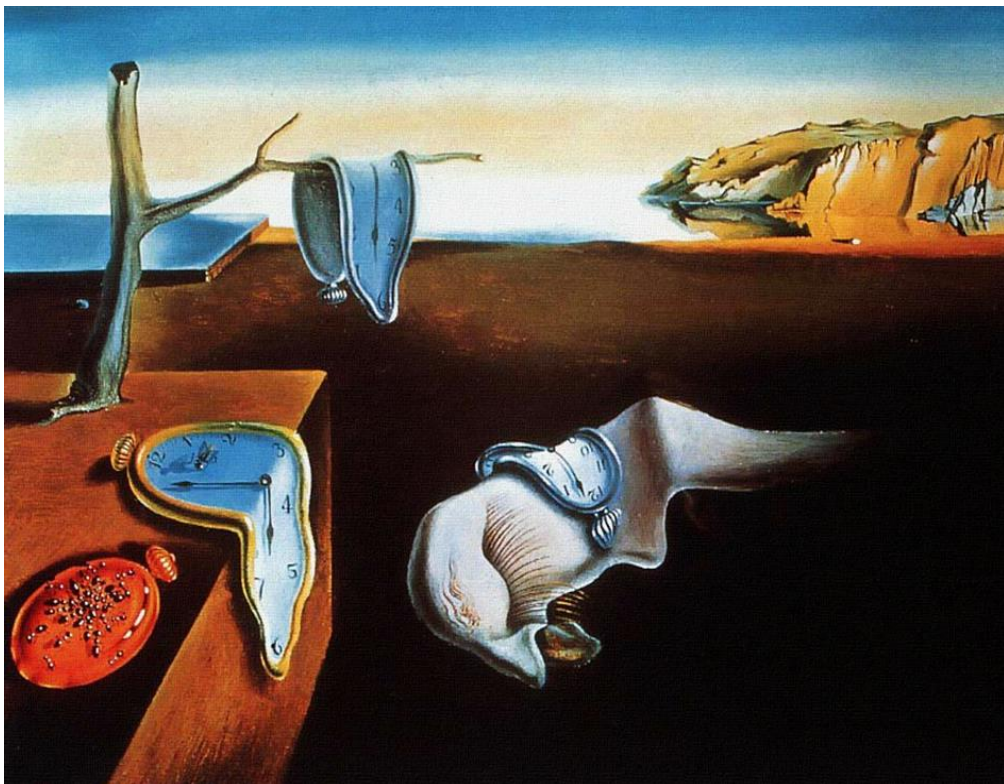
Cette écriture vise à restituer la question de l'exclusion sociale dans des perspectives à la fois psychopathologiques et épistémologiques. Il s'agira de donner une intelligibilité aux processus d'exclusion dans la perspective d'une psychopathologie sociale clinique. J'aurais voulu, par le prisme de la relation transféro-contre-transférentielle, tenter de comprendre quelque chose aux mécanismes en jeu dans ce processus de l'exclusion sociale, et, à partir de la manière dont les uns ou les autres m'apportaient à pouvoir les accueillir, tenter de comprendre ce qui, peut-être, pouvait venir se rejouer des accueils passés voire du premier accueil. Au-delà du recours à la recherche comme une défense de survie, par le détour de l'écriture, je pensais réinvestir un travail de pensée et, par ricochet, trouver des ajustements, préserver une posture clinique. Il s'agissait-là, peut-être, de

chercher ma place de psychologue et, dans une certaine mesure, d'être en position de pouvoir la défendre en proposant une modélisation du travail psychique du clinicien en ses différentes modalités et temporalités.

Organisation de l'écriture

La première partie sera consacrée à la présentation du cadre de cette recherche : le contexte sociétal et institutionnel, le contexte théorique, la méthodologie, le cadre épistémologique, ainsi que la présentation de la problématique et des hypothèses. Dans un deuxième temps et à partir de cinq hypothèses cliniques, cinq cas individuels, groupaux, institutionnels et littéraires seront développés. Enfin, dans une troisième partie, à la lumière du processus même de la recherche et à partir des développements cliniques et théoriques, les hypothèses et la problématique seront discutées afin de proposer un questionnement autour des liens entre exclusion sociale et temporalité.

Première partie : Théorie et méthodologie



Chapitre 1 : Eléments de contexte

I. Repères historiques, législatifs et statistiques

Depuis des siècles, le corps social semble se préoccuper des personnes en situation d'errance et d'extrême pauvreté¹. L'Ordonnance du Roi Jean II Le Bon en février 1351 aurait été le point de départ, en France, de la législation relative au vagabondage. Elle qualifiait ce dernier de délit passible d'emprisonnement, de pilori et de bannissement. De Louis XII en 1492 à Louis XVI en 1774, les lois, Ordonnances et édits royaux se succédèrent pour dénoncer l'accroissement des vagabonds et mendiants et organiser une répression. Le 16 avril 1656, Louis XIV mit en œuvre une politique connue sous le nom du *grand renfermement*. Il créa l'hôpital général pour *le renfermement des pauvres mendiants* de la ville de Paris et créa un *casier judiciaire national du vagabondage et de la mendicité*. « *L'hôpital général n'est pas un établissement médical. Il est plutôt une structure semi-juridique* » (M. Foucault, 1972, p. 60). Il s'agissait là de réprimer la mendicité et l'oisiveté. Sous Louis XV, l'Ordonnance de 1767 institua les dépôts de mendicité. Leur nombre crût progressivement pour passer de 18 à 30 dépôts de 1778 à 1792. La loi du 7 août 1851, relative à l'organisation des secours hospitaliers, fut le premier texte séparant clairement la fonction hospitalière de la fonction d'hospice. Jusqu'en 1994, et l'abrogation de l'ancien code pénal datant de 1791, le vagabondage fut qualifié de délit et la mendicité punie d'emprisonnement. Au sortir de la seconde guerre mondiale, la sécurité sociale fut instituée et en avril 1946, fut votée la première loi concernant l'aide sociale en matière de logement. Elle permit l'ouverture d'établissements proposant une aide éducative aux

¹ Concernant les aspects historiques et législatifs, je me réfère en grande partie au travail de J. Hassin (1996)

personnes sortant de prostitution et fut étendue, en 1948 (année de la *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme*), aux personnes sortant d'établissements de soins, sans ressources et sans logement. L'hébergement proposé avait pour objectif la réadaptation sociale par le travail. Six ans plus tard, le 1^{er} février 1954, l'appel de l'Abbé Pierre sur *Radio-Luxembourg* dénonçait la misère, la famine et l'abandon dans lequel étaient laissés certains concitoyens. Trois ans plus tard, A. Vexliard publiait sa thèse de psychologie : *Le clochard*¹. Enfin, la constitution de 1958 précisa que « *tout être humain qui, en raison de son âge, de son état physique ou mental, de la situation économique, se trouve dans l'incapacité de travailler a le droit d'obtenir de la collectivité des moyens convenables d'existence* ». Ainsi, le corps social devait désormais porter assistance aux plus démunis.

Les conséquences socio-économiques de la fin des trente glorieuses et de la crise pétrolière de 1973 conduisirent le législateur à adopter de nouvelles dispositions concernant l'aide sociale à l'hébergement. À partir de 1974, les établissements d'accueil devinrent des Centres d'Hébergement et de Réadaptation Sociale. Leur mission visait la *réinsertion sociale et professionnelle* des personnes en situation *d'inadaptation sociale*. Avec les années 80 et la montée du chômage, l'exclusion n'apparaissait plus comme la conséquence d'une crise qui aurait été conjoncturelle. Avec la *loi Quilliot* du 22 juin 1982, le droit à l'habitat fut reconnu comme un droit fondamental. L'année 1984 vit apparaître *l'A.S.S.* (premier minimum social dans le domaine de la lutte contre la pauvreté liée à l'exclusion de l'emploi) ainsi que le premier plan *pauvreté précarité* qui instaura des places d'hébergements d'urgence. En 1988, le R.M.I. fut créé et le *Haut Comité pour le logement des personnes défavorisées* apparut en 1993, il précéda d'un an la création du Samu Social de Paris. En cette même année, avec le *nouveau code pénal*, tous les articles réprimant et pénalisant le vagabondage furent supprimés.

¹ Nous reviendrons à cet auteur dans le chapitre consacré à la revue de la littérature

La loi du 29 juillet 1998 relative à la lutte contre les exclusions introduisit la notion de *handicap social* pour suggérer que la marginalité et l'exclusion sont des handicaps au même titre que les handicaps physiques ou mentaux. Les C.H.R.S. furent renommés pour devenir des Centres d'Hébergement et de Réinsertion Sociale. Ils devaient aider les personnes à accéder ou à recouvrer leur autonomie personnelle et sociale. Enfin, les Centres d'Hébergements et de Stabilisation (C.H.S.) furent créés en 2007 suite aux campements de sans-abris organisés par *les enfants de Don Quichotte*¹ à Paris. Le *droit au Logement Opposable* apparut la même année, et en 2008 était annoncé le *grand chantier prioritaire pour l'hébergement et l'accès au logement des personnes sans-abris*. Le R.S.A. remplaçait maintenant le R.M.I. En 2009, une nouvelle stratégie de prise en charge des personnes sans-abri ou mal logées se mettait en place : le S.I.A.O. Définis par les circulaires des 8 avril et 7 juillet 2010, ces Services d'Intégration d'Accueil et d'Orientation visaient une meilleure adéquation entre l'offre et la demande d'hébergement, une rationalisation des moyens et une simplification des démarches². C'est aussi en 2009 que furent créés les deux centres d'hébergement à partir desquels cette écriture s'est élaborée (un C.H.S. et un C.H.R.S. "de stabilisation").

Pour J. Damon, et alors que la pauvreté monétaire aurait diminué en France entre 1970 et 1990, « *une série d'enquêtes menée par l'institut C.S.A. depuis octobre 1993 montre que, depuis une quinzaine d'années, plus d'une personne vivant en France sur deux craint de devenir un jour un "exclu".* » (J. Damon, 2008, p. 15). En 2013, une enquête publiée par l'I.N.S.E.E. « *compte 141 500 personnes sans domicile, soit une augmentation de près de 50 % en dix ans. [...] On trouve ainsi 11 % des sans-domicile dans des centres d'hébergement où ils ne résident pas au sens propre (puisqu'ils doivent les quitter le matin) ; 12 % sont dans des hôtels payés par la collectivité et 33 % dans des logements – ce qui peut*

¹ *Les enfants de Don Quichotte* est une association créée en 2006. Elle vise à faire connaître, à l'ensemble de la cité, les conditions de vie dégradées des personnes sans domicile fixe.

² Annuaire des SIAO. Septembre 2014 Dihal – DHUP - DGCS

surprendre : il s'agit de personnes, le plus souvent de ménages, qui occupent un logement en sous-location avec une association ; enfin, 35 % des sans-domicile résident dans des centres. » (J. Damon, 2014, p. 70).

En 2010 était publié le rapport SAMENTA. Il restituait une enquête sur *la santé mentale et les addictions menée auprès de personnes sans logement personnel en Ile-de-France*. Cette étude a mis en évidence une surreprésentation des personnes atteintes de troubles psychiatriques sévères parmi la population sans logement. *« Parmi les personnes ayant déclaré avoir dormi le plus souvent dans l'espace public dans les douze derniers mois, près d'une sur deux présente un trouble psychiatrique sévère, et un quart un trouble psychotique. » (A. Laporte, 2010, p. 16).* Les auteurs ont *« estimé à un tiers de la population les personnes souffrant de troubles psychiatriques sévères, c'est-à-dire de troubles psychotiques, de troubles de l'humeur (troubles dépressifs sévères essentiellement) et de troubles anxieux. Les troubles psychotiques, majoritairement des schizophrénies, représentent la pathologie la plus grave et la plus fréquente dans cette population comparé à la population générale, soit une prévalence huit à dix fois supérieure. [...] Les troubles dépressifs sévères et les troubles anxieux sont à peine plus élevés qu'en population générale » (A. Laporte, 2010, p. 121).* En outre, *« la fréquence élevée de la dépendance à l'alcool dans la population sans logement est confirmée (elle concerne trois hommes sur dix et une femme sur dix). Cependant, il faut souligner que la proportion de personnes non consommatrices d'alcool est plus élevée chez les personnes sans logement que dans la population générale » (A. Laporte, 2010, p. 122).* Au XVII^{ème} siècle et pour M. Foucault, il n'était *« pas indifférent que les fous aient été enveloppés dans la grande proscription de l'oisiveté. Dès l'origine, ils auront leur place à côté des pauvres, bons ou mauvais, et des oisifs, volontaires ou non » (M. Foucault, 1972, p. 85).* Aujourd'hui, l'une des questions que se posent certains se formule ainsi : *« quelle hospitalité*

pour la folie ? »¹. Dans son 21^{ème} rapport annuel sur l'état du mal logement en France (2016), la fondation Abbé Pierre met en lien la désinstitutionalisation dans le champ de la psychiatrie au cours des années 1960-1970 avec la hausse de personnes se retrouvant sans logement. « Alors que le nombre de lits en hospitalisation à temps plein est passé de 120 000 à 55 000 en quelques décennies, la prise en charge alternative des malades hors de l'hôpital n'a pas été suffisante pour compenser ce mouvement. [...] Faute d'accompagnement ou de repérage des difficultés, nombre de personnes souffrant de maladies mentales se retrouvent également en difficulté pour se maintenir dans leur logement. [...] 30 % des personnes qui sont actuellement expulsées de logements sociaux le seraient en raison de troubles du comportement. » (Fondation Abbé Pierre, 2016, p. 10-11). C'est le même constat fait par l'UNAFAM : « en vingt ans la fermeture des lits d'hôpitaux n'a pas été compensée par des ouvertures suffisantes de structures alternatives » (2009, p. 6). Dans leur livre blanc, ils comptent 43 300 personnes en difficulté psychique à Paris pour un manque cruel de places d'hébergement ou de logements autonomes, associés à un suivi social. C'est encore le même constat fait par le Haut comité pour le logement des personnes défavorisées : « L'hôpital aujourd'hui n'assume plus la fonction d'hospice [...]. La prise en charge médicale des personnes dépourvues de domicile est donc devenue un problème. [...] Le nombre de lits d'hôpital a été divisé par deux au cours des trente dernières années. Une telle diminution pose la question de la prise en charge sociale et de la continuité du soin d'une population que la maladie même peut conduire à des comportements qui l'exposent à la perte du logement. » (2009, p. 14).

Dans les centres d'hébergement, se profile les questions, à réinventer chaque jour, de comment accueillir, en quels lieux, et pour quelles fonctions ?

¹ *Collectif des 39* : fondé en 2008 en réaction aux propositions du gouvernement français concernant la prise en charge en psychiatrie et afin de proposer des alternatives pour penser la question du soin.

II. Contexte institutionnel et sociétal

Les questions posées dans cette recherche se sont formulées à partir de la place de psychologue au sein de trois centres qui ont pour mission l'accueil de personnes en situation d'exclusion sociale.

Fonctionnement des centres d'accueil et d'hébergements

Le premier centre est un *lieu d'accueil de jour* ouvert à toute personne à partir de 18 ans. Il permet, pour les personnes vivant dans la rue ou dans des conditions précaires, d'accéder à des sanitaires et une bagagerie, de petit-déjeuner et de manger durant l'hiver, de se reposer ou d'accéder à des services. En ce lieu, les personnes peuvent rencontrer des professionnels de l'équipe d'accueil, des travailleurs sociaux, des bénévoles, des médecins, une infirmière, un podologue, une psychologue... Différentes activités artistiques et culturelles y sont proposées. Dans ce lieu, j'étais présente une demi-journée par semaine. Je l'ai quitté afin de me ménager du temps pour la recherche. S'il n'apparaît pas dans l'écriture, il a pourtant participé à l'émergence de mes questionnements.

Le deuxième lieu, un C.H.R.S. "de stabilisation", sera nommé, à l'occasion de cette écriture, **la demeure de Mélusine**. Il accueille des hommes et des femmes. J'y étais présente à quart temps. Le troisième, un C.H.S., sera appelé **la maison aux mille lumières**. Il accueille des femmes seules ou avec leurs enfants. J'y étais présente à mi-temps. La tâche primaire de ces deux lieux (qui dépendent de la même association) est celle de l'accueil et de l'hébergement, elle vise une réinsertion sociale par la restauration des liens (sociaux et symboliques). Dans ces centres, les personnes accueillies cumulent des difficultés multiples : des problèmes administratifs, elles peuvent être en situation irrégulière sur le territoire français, peuvent être en difficulté pour trouver un emploi, elles sont parfois sans formation professionnelle et n'ont pas toujours été scolarisées, elles

peuvent souffrir de maladies somatiques, psychiatriques, peuvent présenter des addictions diverses et variées. Elles peuvent encore être exilées, s'être enfuies d'un pays, mais elles peuvent aussi être parties d'un foyer familial violent. Certaines personnes arrivent après une enfance et une adolescence passées en foyers ou en familles d'accueil. Elles ont généralement vécu de multiples ruptures et peuvent être marginalisées après de longues périodes d'errance. Certaines ont passé de nombreuses années à vivre entre la rue, les centres d'hébergement d'urgence et parfois les squats. Souvent, elles sont seules mais peuvent aussi avoir conservé des liens avec de la famille ou des amis.

Les personnes arrivent dans ces centres via le S.I.A.O. urgence ou insertion, les maraudes du Samu social ou encore d'autres centres d'hébergement. Dans ces deux lieux, les personnes bénéficient de chambres individuelles avec leurs propres sanitaires. Les repas sont pris en collectivité. L'accompagnement proposé est global et obligatoire, c'est-à-dire qu'il concerne l'accompagnement dans les démarches administratives ainsi que dans les actes de la vie quotidienne. Les personnes accueillies dans ces centres sont entourées par des équipes de travailleurs sociaux, agents d'accueil, psychologues, animateurs, agents d'entretiens, maîtres de maisons, veilleurs de nuits, chefs de service, directeurs. Ces deux centres ont une vocation de "stabilisation" en direction de personnes qui ont tendance à rejeter les solutions d'hébergement ; ceux qui peuvent avoir besoin de temps pour s'installer et avant de commencer, peut-être, à élaborer des projets. Les places de stabilisation se situent entre l'accueil d'urgence (inconditionnel, immédiat et dans une visée de mise à l'abri) et les C.H.R.S. (qui impliquent une dynamique de contrats et de projets). À la demeure de Mélusine, les temps de séjours sont contractualisés tout en pouvant se renouveler à l'infini. À la maison aux mille lumières, il n'y a pas de durée de séjour définie à l'avance, les personnes sont accueillies pour "le temps nécessaire". Dans les deux cas, les personnes peuvent donc vivre là plusieurs années.

Ces centres sont financés par l'Etat pour accueillir des sujets en situation d'exclusion sociale, c'est-à-dire, pour suivre la terminologie employée par J. Furtos et C. Laval, des sujets exclus du social, de l'« *organisation d'une société, [de] ce qui la constitue du côté du lien social* » (J. Furtos, C. Laval, 1998, p. 374). Pour ces auteurs et depuis la naissance, « *l'enjeu, vital, est d'apparaître ou de disparaître de la scène sociale* » (J. Furtos et C. Laval, 1998, p. 398). Dans ce qu'ils nomment une *clinique de la disparition*, ils différencient pauvreté, exclusion et précarité. « *L'exclusion doit être considérée comme un processus [...] et non comme une entité individuelle : il serait imprudent de présenter un individu sous le qualificatif d'exclu : "je vous présente monsieur Untel qui n'existe plus parmi nous"* » (J. Furtos, C. Laval, 1998, p. 387). Ils proposent le terme de *disparition*, associé à un vécu de honte et dont le sentiment impliquerait la disparition au regard d'autrui. « *L'individu "négatif" n'agit plus, il erre, se cloître, ne parle plus, fermé dans un mutisme cadavérique. [...] Il] serait par définition décontractualisé dans l'intime de son lien à l'autre et à lui-même, notamment en contexte de précarité sociale* » (J. Furtos, C. Laval, 1998, p. 393, 395). Pourtant, dans le cours de cette écriture, c'est bien le terme "d'exclu" qui s'est imposé à moi. De quoi ces sujets seraient-ils exclus ? D'une certaine scène sociale ? D'un espace psychique ? De soi, de l'autre ? Pour O. Douville, le terme *exclusion* « *suppose un individu qui n'est pas ou n'est plus intégré dans un réseau de solidarité familiale, amicale ou de quartier. [...] L'exclu n'est alors plus seulement celui qui habite dans des lieux où règnent la misère et le chômage massif, il est celui qui a franchi une ligne, un seuil, un passage, qui a effectué ce pas où il s'absente au lien social et à la fraternité de discours.* » (O. Douville, 2012, p. 165-166)¹.

¹ Nous reviendrons sur ces différents auteurs, et sur leurs théorisations respectives, dans le cours de cette écriture et plus particulièrement dans la revue de la littérature.

La construction du sujet dans le lien à l'environnement

Ces personnes accueillies dans ces centres d'hébergement entreraient dans le champ de ce qu'A.-N. Henri a décrit par le terme de *mésinscription*. Ici, ce qui ferait unité ne renverrait pas au sujet en lui-même mais à l'effet qu'il produit sur les autres : « *ce que les sociétés mettent à l'extérieur d'elles parce qu'elles ont un rapport avec ce qui est au cœur même de leur essence* » (A.-N. Henri, 2009, p. 94). Ainsi, le sujet *mésinscrit* deviendrait déviant dans l'organisation symbolique d'une société et dans l'effet violent qu'il produirait dans l'ordre de la représentation sur un entourage. Pour A.-N. Henri, les pratiques sociales, au sens large, seraient assignées à « *contrer ces effets de destruction de l'ordre symbolique* » (A.-N. Henri, 2009, p. 145) et pour faire disparaître ce que représente *l'objet mésinscrit*. Ainsi, notre système d'assistance basé sur la rencontre avec cet objet pourrait susciter des émotions violentes et difficilement supportables telles que l'envie de le détruire. Cet affect pourrait être transformé en sollicitude, en faisant appel à des mécanismes de contention ou de maîtrise (par la prescription, l'autorisation, l'interdiction). Ainsi, le sujet *mésinscrit*, déviant vis-à-vis d'un ordre social, provoquerait des *défenses préhistoriques* devenant des pratiques socialisées qui, en fonction du contexte socio-historique, pourraient se traduire par le bannissement, l'expulsion ou la sollicitude. Dans le contexte actuel, la sollicitude semblerait de mise, nous serions même arrivés dans le règne de *l'inclusion*. Ce serait ici, et à travers cette volonté d'inclure, comme s'il fallait se réassurer, collectivement, sur la présence de limites, sur la possibilité, et pour chaque sujet, d'une appartenance à un ensemble, à un corps social. Mais certains sujets, "grands exclus", pourraient être en place de refuser cette sollicitude, semblant vouloir entretenir la place qu'ils se seraient trouvés.

Dans le rapport *Strohl, Lazarus*, datant de 1995 : *Une souffrance qu'on ne peut plus cacher*, les auteurs avaient décrit une souffrance et des symptômes liés au contexte social, aux conditions de vie : une « *souffrance psychique, cause et conséquence d'un environnement social très dégradé*

[qui] se manifeste par une série de dysfonctionnements au niveau de l'ensemble de la cité » (A. Lazarus, H. Strohl, 1995, p. 19). Ces auteurs avaient mis en avant la question du délitement du lien social dans certaines configurations urbaines. « *Le lien social, c'est bien la valorisation de soi [...], le lien de proximité [...] et la citoyenneté [...]. Ces trois formes de rapport à soi et à l'autre déterminent pour une large part la santé psychique des personnes.* » (A. Lazarus, H. Strohl, 1995, p. 54). Pour ces auteurs, les institutions communes seraient dans l'incapacité d'accueillir les personnes présentant cette souffrance d'origine sociale et ces dernières seraient elles-mêmes en difficulté pour y trouver une place. Serions-nous ici face à une souffrance venue des liens avec le dehors, le groupe, l'ensemble social ? Mais, à partir de quand pouvons-nous parler d'une souffrance d'origine sociale ? Si nous suivons D.-W. Winnicott, nous pourrions remonter assez loin dans l'étiologie. Dès le départ se situerait un paradoxe : « *l'environnement fait partie de l'enfant et en même temps, il n'en fait pas partie* » (D.-W. Winnicott, 1989, p. 26). Nous devons à cet auteur le concept d'*objet transitionnel* : il ne vient pas de l'extérieur mais il n'est pas non plus une hallucination, il ouvre un *champ intermédiaire d'expériences* qui se prolongera tout au long de la vie.

Comment un sujet peut-il se constituer dans le lien à cet environnement ? Avec C. Castoriadis, *l'institution sociale-historique de l'individu* permet de penser ce dernier dans une relation sociale à des objets sociaux et instituée par une société. « *La psyché n'est pas séparable de la question du social historique.* » (C. Castoriadis, 1975, p. 401). « *L'individu social est créé par la rencontre entre une psyché et le monde social historique.* » (C. Castoriadis, 1975, p. 445). Ainsi, l'individu, dans sa formation même, serait en position de s'en remettre à l'autre sur lequel il pourrait garder une forme d'emprise comme *autre imaginaire*, par le moyen du *fantasme*. Pour C. Castoriadis, l'autre, pour devenir *réel*, doit être destitué de son pouvoir sur la « *signification [... qui] est instituée et ne dépend de personne. [...] Le père n'est pas père [...] s'il n'est pas signifié à*

l'enfant qu'il est un père parmi d'autres pères, qu'il l'est pour autant qu'il désire être à une place qu'il n'était pas en son pouvoir de créer et qu'ainsi il figure et présentifie pour l'enfant ce qui explicitement le dépasse lui-même à un degré infini – une collectivité anonyme et indéfinie d'individus qui coexistent dans et par l'institution et se continuent en amont et en aval du temps. » (C. Castoriadis, 1975, p. 450). Ici, l'individu est *institution sociale* et nous retrouverions des points de convergence avec la pensée de P. Aulagnier pour qui « *psyché et monde se rencontrent et naissent l'un avec l'autre et l'un par l'autre.* » (P. Aulagnier, 1975, p. 33). Pour cet auteur, le *monde* est rencontré par le prisme de l'espace corporel, par celui de l'espace psychique de ceux qui entourent le nouveau-né et « *de manière plus privilégiée, par l'espace psychique maternel.* » (P. Aulagnier, 1975, p. 34). D'emblée, pour P. Aulagnier, se pose la question des fondations de la subjectivité et du devenir sujet, dans un lien à l'autre et au groupe, par l'intermédiaire du *contrat narcissique*. Il « *a comme signataire l'enfant et le groupe. [...] le groupe investit l'infans en tant que voix future à laquelle il demandera de répéter les énoncés d'une voix morte et de garantir ainsi la permanence qualitative et quantitative d'un corps qui s'autorégénérerait de manière continue. [...] Quant à l'enfant, il demandera, en contrepartie de son investissement du groupe et de ses modèles, qu'on lui assure le droit à occuper une place indépendante du seul verdict parental [...].* » (P. Aulagnier, 1975, p. 189). Ici, le sujet se construirait dans l'investissement réciproque avec le groupe, pour prendre place dans le monde, en tant qu'*être social*. Ce contrat apporterait-il une forme de sécurité existentielle, celle d'appartenir à l'ordre des humains ? Que se passe-t-il, alors, si un sujet n'est plus porté ou encadré par ce contrat ?

R. Roussillon propose de penser que le sujet en situation d'exclusion sociale pourrait être privé du *contrat narcissique groupal*, dans une angoisse de non appartenance décrite comme une « *menace de la perte corporelle de la sécurité de base, [...] la menace d'être tenu [...] en dehors d'un lieu physique [...] puis] symbolique* » (R. Roussillon, 2008a, p. 54) qui touche les

domaines du social, du psychopathologique et du culturel. « Être exclu d'un groupe, d'une société, c'est être privé de cette sécurité que confère le "contrat narcissique groupal" issu des interidentifications ainsi tramés et des systèmes de reconnaissances qu'il rend possible. » (R. Roussillon, 2008a, p. 61). R. Roussillon pose alors la question de la survie psychique pour un sujet mis *en exil* de ce contrat.

Pour se développer dans sa position de sujet, l'être humain a besoin de l'autre, il ne peut vivre seul. C'est là ce que J. Furtos nomme *précarité psychologique normale*. Elle produit des liens de solidarité et de reconnaissance. Mais « dans le contexte social actuel et selon l'histoire de chacun, cette précarité psychologique normale et structurante se transforme volontiers en précarité exacerbée, susceptible alors d'entraîner une triple perte de confiance : [...] en l'autre [, ...] en soi-même [, ...] en l'avenir [...] » (J. Furtos, 2008, p. 13). Alors, que se passe-t-il quand un individu se développe dans une société précaire ? Quand « ses membres deviennent obnubilés par l'obsession de la perte possible ou avérée des objets sociaux » (J. Furtos, 2008, p. 13) ? Pour J. Furtos, les *objets sociaux* apportent une sécurité de base : le travail, l'argent, le logement etc. Mais « c'est aussi quelque chose d'idéalisé dans une société donnée en rapport avec un système de valeur et qui fait lien : il donne un statut, une reconnaissance d'existence, il autorise des relations, on peut jouer avec lui comme une équipe de foot joue avec un ballon. Quelque fois, l'objet susceptible d'être perdu est le terrain de jeu lui-même, c'est-à-dire l'aire culturelle, et alors, tout peut basculer [...]. Il s'agit de la capacité de jouer pour de vrai à l'humain, en un lieu, avec d'autres humains. » (J. Furtos, 2008, p. 14). Ici, ce serait avec la perte de cette *aire culturelle*, de cette aire de jeu que, pour J. Furtos, le sujet basculerait de précaire à exclu.

Mais qu'en est-il, plus précisément, de ce contexte social actuel ? Cette société précaire renverrait-elle à ce que R. Kaës nomme « l'hypermodernité, [...] un nouveau foyer, inédit, du malêtre et de la souffrance psychique d'origine sociale et culturelle » (R. Kaës, 2015a, p.

3) ? Par l'analyse, dans les groupes, des articulations et interférences des différents « *espaces de réalité psychique inconsciente* »¹, (R. Kaës, 2015a, p. 5) R. Kaës a repéré « *une déstabilisation des métacadres sociaux [mythes et idéologies, croyances et religion, autorité et hiérarchie], eux-mêmes garants des métacadres psychiques [interdits fondamentaux, contrats intersubjectifs] fondateurs et garants de la vie intrapsychique de chaque sujet singulier.* » (R. Kaës, 2015a, p. 6). Pour devenir « *Je* », le psychique s'étaie sur les liens sociaux « *à travers un ensemble de contrats, pactes et alliances* » (R. Kaës, 2015a, p. 9). Quand ces derniers font défaut, ils mettent en crise les *garants métapsychiques* et parmi eux *le contrat narcissique*. Pour R. Kaës, « *les défaillances et les ruptures du contrat narcissique exposent les sujets et les groupes à des expériences douloureuses de trahisons, de déshérence et de déshéritage, à des ruptures de loyauté, à la défiance, aux blessures narcissiques. L'exil, le nomadisme, l'errance et le déplacement sont le symptôme d'une dislocation du contrat narcissique. Dislocation est à entendre avec cette perte de lieu psychique, celui de la localisation culturelle dont parlait Winnicott en 1967* » (R. Kaës, 2015a, p. 10). R. Kaës aperçoit ici l'une des sources du *malêtre contemporain* ainsi qu'une transformation du *travail de culture*. Celle-ci renverrait à la question de l'héritage et à la manière dont chaque sujet pourrait y trouver "sa part" ; prendre place dans l'humanité. Pour R. Kaës, « *il est possible de caractériser le malêtre contemporain par la difficulté de constituer ce "lieu où mettre ce que nous trouvons".* » (R. Kaës, 2015a, p. 10). Cet auteur, ici, nous introduit au cœur des questions posées par la rencontre de sujets "exclus".

Au cours des siècles, les personnes marquées des stigmates de l'errance, de la marginalité, de la maladie ou encore de la folie ont été regardées, tour à tour, comme des personnes à réprimer, éduquer, punir,

¹ Les espaces du sujet dans le groupe, des liens intersubjectifs et du groupe en tant qu'ensemble.

soigner, réadapter, assister, réinsérer, inclure... Elles ne laissent pas l'ensemble social indifférent. Ce dernier s'est organisé, en fonction des époques, en développant des pratiques socialisées afin de se défendre des effets de ce qu'A.-N. Henri nomme *la mésinscription*. Aujourd'hui, les centres d'hébergement assurent une fonction d'accueil pour des personnes cumulant parfois des difficultés multiples. Si le sujet se construit en lien avec le monde qui l'entoure, avec son environnement, pour J. Furtos, c'est avec la perte de *l'aire culturelle* que le sujet peut basculer de précaire à exclu. Depuis des décennies, différentes théorisations se sont développées pour tenter de comprendre ce qui peut amener un sujet à se couper de tout lien, à vivre comme en dehors ou en périphérie de l'ensemble social, à *disparaître* selon les termes de J. Furtos. Quelles sont ces différentes théorisations ?

Chapitre 2 : Revue de la littérature

I. Qu'est-ce que l'exclusion sociale ?

J'ai choisi de présenter ici la pensée de certains auteurs, ceux que j'ai trouvé les plus fréquemment cités et à partir desquels ma recherche s'est étayée. Ils apparaissent dans un ordre chronologique, dans une forme de succession qui n'ouvre pas au dialogue entre les différentes théorisations.

Alexandre Vexliard

En 1957, dans le contexte d'une France pour qui se pose la question de l'assistance vis-à-vis des personnes démunies, A. Vexliard publie sa thèse de psychologie : *Le clochard*. Il mène une recherche construite à partir de l'étude de 60 cas individuels. Il rencontre ses sujets lors d'entretiens menés dans la rue ou des cafés et dans différentes régions de France. A. Vexliard décrit le syndrome de l'exclusion : un *divorce par consentement mutuel entre l'exclu et l'institution*. C'est la rencontre entre un phénomène social : la perte d'emploi et un phénomène individuel : la honte qui va entraîner une rupture des liens relationnels, le sujet ne trouve plus le miroir narcissisant du regard de l'autre, il s'engage dans un processus d'exclusion. Pour expliquer les causes du vagabondage, A. Vexliard distingue quatre sous-groupes : ceux qui ont été *inclus* et ne peuvent plus répondre à de nouvelles *pressions sociales*, ceux pour qui des *conflits individuels* jouent un rôle important, ceux qui relèvent d'une psychopathologie et ceux qui adoptent des conduites délinquantes. Pour A. Vexliard, la *personnalité* du clochard serait une *acquisition tardive*, il réfute l'hypothèse d'une psychopathologie spécifique. Cette personnalité se développerait en suivant plusieurs étapes et renverrait à une dégradation, une atrophie des besoins, un

renoncement à *l'effort social*. Cette personnalité s'édifierait chez des sujets ayant été soumis, durant leur développement, à des privations matérielles, affectives, morales et sociales. A. Vexliard distingue quatre phases dans le processus de désocialisation : la première est nommée *phase agressive*. Après une succession de ruptures, un évènement déclencheur va générer l'exclusion. Dans cette période, le sujet se révolte, il essaye de maintenir sa position et « *souhaite un retour au passé* » (1957, p. 417). Dans une deuxième phase nommée *phase régressive*, le sujet s'approprie sa situation, il se replie, prend conscience de sa situation, ce qui s'accompagne d'une blessure narcissique. Il s'enfonce dans la culpabilité. C'est dans une troisième phase que le sujet va tenter de résoudre le conflit. Pour ce faire, il va rompre avec son passé. La mendicité se développe, le sujet sort de l'échange symbolique, « *il apprend à recevoir sans rien donner* » (1957, p. 420). La consommation d'alcool apparaît comme une tentative d'anesthésie. Dans la dernière phase, le conflit est liquidé, c'est la résignation absolue, proche du « *mécanisme d'une rationalisation autistique, minimisant autrui et l'univers "normal"* » (1957, p. 421). Ici, le sujet opère un retournement du passif à l'actif, il revendique sa liberté et son indépendance. Ce retournement peut être vu comme une défense de survie, il permettrait de contre-investir le sentiment de honte et tenter de trouver une solution à l'atteinte narcissique. Le sujet répudie son histoire pour évacuer la douleur. Il subit une transformation intérieure, « *désormais le principal obstacle à son intégration sociale est en lui-même* » (1957, p. 421). Le clochard est fondamentalement seul. A. Vexliard ne le considère pas comme malade. Les transformations dans l'économie du sujet ne sont pas liées à sa structure mais à l'exclusion en elle-même. Une dégradation des besoins entraîne un comportement sans but : une résignation. Cette personnalité se construit dans le lien à l'entourage et aux stimulations extérieures et ce sont les processus de *catégorisation sociale* qui vont fixer ce processus d'exclusion. A. Vexliard propose qu'une rééducation, dans le cadre d'une institution, s'appuyant sur une dynamique de groupe et passant par une psychothérapie,

puisse permettre de transformer les traits de caractère et amener ces personnes à recréer et réinvestir les besoins d'un bien-être matériel et affectif. La connaissance de l'œuvre d'A. Vexliard connaîtra une longue éclipse. C'est au début des années 2000 que sa recherche sera reprise par X. Emmanuelli qui rendra rétrospectivement hommage à l'œuvre pionnière d'A. Vexliard dans la réédition du *Clochard*.

Jean Maisondieu

En 1997, J. Maisondieu, depuis la place de psychiatre dans le cadre de consultations dans des structures du secteur et dans un dispositif d'insertion en direction de personnes accompagnées par des travailleurs sociaux en lien avec l'obtention du R.M.I., s'interroge sur le *syndrome de l'exclusion* et, dans *La fabrique des exclus*, pose la question du soin : faut-il modifier les conditions de vie pour faire cesser le mal-être ou bien faut-il soigner ces personnes afin qu'ils soient en mesure de s'assurer de meilleures conditions de vie ? Dans l'étiologie, J. Maisondieu note l'importance de traumatismes précoces et décrit, chez ces *sujets exclus*, une altération du lien relationnel, une mise à l'écart, une perte de la place dans le champ symbolique, dans la réalité ; une révolte, un accablement, un sentiment de honte, la peur et l'angoisse, les passages à l'acte, l'alcoolisme, le désespoir ; la panne de l'affectivité et des facultés cognitives ; la fatigabilité et les atteintes narcissiques. Pour J. Maisondieu, l'exclusion se développe avec la participation active et souvent inconsciente de tous, l'exclu n'est plus regardé comme semblable ; il disparaît comme partenaire. Pour cet auteur, il est important de se référer à un principe d'égalité et d'offrir des dispositifs réellement appropriés. « *On ne peut pas chercher à retrouver sa place dans l'ordre symbolique si l'on est pas assuré d'un minimum d'insertion concrète.* » (1997, p. 248). Les interventions dans le champ psychiatrique et social doivent être, pour J. Maisondieu, articulées et indépendantes. La consultation qu'il propose, en tant que psychiatre, est complémentaire de

l'intervention des travailleurs sociaux. Le dispositif d'écoute qu'il développe vise à permettre au sujet de requalifier son expérience puis d'identifier sa manière de prendre part dans le processus¹. Il note la présence importante des affects de honte, de résignation et de désespoir. Mais lorsque l'on n'attend rien, comment investir un processus de soin ? Ce désespoir étant contagieux, J. Maisondieu propose de créer des dispositifs d'analyse de la pratique à destination des travailleurs sociaux et afin que ces derniers ne soient pas entraînés, à leur tour et par contagion, dans un vécu de désespoir.

Patrick Declerck

Quatre ans plus tard, dans *Les naufragés*, P. Declerck (2001), psychanalyste, développe une pensée du fonctionnement psychique de ceux qu'il nomme les *clochards* et qui seraient les *plus gravement atteints* parmi les personnes S.D.F. Il les rencontre à la *mission France* de Médecins du monde, au centre d'accueil et de soins hospitalier de Nanterre (anciennement dépôt de mendicité), dans la rue, les hôpitaux ou les centres d'hébergement. Pour P. Declerck, la clochardisation serait à la fois le produit d'une pathologie sociale (économique et culturelle) et un symptôme psychopathologique. Il note la présence de pathologies familiales importantes et de traumatismes graves survenus dans l'enfance. Dans ce qu'il nomme le *syndrome de désocialisation*, le sujet se détourne du réel. Il *organise sa désertification*. Les récits fragmentaires du passé auxquels P. Declerck est confronté seraient consécutifs à une incapacité chronique de construire et conserver des objets internes et des représentations stables. L'espace corporel serait comme désinvesti, la souffrance qui occuperait toute la scène ne serait plus perceptible au psychisme. Elle serait une *souffrance-fond* qui remonterait à la période prélinguistique de la vie du sujet et serait donc située hors champ du langage, hors représentation. Ses

¹ Je me réfère ici aux enseignements de J.-P. Pinel (2003-2004).

manifestations seraient donc du côté de *l'agir*. Cette *grande désocialisation* renverrait à un trouble profond de la fonction de *l'analyté* en tant que mode de structuration psychique. Une *forclusion* porterait sur *la castration anale*, l'angoisse qui l'accompagnerait prendrait la forme d'un *fantasme de recto-hémorragie chronique* : le sujet ne retiendrait rien. Nous serions ici face à un aménagement chronique vis-à-vis de l'éventualité potentielle et fantasmatique du meurtre, du suicide ou de l'effondrement psychotique. P. Declerck nous invite à penser, pour ces sujets, la possibilité d'un aménagement et d'une stabilisation dans le cadre d'une institution qui se constituerait comme un lieu de soin et impliquerait *une redéfinition du contrat social*. La *grande désocialisation* est ici appréhendée comme une pathologie du lien (à soi-même, aux autres et au monde). La relation thérapeutique devrait, pour P. Declerck, tenir le rôle d'*objet transitionnel*.

Valérie Colin

L'année suivante, dans sa thèse de psychologie, V. Colin (2002) s'intéresse aux personnes sans domicile fixe installées dans une chronicité, celles qui dorment dehors et sont sans logement depuis longtemps. Dirigée par B. Duez, elle appartient au groupe de recherche Lyonnais qui a engagé différents travaux de recherche sur l'exclusion, dans une perspective psychanalytique, et selon des orientations sensiblement proches (nous retrouverons dans ce groupe de psychologues : F. Mathieu, C. Pitici, G. Charreton et A. Bilheran). V. Colin rencontre ses sujets au sein d'un accueil de jour puis dans d'autres espaces et dans le cadre d'une équipe éducative qui intervient auprès de personnes vivant dans la rue. V. Colin s'interroge sur les spécificités psychiques dans cette manière d'investir l'espace du dehors. Elle propose l'hypothèse que ce sont les *groupes internes* du sujet qui sont transférés dans l'environnement via le mécanisme de *périphérisation topique*. Serait externalisée la structure d'une scène traumatique, actualisée dans sa forme et dans des scénarii. V. Colin pose la

question de la répétition, dans un présent infini et sans transformation, des vécus douloureux. « *Le trauma serait provoqué par l'inadéquation entre deux positions subjectives, l'une appartenant à la topique interne du sujet et l'autre introduite sous l'effet d'une autre subjectivité. Ce serait alors la confrontation entre les deux structures de liens qui introduirait une hors-place du sujet.* » (2002, p. 610). Cette *exclusion originnaire* renverrait à une atteinte de « *la position interne du sujet dans sa représentation de ses groupes internes.* » (2002, p. 611). C'est parce que le sujet serait exclu de lui-même qu'il partirait à la recherche d'une scène réparatrice, dans une tentative de liaison, et pour tenter de reconstruire l'enveloppe effractée. Ces *groupes internes* transférés seraient des *fantasmes originaires*. La rue deviendrait le cadre dans lequel les scénarii pourraient tenter de répondre à l'énigme de l'origine, à la question de l'identité du sujet.

Colette Pitici

Quatre ans plus tard, dans le cadre de sa recherche en psychologie, C. Pitici (2006) rencontre des sujets errants qu'elle nomme *chroniques* ou *vagabonds psychiques*. Elle mène des entretiens dans le cadre d'un service d'insertion d'un accueil de nuit mais aussi dans le cadre de permanences dans un lieu d'accueil, dans un espace destiné plus spécifiquement aux personnes bénéficiaires du R.M.I., ainsi que dans le cadre d'une consultation « ordinaire ». C. Pitici s'interroge sur un *traumatisme originel* familial transmis à *l'infans* : un empiètement blessant dû aux non-ajustements successifs de l'objet, provoquant un état agonistique. L'exclusion, l'errance, et les conduites de l'agir seraient, sur la scène actuelle, des manières de réinvestir et de se défendre de certains objets. Cette *mise en scène*, qui ne ferait appel ni aux mots ni à la narration, ne convoquerait pas la temporalité. Avec la notion de *relation d'amarrage*, C. Pitici propose qu'en amont du moment strictement transférentiel, quelque chose puisse s'esquisser sur un registre sensoriel ou concret. Les demandes

ne seraient pas adressées à un objet défini et leur prise en compte deviendrait prémisses d'un lien possible. La *relation d'amarrage* consisterait à protéger un fil tendu entre le sujet et l'objet. Pour C. Pitici, l'errance aurait valeur de *défense par l'extériorité*, dans un espoir de cicatrisation. Pour se protéger des résurgences *des empiètements précoces*, le sujet aurait enfoui les perceptions préalables à la constitution d'affects. Cet enfouissement se ferait à des niveaux de plus en plus extériorisés, l'espace psychique enfoui se diluerait en périphérie. Il s'agirait alors d'exposer à la surface du corps individuel et social les parts morcelées de la vie psychique. L'expérience précoce inélaborée serait ainsi réorganisée ailleurs que sur la sphère psychique.

Sylvie Quesemand-Zucca

L'année suivante, depuis la place de psychiatre et psychanalyste au sein de l'équipe mobile Réseau Souffrances et Précarité de l'hôpital Esquirol qui intervient, en lien avec le Samu social de Paris, auprès de personnes vivant dans la rue et dans des centres d'hébergement, S. Quesemand Zucca (2007) décrit une *clinique de la désocialisation* dans laquelle les repères fondamentaux (que sont l'espace, le temps, le langage, le rapport à l'altérité) s'étiolent, conduisant vers une lente déshumanisation. Elle décrit des sujets absents d'eux-mêmes, dissociés d'avec le monde et construits sur un passé fait de pertes, d'abandons, de ruptures et de chutes. S. Quesemand Zucca note que près de 30% de la population S.D.F. aurait eu une enfance institutionnalisée contre 2% de la population insérée dans la société. Elle décrit des sujets qui *s'alphaltisent* : ils prennent racine sur le trottoir. Il devient difficile de percevoir leurs formes. Le sentiment de honte serait le dernier appel aux autres avant que *les miroirs ne disparaissent*, renvoyant à un désinvestissement libidinal de sa propre image. La souffrance psychique due à cette désocialisation pourrait anéantir la subjectivité ou se transformer en délire, en bouffée délirante aiguë, en

dépression grave, en mélancolie, en folie existentielle. La question du diagnostic pourrait perdre ici toute signification car la désocialisation, l'incurie et l'abandon des soins du corps sont des signes propres à la psychose autant qu'à la grande exclusion. Ces sujets, sans communauté autour d'eux, seraient soumis à une réalité *folle et distordue*, ils seraient en quelque sorte *psychotic-like : comme psychotiques*. Pour S. Quesemand Zucca, la possibilité d'un rétablissement progressif de repères structurants autour de ces personnes prouverait qu'ils peuvent se *repersonnaliser*.

Jean Furtos

Un an plus tard, dans son article : *Le syndrome d'auto-exclusion* (2008), J. Furtos, psychiatre des hôpitaux et directeur scientifique de l'ORSPERE-ONSMP¹, propose qu'il soit possible de vivre précaire dans une société riche et que la grande précarité soit, elle, synonyme de misère et d'exclusion. Pour J. Furtos, la précarité constitutive de l'humain, en particulier dans les premiers temps de la vie, est un processus normal qui produit des liens de solidarité et de reconnaissance. La psychopathologie étudiée, entre autres, les effets pathogènes des dysfonctionnements de cette précarité précoce qui reste active tout au long de la vie. Ces dysfonctionnements, en lien avec le contexte social et l'histoire de chacun, sont susceptibles d'entraîner une perte de confiance en l'autre, en soi-même, en l'avenir. Avec la souffrance psychosociale (une souffrance psychique d'origine sociale), J. Furtos nous invite à penser la possibilité d'un espace transitionnel par rapport aux objets sociaux et aux manipulations interhumaines de ces objets. De cet espace dépendra la manière dont le sujet pourra éprouver une peur de perdre les objets sociaux. Avec le *syndrome*

¹ Observatoire National des pratiques en Santé Mentale et Précarité – Observatoire Régional Rhône-Alpes sur la Souffrance Psychique en Rapport avec l'Exclusion. Il s'adresse à un public de professionnels du champ sanitaire et social confronté à la souffrance psychique, génératrice d'exclusion sociale et/ou d'altération de la santé mentale. Il publie la revue Rhizome.

d'auto-exclusion, cette souffrance est à son comble, le sujet se retrouve fermé en dehors de la *commune humanité*, il n'est plus reconnu par son groupe social d'appartenance. Ici, « *le sujet a la capacité d'exercer sur lui-même une activité psychique pour s'exclure de la situation, pour ne pas la souffrir ni la penser transformant ainsi le subir en agir.* » (2008, p. 119). Le découragement entraînerait le désespoir, celui-ci entraînerait à son tour une *désubjectivation*, une *déshabitation de soi-même*, qui se manifesterait par un *clivage au Moi* de nature traumatique et nécessitant un *déni* (une déconnexion du sensoriel et de la pensée). « *L'ensemble du syndrome d'auto-exclusion est un immense paradoxe en acte puisqu'il est construit sur la logique de s'empêcher de vivre pour vivre.* » (2008, p. 124). Pour J. Furtos, dans cette clinique, il faut accepter « *que le trouver/créer de la transitionnalité passe par le préalable du détruit/trouvé/créé, et même par le détruire et/ou disparaître en présence de l'autre.* » (2008, p. 123). Cette *pathologie de la disparition* renverrait à un certain nombre de signes paradoxaux tels que la non-demande, la réaction thérapeutique négative, l'inversion sémiologique des demandes, la rupture active des liens etc. Mais dans le cadre d'une rencontre, le sujet pourrait réapparaître ailleurs ou autrement que là où on l'attendait. Par exemple, il pourrait faire retour dans l'autre en lui faisant porter ses souffrances. Pour J. Furtos, les signes de *l'auto-exclusion* peuvent s'observer chez des patients psychotiques. Ce syndrome pourrait-il renvoyer à une forme de psychose ?

René Roussillon

Dans ce même ouvrage, R. Roussillon (2008b) poursuit la réflexion. Ces *sujets aux prises avec la souffrance psychique liée à la vulnérabilité de la précarité sociale* ne seraient plus habités par des *logiques de l'espoir*, liées au *principe de réalité*, le renoncement étant vécu comme une perte. Pris dans une impasse subjective existentielle, ils mettraient en œuvre des solutions extrêmes et entreraient dans une *logique de survie*. Pour essayer de

circonscire cette impasse, plusieurs possibilités existeraient : attribuer la cause à un objet extérieur ou mettre en œuvre *des mesures d'évitement*. S'il n'est pas possible de fuir, resterait la possibilité de retourner le piège de l'intérieur : développer des *défenses paradoxales* (s'exclure soi-même pour éviter d'être exclu, se couper de tout lien par crainte de perdre ceux-ci, se laisser tomber par peur de la chute, etc.). Une autre solution consisterait encore à fuir au-dedans : se retirer d'une partie de soi : opérer *un clivage au Moi* pour échapper à l'emprise, ou encore brouiller les limites. Pour R. Roussillon, cette description des différentes formes de stratégies de survie n'est pas exhaustive et le recours à ces stratégies ne serait pas pathologique en soi. Ce qui le deviendrait, pour cet auteur, serait de rester prisonnier de ces solutions ou de se sentir coupable et honteux de les mettre en œuvre.

Catherine Malabou et Xavier Emmanuelli

Un an plus tard (2009), C. Malabou, philosophe, et X. Emmanuelli, médecin et fondateur du Samu social de la ville de Paris ainsi que président du *Haut comité pour le logement des personnes défavorisées* (de 1997 à 2015), proposent que le syndrome de *la grande exclusion* provienne de la rencontre entre *l'exclusion sociale et l'exclusion de soi*. Dans ce qu'ils considèrent comme une chute, conséquence d'un ensemble de carences remontant à l'enfance ou surgissant sous les coups du réel ; découlant de traumatismes graves et entraînant la perte des repères structurés (représentation du corps ou code du temps), ces sujets exclus seraient comme emprisonnés dans un ensemble de séquences qui se répèteraient, le rapport à soi et à autrui serait altéré. Pour X. Emmanuelli, la nécessité d'un hébergement souple avec une double fonction *asilante* et thérapeutique pourrait permettre à ces sujets de retrouver ou acquérir des codes structurants.

Franck Mathieu

En 2011, et dans le cadre de sa recherche en psychologie autour de *l'errance psychique des sujets S.D.F.*, F. Mathieu se situe dans le champ de la *grande exclusion*. Il rencontre les sujets par l'intermédiaire des équipes mobiles psychiatrie-précarité, au Samu social et dans des accueils de jour. F. Mathieu propose que la capacité à habiter requiert la constitution d'une première attache, d'un premier amarrage suffisamment sécurisé ; d'un habitat psychique. Les sujets en errance seraient comme exclus de cet habitat premier et présenteraient une pathologie des liens qui les feraient osciller entre *agrippement* et *détachement*. *L'errance psychique* serait une configuration psychique qui prendrait son origine dans une incapacité à se loger dans *l'objet primaire*. « *Elle est le produit d'une exclusion de la psyché de l'autre, déstructurant le tissu social psychique.* » (2011, p. 298). *L'errance psychique* serait une potentialité. « *Une décompensation de l'errance survient lorsque l'environnement n'est plus à même de suturer les ratés du lien primaire et de subvenir aux exigences psychiques actuelles.* » (2011, p. 299). Ici, La réalité interne s'effondrerait dans une béance psychique, l'espace et le temps s'y trouveraient aplatis, l'objet serait parcellisé. Cette défense détruirait la *topique psychique*, ouvrant la voie à la constitution d'un *manteau cloacal*. Pour F. Mathieu, ce *manteau, néo-habitat*, protégerait le sujet de l'effondrement. Il serait constitué par une fragmentation des liens, des groupes et des éprouvés mais aussi par des *grappes sensorielles* fournies par l'environnement. Cette *errance psychique* s'accompagnerait d'un *mécanisme de transfert topique*. L'objet deviendrait destinataire de l'effondrement en « *créant une scène qui "tombe" sur l'objet en forçant à l'intérieur de lui l'établissement d'un domicile psychique fixe, mais recréant en même temps les conditions à l'origine de l'exclusion psychique dans une tentative de figuration du traumatisme.* » (2011, p. 300).

Olivier Douville

L'année suivante, O. Douville (2012) s'intéresse à l'étude des processus d'humanisation et d'institutionnalisation du sujet. L'exclusion supposerait un individu qui ne serait pas ou plus intégré dans un réseau de solidarité familiale, amicale ou de quartier, l'exclu serait celui qui s'absente au lien social. Avec le *retrait psychique*, le corps devient le lieu privilégié de l'expression pulsionnelle en panne de représentation. Ce qu'O. Douville nomme *mélancolisation du lien social* a à voir avec des états nouveaux de nouages entre corps et signifiants, entre érotisme et pulsionnalité. L'excitation du corps par des points de douleur apparaîtrait alors comme un dispositif anti-mélancolique. Ces sujets quitteraient leurs lieux psychiques pour être *aspirés par l'Autre social*, le corps serait ici une dernière possession psychique. Pour O. Douville, la *pulsion de mort* ferait le tour non plus de l'objet mais du vide de la chose (trou aspirant) et du vide de l'altérité (*non répondant*). Il nous invite à penser la question des mises à l'abri et de l'asile possible pour ces sujets, afin d'accueillir chaque temporalité psychique.

René Kaës

Enfin, avec R. Kaës, « *l'exclusion et la marginalisation prennent des formes extrêmes dans les populations croissantes qui se développent au sein de toutes les sociétés sous l'effet conjoint de l'industrialisation, de l'urbanisation et du marché du travail. Extrême signifie que les situations de précarité dans lesquelles vivent les sans-abri, les errants, les clochards, certains réfugiés et demandeurs d'asile, les "sans-papiers" les exposent à des régressions psychiques graves, à des agonies primitives, à un risque mortel.* » (R. Kaës, 2012, p. 224). R. Kaës (en référence à D.-W. Winnicott, W.-R. Bion et R. Roussillon) qualifie ces situations extrêmes de *souffrances identitaires et narcissiques*. Pour R. Kaës, tous les sujets exposés à des situations psychiques extrêmes n'ont pas, dans leur psychogenèse, vécu ces

défaillances précoces de la fiabilité de l'environnement. « *Ce que la clinique met à nu, c'est cette mobilisation de la part psychotique ou borderline de la personnalité dans des situations de précarité qui exposent les sujets à de telles agonies.* » (R. Kaës, 2012, p. 225). R. Kaës décrit le processus de *dénarcissification* : un « *mécanisme de défense contre la douleur psychique lorsque la crise aiguë, le chaos et la dérégulation requièrent du Moi de ne pas percevoir, de ne pas éprouver, de ne pas remémorer, de ne pas penser. D'autres mécanismes de défense vitaux sont utilisés, parmi lesquels l'apathie, la destruction, l'effacement ou le rejet des signifiants, exportés hors psyché ou, à minima, maintenus dans la psyché, mais hors temps, hors récit, au risque de devenir toxiques parce qu'ils n'auront pas été métabolisés et insérés dans les processus de symbolisation. [...] Ces situations d'extrême précarité mettent à nu [...] les formations intermédiaires et les processus articulatoires. Le défaut et les défaillances des garants métasociaux et métapsychiques sont directement impliqués dans cette menace.* » (R. Kaës, 2012, p. 226). Pour R. Kaës, avec ce processus de *dénarcissification*, les mesures prises « *pour retisser des liens intrapsychiques et intersubjectifs, [...] rencontrent des obstacles considérables : refus hostile d'une écoute, maintien de la rupture du lien, revendication d'une solitude radicale. Toutes ces mesures apparemment paradoxales ont pour ressort de traiter la douleur extrême par la destruction de la vie psychique et le refus du lien.* » (R. Kaës, 2012, p. 226).

Nous avons aperçu le développement, depuis quelques décennies, d'une pensée autour de la question de l'exclusion sociale. Depuis les places de psychiatres, psychanalystes et psychologues, l'ensemble des auteurs présentés se réfèrent à la psychanalyse. Nous allons maintenant introduire et développer certains concepts sur lesquels nous nous appuierons pour ce travail d'écriture afin d'appréhender ce qui aurait trait aux spécificités de cette clinique à partir de la question des liens entre exclusion sociale et temporalité.

II. Spécificités de la relation *transféro-contre-transférentielle*

Pour rendre compte d'une certaine réalité qui a trait au champ du travail social, J. Furtos parle de *clinique psychosociale*. Elle renverrait à « *la dimension du sujet et de sa souffrance psychique en lien avec une situation sociale particulière qui atteint l'individu dans toutes ses dimensions.* » (V. Colin, J. Furtos, 2005, p. 100). Cette clinique impliquerait, pour V. Colin et J. Furtos, un premier travail de préliminaire avant que le clinicien prenne place dans *le cadre d'accueil* du sujet, ce que C. Pitici nomme *relation d'amarrage* (2006). Cette place ne pourrait exister qu'en appui et en lien avec le travail des autres intervenants. Cette clinique délimiterait un champ de « *pratiques complexes se situant précisément à l'articulation du sujet et du collectif, de l'individuel et du social* » (V. Colin, J. Furtos, 2005, p. 104). Quelles seraient les spécificités de la relation transféro-contre-transférentielle dans une clinique du "sujet exclu" ?

Transfert et contre-transfert

Selon le *vocabulaire de la psychanalyse* de J. Laplanche et J.-B. Pontalis, le *transfert* « *désigne, en psychanalyse, le processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique. Il s'agit là d'une répétition de prototypes infantiles vécue avec un sentiment d'actualité marqué.* » (J. Laplanche, J.-B. Pontalis, 1967, p. 492). À partir d'une lecture de S. Freud, J. Laplanche et J.-B. Pontalis proposent qu'« *à l'origine, le transfert n'est pour Freud, au moins sur le plan théorique, qu'un cas particulier de déplacement de l'affect d'une représentation à une autre.* » (J. Laplanche, J.-B. Pontalis, 1967, p. 494). Dans l'analyse du cas *Dora*, S. Freud pose la question de ce que sont ces transferts. « *Ce sont de nouvelles éditions, des copies des tendances et des fantasmes qui doivent être éveillés et rendus conscients par les progrès de*

l'analyse, et dont le trait caractéristique est de remplacer une personne antérieurement connue par la personne du médecin. Autrement dit, un nombre considérable d'états psychiques antérieurs revivent, non pas comme états passés, mais comme rapports actuels avec la personne du médecin. » (S. Freud, 1905, p. 87). Pour S. Freud, certains transferts sont des rééditions stéréotypées et d'autres, associés à une sublimation, des éditions revues et corrigées. Comme le notent J. Laplanche et J.-B. Pontalis, S. Freud découvre que « *c'est la relation du sujet aux figures parentales qui est revécue dans le transfert avec notamment l'ambivalence pulsionnelle qui la caractérise.* » (J. Laplanche, J.-B. Pontalis, 1967, p. 494) et à propos de *L'homme aux rats*, S. Freud propose « *qu'existait en lui, depuis toujours, une lutte entre l'amour et la haine [...]* » (S. Freud, 1909, p. 253). À propos de ce conflit entre amour et haine, S. Freud avance l'idée qu'après l'action du refoulement, « *la haine, maintenue par l'amour dans l'inconscient, joue aussi [au-delà de la névrose obsessionnelle] un grand rôle dans la pathogenèse de l'hystérie et de la paranoïa.* » (S. Freud, 1909, p. 255). Ainsi, le transfert est « *le terrain où se joue, dans une actualité irrécusable, la problématique singulière du patient, où celui-ci se trouve confronté à l'existence, à la permanence, à la force de ses désirs et fantasmes inconscients.* » (J. Laplanche, J.-B. Pontalis, 1967, p. 495). Si le transfert est indissociable d'une cure psychanalytique et à son avancée, il peut aussi devenir une résistance. En 1912, dans *Sur la dynamique du transfert*, S. Freud propose que « *ce ne sont justement pas les seules représentations d'attente conscientes, mais aussi celles qui sont tenues en réserve ou inconscientes, qui sont instaurées dans ce transfert.* » (S. Freud, 1912, p. 109) et le transfert peut aussi devenir « *la plus forte résistance contre le traitement* » (S. Freud, 1912, p. 109). Il propose maintenant de séparer le transfert « positif » d'un transfert « négatif ». « *Le transfert sur le médecin ne se prête à la résistance dans la cure que dans la mesure où il est un transfert négatif, ou un transfert positif de motions érotiques refoulées* » (S. Freud, 1912, p. 114). Pour S. Freud, « *Les motions inconscientes ne veulent*

pas être remémorées comme la cure le souhaite, mais aspirent à se reproduire, conformément à l'intemporalité et à la capacité hallucinatoire de l'inconscient. [...] Ce combat entre médecin et patient, entre intellect et vie pulsionnelle, entre connaître et vouloir-agir se joue presque exclusivement sur les phénomènes de transfert. » (S. Freud, 1912, p. 116).

Huit ans plus tard, avec *Au-delà du principe de plaisir*, S. Freud propose que le travail analytique passe par la remémoration, c'est-à-dire « *le devenir-conscient de l'inconscient. [...] Pourtant,] le malade ne peut pas se souvenir de tout parmi ce qui est refoulé en lui [...]. Il est bien plutôt obligé de répéter le refoulé comme expérience vécue présente, au lieu de s'en souvenir comme d'un morceau du passé [...]. Cette reproduction...] se joue régulièrement dans le domaine du transfert. » (S. Freud, 1920, p. 288-289).*

Pour S. Freud, le contenu de cette répétition a toujours à voir avec la *vie sexuelle infantile*. Ce qu'il nomme *l'éternel retour du même* peut se manifester dans la relation transférentielle mais aussi dans certains éléments de la vie en elle-même. À propos du jeu des enfants, et plus particulièrement de l'observation d'un enfant d'un an et demi (son petit-fils), dans la répétition du jeu qu'il nommera *jeu de la bobine*, S. Freud note « *tel était donc le jeu complet : disparaître et revenir, ce dont, la plupart du temps, il ne nous était donné à voir que le premier acte, et celui-ci était inlassablement répété comme jeu à lui tout seul, bien que le plus grand plaisir fût indubitablement attaché au second acte. » (S. Freud, 1920, p. 285).*

Cet auteur propose qu'une *contrainte de répétition* passe outre le *principe de plaisir* dans les cas où « *la submersion de l'appareil animique par de grandes quantités de stimuli ne peut plus être empêché » (S. Freud, 1920, p. 301).*

Désormais, il s'agit de « *lier psychiquement les quantités de stimuli qui ont fait irruption pour les amener ensuite à la liquidation. » (S. Freud, 1920, p. 301).*

Il s'agirait là de maîtriser. Pour J. Laplanche et J.-B. Pontalis, « *lorsque Freud parle de la répétition dans le transfert, [...] elle] ne doit pas être prise en un sens réaliste qui limiterait l'actualisation à des relations effectivement vécues ; d'une part, ce qui est essentiellement*

transféré, c'est la réalité psychique à savoir, au plus profond, le désir inconscient et les fantasmes connexes ; d'autre part, les manifestations transférentielles ne sont pas des répétitions à la lettre, mais des équivalents symboliques, de ce qui est transféré. » (J. Laplanche, J.-B. Pontalis, 1967, p. 497). Ainsi, la répétition dans le transfert concerne *l'atemporel* des processus *animiques inconscients*, alors que ces derniers « *ne sont pas ordonnés temporellement, que le temps ne modifie rien en eux et qu'on ne peut pas leur appliquer la représentation du temps.* » (S. Freud, 1920, p. 299). Cette définition du *transfert* sera reprise par de nombreux auteurs. Pour A. Ciccone « *la notion de transfert (trans : à travers, ferre : porter) contient l'idée de porter d'un temps à un autre, d'un lieu à un autre, d'un objet à un autre, des émotions, des idées, des fantasmes, des modèles de relation d'objet.* » (A. Ciccone, 1998, p. 80).

Tout au long de son œuvre, S. Freud développe cette notion mais, dès les premières années de sa pratique, il introduit un questionnement à partir des éprouvés du médecin. En 1893, il décrit *Madame Emmy v. N.* comme « *une dame imposant le respect* » (S. Freud, 1893, p. 123) alors que celle-ci, nous dit-il plus tard, avait rejoué « *la même pièce* » (S. Freud, 1893, p. 124) avec d'autres médecins. Il décrit ensuite, cela pose la question de ses propres investissements, ce qui est mobilisé en lui depuis la place de thérapeute. « *Je ne saurais me représenter moi-même parvenant à me plonger dans le mécanisme psychique d'une hystérie, s'agissant d'une personne qui me paraîtrait vulgaire et déplaisante, qui ne serait pas, une fois mieux connue, en mesure d'éveiller la sympathie humaine, alors que je peux garder indépendant d'un tel contentement personnel le fait de traiter un tabétique ou un rhumatisant.* » (S. Freud, 1893, p. 290). Pour S. Freud, « *lorsque le rapport du malade au médecin est perturbé, [... cela] constitue le plus grave obstacle auquel on puisse se heurter.* » (S. Freud, 1893, p. 329). S'il décrit en détail cette perturbation du côté du malade, cette remarque ouvre à la possibilité d'un regard du côté du thérapeute et, en 1910, S. Freud ouvre sa conférence au II^e Congrès International de

Psychanalyse par un questionnement autour des éprouvés du thérapeute qui peuvent aller du « ravissement » à la « *dépression quant à l'ampleur des difficultés qui font obstacle à nos efforts* » (S. Freud, 1910, p. 63). Mais ces résistances pourraient-elles aussi venir du côté du thérapeute ? Pour S. Freud, « *nous sommes devenus attentifs au "contre-transfert" qui s'installe chez le médecin de par l'influence du patient sur la sensibilité inconsciente du médecin [...] chaque psychanalyste ne va qu'aussi loin que le permettent ses propres complexes et résistances internes [...]* » (S. Freud, 1910, p. 67). Ici, le *contre-transfert* est appréhendé comme un facteur de résistance, venu du thérapeute, dans le travail de la cure. Au fil des années, cette notion de *contre-transfert* évoluera pour s'ouvrir à d'autres aspects et avec G. Devereux, c'est « *le contre-transfert plutôt que le transfert, qui constitue la donnée la plus cruciale de toute science du comportement.* » (G. Devereux, 1967, p. 15). Pour cet auteur, l'implication affective de l'homme dans les phénomènes qu'il étudie l'empêche souvent de les considérer objectivement. Il définit la notion de *contre-transfert* comme « *la somme totale des déformations qui affectent la perception et les réactions de l'analyste envers son patient.* » (G. Devereux, 1967, p. 74-75). Quelques années plus tard, avec A. Green, « *le transfert n'est plus l'un des concepts de la psychanalyse à penser comme les autres, il est la condition à partir de laquelle les autres peuvent être pensés. Et, de même le contre-transfert ne se limite plus à la recherche des conflits non résolus – ou non analysés – chez l'analyste, susceptibles de fausser son écoute ; il devient le corrélat du transfert, cheminant à ses côtés, induisant parfois celui-ci, et, pour certains, le précédant.* » (A. Green, 1982, p. 20).

Spécificités de la relation transféro-contre-transférentielle dans une clinique du sujet "exclu"

Qu'y aurait-il à chercher dans ces effets de transfert et de contre-transfert ? Pour R. Roussillon, « *le sujet, trop immature ou débordé par l'intensité de ce qu'il doit vivre, ou encore privé d'un contexte relationnel*

adéquat, n'a pas pu symboliser, même de manière imparfaite ou partielle, ce à quoi il était confronté. » (Roussillon, 1998, p. 1811). C'est ici de traumatismes primaires dont il est question, ils ouvriraient la voie au négatif et « ce qui tend à se répéter dans le transfert [est] moins en mémoire de ce qui a eu lieu dans l'histoire que de ce qui précisément n'a pas pu avoir de lieu psychique ou intersubjectif pour s'inscrire.» (Roussillon, 1998, p. 1812). Dans ce contexte de terreur agonistique, quand le sujet s'est retiré de cette expérience qui n'a pu être représentée, « lors des premiers mouvements psychiques d'ordre transférentiels, c'est l'inachèvement du processus qui se représente, ou plutôt qui se présente à la psyché, à une psyché débordée. C'est la représentation de "l'état à la place de la chose". [...]La clinique des psychoses de l'adulte ne confronte pas directement à une expérience de terreur agonistique, mais à des défenses érigées contre son retour et à ses conséquences sur l'ensemble de l'appareil psychique. [...] Ces défenses, par l'évacuation et le retournement, vont donc solliciter directement l'environnement, et s'étayer sur les modalités de ses réponses» (Di Rocco, 2014, p. 110-112).

Avec le mécanisme de *périphérisation topique*, V. Colin nous invite à penser un mouvement transférentiel propre à la clinique des sujets S.D.F. et dans lequel le sujet « *projette au dehors à la périphérie de lui-même ce qui est au centre de sa personnalité selon la définition générale du terme de projection. Mais, ce projeté est déposé dans l'environnement en demande d'adresse à un autre et dans un processus bien plus complexe que pour seulement s'en débarrasser.*» (V. Colin, 2002, p. 647). Pour V. Colin, dans cette clinique, ce serait comme si chaque sujet imposait son cadre. Elle propose que les demandes puissent émerger quand « *l'écouter accepte d'entrer dans la scène de l'autre et d'y être accueilli, d'être malmené dans son identité professionnelle.* » (V. Colin, 2002, p. 665). Avec le mécanisme de *périphérisation topique*, le sujet présente « *une forme d'organisation psychique maintenant un lien entre le monde interne et le monde externe par le moyen d'une relation secondaire en actes dans le parcours de la*

ville. *Le sujet est exclu de lui-même, se situant à la limite du dehors et du dedans. [...] L'hypothèse d'absence d'espace transitionnel ne se pose alors plus dans cette perspective puisque espace interne et espace externe sont confondus par un collapsus topique* » (V. Colin, 2002, p. 666). Le sujet, ici, investirait une *hors-place*. Pour aller à sa rencontre, il faudrait comme entrer dans son monde. Mais alors, comment ne pas s'y perdre ? Dans ce que R. Roussillon nomme *clinique des situations extrêmes*, le « *clinicien est confronté à la question des effets délétères de la pulsion de mort, de la disparition de la différence entre chose et représentation de la chose* » (R. Roussillon, 2012a, p. 114). Pour survivre, le sujet a dû se *retirer* de lui-même et « *le clinicien peut aider le sujet à reprendre contact avec lui-même, grâce au miroir que l'accompagnement peut prodiguer* » (R. Roussillon, 2012a, p. 117). Pour R. Roussillon, dans cette clinique, « *survivre, dans la position de clinicien, c'est accepter que la rencontre soit attaquée, et entendre ces attaques comme un moyen de s'assurer de la force du lien, c'est aussi l'entendre comme moyen de nous faire partager ce qu'ils ont enduré.* » (R. Roussillon, 2012a, p. 122).

Transfert et temporalité

Les modalités de transferts se déployant dans cette clinique du "sujet exclu" pourraient-ils être en lien avec ce que J. Bleger nomme *synchrétisme* ? Ce phénomène a été découvert « *à partir de l'expérience recueillie dans la psychanalyse de psychotiques et n'est autre que le transfert narcissique.* » (J. Bleger, 1967, p. 216). Dans ce phénomène, la différenciation, la discrimination, feraient défaut. « *Le moi qui agit à un moment donné sans différencier une personne d'une autre représente la totalité de la personne à ce moment. [...] Le synchrétisme ne relève pas toujours de la psychose.* » (J. Bleger, 1967, p. 217). « *L'omnipotence du "moi synchrétique" vient de la structure même du moi-monde dans laquelle le plus important est la non-discrimination moi-non-moi et moi-surmoi. Ce n'est pas, à l'origine, une façon d'éluder la réalité, mais une façon de l'organiser et d'entrer en*

contact avec elle. » (J. Bleger, 1967, p. 231). Ainsi, et toujours pour J. Bleger, « *le temps s'arrête lorsque la paralysie de la projection-introjection est devenue nécessaire pour contrôler la confusion. Le temps aussi s'arrête lorsque la relation à un seul objet est massive, lorsque la diversification des relations d'objet est réduite au minimum. Le vécu temporel existe en même temps que le déplacement dans l'espace de divers objets. [...] S'il n'y a qu'un seul lien et une seule expérience uniforme, alors le vécu dans le temps est impossible.* » (J. Bleger, 1967, p. 71).

Pour D. Anzieu, les questions des contenus et des contenants psychiques sont à interpréter dans le transfert. Il postule un étayage mutuel entre le psychique, le corps biologique et le corps social. Pour cet auteur, « *la perspective psychanalytique [...] prend en considération l'existence et l'importance permanentes du fantasme individuel conscient, préconscient et inconscient et son rôle de pont et d'écran intermédiaire entre la psyché et le corps, le monde, les autres psychés.* » (D. Anzieu, 1985, p. 26). Le *Moi-peau* se présente comme une réalité d'ordre fantasmatique, « *une structure intermédiaire de l'appareil psychique : intermédiaire chronologiquement entre la mère et le tout petit, intermédiaire structurellement entre l'inclusion mutuelle des psychismes dans l'organisation fusionnelle primitive et la différenciation des instances psychiques correspondant à la seconde topique freudienne.* » (D. Anzieu, 1985, p. 26). À partir de cette conception freudienne d'un appareil psychique, D. Anzieu postule que « *le Moi acquiert le sentiment de sa continuité temporelle dans la mesure où le Moi-peau se constitue comme une enveloppe suffisamment souple aux interactions de l'entourage et suffisamment contenante de ce qui devient alors des contenus psychiques.* » (D. Anzieu, 1985, p. 109). Le *Soi* est ici considéré comme une topique plus archaïque qui renverrait à une enveloppe sonore et olfactive. Avec les *troubles narcissiques* de la personnalité, c'est la cohésion du *Soi* qui serait en question, l'écart entre les deux faces du *Moi-peau* serait réduit. Avec les *états limites*, c'est le sentiment de la continuité du *Soi* qui serait en jeu, « *l'atteinte ne se limite pas à la périphérie ; c'est la*

structure d'ensemble du Moi-peau qui est altérée. Les deux faces du Moi-peau n'en font qu'une, mais cette face unique est tordue [...] d'où les troubles de la distinction entre ce qui vient du dedans et ce qui vient du dehors. » (D. Anzieu, 1985, p. 150). « *Plus on va vers les états limites et les psychoses, plus le noyau du Moi tend à se localiser à la périphérie, c'est-à-dire sur l'enveloppe, voire en position d'exterritorialité. Dans ce cas, le Moi n'habite pas le psychisme.* » (D. Anzieu, 1985, p. 263). Ici, le Moi serait comme exclu de l'enveloppe. Qu'en serait-il alors d'une inscription possible dans le temps ?

Pour R. Kaës, « *la temporalité est une construction psychique qui implique la rencontre du sujet et de l'objet, l'expérience du plaisir et du déplaisir, le rythme du besoin et celui de la pulsion et du désir. Mais surtout, la temporalité se définit par le travail de l'historisation que le sujet accomplit de sa propre expérience du temps. Ce travail est fondamentalement tributaire des effets d'après-coup c'est-à-dire des effets de resignification des événements qui n'ont pas pu être intégrés au moment où ils sont survenus.* » (R. Kaës, 2006, p. 15-16). Ici, R. Kaës distingue plusieurs dimensions du temps et propose que « *le transfert actualise ce temps et le redéploie à travers les mouvements de la répétition, de la resouvenance et de la perlaboration.* » (R. Kaës, 2006, p. 17). Pour cet auteur, c'est dans et par l'intersubjectivité que l'expérience du temps s'acquiert. Avec *l'intertemporalité*, « *le temps du sujet singulier est traversé par les dimensions du temps groupal, par le mythe, par le temps intergénérationnel, par les sautes ou les stases du temps des uns dans celui des autres. Il s'agit à la fois de ce qui fait retour d'un autre temps et de ce qui s'inscrit de la temporalité d'un autre dans le temps du sujet.* » (R. Kaës, 2006, p. 26).

A. Vexliard fut le premier à repérer et décrire les mécanismes en jeu dans le processus de l'exclusion sociale. Dans cette psychopathologie du lien à l'autre et à soi-même, le sujet, par phases successives, renoncerait

graduellement à *l'effort social*. Associé à un vécu de honte et de désespoir, dans une souffrance *narcissique identitaire*, le sujet développerait, pour survivre, des *défenses paradoxales*. Il organiserait sa propre désertification pour s'exclure et s'extraire de la situation. Il serait comme morcelé en lui-même, dissocié d'avec le monde. Le recours à l'alcool pourrait participer à cette tentative d'anesthésie des sens, sur ce chemin de l'absence à soi-même. Ce processus s'accompagnerait d'une perte des repères structurés : rapport au temps, à l'espace, au corps. Avec la perte de la place dans le champ symbolique, le langage articulé deviendrait inopérant pour exprimer cette souffrance. Ce processus se développerait en lien avec l'ensemble social. La plupart des auteurs notent, dans l'étiologie, des traumatismes précoces, la succession de ruptures, de chutes et d'abandons. Mais le vécu, en lui-même, de cette extrême précarité mobiliserait la part psychotique ou *borderline* de la personnalité. Ces sujets, entourés d'un environnement narcissisant, protecteur et sensible, en mesure de recevoir, contenir et traduire, pourraient se *repersonnaliser*. Ils pourraient retrouver des repères structurants, dans une temporalité propre à chacun. La relation transférentielle, ici, demanderait au clinicien de pouvoir, dans un premier temps, entrer dans la *scène de l'autre* (V. Colin). En introduction, je me suis décrite, dans la rencontre à ma clinique, confrontée à un présent comme étalé, sans limites et renvoyant aux montres déformées du tableau de S. Dali, prise dans une forme de retour perpétuel et avec des passages à l'acte comme points d'ouverture à la rencontre. Cet aspect renverrait aux effets d'un transfert spécifique à cette clinique du sujet "exclu".

Chapitre 3 : Rapport au temps et exclusion sociale

I. La recherche, une nécessité clinique

La rencontre avec Fantine

En 2009, Fantine arrivait à la demeure de Mélusine. Engagée dans un processus d'exclusion, elle avait vécu de longues années entre la rue et les centres d'hébergement d'urgence. Fragile physiquement, elle restait de longues heures assise par terre, en tailleur, la bouteille de vin à ses côtés. Assez vite, elle avait pris une place centrale tant du côté de l'équipe, touchée par sa présence, que des résidents qui se préoccupaient d'elle. Elle entretenait des relations de couple avec successivement plusieurs hommes et semblait provoquer des sentiments convoquant simultanément des mécanismes d'attraction et de répulsion, elle prenait le statut de mauvaise fréquentation. C'était comme si elle avait pu entraîner avec elle d'autres résidents, les attirant dans une sorte de déchéance. L'équipe se sentait en partie débordée et angoissée par cette femme qui laissait ses matières fécales dans le couloir, une chambre dans une grande saleté et un corps marqué par de nombreux stigmates. Parfois, il lui était demandé de se laver et il arrivait alors, dans une sorte de chantage, qu'elle menace de ne plus manger. Elle devenait parfois blessante et insultante quand elle se mettait en colère. Nous étions comme débordés par les sentiments qu'elle faisait naître en nous : comment laisser quelqu'un vivre dans cet état-là ? Comment accueillir ce qui émanait de cette femme ? J'avais, pour ma part, des difficultés à l'entendre. Elle racontait souvent la même histoire, une litanie de malheurs : jetée dans une poubelle alors qu'elle était bébé, la mort de ses enfants, la mort de son père, celle des travailleurs sociaux qui l'avaient accompagnée ; sans qu'il ne soit jamais possible d'en dire quoi que ce soit.

Au fil des mois puis des années, nous nous sommes approchées l'une de l'autre, dans une ébauche de rencontre. Nous avons commencé par échanger quelques mots, quelques phrases, on s'est regardées, nos poignées de mains sont devenues plus franches, nous nous sommes souri, il est arrivé un moment où nous avons pu rire ensemble. Alors qu'elle avait pour coutume de m'appeler « ma puce », peu à peu, elle s'est mise à utiliser mon prénom, c'est dans ces moments-là que je commençais à me sentir exister en face d'elle. Me faire appeler par mon prénom me laissait la sensation d'être en partie reconnue. Chaque semaine, nous propositions avec une collègue un temps d'échange, en groupe, autour d'un café¹. Systématiquement, nous faisons le tour des espaces collectifs pour inviter les personnes présentes à se joindre à nous. C'était souvent l'occasion, pour Fantine, de refuser notre invitation. Elle répétait qu'elle ne voulait pas de notre café mais il est arrivé qu'elle nous rejoigne.

L'équipe se demandait si sa place était bien là. Ne fallait-il pas lui trouver un lieu médicalisé, un endroit où il y aurait eu quelqu'un pour lui donner des douches ? Paradoxalement, alors qu'elle semblait être dans la dynamique de s'installer, elle nous amenait à éprouver le besoin de l'évacuer. Cherchait-elle à éprouver nos limites ? Avait-elle espoir d'y trouver appui ? Une forme de relation de dépendance était entretenue entre cette femme et l'équipe qui l'accompagnait à la banque pour prendre l'argent permettant d'acheter l'alcool et qui lui demandait de respecter des horaires pour le consommer. Elle était aidée dans le nettoyage de sa chambre mais cela n'allait pas sans susciter certaines difficultés. Cela a été jusqu'à un moment de forte tension organisé autour d'un chantage : le nettoyage de la chambre contre la bouteille d'alcool. Elle est alors partie ; quelques jours dans la rue l'ont amenée à l'hôpital dans un état critique, le pronostic vital était engagé. Elle en est revenue.

Peu de temps après cet épisode, alors que nous étions devant le centre, dans l'espace en partie dédié à la consommation d'alcool, elle m'a

¹ Nous reviendrons plus tard sur ce dispositif de groupe.

regardée et m'a dit : « toi, je vais t'étrangler ». Elle a attrapé mon foulard et j'ai laissé faire pensant peut-être que c'était un jeu. Mais elle a tiré très fort, jusqu'à ce que je crie et que je me déprenne physiquement. J'étais passablement énervée, elle m'avait fait peur, elle m'avait fait mal. Puis elle m'a dit : « tu vas faire un rapport ». Il me semblait que ce n'était pas de cela dont il était question, j'ai "proposé" que l'on en reparle plus tard. Autour de nous, personne n'avait réagi. Un peu plus tard, une stagiaire alors présente m'en a reparlé, me demandant si ça allait. La semaine suivante, nous avons passé un moment côte à côte sans rien nous dire. J'ai noté qu'elle avait évité de m'appeler « ma puce ». Le même scénario s'est reproduit encore une semaine plus tard, nous étions de nouveau côte à côte et silencieuses, au même endroit. C'est elle qui a alors commencé : « La dernière fois, j'ai voulu t'étrangler. » Elle en est venue à me dire qu'elle avait voulu me faire mal pour que je ressente la douleur parce qu'elle avait mal et qu'il me fallait le ressentir pour comprendre, prendre soin d'elle. Elle m'a demandé des médicaments, ce qui m'a permis de revenir sur ma fonction et le secours des mots pour prendre soin. En nous permettant de revenir sur le sujet, c'était comme si elle m'avait légitimée dans ma fonction, comme si elle m'avait réinvestie dans la place de psychologue, comme si elle m'avait permis de survivre symboliquement. Dans la semaine qui avait suivi, alors que j'étais arrivée à un horaire inhabituel, elle m'avait reproché d'être arrivée en retard et, sur ces mots, était entrée dans mon bureau en fermant la porte derrière elle. C'était la première fois. Elle m'a parlé d'une volonté de se laisser mourir et a exprimé l'envie de se rendre sur la tombe de ses enfants. Elle m'a alors expliqué que le premier était mort de froid dans ses bras et que le second avait été écrasé par un camion devant ses yeux, alors qu'il revenait d'un voyage scolaire et qu'il traversait pour la rejoindre. De la manière dont elle en parlait, je n'arrivais à percevoir qu'une tombe pour deux enfants. Elle ne pensait pas pouvoir faire seule le chemin et je lui ai exprimé la possibilité de l'accompagner dans cette démarche si elle le souhaitait. En se levant pour sortir, elle m'a dit de manière claire et affirmée : « on en

reparlera ». Il me semblait que c'était exactement la même formulation que celle sortie de ma bouche quelques temps plus tôt, après la scène de l'étranglement.

Les choses avaient repris leur cours, il me semblait qu'elle était de plus en plus présente. Quelques temps plus tard, nous étions quelques-uns à célébrer les obsèques d'un résident dans la crypte d'une église. Fantine m'a alors demandé de l'accompagner aux toilettes. Alors qu'elle marchait très bien, elle m'a demandé de la soutenir, me tendant son bras pour que j'y entrelace le mien. Y avait-il des liens à faire entre cette crypte et la tombe des enfants ? Était-ce là la suite à la proposition formulée quelques temps plus tôt, celle de la possibilité de l'accompagnement vers la tombe ? Quelque chose aurait-il pu être encrypté, quelque chose d'autre que ses enfants, enterrés là depuis longtemps ? De quels enfants, réels ou fantasmés, était-il question ? Où se situait cette tombe ?

J'ai découvert, en après coup, que l'une des seules choses que j'avais écrite à son sujet était que nous avions tenté, à son arrivée, d'organiser une rencontre à trois avec sa référente sociale et que cette rencontre n'avait pu avoir lieu, la référente ayant été étranglée. Cette énigme première, réapparue en après coup, venait précéder la scène de l'étranglement, annoncée avant d'être agie.

Dans cette période, Fantine m'avait offert du vin, des gâteaux,... encore du vin. Un compromis avait été trouvé avec la femme de ménage qui l'aidait quotidiennement à nettoyer sa chambre, l'équipe s'était détendue, Fantine aussi. C'est alors qu'elle m'a présenté une peluche qu'elle tenait dans les mains. Plusieurs fois dans la journée nous avons échangé quelques mots autour de cet objet. C'était un nounours qui avait tout oublié, il ne se souvenait plus de rien et plus rien ne pouvait revenir. Elle m'a alors parlé d'une perruche en peluche offerte par son grand-père. Il me semble que c'est la première et la dernière fois qu'elle m'adressait un souvenir d'enfance, en dehors des litanies de malheurs que je n'arrivais pas à entendre.

Elle a commencé à se soigner, elle avait mal aux dents. Des examens complémentaires ont révélé un cancer. Quand elle me l'a annoncé, je n'y ai tout simplement pas cru. De nouveau, je n'avais pas pu l'entendre. Elle a été hospitalisée assez loin du centre d'hébergement, le sevrage de l'alcool était un préambule au traitement. Une semaine s'est écoulée avant qu'elle ne décède. Avec l'équipe, nous avons pensé qu'elle aurait pu résister à ce sevrage si elle n'avait pas été sevrée, dans le même temps, des personnes qui l'entouraient. Comment comprendre la manière dont elle nous a quittés ? Le surgissement de la maladie n'était pas quelque chose de si extraordinaire que cela. Fantine était fragile, son corps était fatigué, elle ne le ménageait pas, personne n'était surpris d'apprendre qu'elle était touchée par la maladie. Pourtant, nous avons été bouleversés par la manière dont elle nous a quittés, quelque chose nous avait échappé, c'était comme si nous l'avions abandonnée, laissant planer quelque chose d'un sentiment de culpabilité.

L'objet médium malléable

Peut-on penser qu'au-delà de mon sentiment de n'avoir pu l'entendre, Fantine, peut-être, avait pu m'investir tel un *objet médium malléable* ? Décrit par M. Milner comme étant extérieur au sujet et pourvu d'une existence objective et séparée, cette « *matière* » peut prendre la forme de fantasmes, son utilisation peut être comprise comme « *une phase répétitive essentielle dans le développement d'une relation créatrice au monde [...]* » (M. Milner, 1979, p. 868). En appui sur les théorisations de D.-W. Winnicott¹, ce concept a été repris par R. Roussillon : « *le médium*

¹ « Si la relation [à l'objet] peut porter sur un objet subjectif, l'usage, lui, implique que l'objet fait partie de la réalité extérieure. On peut observer la séquence suivante : 1) Le sujet se relie à l'objet. 2) L'objet est en train d'être trouvé au lieu d'être placé dans le monde par le sujet. 3) Le sujet détruit l'objet. 4) L'objet survit à la destruction. 5) Le sujet peut utiliser l'objet. [...] La destructivité à laquelle s'ajoute la survivance de l'objet à la destruction, place celui-ci en dehors de l'aire des objets établis par les mécanismes projectifs mentaux du sujet. Ainsi se crée un monde de réalité partagée que le sujet peut utiliser et qui peut envoyer en retour dans le sujet une substance autre-que-moi. » (D.-W. Winnicott, 1989, p. 242)

malléable, objet "externe" défini par l'ensemble des cinq propriétés [l'indestructibilité, l'extrême sensibilité, l'indéfinie transformation, l'inconditionnelle disponibilité et le caractère vivant...] est l'objet transitionnel du processus de représentation. » (R. Roussillon, 1991, p. 137). Cet auteur pense pouvoir « *connecter de manière assez précise les types de troubles de la fonction représentative avec des expériences de faillite spécifique de telle ou telle des propriétés du médium malléable.* » (R. Roussillon, 1991, p. 140).

Peut-on penser qu'ici l'ensemble des propriétés pourraient être mises en échec et tout particulièrement *l'inconditionnelle disponibilité* ? Dans quelle mesure cet aspect renverrait-il à des considérations plus générales ouvrant à la question de la rencontre depuis la place de psychologue avec cette clinique du sujet "exclu" ? Faudrait-il faire preuve d'une disponibilité sans limites, acceptant d'être déplacé en des endroits peu propices à l'installation d'un espace de pensée ? Faudrait-il, d'une manière générale, pouvoir résister à la rencontre ? A quoi renverrait la fonction de psychologue en ces lieux ? Pour R. Roussillon, « *si l'objet est capable de "survivre" à la nécessité de la pulsion d'emprise, il sera alors découvert comme objet externe et pourra ainsi coexister avec le sujet.* » (R. Roussillon, 1991, p. 145).

Dans la scène de l'étrangement, avec le recul, le geste de Fantine, bien que violent, ne visait pas à me détruire, il ne m'était pas adressé en ce sens. Nous pourrions plutôt penser, au regard des échanges qui lui avaient succédé, qu'il était le signe d'une tentative, de son côté, pour m'investir. Cet investissement pourrait être décomposé en plusieurs temps et en différents lieux. La scène en elle-même, le temps de silence la semaine suivante, puis le temps de parole encore une semaine plus tard qui s'étaient déroulés au même endroit : à l'extérieur, lieu de passage dédié à la consommation d'alcool. Dans un quatrième temps, Fantine m'avait rejoint dans mon bureau. Puis, nous nous étions retrouvées dans l'espace de la crypte et enfin dans celui de "l'accueil". Peut-on penser que ces déplacements pourraient

être le signe que quelque chose avait bougé ? Ce quelque chose pourrait-il se situer du côté de Fantine tout autant que du mien ou encore de celui de l'équipe ? Y aurait-il des espaces plus propices que d'autres à l'émergence de la parole ? Enfin, pour ne pas rester sidérée ou collée à l'expérience, que ce soit celle-ci ou d'autres, la possibilité de m'aménager un espace de pensée m'était devenu indispensable pour survivre dans mes fonctions.

II. Problématique

Dans le cadre d'une *clinique psycho-sociale* et plus particulièrement dans deux centres d'hébergement que sont la maison aux mille lumières et la demeure de Mélusine, comment aller à la rencontre des personnes hébergées, comment investir la place de psychologue ? Si la rencontre du sujet "exclu" demande au clinicien d'entrer dans la *scène de l'autre* (V. Colin), d'accepter d'être déplacé en des endroits peu propices à l'installation d'un espace de pensée, comment garder des repères suffisants pour exister dans une place et des fonctions singulières ? Comment ne pas se perdre auprès de sujets qui se seraient parfois comme *absentés* d'eux-mêmes (J. Furtos)?

Les vécus de désertion ou de débordement, la sensation d'être comme "collée" et en difficulté pour penser, prise par la question du "tout dedans" ou du "tout dehors", embarquée dans un présent étalé, sans limites, dans une forme de retour perpétuel, avec des passages à l'acte comme points d'ouverture à la rencontre, était-ce là l'expression d'un fonctionnement organisé par les effets de la rencontre avec ma clinique ? De quoi ces aspects seraient-ils le signe ? Qu'est-ce qui viendrait se répéter dans, et par le transfert ? Vers quel lieu la barque nous mènerait-elle ? Dans ces formes de temporalités comme suspendues, sans projection possible, dans un fonctionnement en boucle, où se situerait l'origine du point de retour ? Pourquoi faudrait-il, ici, que je m'attache à me le représenter ?

En musique, le silence est plein, vivant, rempli du passé et d'un potentiel futur. C'est dans le temps du *silence* qu'une transformation peut s'opérer, il laisse la place au fantasme, à la projection, à l'anticipation, à la création. A partir d'une transposition de ce modèle de l'espace sonore, nous proposons que le silence puisse renvoyer à un espace psychique disponible au nouveau-né, à la nouvelle vie, il fonctionnerait comme un lieu d'accueil. Quelle serait la destinée d'un sujet dont la vie ne commencerait non par le

silence de l'accueil mais par le bruit ? Nous mettrons sous le terme de bruit quelque chose de l'ordre d'un brouillage, d'une interférence, d'un télescopage dans l'ordre des générations. Ce défaut dans l'ordre du temps se traduirait d'emblée par l'incapacité d'être accueilli dans un lieu psychique disponible, de prendre place en l'autre, d'être investi en tant que nouveau. Ce bruit viendrait-il traduire une forme de défaillance du *contrat narcissique* (P. Aulagnier, 1975) ? Que se passe-t-il quand un sujet n'est pas, ou plus, porté par ce contrat ?

Le nouveau-né, accueilli dans un espace brouillé, saturé, ne pourrait s'inscrire dans l'ordre des générations. Les notions d'espace et de temps s'entremêleraient. Cette expérience qui renverrait à quelque chose de l'ordre d'un hiatus dans l'accordage primaire serait vécu comme une expérience traumatique, des pans entiers du psychisme seraient désertés par la vie psychique. Quel serait le statut de cette expérience ?

Peut-on penser que le sujet "exclu", dans son errance et sa difficulté à investir un lieu physique, à prendre place, reproduirait quelque chose de cette expérience d'une *exclusion originaire* ? Cela viendrait se rejouer sur la sphère du social et entraînerait une impossibilité à investir un lieu, à investir l'autre. Ces sujets seraient dans une errance tant physique que psychique. Se réactualiserait, dans l'ici et maintenant de chaque nouvelle rencontre, une part de cette expérience première, comme si quelque chose était resté collé là. Dans ces conditions, comment s'opère la rencontre ? Est-il possible de ménager un espace de jeu ?

Pour la clinicienne, et afin de ne pas rester sidérée ou collée à l'expérience, aménager un espace pour la pensée était devenu indispensable. Fallait-il que cet espace, pour être opérant, se situe à l'extérieur des murs de l'institution ? Fallait-il qu'il se construise à partir d'un autre site institué ?

Enfin, c'est à partir des effets de transfert que l'objet de recherche s'est précisé et que l'écriture s'est organisée. Nous pourrions penser que dans sa forme, elle en portera les marques.

III. Hypothèses

Hypothèses méthodologiques

Ces hypothèses sont en position *méta*, elles seront mises au travail à partir d'un questionnaire autour de la manière d'investir l'espace de la recherche.

- La recherche et l'écriture se sont présentées, dans cette clinique, comme une forme de nécessité pour "survivre" dans les fonctions de psychologue.
- Elles renverraient au besoin, pour investir un espace de pensée, de pouvoir s'appuyer sur une institution extérieure exerçant une *fonction conteneur* (R. Kaës) à la fois contenante et transformatrice.

Hypothèses cliniques

L'écriture de la partie clinique s'organisera autour de cinq hypothèses cliniques. Elles seront mises au travail à partir de la description de cinq cas : deux cas individuels, un cas groupal, un cas institutionnel et un cas littéraire.

- Un *temps mort* s'installerait en *après-coup* d'une *exclusion originaires*.

Le sujet "exclu" trouverait un équilibre en s'appuyant sur un cadre externe tel que la famille, l'armée, le travail, mais une rupture de ces étayages pourrait venir réactiver le *traumatisme primaire*, celui de *l'exclusion originaires* : une exclusion de la psyché de l'autre. Elle renverrait, pour F. Mathieu, à « *une configuration psychique qui prendrait son origine dans une incapacité à se loger dans l'objet primaire* ». Ce sujet répèterait alors la défense ancienne : la dissociation corps, psyché. Il se couperait de son expérience, de sa subjectivité pour s'assurer une survie psychique. Pour survivre, le sujet pourrait se *retirer de lui-même* (R.

Roussillon), il serait exclu de sa propre psyché (V. Colin) et se situerait dans un temps suspendu que nous pourrions nommer *temps mort*. Ce temps serait détaché, il s'étalerait, ses frontières seraient floues, il serait vide. Ce serait un temps de l'attente, sans projection possible, sans anticipation.

- Une *exclusion originare* dans lequel le groupe n'aurait pu jouer sa fonction.

Peut-on penser que cette *exclusion originare* ne concernerait pas simplement deux êtres mais qu'elle révélerait l'impossibilité, pour l'objet primaire, de s'appuyer sur le groupe primaire, sur le corps social ? C'est parce que la dyade se trouverait comme "déconnectée" du groupe que le nouveau-né ne pourrait être investi comme nouveau. Il serait accueilli dans un hors cadre. Dans une confusion des espaces, il oscillerait entre l'intrusion et l'exclusion.

- Une *exclusion originare* qui ferait échec au *processus d'historisation*.

Cette idée d'interférence qui touche à l'ordre des générations, ce que nous avons appelé "bruit", entraînerait quelque chose de l'ordre d'une rupture de transmission, une rupture de sens. Il y aurait échec dans le *processus d'historisation*, le sujet ne pourrait s'inscrire dans le temps comme auteur de son histoire.

- Les mécanismes intrapsychiques se répercuteraient aux plans intersubjectif, transsubjectif et social.

Les mécanismes intrapsychiques à l'œuvre, en termes de clivage et de rupture des liens, se répercuteraient sur l'ensemble social, le fonctionnement de déliaison viendrait attaquer les organisateurs institutionnels.

- *L'exclusion origininaire* serait une expérience non symbolisable.

Une expérience non symbolisable se répèterait dans un retour, par l'agir, de cette expérience traumatique passée, la rencontre ne devenant possible qu'en passant, dans un premier temps, par une *relation d'amarrage* (C. Pitici) et des passages à l'acte nous détournant de nos places, de nos fonctions, déplaçant les limites et entraînant quelque chose de l'ordre d'une urgence vitale. Il ne serait pas possible de "jouer" avec.

Hypothèses théoriques

Dans cette clinique, c'est la possibilité du *jeu*, dans le double sens de la mobilité et de l'espace de jeu, qui serait comme attaquée. C'est par l'intermédiaire du récit de rêve présenté en préambule que cette hypothèse est apparue. Je l'ai laissée en périphérie pour organiser l'écriture à partir des cinq hypothèses cliniques. C'est avec la troisième partie que cette dernière hypothèse, telle qu'elle est formulée ici, a pu prendre place. Elle sera mise au travail à partir d'une mise en perspective entre récits cliniques, apports théoriques et rapport à l'écriture en elle-même, à l'objet "thèse".

En référence à la théorisation de R. Kaës concernant *l'espace de la réalité psychique*, nous pouvons penser que cette attaque de *l'espace de jeu* pourrait s'observer à plusieurs niveaux :

Intrapsychique :

- *L'espace potentiel* au sens de D.-W. Winnicott serait comme attaqué. Nous retrouverions ici la perte de *l'aire de jeu* décrite par J. Furtos, celle qui ferait passer le sujet de précaire à exclu.
- Le travail du *préconscient* serait troublé. Nous pourrions observer ce trouble à partir de l'analyse de la relation contre-transférentielle puis à travers la manière dont cette relation organise le travail de l'écriture : avec la méthodologie. Si l'écriture s'organise à partir des effets de transfert, nous

pourrions penser que dans sa forme, elle en portera les marques. Ce serait dans sa *fonction d'intermédiaire* (J.-F. Chiantaretto) que l'écriture pourrait être attaquée.

Interpsychique :

- La relation transférentielle propre à cette clinique m'aurait amenée à m'éprouver tour à tour débordée ou désertée ; comme "collée" et entraînée dans la *scène de l'autre* (V. Colin).
- Le récit de rêve proposé en préambule et associé à ma clinique renverrait à l'expression d'une impossibilité à jouer.

Transpsychique :

- Dans cette clinique, nous serions confrontés à une forme d'impossibilité à faire groupe car la déliaison des *groupes internes* tendrait à se rejouer sur la scène groupale externe (J.-P. Pinel).

A un niveau Méta :

- la volonté "d'inclusion" dans notre société s'organiserait de manière défensive vis-à-vis de sujets qui nous renverraient l'image d'un corps social comme démembré. Nous en retrouverions la trace dans le fonctionnement et l'organisation des institutions en charge d'accueillir ces personnes.

Le récit de la rencontre avec Fantine a ouvert des questionnements sur la place de psychologue dans le cadre d'une clinique psychosociale (plus particulièrement dans deux centres d'hébergement). Pour ouvrir à la possibilité d'une rencontre, pour être investi à cette place, faudrait-il, tel un *objet médium malléable*, survivre à cette rencontre ? S'agirait-il, pour le psychologue, de conserver et développer un espace pour la pensée ? Cette question a ouvert nos hypothèses méthodologiques. Mais pour qu'un déplacement s'opère, faudrait-il que s'installe un espace de *jeu* ? Cette

question a permis de formuler notre hypothèse théorique. Enfin, à partir d'une analyse de la relation transféro-contre-transférentielle, nous avons proposé que, dans cette clinique, une spécificité dans le rapport au temps amène le sujet à s'organiser à partir d'un point d'arrêt qui s'installerait dans l'écho d'un traumatisme originaire, entraînant une forme de retour perpétuel. Cette proposition ouvre sur nos hypothèses cliniques. L'écriture de cette thèse vise à travailler autour de ces questions et plus précisément autour du rapport au temps dans une clinique du sujet "exclu". Elle s'organisera à partir d'une méthodologie que nous allons maintenant décrire.

Chapitre 4 : Méthodologie

I. Le cadre épistémologique

Cette recherche s'inscrit dans le champ de la *psychopathologie sociale clinique*, l'enjeu serait de pouvoir penser, à travers l'analyse de la relation transféro-contre-transférentielle, « *les rapports entre le dedans et le dehors dans la constitution de la psyché et dans la formation des processus psychiques* » (J.-P. Pinel). L'écriture s'est organisée à partir de l'étude de cas individuels, groupaux, institutionnels et littéraires. Ces cas proviennent d'une clinique appréhendée depuis la place de psychologue dans deux centres d'hébergement.

Référence à la métapsychologie psychanalytique

La demeure de Mélusine, la maison aux mille lumières, ainsi qu'un accueil de jour, après une courte expérience dans un centre d'hébergement d'urgence, étaient les premières institutions dans lesquelles il me fallait faire "mes armes" de psychologue. Ma formation initiale de psychosociologue ne m'avait pas tout à fait préparée à ces formes de rencontres. Tout de même, j'avais pu mettre au regard l'enseignement dispensé à la faculté avec mes différentes expériences professionnelles à des places d'animatrice, de surveillante ou d'éducatrice et au côté d'enfants, d'adolescents, de jeunes en difficulté et d'adultes porteurs de handicaps mentaux ou moteurs. En fonction des lieux, des missions, des publics et des fonctionnements, il m'avait fallu trouver des places ajustées ; ce fut peut-être là comme une initiation. À côté de ces deux expériences qu'avaient été la vie professionnelle et la faculté, celle d'une *psychanalyse* était venue compléter ma formation. Ces trois aspects combinés m'avaient permis, je pense,

d'investir la place et le rôle de psychologue. Ainsi, mon rapport à la psychanalyse était moins celui d'un apprentissage de théories issues du corpus psychanalytique, qu'un éprouvé venu d'une rencontre bordée par la psychanalyse et avec la figure d'un analyste comme référence. Avec le temps, et dans une certaine mesure, quelque chose dans ma posture et mon écoute, dans ma manière de répondre ou de ne rien dire, quelque chose s'était construit au regard de cette expérience-là, quelque chose qui était maintenant en moi et qui pouvait comme me porter. Il est arrivé un moment où nous avons aménagé des séances de supervision. Pourtant, ma pratique et mes questionnements de psychologue me semblaient tellement éloignés de ce que je pouvais apercevoir depuis ce cabinet, qu'il aurait fallu laisser tout un pan de ma clinique de côté. Il y avait quelque chose de presque incompatible entre ce que je pouvais mettre au travail, là, et la manière dont le réel de ma clinique m'éprouvait. Par la suite, j'avais poursuivi des séances de supervision avec un analyste qui me permettait d'aborder plus facilement des questions relatives à ma place de psychologue dans ce contexte institutionnel. Ce superviseur était en lien avec mon directeur de recherche. Leurs cliniques et leurs théorisations sont inscrites dans le paradigme de la métapsychologie des espaces psychiques interférents. Enfin, le recours à la théorie pour penser ma pratique était apparu avec force dans le lien à cette recherche. C'est à partir d'un corpus théorique issu de la métapsychologie psychanalytique que cette écriture s'est élaborée.

Des questions autour de mon identité professionnelle se sont posées, pour moi, avec force. Par moments, je me suis sentie comme perdue, ne sachant plus quel pouvait être le sens de ma présence, c'était parfois toute mon identité de psychologue qui était remise en question. Dans le rapport aux personnes rencontrées dans ma clinique, ce pouvait être comme si j'avais à déployer mes forces pour entrer en relation. Ce pouvait être comme si la demande émanait de moi et consistait, par ma volonté, à entretenir des liens tout en acceptant les possibles de l'autre. Alors, entraînée dans ce que V. Colin aurait appelé la *scène de l'autre*, je me demandais ce que je faisais

là, ce que j'étais là. Cet aspect est parfois venu m'ébranler dans mes fondements et il me semble que c'est par les points d'accroche extérieurs (université, supervision, groupes de travail...) que j'ai pu trouver une voie me permettant de tenir, d'être soutenue, de me reconnaître à cette place de psychologue. Peut-on penser que ce serait là une réaction vis-à-vis d'un état de confusion possible ?

Métapsychologie des espaces psychiques interférents.

Pour mettre au travail mon objet de recherche : la question du rapport au temps pour des personnes en situation d'exclusion sociale et rencontrées depuis la place de psychologue dans deux centres d'hébergement, pour comprendre les enjeux et processus se déployant dans la relation transféro-contre-transférentielle, je porterai mon attention, en m'appuyant sur les travaux de R. Kaës, sur les différents espaces de la *réalité psychique*. Pour cet auteur, « *l'appareil psychique groupal est le synchronisateur des temporalités singulières* » (R. Kaës, 2006, p. 22) et c'est à partir de ce concept qu'il devient possible d'articuler les trois espaces de la *réalité psychique*. Les dispositifs de travail psychanalytique autres que la cure, pour R. Kaës, ont permis d'ouvrir à la connaissance des *processus de formation de la vie psychique* qui auraient été inaccessibles autrement. Cet auteur nomme « *espace psychique [...] une étendue de matière psychique dans laquelle agissent les processus et les formations de l'Inconscient qui constituent cette matière.* » (R. Kaës, 2015b, p. 49). « *Un espace de réalité psychique est constitué par des contenus de matière psychique brute et de matière psychique élaborée : des investissements pulsionnels, des objets et des relations d'objets, des représentations, des fantasmes, des imagos, des complexes, des identifications, des mécanismes de défense...* » (R. Kaës, 2015b, p. 53). Ici, l'espace est un « *espace topologique, conçu dans un sens très large [...]. L'espace psychique est structuré comme un ensemble ouvert.* » (R. Kaës, 2015b, p. 59). Dans les « *trois espaces de réalité psychique [que sont] l'espace des ensembles complexes comme les groupes,*

les familles et les institutions [...] ; l'espace des liens intersubjectifs entre les membres du groupe ; l'espace du sujet singulier [...], l'Inconscient y est à l'œuvre. Il existe entre ces espaces une continuité de la "matière psychique". » (R. Kaës, 2015b, p. 64-65). R. Kaës décrit ces espaces comme articulés et « *ouverts sur d'autres ordres de réalité : les institutions, le politique et le social, la culture, la religion, les grands récits collectifs comme les mythes, les idéologies et les utopies. [...] Ces autres ordres de réalité sont dans une position méta par rapport aux espaces de la réalité psychique avec lesquels ils interfèrent.* » (R. Kaës, 2015b, p. 71). Pour R. Kaës et avec D.-W. Winnicott, « *l'aire de l'illusion, l'espace transitionnel et le lieu de la culture qui prolonge l'espace transitionnel, sont des lieux de rencontre et d'invention d'un lien qui ne peut advenir sans l'autre. La notion de ce maillage intersubjectif est un des socles des troisièmes topiques.* » (R. Kaës, 2015b, p. 194). Mais cette extension *topique*, pour R. Kaës, reste une *topique* de l'espace interne. Il propose quant à lui de nommer *Métapsychologie de troisième type* les questionnements ouverts autour de sa *troisième topique* tout en y associant les points de vue dynamiques et économiques. Ici, un des objectifs est « *de rendre compte de la manière dont le sujet de l'Inconscient se forme dans l'intersubjectivité, et de la part qu'il prend à la formation de la réalité psychique commune et partagée dans les espaces du lien et du groupe.* » (R. Kaës, 2015b, p. 197). Avec la notion d'*inconscient polytopique* se pose une extraterritorialité d'une partie de l'inconscient. « *Les concepts d'ectopie et de polytopie rendent compte de cette métapsychologie des lieux pluriels et des scènes multiples de la psyché. La topique de chaque sujet n'est pas seulement projetée dans le groupe, elle est appareillée aux topiques d'autres sujets et contribue à construire un espace spécifique. [...] Ce qui est inconscient pour un sujet est préconscient pour un autre, dans le même espace psychique, dans la même formation partagée.* » (R. Kaës, 2015b, p. 221). Dans l'intersubjectivité, « *l'inconscient de chaque sujet n'est pas seulement constitué par les processus intradéterminés du refoulement des*

représentations intolérables, du déni de sa perception de la réalité et de la répression de certaines manifestations de sa vie pulsionnelle. L'Inconscient du sujet est à la fois intrapsychique et extratopique, il est dans le sujet soumis à ses déterminations endogènes, il est entre les sujets ou il tient à l'autre, et à plus-d'un-autre, il est hors sujet, dans le lien en tant qu'il est un espace spécifique, un couple, une famille, un groupe, une institution. » (R. Kaës, 2015b, p. 249).

II. Les dispositifs

1. Dispositifs cliniques

Les questions qui organisent cette recherche se sont posées depuis la place de psychologue, les dispositifs de recueil de données n'ont pas été construits pour cette écriture mais à partir des contraintes des organisations dans lesquelles je travaillais et selon mes possibles. C'est donc à partir des dispositifs cliniques que cette recherche s'est développée et ils s'étaient construits dans une tentative d'aménager mes temps de présence pour répondre à la mission qui était la mienne : l'accompagnement, depuis la place de psychologue, des personnes accueillies. Pour les accompagner, il fallait les rencontrer, c'était là une part essentielle de ma présence : proposer des espaces-temps de rencontre, pour *se parler*. Mais « *la clinique de l'errance confronte à une absence de limites déroutante, confusionnante, et par là-même aux failles du cadre interne du sujet guidé par la recherche perpétuelle d'un fond indifférencié symbiotique.* » (F. Mathieu, 2011, p. 126). Ainsi, à partir de cette réalité, il s'agissait pour moi, en partie, d'essayer d'aménager des cadres de rencontre adaptés à chacun pour ouvrir les échanges et être possiblement investie, dans une visée d'accompagnement dont le but même pouvait être parfois quelque peu abscons. Il s'agissait simplement, la plupart du temps, de créer un espace pour la rencontre.

Dispositifs individuels

À la maison aux mille lumières, je disposais d'un bureau aménagé à ma guise et j'utilisais cet espace comme je le souhaitais. À la demeure de Mélusine, je partageais un bureau avec mes collègues travailleurs sociaux. La règle, instituée au départ et défendue par le directeur de l'époque, voulait que cet espace soit à ma disposition dans mes temps de présence. Toutefois,

ce bureau étant partagé, il était impossible de faire sans des allers et venues de collègues. Les entretiens entrecoupés par des entrées de personnes tierces étaient une constante. En outre, si je laissais l'espace disponible, j'encourais le risque de le trouver occupé à mon retour.

J'utilisais ces bureaux comme des espaces privilégiés pour les temps de rencontre avec les résidents. Mais souvent, en fonction des personnes et du moment, des échanges pouvaient se dérouler dans d'autres espaces : dans le salon, la salle télévision, dans le réfectoire autour d'un repas, dans le couloir, à l'extérieur, dans les chambres, sur le chemin du métro une fois la journée terminée etc. Il y avait des personnes que je rencontrais d'emblée dans le bureau, d'autre pour qui des rencontres préliminaires dans les espaces collectifs étaient nécessaires, d'autres que je rencontrais exclusivement dans les espaces collectifs. Il pouvait s'y dire (avec souvent d'autres personnes autour) ce qui n'aurait pu émerger dans l'espace cloisonné du bureau. Parfois, des échanges s'amorçaient dans le bureau mais la porte restait grande ouverte. Avec certaines personnes, je n'aurais pas voulu aller dans leur chambre alors que pour d'autres, j'acceptais de pouvoir y mener des entretiens. Quand quelqu'un ne venait pas à l'heure de son rendez-vous, parfois je laissais, parfois j'allais chercher ou je téléphonais, je déposais une lettre ou attendais de croiser cette personne un peu plus tard. Parfois j'en informais le travailleur social référent ; il arrivait que je fasse autrement. Certaines personnes venaient me chercher à l'improviste, parfois quand je n'avais pas le temps, alors je différais. Mais d'autres venaient me chercher, toujours à l'improviste, et toujours quand je n'avais pas le temps, mais il était impossible de différer. Alors, j'essayais de recevoir quand même, comme je le pouvais. Quand les résidents étaient hospitalisés, il arrivait que je rende visite, seule ou avec un collègue. Parfois je rencontrais les professionnels hospitaliers, parfois non. Il arrivait que j'apporte des affaires ou du tabac. Parfois je téléphonais, parfois je ne faisais rien. Ainsi, ma présence et mon positionnement pouvaient varier en fonction

de chaque situation, de la relation entretenue avec chacun, de mon ressenti, ou encore de la manière dont les uns ou les autres s'adressaient à moi.

Dispositifs groupaux

A la maison aux mille lumières ainsi qu'à la demeure de Mélusine, nous proposons, avec les psychologues des E.M.P.P. de secteur, un espace hebdomadaire en groupe : "le temps du café". Pendant une heure, chacun pouvait, à sa guise, venir s'asseoir autour d'une table pour partager un moment autour d'un café ou d'un thé. Cet espace était ouvert aux résidents aussi bien qu'à leurs amis, aux membres des équipes autant qu'aux partenaires. Chacun pouvait venir et partir à son souhait, parler ou écouter. C'était un dispositif assez souple sur lequel je reviendrai plus en détail dans le cours de cette écriture.

Dispositifs institutionnels

Avec certaines personnes, c'était l'équipe qui était en demande et qui me sollicitait pour que j'intervienne. Parfois, je "forçais" des temps de rencontre (dans la mesure du possible), parfois non. Parfois j'allais chercher, il arrivait que j'attende, que j'approche, parfois je reculais et gardais la distance, enfin je tâtonnais. Parfois j'avais l'énergie et parfois je fatiguais. Pour certains résidents, j'entretenais des liens serrés avec des partenaires extérieurs. Pour d'autres, des liens plus distendus pouvaient se construire. Parfois je n'étais en contact avec aucun partenaire. Pour chacun, par contre, j'étais sensée être en lien avec l'équipe par le biais des réunions hebdomadaires, des espaces d'analyse de la pratique, des réunions de synthèse, ou encore par le biais d'échanges plus informels. En fonction de la manière dont la personne se présentait à moi, de mes ressentis et d'une analyse des enjeux sous-jacents, mais aussi en fonction de ce que mes collègues pouvaient avoir à m'en dire, j'essayais d'adapter ma présence et mon intervention à la personne, au moment ou à la situation. D'une manière générale, je défendais l'idée d'une posture qui consistait à offrir un espace

d'écoute et d'échange, de compréhension (si possible) et d'analyse (parfois) de ce qui était vécu par les uns ou les autres dans le cadre de cette vie au sein d'un centre d'hébergement. C'est-à-dire que d'emblée, j'accueillais plutôt le moment présent et j'avais tendance à ne pas aller chercher les récits de vie. L'idée que ces rencontres, avec les résidents, puissent être investies comme des temps à visée thérapeutique me dérangeait car le cadre des rencontres était dépendant du fonctionnement institutionnel et il n'était pas, lui, organisé par la question du soin. J'avais l'espoir, pourtant, que ces moments de rencontre, parfois privilégiés, puissent avoir des effets bénéfiques. Une même personne pouvait être rencontrée dans le cadre d'entretiens individuels, mais aussi dans le groupe ou encore dans les espaces institutionnels. Parfois, certaines personnes alternaient et venaient dans l'espace du groupe tout en désinvestissant les entretiens individuels, ou le contraire. D'autres pouvaient investir les différents espaces en même temps et les désinvestir de la même manière. Souvent, c'était les rencontres dans les différents espaces des institutions ou encore la venue dans le groupe qui pouvaient faciliter la reprise du contact après une période sans se voir et sans se parler. D'une manière générale, j'avais la sensation que ces espaces étaient relativement scindés. Il était rare, même si cela pouvait arriver, que des échanges venus du groupe soient repris dans le cadre d'un entretien individuel. Il était rare, même si cela pouvait arriver, que l'on échange dans le cadre d'une réunion d'équipe, sur un moment partagé entre collègues dans l'espace du groupe. Pourtant, nous le verrons plus tard, il arrivait qu'après une séance de groupe, je prenne des notes dans les dossiers individuels alors qu'il existait un cahier pour le groupe. Apparaît, ici, une certaine confusion.

2. Dispositifs de reprise clinique

Le travail de notation

Dans les deux bureaux, je conservais des dossiers aux noms des résidents. Après les entretiens, les moments d'échanges ou des faits survenus, j'écrivais dans ces dossiers. Aurait-ce été là un premier espace de reprise ? J'essayais de me forcer à conserver une certaine rigueur mais cette écriture, alors qu'elle me semblait essentielle, était assez souvent mise à mal.

A la demeure de Mélusine, j'ai souvent eu l'impression d'être comme happée. Les entretiens (dans et en dehors du bureau) s'enchaînaient parfois sans que je n'aie pu prendre le temps d'écrire plus de deux lignes entre chaque. Il est arrivé un moment où j'ai décrété la nécessité de me ménager un espace pour l'écriture et, pourquoi pas, pour la pensée : un moment après chaque entretien où je me serais forcée à rester seule, la porte fermée. Mais cela m'était bien difficile à tenir car m'autoriser ces temps de reprise me faisait presque culpabiliser. C'était comme s'il ne fallait pas m'offrir ce temps de tranquillité, comme s'il fallait rester sans cesse "au contact". Dans ce bureau mal isolé, j'entendais tout ce qui se passait autour et éprouvais une certaine gêne quand je m'autorisais à y rester seule.

A la maison aux mille lumières, il était plus facile de m'organiser car j'y étais plus souvent présente et l'espace du bureau, en lui-même, m'était plus favorable. En outre, dans cette institution, les espaces collectifs étaient moins investis. Une grande part des échanges se déroulait dans le bureau et je pouvais un peu plus facilement, à leurs suites, m'autoriser des temps de calme et de reprise par l'écriture.

Qu'était-il écrit dans ces dossiers ? A la suite des entretiens, il me semble que j'utilisais le papier comme un support à souvenirs. Ainsi, il y avait ce dont je me souvenais juste après l'entretien et qui était écrit pour conserver une trace dans un lieu sûr. Puis il y avait tout ce que j'avais déjà oublié une fois la personne sortie de la pièce. Ecrire, à ce moment-là, me

permettait de refaire le chemin, me souvenir de ce qui était en train de s'oublier et des liens qui s'effaçaient déjà. Mais ce temps d'écriture aurait pu me permettre aussi, si je me l'étais autorisé, à porter mon regard sur l'entretien, et ainsi y entrevoir d'autres liens : revenir sur mes émotions et ressentis, sur mes mouvements intérieurs. En les notant, pourquoi pas, j'aurais pu les mettre en lien, autoriser mon esprit à s'éloigner d'une forme de crudité des mots pour commencer à pouvoir entendre, peut-être, une certaine mélodie. Pourquoi m'était-il si difficile de m'autoriser ça dans ce contexte-là ? Pourquoi étais-je entraînée, en dehors des situations d'urgence, à entretenir ce quelque chose qui me laissait dans une forme d'urgence permanente, celle d'être au contact de l'autre ; et qui m'interdisait, par là même, de sortir de chaque entretien ? En même temps, seule devant la feuille de papier, à tenter d'écrire, j'ai souvent buté sur les mots. Je me suis parfois ressentie comme vidée de ma substance, arrêtée dans ma pensée, qu'avais-je à écrire en somme ? Souvent, en dehors du fantasme de ce que j'aurais peut-être aimé pouvoir écrire là, j'étais confrontée à la sensation de ne rien avoir à penser de ce qui venait de se dire, ayant comme oublié l'essence des mots prononcés pendant l'entretien. Alors, l'urgence entretenue d'être au contact de l'autre n'était-il pas aussi une échappatoire ? Passer de l'un à l'autre ne m'aurait-il pas permis, aussi, de n'être ni avec l'un, ni avec l'autre ? Cet espace d'écriture aurait-il pu représenter une forme d'espace intermédiaire entre deux rencontres ? Peut-on penser que c'est précisément dans cette fonction que cet espace aurait été mis à mal ? Nous retrouverions ici la perspective développée par J.-F. Chiantaretto qui pose l'écriture comme un espace intermédiaire permettant de mêler le passé et l'actualisation dans l'écriture (J.-F. Chiantaretto, 2006).

Il me fallait alors trouver d'autres espaces pour ne pas m'arrêter là et pour me soutenir dans mes fonctions. Ils se sont trouvés dans et hors les murs de ces deux institutions et se sont constitués, pour moi, comme des espaces tiers me permettant de m'adresser à d'autres.

Différents espaces de regroupement

- A la maison aux mille lumières, avec la psychologue qui intervenait dans un autre service, nous nous étions aménagé des espaces d'échanges. Au départ ponctuellement, puis une certaine régularité s'était installée. Enfin, les deux chefs de services nous avaient rejoints et, tous les deux mois, nous tentions de faire perdurer cet espace d'échange centré plutôt autour de nos pratiques et de nos modalités d'accompagnement au sein de l'institution.

A la demeure de Mélusine et depuis l'arrivée d'une deuxième psychologue dans le même service, nous avons obtenu la possibilité de nous organiser des temps de rencontre tous les deux mois et tentions, ainsi, de faire exister un espace d'échange autour de nos pratiques cliniques.

- Ces deux centres appartenaient à la même association dont le secteur de *l'inclusion* rassemblait de nombreux établissements. Au moment de cette écriture, nous étions cinq psychologues de ces différents centres à nous retrouver tous les deux mois. Nous nous donnions rendez-vous dans les différents établissements et cela n'allait pas sans susciter certaines difficultés d'organisation. Il pouvait arriver que l'un d'entre nous vienne en dehors de son temps de travail.

- Un groupe de travail et d'échange autour de nos pratiques s'était constitué, en 2010, avec des psychologues intervenant dans différents lieux (du social, du médico-social ou de la fonction hospitalière) en Île-de-France et dans le cadre d'une clinique psychosociale. C'était un moment plutôt convivial qui nous offrait l'occasion de nous retrouver et d'y prendre plaisir, de sortir parfois d'un certain isolement et d'échanger sur nos pratiques et nos places au sein des différentes institutions. Ce groupe perdurait dans le temps et, pourtant, je n'arrivais pas à le percevoir autrement que comme un espace précaire. Il n'était pas anodin, me semble-t-il, que l'une de nos

grandes préoccupations, pendant tout un temps, ait tourné autour de questions relatives à notre identité de groupe.

- Chaque mois et dans le cadre d'une séance de supervision, je pouvais adresser à un analyste des questions relatives à mon rapport à ma clinique, à mes doutes et interrogations vis-à-vis de mes pratiques.

L'objet "thèse"

J'ai parfois pensé écrire un journal de bord pour y inscrire des éléments en lien avec la vie des institutions, notre fonctionnement ou encore des éprouvés suite aux réunions d'équipes. J'aurais pu, peut-être, trouver des mots pour certaines colères, pour des peurs ou des envies, toutes sortes de sentiments et d'affects qui auraient pu me traverser et, se faisant, s'inscrire quelque part, dans un endroit qui aurait facilité un travail de mise en liens. Pourquoi n'ai-je pas été au bout de ce désir ? Pourquoi étais-je habitée par ce fantasme de rassembler par l'écriture, de garder des traces organisées chronologiquement ? Que viendrait-il nous dire de cette clinique ?

Dans une certaine mesure, l'écriture de cette thèse viendrait-elle rejoindre quelque chose de ce désir ? Ici, ce sont les effets produits par la rencontre avec ma clinique qui m'ont en partie mobilisée et j'avais besoin d'un espace tiers pour pouvoir les inscrire. L'envie d'écrire semblait être là, mais comme empêchée : les notes prises après les entretiens ne ressemblaient à rien, le journal de bord était resté une idée. Pour l'écriture de cette thèse, en grande partie, ce qui s'est écrit a d'abord été parlé dans le cadre des séminaires de recherches, des regroupements doctoraux, des différents espaces offerts par la faculté ou encore des séances de supervision. C'est en passant par ce chemin que le processus de l'écriture s'est installé, renforcé par une nécessité de respecter les échéances des inscriptions universitaires. Peut-être avais-je besoin de ce cadre-là, extérieur, pour réinvestir quelque chose de mon rapport à ma clinique et

relancer le désir de vivre toutes ces rencontres ? Pour P. Aulagnier, « *le propre du cadre est de construire et de délimiter un espace relationnel permettant de mettre au service du projet analytique la relation transférentielle, il lui incombe aussi de témoigner de la présence d'une réalité qui se veut et se montre indépendante des mouvements transférentiels accompagnant l'expérience analytique.* » (P. Aulagnier, 1984, p. 182). Mais précisément, dans ma clinique, ne serait-ce pas la possibilité même de l'existence d'un cadre fiable qui serait mis en défaut ? Cela viendrait-il expliquer cette nécessité, pour moi, de trouver différents espaces d'étayage extérieurs et cela pour tenir, intérieurement, mon cadre de psychologue ?

3. Dispositifs de recherche

Pour cette thèse, il m'aura fallu aménager des espaces et des temps pour la lecture et pour l'écriture. En somme, le dispositif de recherche, ici, renverrait à la création d'une forme de disponibilité au service de la pensée. Pour ce faire, j'ai pris appui sur l'institution universitaire. Dans les différents espaces d'échanges organisés, certains aspects de ma clinique, qui me semblaient pourtant sans importance et qui ne méritaient à priori aucune attention, avaient pu être parlés et entendus. C'est dans ces échos-là, me semble-t-il, que l'objet de cette thèse avait pu se construire et que des liens avaient commencé à s'établir. Dans un second temps, alors que le processus de l'écriture était lancé, c'était dans l'écriture en elle-même, me semble-t-il, qu'apparaissaient les ressources pour faire apparaître de nouvelles significations. Peu à peu, des éléments qui semblaient pourtant appartenir à des univers différents : les récits cliniques divers et variés venus de deux institutions différentes, les approches théoriques, un objet de recherche encore mystérieux ou même des questionnements intimes ; peu à peu, sur le papier, ces éléments s'étaient en partie reliés.

En outre, cette écriture m'a permis de prendre une forme de recul vis-à-vis de mon rapport à la clinique et de cheminer sur la voie d'une analyse de mon *contre-transfert* et d'une forme de différenciation entre les espaces et les questions posées par chacun d'eux. Était-il possible de me fier à mon espace intérieur alors même qu'il pouvait être comme ébranlé par des rencontres venues du dehors et qui avaient la force de semer la confusion au dedans ? Était-ce aussi pour cela que j'avais tant besoin de m'accrocher à des cadres externes ? Dans ce sens et pour F. Mathieu, « *on assiste dans la relation transféro-contre-transférentielle errante à une forme de "parasitage" ou l'appareil psychique du clinicien se voit "saturé" par des contenus bruts, effractants. La carence des enveloppes psychiques font que ces sujets sont dans une grande difficulté à "retenir", à "garder en eux" des contenus très excitants. Alors il est important d'expulser, d'évacuer et la relation transférentielle en fait naturellement les frais. Pour le clinicien, c'est une position inconfortable, éprouvante, et qui induit étrangement une certaine perte des repères identitaires : on en vient à se demander ce qui vient de soi et ce qui vient de l'autre, la frontière sujet-objet devenant poreuse, extensible.* » (F. Mathieu, 2011, p. 124). Ainsi, dans cette écriture, l'un des enjeux n'était-il pas de pouvoir déconfusionner et, par là même, délimiter des espaces qui alors, différents, auraient pu être reliés ? Pour R. Roussillon, « *l'une des questions essentielles de la formalisation universitaire de la recherche est celle de la manière dont la "production" de la recherche et sa méthodologie organise sa manière propre de se retirer de l'objet* » (R. Roussillon, 2012a, p. 217). La méthode, à travers le sentiment d'une nécessité de différencier les espaces, viendrait-elle nous parler d'une ouverture à un temps fondateur qui impliquerait la question de la confusion ?

III. Questions éthiques

Au commencement, je me suis trouvée comme arrêtée par des questions d'ordre éthique. Comment parler, depuis la position de chercheuse, de rencontres vécues depuis la place de clinicienne ? Comment faire travailler ensemble ces deux positions sans les confondre ni les disjoindre ? Comment choisir de qui ou de quoi parler ? Qui laisser de côté ? Pourquoi ? Quelles incidences cela pouvait-il avoir sur le propos ? De quoi voulais-je parler, au fond ? Comment ne pas pervertir, rester respectueuse de ce qui m'avait été confié et garantir une confidentialité ? La difficulté avec ces questions, c'est qu'elles m'interdisaient presque le passage à l'écriture. Alors, en tentant de les résoudre, je les avais en quelque sorte balayées. Pour m'en défaire, j'avais décidé de travailler à partir d'un cas littéraire. Cela permettait de laisser de côté la difficulté vis-à-vis des questions de confidentialité. Je pensais étayer mon propos, dans la clinique, par des récits de "scènes" ou la description de moments de rencontres. Je trouvais là une plus grande liberté dans une possibilité d'écrire, puisqu'il était question d'utiliser des moments délimités dans le temps et dans lesquels j'aurais été sollicitée ailleurs qu'à la place de psychologue. C'était comme s'il s'agissait de rendre compte de la manière dont je me sentais investie, c'était comme s'il m'avait fallu laisser de côté ce qui aurait appartenu aux histoires de vies, comme si je pouvais être étrangère à ce qui m'aurait été confié d'une histoire passée, dans une parole singulière. C'était comme si ce qui transitait par les mots ne me concernait en rien, à cette place de chercheuse, dans le rapport à cette écriture et en lien avec mon objet de recherche. Utiliser les moments de rencontres dans lesquels j'étais sollicitée dans des agirs semblait me laisser croire qu'à cette place, quelque chose m'appartenait et m'ouvrait à la liberté de pouvoir raconter. Certaines scènes s'étaient comme imposées. Elles semblaient venir toucher en moi quelque chose qui renvoyait à mon objet de recherche. Dans ces moments-là, il aurait été

question, comme l'a développé D. Thouvenin, non pas de chercher à dire quelque chose sur *la vérité de la personne*, mais plutôt de rendre compte d'une rencontre entre deux subjectivités, en lien avec cet objet de recherche et un champ théorique. Pourtant, même en passant par des scènes, il était question de sujets, et dans l'écriture ces sujets devenaient des cas. Pour D. Thouvenin, « *le cas doit présenter des qualités d'abstraction telle que l'identification de la personne ne doit pas être possible. Pour autant, le cas n'est pas une retranscription des propos tenus par le patient. De ce fait il n'a pas à respecter la vérité de l'histoire et sa publication ne dépend pas d'une autorisation préalable.* » (D. Thouvenin, 1999, p. 13). Ici, il me semblait impossible de rendre les personnes et les institutions non reconnaissables. Dans un souci d'anonymat, j'avais longtemps utilisé les initiales puis, sur la fin de l'écriture, j'avais imaginé d'autres manières de nommer (pour les personnes et pour les institutions). Ces noms avaient été empruntés à la littérature, inventés, ou simplement trouvés¹. Mais si un collègue ou un résident avait eu envie de lire ce travail, il aurait pu reconnaître quelqu'un, une institution, une scène.

Enfin, entraînée par l'écriture, je m'étais trouvée engagée dans des récits de rencontres qui avaient largement débordé le cadre fixé au départ. Le cas littéraire avait pris moins de place que prévu et le récit de certaines scènes s'était peu à peu entouré du contexte, des scènes précédentes, de celles qui avaient suivi, pour devenir des cas. J'ai décrit, dans les détails, le récit de deux accompagnements. J'avais alors décidé que la partie clinique serait rendue confidentielle. Cela permettait de laisser de côté une partie des questions éthiques. Mais ces mêmes questions étaient revenues, et avec une

¹ Les noms empruntés à des personnages de la littérature ont été choisis à la faveur des liens et des associations qu'ils provoquaient en moi. Ces récits littéraires se trouvent référencés en bibliographie. Par exemple, pour Mme Tortue, l'idée première était de la nommer Alice, en référence à *Alice au pays des merveilles* et plus particulièrement en lien avec la déformation du corps. Mais après avoir relu ce roman, il me semblait que la référence à ces déformations-là n'était pas appropriée. En outre, Alice était un prénom et je cherchais un nom, j'ai donc abandonné l'idée. Plus tard, à la lecture d'un article de W.-R. Bion faisant référence, dans *Alice au pays des merveilles*, au temps déformé du Chapelier dans le chapitre *Un thé de fous*, ce nom s'est imposé pour celui que je nommais encore de son initiale.

force décuplée, dans la partie consacrée au cas institutionnel. En outre, je restais en difficulté avec la globalité de cette écriture qui m'engageait dans mon rapport aux sujets rencontrés, dans mon rapport à mes institutions respectives, à mes collègues mais aussi à moi-même. J'y ai largement décrit des ressentis ou des émotions en lien avec cette clinique mais qui venaient aussi témoigner de là où j'en étais de ma possibilité d'accueillir certains mouvements et de rester aveugle, distante ou fuyante vis-à-vis d'autres. Je ne souhaitais pas que ce travail puisse être consulté via internet. J'ai alors opté pour la solution de la confidentialité complète et cela m'a offert une plus grande liberté dans l'écriture. La description de ces cas cliniques m'a permis de déplier, regarder et tenter de comprendre quelque chose, depuis une place singulière, aux questions posées dans le cadre de cette recherche, organisée par un objet, lui-même délimité par mes propres investissements, par un champ théorique et par la clinique en elle-même.

Cette recherche se situe dans le champ de la psychopathologie sociale clinique. Les questions qui ont permis de définir l'objet de la recherche se sont posées depuis la place de psychologue dans deux centres d'hébergement et à partir des dispositifs cliniques (individuels, groupaux et institutionnels) liés à cette mission. Pour des raisons d'ordre éthique et pour m'ouvrir un espace de liberté dans l'écriture, ce manuscrit restera confidentiel. Depuis la place de chercheuse, dans une référence à la psychanalyse et en portant mon attention sur les différents espaces de la réalité psychique tels qu'ils ont été développés par R. Kaës, j'adopterai une méthode clinique. Dans la partie à suivre, je propose l'étude de deux cas individuels, un cas groupal, un cas institutionnel et un cas littéraire. Leur analyse permettra de progresser dans le développement d'une pensée autour des liens entre exclusion sociale et temporalité. Chacun de ces cas sera développé dans le lien à l'une des hypothèses cliniques.

Deuxième partie : développements cliniques



Chapitre 5 : L'installation d'un *temps mort*

Première hypothèse : un *temps mort* s'installerait en *après-coup* d'une *exclusion originaires*.

Le sujet "exclu" trouverait un équilibre en s'appuyant sur un cadre externe tel que la famille, l'armée, le travail, mais une rupture de ces étayages pourrait venir réactiver le *traumatisme primaire*, celui de *l'exclusion originaires* : une exclusion de la psyché de l'autre. Elle renverrait, pour F. Mathieu, à « *une configuration psychique qui prendrait son origine dans une incapacité à se loger dans l'objet primaire* ». Ce sujet répèterait alors la défense ancienne : la dissociation corps, psyché. Il se couperait de son expérience, de sa subjectivité pour s'assurer une survie psychique. Pour survivre, le sujet pourrait se *retirer de lui-même* (R. Roussillon), il serait exclu de sa propre psyché (V. Colin) et se situerait dans un temps suspendu que nous pourrions nommer *temps mort*. Ce temps serait détaché, il s'étalerait, ses frontières seraient floues, il serait vide. Ce serait un temps de l'attente, sans projection possible, sans anticipation.

I. Un cas fondateur

Le récit de la rencontre avec M. Chapelier s'est ébauché dès l'écriture du projet de recherche, il est au fondement de mon interrogation autour de la notion de temporalité, c'est en ce sens et pour P. Fustier que ce cas serait *fondateur*. Mais il est venu, en partie, organiser cette écriture, il a ouvert à des questionnements nouveaux, il m'a appris. Il est devenu, en ce sens, ce que J.-P. Pinel aurait nommé un *cas formateur*. Je déplierai ici le

récit d'un accompagnement sur six années pour dégager les questions qui ont émergé en lien avec mon objet de recherche.

En 2008, M. Chapelier, âgé de 59 ans, passait l'hiver dans un centre d'hébergement d'urgence. L'endroit était vaste, nous nous croisions parfois, je n'ai pas le souvenir de paroles échangées. À la sortie de l'hiver, le centre fermait et les personnes restées sans solution d'hébergement avaient rendez-vous dans un autre centre parisien pour une journée d'attente afin que le Samu social trouve des hôtels. Sur le chemin entre le centre d'urgence et le centre de transit, je remarquai M. Chapelier car il possédait une multitude de sacs et refusait l'idée de mettre plusieurs petits sacs dans un grand, ce qui aurait facilité le transport. Il lui fallait un temps infini pour faire le trajet, il avançait par allers retours entre deux tas de sacs. La journée dans le centre de transit fut longue : au compte-goutte les personnes partaient vers des hôtels et M. Chapelier fut envoyé en banlieue parisienne, il partit avec sa multitude de sacs. C'est en toute fin de journée, alors qu'il ne restait presque plus personne dans le centre de transit, qu'une collègue retrouva le pilulier oublié par M. Chapelier. Ce dernier était gravement malade et son traitement, aux dires de sa référente sociale, était tout à fait vital, elle était affolée à l'idée qu'il puisse mourir. Je décidai de faire le chemin pour apporter ce pilulier. Arrivée à l'hôtel, nous échangeâmes quelques paroles avant de nous dire au revoir.

Quelques mois plus tard, nous nous retrouvions à la demeure de Mélusine. Nous nous reconnûmes. Pendant environ deux ans, nous nous croisâmes, échangeâmes quelques mots, quelques phrases, parfois nous mangions ensemble et nos échanges touchaient à des sujets anodins. À deux reprises, nous nous rencontrâmes dans le bureau pour parler de sa situation présente, de sa maladie. Dans des moments de tension entre M. Chapelier et l'équipe, je me retrouvais sollicitée pour prendre une place de médiatrice.

M. Chapelier commença alors à demander des rendez-vous pour que l'on se parle dans le bureau. Les premiers rendez-vous posés furent

l'occasion pour lui d'être absent mais avec le temps et la poursuite des échanges dans les espaces collectifs, il arriva peu à peu à solliciter des rendez-vous et à y venir. Il arriva un jour où il me raconta d'une traite une partie de son histoire : son mariage, ses enfants, son ancien métier, la rupture, l'enchaînement de catastrophes, la maladie, la perte de tout, jusqu'à celle de sa nationalité, « une vie de chutes et de trahisons » me dit-il plus tard, il ne savait plus qui il était. Ce jour-là, M. Chapelier portait une montre dont le cadran était brisé, les aiguilles ne bougeaient plus. Il m'expliqua sa difficulté à investir le présent tant il restait submergé par les épreuves du passé. Pendant cette période, nous nous voyions une à deux fois par mois, quand il le souhaitait. Nous parlions beaucoup de la vie sur la structure. Il exprimait un sentiment de bien-être à pouvoir parler et la sensation de se sentir reprendre vie. Je me le rappelle prenant de longues inspirations. Le passé semblait déconnecté du présent, ou le contraire. M. Chapelier voulait reprendre le travail comme s'il n'avait pas conscience des années passées. Ni son âge, ni son état de santé, ni même la situation administrative dans laquelle il se trouvait ne pouvaient lui permettre de reprendre son ancien métier, celui de boulanger. Peu à peu il exprima le désir de retrouver, grâce au travail, un rythme : des semaines puis des week-ends. Il souffrait de sa vie monotone dans laquelle les journées passaient, égales à elles-mêmes, dans un temps presque arrêté.

Il arriva un jour où, dans le cadre d'un entretien, il me laissa entendre le début de son existence. Ce jour-là, M. Chapelier portait toujours sa montre cassée, mais à l'autre poignet une deuxième montre fonctionnait. Cet entretien fut assez long, ce fut un moment intense dans lequel M. Chapelier parla de son enfance. Né en France, puis enlevé aux alentours d'un an par la famille de son père, il fut amené en Algérie. Récupéré et ramené en France par la famille de sa mère, il fut placé chez « les sœurs ». Cette mesure d'éloignement visait à le protéger d'une mère qu'il décrivait comme une femme folle et désœuvrée. Pour me permettre de me la

représenter, il la compara à Fantine¹. À d'autres moments, il comparait Fantine à une sorcière et c'était le même qualificatif qu'il utilisait pour parler de la femme qui se serait occupée de lui en Algérie. À partir de ce jour, me semble-t-il, je ne revis plus la montre cassée.

S'ensuivit une longue période durant laquelle son histoire d'enfant ne fut plus abordée. Par bribes, il me livra des moments de son passé mais il me fallut un certain temps pour commencer à établir des liens entre les différentes époques, à me représenter la dynamique de son parcours.

Les rencontres qui se poursuivirent furent l'occasion de nous parler de la vie dans le centre d'hébergement. M. Chapelier était en conflit avec une partie de l'équipe et avec d'autres résidents, cet aspect vint prendre beaucoup de place dans nos échanges. Il se sentait parfois infantilisé et, dans les moments de tension, refusait de s'alimenter sur la structure. En outre, j'étais préoccupée de le savoir en conflit avec l'équipe. Son hébergement n'était plus encadré par un "contrat de séjour", ce qui faisait écho à sa situation administrative. Il avait perdu tous ses papiers, refusait d'entreprendre des démarches auprès du consulat algérien car il pensait qu'il serait rejeté. En outre, c'était pour lui vexant de demander la nationalité algérienne, c'était « comme une mère qui ne reconnaît pas son enfant » avait-il dit. Pourtant, effectivement, il ne pouvait obtenir la nationalité française, il parlait de cassure. Il n'avait pas non plus la possibilité de demander le statut d'apatride. Avec nous, il se faisait appeler par un prénom français mais portait, de naissance, un prénom arabe.

Le conflit avec l'équipe portait en partie sur les objets qu'il déposait dans sa chambre. Il faisait des branchements douteux avec de vieux appareils électriques récoltés au fil du temps et ces objets "menaçaient" l'installation électrique de la structure. Il était inenvisageable, pour lui, de se séparer de tous ces objets dont il me parlait comme une mère pourrait parler de ses enfants. Planait dans l'air l'idée qu'il aurait pu être exclu de la

¹ Voir première partie, chapitre 3, I. La recherche, une nécessité clinique, La rencontre avec Fantine.

structure car il devenait parfois insultant dans ses propos vis-à-vis de membres de l'équipe. Il m'exprima un très fort sentiment d'être persécuté et m'expliqua que certains rentraient dans sa chambre, l'insultaient, lui laissaient des messages étranges, etc. Quand nous parlions de son "contrat de séjour" et de la nécessité de proposer des "objectifs" à sa référente pour signer un nouveau document, la question de la maladie revenait sur le devant de la scène. Il ne pouvait se sentir en mesure de se projeter car son cœur était malade. Il gardait des séquelles suite à deux A.V.C. et un infarctus. Il me décrit son cœur comme physiquement ouvert en deux et pour me permettre de me le représenter, le compara à un steak. Il savait que la mort pouvait se profiler dans un avenir proche. Bien plus tard, Il me décrit son objectif comme la possibilité de « se sentir exister » là. Il me parla, en outre, de son envie de faire du pain sur la structure, comme s'il pouvait devenir notre boulanger et, de cette manière, peut-être, rattraper le passé.

Le temps s'écoulait et nos rencontres étaient devenues hebdomadaires. Raconter son histoire avait quelque chose de libérateur me dit-il. Mais sur la structure, les tensions persistaient, la question de son départ ne cessait de se poser mais sans aucun ailleurs possible. J'avais parfois la sensation d'être la seule, dans l'équipe, à tenir le fil. Il me semblait, à ce moment-là, que sa présence dans le centre restait possible parce que je tenais. En conflit avec sa référente, il ne faisait plus rien avec elle, il voulait rester maître des choses et avait peur d'être manipulé, considéré comme un pion. Dans ce contexte, je m'étais mise en lien avec l'assistante sociale de son hôpital ainsi qu'avec la juriste d'une association spécialisée dans le droit des étrangers. Je crois que c'était une manière de ne pas rester seule dans cet accompagnement mais aussi de garder une certaine dynamique et de défendre, auprès de l'équipe, le fait que M. Chapelier était dans des démarches car l'immobilité qu'il renvoyait était difficilement supportable.

A ces moments de fortes tensions, dans lesquels il se sentait étouffer, succédaient des périodes d'accalmie qui lui permettaient de se détendre et d'accepter des compromis. Il pouvait alors se considérer comme un miraculé, sauvé grâce au centre d'hébergement. Nous revenions très souvent sur les origines de ce centre. Il fut l'un des premiers résidents à arriver et il décrivait ce commencement comme quelque chose de l'ordre d'un paradis perdu. Il se souvenait de ceux qui étaient partis et avec qui tout allait si bien. Il parlait souvent du départ de sa première référente sociale et la décrivait comme une femme dévouée et attentive. Il lui reprochait de ne pas avoir dit au revoir au moment de partir. Dans une autre réalité, de réels conflits existaient entre cette référente et M. Chapelier. Le départ de sa seconde référente avait été vécu comme une catastrophe. Il m'expliqua alors aimer les rencontres espacées, celles qui permettent de se retrouver. L'impossibilité à dire au revoir revenait comme un leitmotiv, et au départ de notre directeur, M. Chapelier refusa d'être présent lors du "pot" et dans une certaine mesure refusa d'accepter ce départ.

Au fil du temps, j'arrivais peu à peu à faire des liens entre les bribes de son passé, un ordre chronologique apparaissait et nous entreprîmes d'écrire sur une frise les moments marquants de son histoire. Pourtant cet exercice restait très compliqué car tout était très confus, les dates avaient disparu, les évènements se superposaient, une période était totalement absente et je me retrouvais avec des bouts de frises sur plusieurs feuilles. C'était en partie avec les évènements présents qui se produisaient dans la structure que j'arrivais à entendre quelque chose de son vécu passé mais c'était aussi à la lumière de ce qu'il me décrivait du passé que certains de ces comportements actuels prenaient un nouvel éclairage. Si nos rencontres se déroulaient avec une certaine régularité, à la moindre occasion, au moindre changement, il se trompait dans les heures de rendez-vous et venait avec les *post' It* sur lesquels étaient inscrits les dates de rendez-vous passés depuis bien longtemps.

Alors qu'il me parlait de sa cardiologue, il m'expliqua que cette dernière avait fait de la chirurgie esthétique si bien que son visage était devenu totalement méconnaissable. M. Chapelier était en mesure de savoir que c'était bien à elle qu'il s'adressait en se fiant aux lieux, qui n'avaient pas changé, ainsi qu'à la voix qui était restée identique. Il me décrit qu'il ressentait les autres comme des parties de lui, ce qui l'empêchait de supporter les conflits. Il préférait couper totalement une relation plutôt que de devoir faire des compromis. Une angoisse de morcellement fut exprimée alors qu'il me parlait d'un ancien résident. Ce dernier avait été exclu de la structure, il était décédé un peu plus loin dans la rue, étouffé. M. Chapelier me rapporta la vision d'un homme « une jambe par-là, une autre là-bas, un bras par-ci, la bouche grande ouverte. »

Outre les conflits avec l'équipe, il se sentait attaqué par d'autres résidents. Ainsi, il reprochait à Hector, un homme lui-même très "fou", de l'avoir insulté en lui intimant l'ordre de retourner dans son pays. M. Chapelier s'en prit physiquement à lui alors qu'Hector n'était pas en mesure de se défendre. Dans cette altercation, il m'expliqua qu'il s'était agi de pouvoir montrer, comme avec des enfants, quelle est la place de l'adulte. La coupure des liens familiaux était ce qu'il décrivait comme la chose la plus difficile. Quand il imaginait la possibilité de rétablir un lien entre le passé et l'avenir, c'était pour envisager de reprendre contact avec ses enfants. Il ne s'y sentait pas prêt mais, parfois, me parlait de l'une de ses filles qu'il me disait voir de temps en temps.

Voici son histoire, telle qu'il m'a amenée à pouvoir la comprendre : sa mère vivait dans le sud de la France, elle était dans « une vie légère ». Son père, de nationalité française, était né à l'Ile Maurice. Militaire de carrière, il était parti en Algérie et y avait fondé une famille. Lors d'un retour en France, il avait rencontré la mère de M. Chapelier qui naquit en 1948. Son père, alors reparti en Algérie, le reconnut dans ce pays (qui était à ce moment-là un département français).

Vers l'âge d'un an, M. Chapelier fut enlevé et envoyé en Algérie dans la famille de son père. Avec l'intervention de la police, il fut ramené en France, à la demande de sa mère, mais pour être d'emblée placé dans un foyer de religieuses dans lequel il passa trois ou quatre ans.

Vers l'âge de six ans, il s'enfuit de ce foyer pour vivre dans la rue, il dormait sur la plage et se comparait à *Gavroche*. Vers l'âge de dix ans, il rencontra un boulanger qui « l'adopta » et le fit travailler avec lui. Il était nourri, logé et entra en contrat d'apprentissage, il obtint un C.A.P. de boulanger, pâtissier, cuisinier, traiteur. Il décrit alors une période faste dont il gardait de bons souvenirs. Le seul qu'il me livra fut celui de l'intervention de salariés syndiqués pour qu'il puisse toucher un salaire de son travail.

Il rencontra son père à l'âge de 14 ans. Ce dernier lui offrit sa première bière puis s'en alla mourir à l'Ile Maurice.

Installé dans une petite chambre, il entretenait une correspondance amoureuse avec une femme qui partit. Quelques années plus tard, il rencontra la femme qui deviendra la mère de ses enfants, ils vinrent s'installer à Paris, il travaillait alors dans une boulangerie.

Nous étions en 1968 et durant les manifestations, un C.R.S., qui l'autorisait pourtant à passer, le frappa sur la tête d'un coup de matraque.

M. Chapelier se maria, ils eurent avec sa femme six enfants nés entre 1971 et 1980. Il travailla successivement dans plusieurs boulangeries dont il eut la gérance. Alors qu'ils recueillirent chez eux un apprenti à qui ils firent de la place, sa femme le trompa avec ce dernier et partit. M. Chapelier resta seul avec les enfants. Il décrit alors une période dans laquelle il se sentait comme un cadavre, quelque chose était mort. Il ne supportait plus aucun bruit et voulait la solitude. C'est à ce moment, dit-il, qu'il avait commencé à entrer dans la folie. Il ne se maîtrisait plus et ne pouvait plus aller dans les chambres, les enfants lui furent retirés pour être placés en famille d'accueil. Le juge redoutait alors un suicide collectif. Nous serions en 1982.

Pendant une période, M. Chapelier resta seul dans le logement et la boulangerie désertés, il n'y avait plus d'électricité. Dans une première version, suite au procès aux prudhommes, M. Chapelier revint dans son appartement mais celui-ci avait été vidé et condamné, il passa de la police aux pompiers, des pompiers à la Salpêtrière. Dans la deuxième version, il était devenu fou, se sentait menacé par les huissiers et menaçait de mettre le feu. C'est un médecin qui l'avait fait sortir de sa boulangerie.

Il y eut alors la première nuit dans un centre d'hébergement : des baraquements dans lesquels il ne resta pas. S'ensuivit une période durant laquelle il passa d'un lieu à l'autre. Il retrouva une place dans une boulangerie et vécut à l'hôtel, c'est à cette période qu'il fit un infarctus. Il resta à l'hôpital pendant six mois puis retourna vivre à l'hôtel.

En 1987, il vécut dans un foyer d'hébergement dans lequel il resta deux ans, puis il retrouva un travail de boulanger et un logement de fonction. Il rencontra alors une femme avec qui il eut un septième enfant.

En 2007, il fit un A.V.C. En sortant de l'hôpital, il alla dans un Lit Halte Soins Santé et y passa une année. Il se souvint avoir trouvé là-bas « comme une famille ». Il décrivit une période qui aurait duré deux semaines durant laquelle il s'était perdu, il ne gardait aucun souvenir de cette errance si ce n'est qu'il s'était cru dans la ville de son enfance. Un salarié d'un accueil de jour qui le vit réapparaître contacta l'hôpital. Il fut hospitalisé en psychiatrie. De cette période, il se souvint avoir peint des portraits. Il imaginait qu'aujourd'hui encore ses tableaux étaient accrochés sur les murs de l'hôpital.

En 2008, nous nous rencontrâmes dans un centre d'hébergement puis à l'hôtel. Il fit un nouvel A.V.C. puis fut hébergé à la demeure de Mélusine.

Alors que M. Chapelier semblait vivre dans un temps arrêté, coincé dans son histoire, c'est au moment où le passé lui revint, quand il arriva à me parler de ses épreuves et de sa « folie » au moment de la perte de la boulangerie, qu'il me dit vouloir « protéger » notre centre d'hébergement. Ce jour-là, comme à son habitude, il vint avec une pochette remplie de

vieux papiers et m'expliqua : « je n'aime pas les papiers, je voudrais vivre sans, mais on ne peut pas vivre sans nom, sans papiers. » Il m'avait dit se « réfugier dans le futur », mais qu'était ce futur, pour M. Chapelier ? Il me laissa, ce jour-là, dans une certaine culpabilité de ne pas avoir pu me souvenir de chacune de ses paroles. J'aurai voulu avoir enregistré cet entretien avec un magnétophone. Pourquoi ressentir cela à ce moment-là ?

L'entretien suivant marqua un tournant, il était calme et me parlait de changements. Il avait fait un rêve quelque temps auparavant. Il se demandait si c'était en lien avec les transformations de notre centre car il y avait eu des travaux de peinture, ou bien avec un bateau qu'il avait aperçu le matin même et dans lequel il pouvait voir le chauffeur. Dans son rêve, nous étions en mer sur un bateau et c'était beau. Le bleu du ciel et de la mer se rejoignaient. M. Chapelier s'anima en me disant qu'il entendait le bruit des machines. Plus tard, il fit le lien avec un voyage qu'il avait fait en avion pour aller en Corse alors qu'il était jeune adulte. Tout le monde était là, c'était comme de se retrouver avec la « cellule familiale ». Il voulait voir le capitaine mais ne l'avait pas vu. Plus tard, il me dit : « on partait de là et on allait vers là », en me montrant la Seine. Le trajet qu'il me montra alors était un trajet à contre-courant. Dans son rêve, il n'y avait pas d'arbres, pas de maisons. En se réveillant il était effrayé et avait dû prendre un médicament pour se calmer. En exprimant cela, il fit un geste de la main comme s'il s'agissait de reprendre de l'air et, plus tard, me dit qu'il avait l'impression que ses neurones étaient en train de reprendre leur travail. Il me dit se souvenir maintenant du passé, se remettre en question et exprima l'impossibilité de pouvoir se remettre de la rupture avec la famille. Il n'arrivait pas à percevoir les liens entre sa situation actuelle et sa vie de jeune adulte alors qu'il était aimé et avait sa place. C'est de son premier A.V.C. dont il me parla alors. Il décrivit la vision de corps entassés dans l'hôpital à même le sol, des corps qui pourtant bougeaient encore, il pouvait y sentir l'odeur de la mort. Cette odeur lui avait fait prendre la fuite contre avis médical.

A ce moment-là, nous travaillions patiemment, la juriste et moi-même, à accompagner M. Chapelier dans ses démarches administratives. Recouvrer un statut administratif aurait pu lui permettre de toucher un peu d'argent, d'avoir une place dans un foyer ou une maison de retraite. Mais plus nous avancions dans des démarches concrètes, plus il se réfugiait dans une vie fantasmée dans laquelle des liens perduraient avec ses enfants. Il s'était mis alors à porter une bague qu'il me disait offerte par son fils pour la fête des pères. S'il ne voulait pas faire de démarches auprès du consulat algérien, il laissa faire la juriste qui avait pu retrouver son extrait d'acte de naissance. Nous allâmes, M. Chapelier et moi-même, récupérer ce document auprès de la juriste. Si l'identité de sa mère, écrite sur le papier, ne correspondait en rien à celle qu'il m'avait laissé entendre et s'il était écrit qu'il était né en Algérie, il ne se préoccupait que d'un mot écrit quelque part dans le document, le mot « néant ». Il était très ambivalent vis-à-vis des démarches entamées par la juriste. Par moments, il acceptait de la suivre, à d'autres, il me disait ne plus vouloir « marcher avec elle ».

À peine une semaine plus tard M. Chapelier allait mal, un problème à sa jambe l'empêchait de marcher. Il passa deux mois à l'hôpital puis en maison de repos. Comme à mon habitude, je lui rendis visite dans les différents lieux dans lesquels il fut hospitalisé. À son retour sur la structure, il se sentit mal accueilli, il ne supportait pas que quoi que ce soit ait bougé sans qu'il l'ait décidé. Ici, « c'est comme mon jouet, il ne faut pas y toucher » dit-il. Il ne respectait qu'à moitié les prescriptions médicales. La juriste, de son côté, avançait dans les démarches, enfin elle put aller, avec M. Chapelier, jusqu'au consulat algérien afin de demander le certificat de nationalité. À propos de cette journée, il me dit simplement « je suis un français d'Algérie ». Quelques jours plus tard, il était de nouveau hospitalisé. S'ensuivit une période d'aller-retour avec l'hôpital. De son côté, la juriste réalisait qu'il était impossible de réunir les documents nécessaires pour poursuivre les démarches. M. Chapelier était de plus en plus mal. Dans sa chambre, il gardait beaucoup de choses et il me permit de repartir avec de

nombreuses boîtes de médicaments qu'il m'autorisa à déposer dans une pharmacie. Je tentais de négocier une place dans une maison de repos. M. Chapelier décéda dans sa chambre.

Durant tout cet accompagnement, c'est comme si M. Chapelier avait cherché à me présenter une part de lui "respectable", il se montrait à moi comme un homme victime d'injustices et cherchant à rétablir un ordre juste. Des pans entiers de son histoire étaient restés de côté. Ainsi, je n'avais jamais entendu parler de la période durant laquelle il avait été incarcéré. La question de l'alcool aussi était restée sous silence. Il m'avait exprimé la honte qu'il ressentait face aux voisins du centre d'hébergement. Voyant des personnes alcoolisées devant le centre, ils devaient s'imaginer que tout le monde, ici, devait être alcoolique. Il semble que pendant un temps, il consommait énormément d'alcool. Peut-être avait-il arrêté suite à la maladie ? Nous parlions souvent de sa difficulté d'arrêter le tabac à ce moment-là. Mais à la fin de sa vie, il avait en fait repris une consommation d'alcool. Je ne m'en étais pas rendu compte et imagine que cela avait peut-être précipité la décompensation somatique.

Dans la période où il parlait du futur comme d'un lieu refuge, nous réalisions que les démarches administratives menaient à une impasse. Pourtant, quelque chose avait bougé, il avait exprimé la possibilité de refaire des liens avec le passé mais c'est la mort qui s'était profilée. Au moment de son décès, j'avais ressenti un sentiment de culpabilité. Sur la structure, j'étais peut-être la seule à entretenir des liens suffisants avec M. Chapelier pour qu'il accepte de nous écouter un peu. Ainsi, quelques jours avant son décès, l'équipe avait fait appel aux pompiers et il avait refusé de les suivre. Le lendemain, nous avons rappelé ensemble et il avait accepté d'aller à l'hôpital. Malgré les signes qui semblaient annoncer une mort proche, je crois que je ne réalisais pas, je n'avais pas compris qu'avec la tentative de bouger quelque chose dans des retrouvailles avec son identité administrative, c'était tout son équilibre qui était modifié et que cela pouvait venir, peut-être, précipiter la mort.

Ce qui est surprenant, c'est la manière dont je me suis trouvée moi-même coupée de ma propre équipe dans l'accompagnement avec M. Chapelier. À sa mort, je fus en charge de contacter les personnes qui auraient pu vouloir être présentes aux obsèques. Dans son téléphone, il n'y avait qu'un seul numéro enregistré. Son souhait était de reprendre contact avec ses enfants. La seule chose que je pus faire fut de contacter les services de l'A.S.E. et de déposer des courriers adressés aux enfants (aujourd'hui adultes) afin qu'ils puissent trouver, s'ils faisaient un jour des recherches, quelque part inscrit : la date du décès, le cimetière dans lequel il était enterré et les coordonnées des institutions qui l'avaient accompagné. Son téléphone resta coincé au fond de la boîte dans laquelle je rangeais mes dossiers.

II. Analyse du cas

Une temporalité en suspend

Dans la rencontre avec M. Chapelier, que vient nous dire cette montre cassée ? Peut-on penser que quelque chose, dans l'ordre du temps, se serait altéré ? Peut-on dire que « *le temps s'est arrêté* » (S. Beckett, 1952, p. 47) ? Serait-il resté coincé dans un au-dehors du temps, dans un immobilisme, coupé de son histoire et de sa propre identité ? Le jeu entre les montres, une première cassée, suivie de l'association entre cette montre arrêtée et une deuxième qui fonctionne pour ne me laisser voir, au final, qu'une montre en état de marche, m'a conduit à porter mon regard et mon attention au passage du temps. Qu'a-t-il fait de la montre cassée ?

Dans son travail auprès de personnes en situation d'exclusion sociale, P. Declerck décrit des sujets exilés de leurs propres historicités, sans passé ni avenir. « *Le sujet, psychiquement, n'occupe plus que le point de l'instant, cet atome de réel entouré de néant. Cette forme particulière de rapport à la réalité condamne à l'impossibilité de penser. L'atome de temps ne se pense pas puisqu'il ne saurait prendre son sens qu'au regard du passé et du futur.* » (P. Declerck, 2001, p. 301). Si le temps de la montre vient représenter un « *temps objectif, naturel, celui de la rotation de la Terre et de sa course autour du soleil, le temps de l'Univers* » (A. Green, 2000, p. 58), sa perception peut varier en fonction d'un certain nombre de facteurs. « *En relativité, ce qui est universel, ce n'est plus le temps lui-même mais le fait que tout observateur en possède un qui lui est propre. [...] Si on considère que le temps est ce par quoi chaque instant présent cède la place à un autre instant présent, et que, ce faisant, il modifie le passé en le complétant et le futur en s'en retirant, c'est justement du fait de sa présence constante que les choses ne cessent de passer.* » (E. Klein, 2009, p. 186). Le rythme des saisons scande le passage d'une époque à une autre ; au même titre, l'horloge interne marque, dans tout notre être, le passage du temps. Ce

rythme des saisons dans lequel nous nous inscrivons bon gré, mal gré, nous laisse à chacun la possibilité d'un investissement, dans ce rapport au temps qui nous est propre, et qui évolue dans le cours d'une existence. Cet investissement du rapport au temps sera nommé *temporalité*. Celle-ci renvoie, pour R. Kaës, au processus, à la transmission, au travail de *l'historisation*. Pour cet auteur, les quatre dimensions de la *temporalité* individuelle sont la *relation à l'objet* (expérience de la séparation et de la perte de l'objet), la *réversibilité du temps* (répétition, après-coup, perlaboration), le travail de *l'historisation* et la *capacité du sujet à donner sens à sa construction historique*. Cette temporalité obéit à une logique intrapsychique tout autant qu'elle est régie par le lien intersubjectif. Le temps et la temporalité du sujet singulier s'articulent avec le temps commun et la temporalité partagée (R. Kaës, 2006, p. 18). Deux personnes situées au même endroit, dans le même présent, n'auront pas le même rapport à ce qui se passe autour d'eux. Le temps ne s'écoule pas de la même manière en fonction de l'état affectif dans lequel nous nous trouvons. Dans ce sens, P. Denis distingue « *le temps de la durée, lié à l'affect, du temps de la succession, lié au registre de l'emprise, au domaine sensoriel et moteur, et qui conduit aux métaphores spatiales du temps. La durée, le temps psychique proprement dit est organisé par l'affect.* » (P. Denis, 1995, p. 1053). Par le jeu des montres, en quoi M. Chapelier venait-il signifier quelque chose de sa temporalité ? Pour S. Quesemand Zucca, « *la notion du temps est ce qui se perd le plus rapidement dans la vie à la rue [...] le temps ne s'inscrit plus dans la durée, ne s'ouvre plus sur un avenir : il est vécu sur le mode d'un présent répétitif.* » (S. Quesemand Zucca, 2007, p. 70). Elle parle d'une dissociation d'avec le monde dans laquelle « *la perte de la perception du temps et des besoins primaires du corps engendre une indifférenciation végétative.* » (S. Quesemand Zucca, 2007, p. 71).

Espace et temporalité

Quand le narrateur de *La recherche du temps perdu* goûte la madeleine, une sensation de plaisir l'envahit. Elle ne vient pas de la madeleine en elle-même mais de l'expérience intime du narrateur : elle lui permet de remonter dans le temps, au souvenir de la madeleine que lui offrait sa tante. Mais d'emblée, ce souvenir du temps perdu le ramène à un lieu : la maison, la ville, la place, les rues. Cela pose la question des liens entre espace et temporalité. À travers l'expression « *l'espace d'un instant* », P. Baligand nous propose de penser « *une intrication entre dimension spatiale et dimension temporelle [qui] est donc posée d'emblée* » (P. Baligand, 2013, p. 14). Pour Sami-Ali, c'est « *le continuum espace-temps qui permet à toute perception interne ou externe d'exister en tant que telle.* » (Sami-Ali, 1974, p. 239). Dans ce sens, c'est pour O. Douville « *avec de l'espace que le sujet s'approprie le temps.* » (O. Douville, 2012, p. 188).

Quand nous nous sommes rencontrés, M. Chapelier était sans lieu d'habitation stable ; il allait d'hôtels en centres d'hébergement, transportant avec lui une multitude de sacs recelant très certainement de vieux journaux et des babioles en tout genre récupérées de ci-de-là. Toutes ces vieilles choses autour de lui remplissaient un peu d'espace. Avec le temps, installé dans sa chambre au sein de notre institution, son rapport aux choses était devenu problématique car il saturait l'espace d'appareils obsolètes et d'objets divers. V. Colin nous parle d'une « *modalité de lien entre le temps et l'espace qui laisserait envisager que l'espace serait ce qui permet d'inscrire la temporalité.* » (V. Colin, 2002, p. 601). La chambre de M. Chapelier était pleine de choses d'un autre âge et dans mon bureau il venait avec " un bout de sa chambre " : une pochette pleine de papiers. Ces derniers étaient en partie tachés et froissés. Le surprenant, c'est qu'il y avait dedans des papiers actuels et importants comme des ordonnances ou des certificats médicaux. Ces papiers assez récents avaient déjà l'air d'être périmés et sans aucune utilité. Tout était pêle-mêle. Il nous est parfois arrivé, M. Chapelier

et moi-même, de faire des sous-pochettes pour essayer de mettre à part certains documents, tenter de trier entre les papiers importants et ceux qui auraient déjà pu être dans une poubelle. C'était la même fonction qui était mobilisée, chez moi, quand à la fin il m'a laissé repartir de sa chambre avec de vieilles boîtes de médicaments. Il s'agissait de trier les déchets, de traiter les restes. Cet aspect venait faire écho à des pensées en lien avec cette écriture, qui me traversaient et qui peut-être s'organisaient à partir du contre-transfert sur ce patient ; ces pensées touchaient à la question du pourri.

La montre cassée, je l'imaginai enfouie au fond de son gourbi. Ce mot, lorsqu'il n'est pas employé familièrement, renvoie à une habitation rudimentaire en Afrique du nord. Sur l'extrait d'acte de naissance de M. Chapelier, il était indiqué qu'il était né en Algérie. Y avait-il vécu nourrisson ? Ce qui le préoccupait, lui, c'était le mot *néant*, inscrit sur ce papier et qui renverrait à l'absence totale. A. Denis nous parle de ces patients pour qui « *il n'y a pas de présent ; le passé se présente sans se représenter ; il n'y a donc pas non plus de passé et, bien entendu pas de futur. [...] Ces états atemporels sont, à notre avis, des émergences d'états traumatiques infantiles ; ils se caractérisent par la répétition et la reproduction (reviviscence sans remémoration) ; ils sont au-delà de l'intemporel des processus inconscients qui supposent une temporalité.* » (A. Denis, 1995, p. 1085). En effet, « *l'intemporalité du refoulement suppose une temporalité et une autoperception du temps préalables. Elles lestent le passé d'un point d'appel occulté mais actif. Et par là, elles assurent l'ouverture au présent. Les carences précoces empêchent la temporalité psychique de s'organiser : il n'y a pas de refoulement mais déni, désaveu des événements (qui ne peuvent plus faire sens). Il s'ensuit que le non-lieu se substitue à l'intemporalité de l'inconscient. L'accès au présent est barré : la saturation est toujours assurée par les fantômes du non-lieu.* » (A. Denis, 1995, p. 1087).

M. Chapelier semblait arrêté dans un hors temps dans lequel se mélangeaient différentes époques tout autant que réel, fantasme ou imaginaire et dans lequel tout semblait être traité sur le même plan. Quand M. Chapelier se projetait comme boulanger, avait-il conscience que ce projet était obsolète ? Ou bien se raccrochait-il à quelque chose de connu pour témoigner de ce qu'il associait au métier de boulanger : le rythme des semaines ? Les journées qui passaient, égales à elles-mêmes, sans rythme, étaient devenues informes, c'était de cela dont M. Chapelier semblait vouloir s'éloigner. Les liens entre passé, présent et avenir étaient particulièrement difficiles à établir. M. Chapelier ne pouvait pas raconter, il était lui-même perdu. Quand nous avons entrepris de rassembler son histoire sur une frise (alors que cela faisait déjà plusieurs années que l'on se rencontrait), j'ai souvenir qu'au début, il a pris part à cet exercice avec un certain plaisir. Je crois qu'il appréciait de me voir tenter de comprendre quelque chose à son histoire de vie et à l'enchaînement des événements. Mais c'est seule que j'ai tenté de rassembler et je ne suis pas sûre qu'il ait montré un quelconque intérêt pour cela. C'était devenu un exercice pour moi et puis j'ai continué alors qu'il était déjà mort.

Il y avait, d'une part, ce qu'il pouvait dire et, d'autre part, ce qu'il m'a fait comprendre par sa manière d'investir notre relation, sa relation aux autres, sa relation à notre institution. Au début de cette recherche, c'est autour de la question du trajet que j'ai organisé mon questionnement. Alors que j'étais partie à l'autre bout de l'Île-de-France apporter à M. Chapelier ses médicaments, j'étais sortie de mon cadre de travail et, me semblait-il, de ma fonction première. À ce moment, M. Chapelier n'était pour moi qu'une vision : un homme d'un certain âge avançant entre ses sacs. Mais comme le pilulier semblait vital, j'avais fait ce trajet. Nous reviendrons plus tard sur cette question du détour par le *hors cadre*. Cela a joué un rôle déterminant dans notre rencontre, nous en avons plusieurs fois parlé par la suite. Ce détour nous a permis d'avoir une préhistoire commune et c'est à partir d'elle, me semble-t-il, que la relation transférentielle a pu s'accrocher et se

déployer. Après cela, nous nous sommes retrouvés à la demeure de Mélusine, une institution qui ouvrait ses portes. Nous faisons partie, M. Chapelier et moi-même, des premiers ; premier groupe de résidents, première équipe : nous étions là au début.

Un traumatisme originare

Avec le temps et les rencontres dans les espaces collectifs, nous avons commencé à organiser des temps d'entretien dans un bureau, nos échanges étaient alors centrés sur le temps présent et sur la vie de l'institution. J'ai remarqué que M. Chapelier portait une montre cassée mais c'est le jour où il a associé à cette première une montre en état de marche qu'il a pu me raconter son histoire d'*infans*. Cette montre venait-elle symboliser la relance d'une possibilité de construction historique ? Cette construction était faite d'une double rupture première : M. Chapelier avait été retiré de sa mère et de son pays. Il avait fallu l'intervention des forces de l'ordre pour qu'il soit ramené en France mais sans qu'il ne puisse retourner auprès de sa mère. Cette femme, ainsi que celle qui se serait occupée de lui en Algérie, ont été comparées à Fantine et cette dernière, concernant ses propres enfants, ne m'a jamais parlé d'autre chose que de leur mort ; ils n'avaient, pour moi, même pas de prénoms. Ce que M. Chapelier pouvait dire de ces premiers mois d'existence laissait entrevoir un certain chaos. Pour A. Green, il pourrait y avoir, avant que ne commence le temps pour le psychisme, des organisations temporelles « *à base de rythmes, de scansions, d'harmonisation entre le temps de l'enfant et le temps de l'objet, [...]* » (A. Green, 2000, p. 54). Qu'en était-il pour M. Chapelier ? Dans l'actualité de nos rencontres, M. Chapelier n'avait de cesse de revenir sur les débuts de notre centre, il parlait souvent de ceux qui étaient partis et avec qui tout allait si bien, alors que ce n'était pas si simple que cela. Il laissait imaginer quelque chose de l'ordre d'un *paradis perdu*, expression utilisée par J.-C. Montfort dans sa réflexion autour de l'accompagnement de personnes présentant le *syndrome de Diogène* et qui pourrait renvoyer, pour R.

Diatkine au « *fantasme rétrospectif d'amour inconditionnel et intemporel, amour d'un autre qui n'aurait que le sujet comme objet d'amour.* » (R. Diatkine, 1995, p. 997). M. Chapelier venait-il signifier quelque chose d'un déchirement premier ? Sa chambre saturée d'objets obsolètes tel un mausolée décrépît, son cœur qu'il décrivait ouvert en deux ou le sentiment d'être mal considéré, parfois persécuté et qui l'amenait à rompre les liens ; en quoi cette symptomatologie nous laisserait-elle entendre quelque chose du commencement de sa propre existence ? Peut-on-penser avec J. Kristeva qu'une « *mémoire corporelle [... ou] mémoire de système ignore le temps en se répétant telle qu'elle dans des lieux divers et à différents moments du temps conscient linéaire* » (J. Kristeva, 1995, p. 1037) ? Nous travaillerons autour de l'hypothèse qu'un déchirement originaire, pour M. Chapelier, se reproduirait sur les sphères du social et du physique. Cela renverrait au *traumatisme primaire* au sens de R. Roussillon. « *Si l'objet ne se présente pas ou si la réponse qu'il apporte aux besoins du sujet est trop insatisfaisante, ou encore si le prix à payer pour obtenir un recours de celui-ci excède les capacités du sujet, l'état de manque dégénère [...] en un état traumatique primaire. [...] Ces états traumatiques primaires rencontrent donc une impasse subjective, ils provoquent un état de désespoir existentiel, une honte d'être, qui menacent l'existence même de la subjectivité et de l'organisation psychique. [...] Pour survivre, le sujet se retire de l'expérience traumatique primaire, il se retire et se coupe de sa subjectivité.* » (R. Roussillon, 1999, p. 20).

Quand il se décrivait enfant, M. Chapelier se comparait à *Gavroche*, je l'imagine esseulé et lorsqu'un adulte apparaît, c'est un boulanger qui l'adopte et lui transmet son métier. Ce boulanger apparaissait, dans le discours, comme une figure secourable et, pourtant, le seul souvenir concret que M. Chapelier a rapporté de cette période laissait entendre qu'il avait eu besoin d'être défendu par des syndicats pour avoir une reconnaissance vis-à-vis de son travail. Pendant un long moment, M. Chapelier m'a laissé avec ce récit et n'a livré que peu de choses de son histoire de vie. C'était le temps

présent qui occupait tout l'espace et, pourtant, c'était comme si ce temps présent avait été écrasé, saturé de passé. C'était comme si les vieilles choses et les vieilles histoires, figées, s'étaient redéployées sans cesse à chaque occasion et dans chaque interstice. Peut-on penser que la temporalité, pour M. Chapelier, à ce moment-là, aurait été organisée par un *temps mort* ?

Le temps mort

En 1975, A. Green nous propose une analyse de ce qu'il nomme *temps mort* et qu'il construit en référence à la théorie Freudienne dont *l'après-coup* est l'une des modalités décrites de la structuration du temps. Il propose, en sortant d'une « *vision solipsiste du sujet* », qu'il y ait une organisation en couple avec l'objet, « *on peut faire l'hypothèse que le temps est lui-même clivé en un temps du sujet et un temps de l'Autre [...]. Ainsi des temps différents coexistent simultanément.* » (A. Green, 1975, p. 105). A. Green nous décrit ces différents temps et fait apparaître un temps intermédiaire : *le temps du fantasme* qui lui-même ouvre au *temps transitionnel*. C'est un temps *hors-temps* qui s'instaure, en référence à D.-W. Winnicott, « *à l'instant inaugural de la séparation d'avec l'objet* ». À ce *temps transitionnel*, A. Green oppose *le temps mort*. Il le décrit comme un temps du désinvestissement, il n'y a « *plus jamais de temps* ». L'attente dont *on attend Rien*, liée à l'état dépressif, s'en rapproche. « *Ce n'est pas moi qui m'absente ; on ne veut pas que je sois là. Je-On m'expulse. Le temps mort est temps de la mort donnée ou reçue.* » (A. Green, 1975, p. 107). C'est un *temps de crise* qui surviendrait après un traumatisme négatif. « *La réalisation hallucinatoire du désir n'a été suivie d'aucun effet : rien ne vient. [...] L'objet meurt. [...] Ainsi le patient a désormais investi l'absence, comme absence d'espoir.* » (A. Green, 1975, p. 107). Ce temps renvoie à une « *continuité uniforme, sans pauses, illimité. [...] Cette mortification de la psyché à l'avantage de parer aux angoisses impensables, aux tortures de l'agonie. [...] Il n'est plus besoin d'avoir à faire le deuil de l'objet car l'affect du deuil se dissout dans le cours de la quotidienneté.* » (A. Green,

1975, p. 108). Pour A. Green, ce *temps mort* serait en lien avec une perte des limites : un télescopage fantasme/réel, dedans/dehors, passé/présent. « *Ce n'est pas seulement un lieu qui se déshabite, c'est aussi un temps qui s'évanouit. C'est ce temps mort qui pourra faire retour dans le déjà vu, déjà entendu, déjà raconté. Cette hallucination négative du temps, sans mouvement, sur place, crée l'espace nécessaire au temps du souvenir écran.* » (A. Green, 1975, p. 109). Le *temps mort* renverrait, pour A. Green, à la notion d'infini.

La temporalité dans laquelle M. Chapelier aurait été plongé avait à voir avec ce *temps mort* : un temps de l'attente dont *on attend Rien*, une attente sans désir, rendue supportable grâce aux habitudes du quotidien, aux rituels bricolés, à un certain rythme qui, peut-être, permet de redonner une forme au temps. Pour M. Chapelier ce pourrait être le rythme des semaines et du week-end dont il parlait et qu'il associait à son souhait de reprendre le travail. Il est arrivé un moment, où, dans le cadre de nos rencontres, M. Chapelier a envisagé la possibilité de rétablir des liens entre passé et présent, c'était autour d'un souhait, celui de reprendre contact avec ses enfants. Il décrivait alors une cassure qu'il associait à la rupture familiale : une rupture avec ses enfants et avec sa femme qui l'avait trompé. C'est dans la période où il avait rencontré cette femme qu'il s'était dit « frappé » à la tête. Avant elle, il évoquait une relation amoureuse et le départ de cette première femme. Puis, il parlait d'une troisième femme avec qui il avait eu un dernier enfant mais sans rien me laisser comprendre de ce qui aurait pu se passer à cette période-là. C'était un trou de vingt ans qui s'était terminé par un A.V.C. Des documents qu'il m'avait laissé lire m'ont permis de comprendre qu'une partie de cette période s'était passée en prison. Je ne peux rien penser ici, c'est une période absente, occultée, dont je ne sais si elle était hors mémoire ou indicible.

Entre ces deux expériences, il y avait la mère de ses six enfants. Avec cette femme, il s'était senti trahi et cette trahison, il l'associait à celle de « toute une vie ». C'est au moment où il a évoqué cette rupture, quand il

m'a permis de me représenter ce qui avait pu se passer pour lui, quand il a pu parler de ce qu'il nommait sa « folie », c'est à ce moment-là qu'il m'a dit vouloir se « réfugier dans le futur ». Ce jour-là, j'ai éprouvé le regret de ne pas avoir pu enregistrer avec un magnétophone. Pourquoi éprouvais-je, alors, une forme de culpabilité à ne pas pouvoir me souvenir ? A ce même moment, nous avons été chercher ensemble son extrait d'acte de naissance. J'y ai lu le nom de sa mère, il y a lu le mot « néant ». Sur ce papier était écrit son nom et son prénom : son identité première. À partir de quand M. Chapelier avait-il décidé de se faire appeler autrement ? C'est dans cette période où sa filiation première était revenue sur le devant de la scène qu'il envisageait le futur comme un lieu refuge autant que la nécessité de « protéger » notre structure, c'est-à-dire, peut-être, protéger le temps présent.

Alors qu'il parlait de la rupture familiale, celle d'avec ses enfants, il ne revenait plus sur l'autre rupture familiale, celle d'avec ses parents. Sa mère, comparée à Fantine, avait été totalement occultée. Le nom qu'il lui avait donné était en fait le nom de sa femme, celle qui l'avait trahi. Son père était, à peu de chose près, mis hors récit. Il était apparu pour offrir une bière à M. Chapelier alors que ce dernier n'avait que 14 ans puis il était parti mourir. Il avait vécu en Algérie, à ce moment-là département français, mais était originaire de l'Île Maurice, ancienne colonie française nommée Isle de France, avant de passer aux mains de l'Angleterre puis d'obtenir son indépendance en 1968. C'est encore l'année pendant laquelle M. Chapelier s'était dit « frappé » à la tête. Quant au boulanger qui l'avait adopté, ce dernier avait entièrement disparu du discours.

Pour H. Chafaï-Salhi, le traumatisme met hors circuit la temporalité et « implique la désintrication des liens qui tissent le réel, l'imaginaire et le symbolique. [Car...] le traumatisme a comme caractéristique de figer le sujet dans le réel, de créer ainsi une sidération psychique. » (H. Chafaï-Salhi, 2004, p. 8). Où se situerait le vécu traumatique pour M. Chapelier ? Il parlait de la trahison qui l'avait amené à perdre sa femme, ses enfants, son

métier, son logement. Pourtant, cette trahison renvoyait à celle « de toute une vie ». Qu'en était-il du départ de la première femme, de qui était-il question? A quoi renvoyait le coup sur la tête, qu'en était-il du trou de vingt ans ? Qu'avait-il fait pour être emprisonné ? Pour quelles raisons cette période-là était-elle restée plongée dans le néant ? Y avait-il un lien entre ce néant-là et celui que M. Chapelier avait lu sur l'extrait d'acte de naissance ? A partir de quand avait-il changé de prénom ? Comment s'était-il retrouvé sans identité, sans statut administratif, coupé de toute reconnaissance ? Fallait-il vraiment vouloir répondre à ces questions ? Pourquoi son cœur qu'il m'avait décrit ouvert en deux me faisait-il penser à une déchirure originaire ?

V. Colin, en 2002, pose la question de la répétition, dans un présent infini et sans transformation, des vécus traumatiques pour des sujets Sans Domicile Fixe. Elle envisage « *la naissance du sujet à lui-même dans le traumatisme [qui] intervient comme réactivation de la scène originaire.* » (V. Colin, 2002, p. 606). Elle parle d'une *exclusion originaire* dans laquelle des événements psychiques viendraient atteindre la position interne du sujet dans sa représentation de ses groupes internes. « *Le trauma serait provoqué par l'inadéquation entre deux positions subjectives, l'une appartenant à la topique interne du sujet et l'autre introduite sous l'effet d'une autre subjectivité. Ce serait alors la confrontation entre les deux structures de liens qui introduirait une hors-place du sujet.* » (V. Colin, 2002, p. 610). Cela fait écho à l'hypothèse formulée par R. Roussillon : lorsque « *le bébé n'arrive pas à transformer l'objet, il désespère, perd l'objet et il l'incorpore à la place de l'introjecter, il précipite une identification narcissique à celui-ci. L'ombre de l'objet tombe alors sur le moi, l'objet et l'expérience subjective deviennent alors intransformables. La contrainte de répétition installe alors sa domination sur le processus psychique.* » (R. Roussillon, 2002, p. 1829). Pour V. Colin, le Moi se mettrait alors en quête d'une autre scène et d'un autre objet symbiotique. « *La répétition du traumatisme se fait en acte, il est mis en scène sur des supports externes et collectifs.* » (V.

Colin, 2002, p. 614). C'est ce qu'elle nomme *mécanisme de périphérisation topique*, c'est-à-dire : « *le dépôt, la localisation, la diffraction et le transfert des contenus psychiques dans le monde extérieur* » (V. Colin, 2002, p. 614). Le sujet, ainsi, opère un clivage et se retire à la périphérie.

Quand M. Chapelier évoquait ce qu'il appelait *sa folie*, c'était de la perte de la boulangerie dont il était question, perte liée à la trahison de sa femme. Mais cette boulangerie ne renvoyait-elle pas aussi au boulanger qui l'avait adopté ? En outre, cet aspect avait été abordé alors que nous venions de retrouver son extrait d'acte de naissance et que la question des origines était au-devant de la scène. À l'entretien suivant, M. Chapelier m'avait apporté le récit d'un rêve. C'était la première fois que cela arrivait. Était-ce le signe que sa temporalité était, à ce moment-là, comme transformée ? Il associait à ce rêve la possibilité du souvenir et la première chose dont il avait alors parlé, c'était de la rupture avec la famille, son impossibilité à percevoir les liens entre passé et présent, comme s'il réalisait que le fil de sa vie était discontinu. Puis il avait parlé de son A.V.C., celui qui clôturait la période de vingt ans pour laquelle il m'avait laissée sans aucun récit. À l'hôpital il avait rencontré des cadavres qui bougeaient encore. Venait-il me parler de l'état dans lequel il se trouvait à ce moment-là, un état de mort psychique ? Peut-on penser, avec ce rêve, qu'une part de sa vie psychique était de nouveau mobilisée ? Son rêve impliquait le mouvement, M. Chapelier entendait le bruit des machines pour faire avancer le bateau et il l'avait associé à ses neurones. Le bateau serait-il venu représenter son espace psychique ? Il ne pouvait voir le capitaine. Était-ce à dire qu'il se serait lui-même perdu ? Il avançait à contre-courant et il est difficile de ne pas penser au chemin retour vers les origines. Il n'y avait pas d'arbre, m'a-t-il dit, pas de maison. Peut-on penser que dans cet espace, il n'y aurait eu ni racines, ni mur protecteur ? C'était un espace qui ressemblait à une friche. Le bleu du ciel et de la mer se rejoignaient et m'ont évoqué ensuite l'infini de la mort. À ce moment, c'était comme si une partie de lui reprenait vie, comme s'il s'ouvrait à la possibilité du souvenir, comme si quelque chose

était venu troubler l'ordre du *temps mort*, mais c'était la mort en elle-même qui se profilait à l'horizon. Ce futur dont il me parlait, peu de temps auparavant, se transformait en impasse éprouvée par la juriste vis-à-vis des démarches administratives quant à son statut. Il n'aura pas été reconnu citoyen français. C'était l'une des deux ruptures évoquées le jour où M. Chapelier portait les deux montres et le mouvement qui venait d'apparaître ouvrait en fait sur un immobilisme dernier.

Pour J. Guillaumin, « *le traumatisme peut, chez l'homme, être assimilé à l'effet d'un défaut brutal des liaisons représentatives, débordées par l'excès d'excitation. Comme un trou profond dans le préconscient. [...] c'est l'innommable. L'excitation est, dans ces conditions, canalisée vers des fonctionnements archaïques, préverbaux, et dans la mesure où elle n'a pu être déchargée, est investie répétitivement et absurdement dans des compulsions parasites [...] A moins que quelque après-coup ne vienne l'en retirer pour l'employer à quelque fin pathologique ou normal.* » (J. Guillaumin, 1982a, p. 12). Mais qu'en est-il si ce traumatisme apparaît à l'orée de la vie ? Peut-on penser que la temporalité pour M. Chapelier, organisée par un *temps mort*, serait survenue en *après coup* d'une *déchirure originare* ? Pour R. Roussillon, il y aurait trois temps organisateurs du fonctionnement psychique : le temps chronologique avec une origine, une direction, il caractérise le fonctionnement du préconscient ; l'atemporalité du *processus primaire* : achronie ou uchronie de l'inconscient et le temps de l'après-coup, c'est-à-dire le moment où ça se représente et se signifie. Ici, l'*après-coup* ne permettrait pas que ça se représente. S'installerait une *compulsion de répétition* qui serait « *un meurtre du temps* » pour A. Green (2000, p. 96). Cette compulsion peut témoigner, pour cet auteur, d'un échec dans le processus d'*objectalisation*. A. Green considère la compulsion de répétition comme « *un état instauré après les deux temps de la liaison originare et de la faillite du principe de plaisir [...]. Cet état serait générateur[...] d'une subversion des visées fondamentales de la relation entre l'objet et le Moi de l'enfant[...] qui s'efforcent de promouvoir le*

développement, c'est-à-dire de favoriser l'éclosion de la temporalité et l'instauration de la différence entre mère et enfant, entre Moi et objet, entre désir et défense, entre érotisme et destructivité. » (A. Green, 2000, p. 120). Pour cet auteur, « *la compulsion de répétition abolit la négation, elle n'en veut rien savoir et n'a donc même pas à nier le passage du temps ; elle est forclusion de la temporalité, elle est positivité pleine et entière, occupant tout l'espace disponible, n'admettant aucune place pour le négatif.* » (A. Green, 2000, p. 180).

Les deux montres pourraient venir symboliser les deux états qui cohabitaient chez M. Chapelier : la mort dans la vie au même instant et sans cesse. Mais depuis quand ? Pour R. Roussillon, « *plus la psyché sera débordée par l'expérience, plus celle-ci sera "traumatique", plus elle tendra à se fixer, à immobiliser le jeu, plus elle tendra à l'identique, à la contrainte de répétition, plus elle restera fidèle au temps de son enregistrement.* » (R. Roussillon, 2006a, p. 16). Le récit de M. Chapelier, concernant son histoire d'*infans* le jour aux deux montres, était-ce vraiment une relance dans la possibilité d'une construction historique ou était-ce ce que l'on pourrait nommer un *récit-écran* ? Ayant pu lire les écrits de l'assistante sociale de l'hôpital, j'ai retrouvé dans cette écriture cette même histoire d'*infans* concernant cette déchirure originaire. C'est au moment où l'on avait retrouvé l'extrait d'acte de naissance sur lesquels nous pouvions lire des informations qui ne correspondaient pas à ce *récit-écran*, alors que l'on cheminait vers la demande d'une reconnaissance de la nationalité algérienne, que M. Chapelier n'avait plus voulu « marcher » avec la juriste. C'était le corps qui avait alors pris la suite des mots : M. Chapelier était tombé malade, il ne pouvait plus marcher, il ne suivait pas les recommandations des médecins.

Comment comprendre ce qui avait surgi via la relation transféro-contre-transférentielle ? L'affect éprouvé, en lien avec le pourri, pourrait renvoyer à la question des restes, à celle de *l'originaire* chez M. Chapelier. Mais il y avait encore la position dans laquelle je m'étais retrouvée dans

notre préhistoire, déplacée de mes fonctions pour lui apporter des médicaments et répondre à l'angoisse de sa référente, angoisse qui avait trait à la mort. Ce trajet en Île-de-France résonnait maintenant avec une autre Ile, celle du père de M. Chapelier. Ce qu'il laissait entendre d'un paradis perdu, mais aussi la position dans laquelle je m'étais retrouvée, comme coupée de mon équipe, dans une forme de déliaison, renverraient, peut-être, à une autre coupure, celle qui était au cœur de M. Chapelier et qui était symbolisée par l'organe du même nom. Ce cœur était devenu, dans la bouche de M. Chapelier, de la viande.

Peut-on penser qu'un *traumatisme originare* aurait entraîné, chez M. Chapelier, un ordre du *temps mort* (A. Green) installant avec lui la *compulsion de répétition* et l'échec dans le *processus de subjectivation* (R. Roussillon) ? Pour autant, M. Chapelier avait pu vivre en s'étayant sur le travail et sa rythmicité. Ce travail était en lien avec l'adoption par le boulanger, le rythme qui y était associé avait peut-être pris une fonction de défense contre l'informe. Mais un nouveau traumatisme serait venu réactiver le *traumatisme primaire*, ce que M. Chapelier nommait la *trahison* et qui avait à voir avec celle de toute une vie. La non reconnaissance s'était ensuite répétée et l'avait amené à une absence de statut administratif. La décompensation qui avait suivi avait entraîné M. Chapelier dans ce qu'il appelait sa folie, faite d'errance et de solitude. Quant à la fin de ses jours, quelque chose dans la temporalité semblait pouvoir se déplacer, quand la possibilité du souvenir semblait revenir, c'était la fin qui s'annonçait.

Chapitre 6 : L'exclusion du groupe primaire

Deuxième hypothèse : Une *exclusion originarie* dans lequel le groupe n'aurait pu jouer sa fonction.

Peut-on penser que cette *exclusion originarie* ne concernerait pas simplement deux êtres mais qu'elle révélerait l'impossibilité, pour l'objet primaire, de s'appuyer sur le groupe primaire, sur le corps social ? C'est parce que la dyade se trouverait comme "déconnectée" du groupe que le nouveau-né ne pourrait être investi comme nouveau. Il serait accueilli dans un hors cadre. Dans une confusion des espaces, il oscillerait entre l'intrusion et l'exclusion.

I. Un dispositif de groupe

Le "temps du café" était un dispositif de groupe qui s'est imposé, telle une évidence, dans ma pratique. Il s'agissait d'un temps de rencontre et d'échange autour d'un café ou d'un thé. Toutes les semaines et durant une heure, les personnes qui le souhaitaient étaient invitées à partager ce moment ouvert aux résidents autant qu'aux membres des équipes. Ce temps s'est installé en 2009 dans les deux institutions et il m'est difficile, à l'occasion de cette écriture, de me souvenir précisément de la manière dont ce dispositif s'est construit. Il me semble que mes expériences passées, dans deux centres d'hébergement, m'avaient amené à souhaiter aller, d'emblée, vers un espace de rencontre qui soit stable, simple, souple et ouvert. Le partage d'un café semblait un bon prétexte à se retrouver en laissant la possibilité à chacun, durant une heure, de se joindre au groupe. À la maison

aux mille lumières, dans les premiers rapports d'activité, je l'ai décrit comme un temps qui me permettait de rencontrer les femmes pour qui la relation duelle était perçue comme trop compliquée. Je crois que j'avais simplement décidé de m'installer au même endroit et à la même heure chaque semaine pour voir ce qui allait se passer. À la demeure de Mélusine, c'est la volonté de travailler avec la psychologue de l'E.M.P.P. (équipe qui dépendait de l'hôpital de secteur) qui nous a amenées à réfléchir à un dispositif de groupe que nous voulions coanimer. Il a été envisagé comme un rituel et visait à la possibilité d'être ensemble.

1. À la demeure de Mélusine

Le "temps du café" a commencé dès mon arrivée, sans être vraiment pensé et à titre d'expérience. Il a vite évolué, soutenu par notre désir (la psychologue de l'E.M.P.P. et moi-même) de coanimer un temps de groupe. Ainsi, le "temps du café" a très vite été porté à deux mais nous avons mis un certain temps à affirmer qu'il s'agissait d'un temps de groupe et non de collectif. Être deux a permis une régularité car nous étions rarement absentes en même temps. Dans l'espace d'une année, il était rare que le "temps du café" soit annulé plus de deux ou trois fois, cette stabilité nous semblait essentielle. Il est arrivé une fois, après que ce temps ait été annulé, qu'un monsieur qui ne participait pourtant presque jamais me fasse remarquer notre absence. Au bout d'environ cinq ans, la psychologue de l'E.M.P.P. a été remplacée par une collègue qui a poursuivi ce projet. Mais l'organisation de certains services à l'hôpital étant ce qu'elle est, cette deuxième psychologue est partie à son tour.

Le "temps du café" se déroulait dans le réfectoire. Dans cette institution, certaines personnes accueillies avaient vécu une partie de leur vie dans "la rue" et certaines pouvaient consommer de l'alcool tout au long de la journée. Pour pouvoir les accueillir, cette consommation était autorisée

dans la structure mais régulée. Elle était possible sur certains créneaux horaires et dans l'espace dédié à la consommation d'alcool : devant l'entrée du centre. Une fois la porte franchie, dans l'espace de l'accueil, les bouteilles étaient stockées. Beaucoup de résidents qui utilisaient ce lieu pour consommer l'alcool avaient investi l'espace de l'accueil, il y avait presque en permanence un petit groupe assis là. Une porte plus loin, le salon, relativement grand, permettait de s'installer sur des fauteuils, de regarder la télévision, de s'asseoir autour de tables, d'ouvrir les livres de la bibliothèque etc., il y avait très souvent des personnes installées dans le salon.

Le "temps du café" était composé d'une série de rituels et de petites choses. Dans un premier temps et dans la cuisine, le café était préparé dans une cafetière dédiée au lundi matin. Ainsi, nous ne buvions pas le même café que celui qui avait été servi au petit déjeuner. Un thé infusait, une brique de jus de fruit était ouverte, des petits gâteaux étaient divisés dans deux soucoupes. Puis, dans le réfectoire, nous rassemblions quatre tables, disposions les chaises autour. Une fois les éléments disposés sur la table, l'une des deux psychologues partait faire le tour de la structure. Nous allions prévenir les uns et les autres que le café était prêt. Nous passions par l'accueil, l'entrée et le salon. Ce moment ouvrait des échanges, en particulier avec ceux qui refusaient de venir. Certains refusaient toujours mais venaient parfois, ou jamais, ou pas encore, d'autres venaient par période, certains étaient là presque à chaque fois. Certains disaient qu'ils allaient venir et ne venaient pas. Quand j'arrivais le matin, certains me prévenaient à l'avance qu'ils ne viendraient pas. Parfois, au milieu de la semaine, certains me disaient qu'ils viendraient le lundi suivant, ce qui en général augurait une absence. Certains arrivaient à plusieurs, d'autres seuls. Certains venaient plutôt au début, d'autres à la fin, certains réclamaient du « calva ». Au tout départ, j'ai souvenir que ce tour de la structure n'était pas toujours facile. J'ai parfois été rejetée plus ou moins brusquement. Une simple invitation à venir pouvait déclencher des foudres. Être deux et nous passer le relais a permis, me semble-t-il, de poursuivre sereinement. Avec le

temps, c'était devenu un moment plutôt tranquille et je ne me faisais plus rabrouer en venant proposer un café.

Les règles du "temps du café" étaient simples : chaque semaine, au même endroit et à la même heure. Le café servi était bu dans le réfectoire. Sauf exceptions, il n'était pas possible de venir chercher un café et d'aller le boire ailleurs. Par contre, chacun était libre de s'asseoir ou de rester debout, de s'installer autour de la table ou d'aller se mettre plus loin dans le réfectoire. Chacun parlait s'il voulait. Il n'y avait pas d'obligation à prendre la parole. Celle-ci devait pouvoir se faire dans le respect de tous. Chacun venait et partait quand il le souhaitait.

J'ai insisté ici sur la permanence de l'espace et du temps. Pourtant, si ce moment durait une heure, de 9h30 à 10h30, il commençait et se terminait presque toujours en retard. Peut-être même que la possibilité du débordement faisait partie du cadre. Ainsi, il arrivait très souvent que des personnes arrivent à la dernière minute, c'est-à-dire bien après la fin formelle puisque, déjà, nous étions en retard. Parfois, on avait déjà presque tout rangé mais même dans ces cas-là, nous faisions en sorte de rester encore un peu, dans la mesure du possible.

Pour illustrer cette question du débordement, je décrirai ici la participation de Johnny lors d'une séance. Ce jour-là, ma collègue était absente et j'étais dans la cuisine. Johnny est venu m'y trouver car il voulait boire un café. Il n'avait pas déjeuné ce matin-là. Johnny était hébergé dans notre centre depuis un petit moment, il était peu en lien avec les salariés et semblait solitaire. D'une manière générale, je le voyais peu avec les autres, je ne me souviens pas de lui assis dans le salon ou à l'accueil. Nous ne nous étions jamais vraiment parlé. Il passait parfois par le réfectoire le lundi matin mais ne s'était jamais arrêté. Ce jour-là, je lui ai demandé d'attendre que le café ait coulé et que tout soit préparé. Il m'a proposé d'installer les tables. De mon côté, je terminais dans la cuisine de tout rassembler sur un plateau et, en sortant, m'attendais à trouver Johnny installé autour des tables. Mais il n'était plus là, il avait péniblement tiré deux tables, n'importe

comment, avec quatre chaises autour, ça ne ressemblait à rien, ça n'avait pas de forme, ça ne se tenait pas. J'ai donc rassemblé les tables comme à notre habitude. Le temps du café s'est passé sans que je ne revoie Johnny. C'est après avoir tout rangé et être retournée du côté des bureaux que, tout de même, on s'est croisés. Nous avons décidé de repartir vers la cuisine pour qu'il puisse boire son café. Ce jour-là, formellement parlant, nous pourrions dire que Johnny n'a pas participé au "temps du café". Pourtant, je crois qu'il en était bien autrement et que Johnny, à sa manière, avait été présent lors de ce temps de groupe : dans ma pensée et dans un investissement des débordements possibles du cadre.

Au départ, peu de personnes participaient à ce temps. Il est arrivé que nous nous retrouvions à deux avec ma collègue à attendre que quelqu'un daigne venir. Parfois une ou deux personnes nous rejoignaient, puis une ou deux autres, puis une ou deux autres... Peu à peu, mois après mois, année après année, ce temps s'est institutionnalisé. Mais les présences restaient fluctuantes, parfois nous pouvions être trois autour de la table puis, vingt minutes plus tard, être une dizaine. Il était impossible de prévoir la participation mais il me semble avoir repéré que dans des moments difficiles collectivement, à la suite de week-end faits de violences par exemple, "le temps du café" avait tendance à être déserté. Aurait-il pris la forme d'une caisse de résonance ? Parfois, nous nous interrogeons sur les absents, nous nous donnions des nouvelles de ceux qui étaient à l'hôpital. Il arrivait que certains aillent chercher quelqu'un resté dans sa chambre.

S'il y avait des périodes où certains résidents venaient plus régulièrement que d'autres, on ne savait jamais qui serait là. Parfois, c'était le calme le plus total, parfois, un groupe restait du début à la fin en entretenant des échanges, et parfois nous assistions à des allées et venues sans que personne ne reste très longtemps. Parfois, il y avait très peu de résidents mais tous les salariés présents sur la structure se rejoignaient là. Puis d'autres fois, il n'y avait pas un seul salarié. Parfois c'était calme, personne ne disait rien, d'autres fois c'était le brouhaha, chacun parlait sans

écouter l'autre. À d'autres moments, des échanges en groupe s'installaient, nous partagions des opinions, quelqu'un racontait quelque chose qu'il avait vécu et les autres l'écoutaient. Il est arrivé qu'autour de la table, il n'y ait que des personnes non francophones. Je me souviens d'une séance où, de manière assez étonnante, une conversation s'est engagée, les uns répondant aux autres alors même que personne ne parlait la même langue. Souvent, tous les échanges se faisaient vers l'une des deux psychologues. Certains résidents ne s'adressaient presque jamais aux autres membres du groupe mais seulement à l'une de nous deux. Il est déjà arrivé que j'entretienne dans le même temps plusieurs échanges avec plusieurs personnes différentes et sans qu'il n'y ait vraiment de lien entre les différentes conversations. Parfois, des résidents arrivaient avec l'idée de parler d'un sujet et ils le proposaient au groupe.

D'une manière générale et sans que ça ne soit prévisible, nous alternions entre des moments de cacophonie, des moments de silence (qui ne duraient jamais très longtemps), des moments d'échanges tranquilles sur la météo par exemple ou sur la faune et la flore que l'on pouvait observer par la fenêtre. Mais il y avait aussi des moments de partage et d'échanges qui nous engageaient. Ainsi, il est arrivé qu'il n'y ait, autour de la table, que des hommes, anciens combattants, ainsi qu'une femme, Violetta, ancienne aide-soignante. La plupart de ces hommes faisaient partie du groupe qui investissait l'accueil. Ces derniers, s'ils évoquaient parfois leurs années de guerre, le faisaient de manière assez sporadique. Ce jour-là, ils ont, les uns répondant aux autres, évoqué certains souvenirs de guerre et des émotions qui y étaient restées attachées. Ainsi, Claude, qui parlait généralement si peu de lui, de son histoire et de ses émotions, a pu me dire en aparté, car il était juste à côté de moi, à quel point il était resté profondément blessé suite à son engagement militaire. Il s'est souvenu du jour où, sur le champ de bataille, un homme qu'il croyait mort s'était réveillé d'entre les cadavres pour le blesser, à l'aîne, d'un coup de couteau. C'est Violetta, prise d'énervement, qui ce jour-là a fait cesser les récits. Mais d'autres fois, et même assez

souvent, la parole circulait sans que l'on comprenne vraiment ce qui l'organisait, des moments de pure folie faits de conversations totalement décousues et parfois délirantes. De temps en temps, il était possible de repérer des liens mais parfois pas du tout, certains propos s'engageaient entre deux personnes alors que de l'extérieur ils semblaient se parler de choses totalement différentes. Il est arrivé que je sorte de là en étant totalement harassée, déboussolée. Il y a eu une période où toutes les semaines était présente Jocelyne qui généralement, assise à mes côtés, s'agrippait physiquement à moi pour me dire des choses qui n'étaient à peu près jamais en lien avec ce qui se passait là, dans le groupe, comme par exemple : « j'ai fait le ménage dans ma chambre ». Phrase qui pouvait tout à fait être répétée plusieurs fois, ponctuée par les blagues et devinettes proposées par Jacky. Quand Hector était là en même temps, l'association de ces différentes personnalités impulsait dans notre groupe une dynamique pour le moins étrange. Pourtant, je crois que les seules fois où Hector a pu me dire quelque chose de compréhensible pour moi, en lien avec son histoire, c'était pendant ce temps du café. Le reste du temps, cet homme me proposait soit le silence, soit des cris, des suites de mots difficilement compréhensibles. Il soliloquait alors que là, entouré des autres et du brouhaha, il est arrivé qu'il me parle.

Ce qui était particulièrement difficile dans ces moments-là, me semble-t-il, c'était de pouvoir être avec ce groupe qui n'était pas tout à fait un groupe. J'avais l'impression que, parfois, il fallait pouvoir être avec chacun et que de notre possibilité, ma collègue et moi-même, à être en lien avec les uns et les autres, dépendait les liens qui faisaient tenir ensemble ceux qui étaient là, autour de la table. Parfois j'ai lâché. La première collègue qui animait ce groupe avec moi suscitait beaucoup de questions sur ses origines car elle avait un accent prononcé. Aux questions posées, elle se mettait à parler de cet ailleurs dont elle venait, elle nous décrivait des paysages et des fonctionnements loin des nôtres. Je crois qu'elle aimait parler de son pays et il me semble que dans ces moments-là je me calais

dans le fond de ma chaise pour l'écouter tranquillement, il y a eu des moments où j'ai lâché le groupe pour m'y fondre.

Je me demande là si ce n'est pas l'une des raisons qui me poussait à m'agripper à la cafetière et au service du café. Ainsi, je me suis souvent vue adopter une attitude de remplissage de verres. Un verre vide, un café servi, encore et encore. J'ai parfois eu l'impression de pousser à la consommation, proposant aux uns et aux autres du café, des gâteaux, du café, des gâteaux, encore et encore comme s'il fallait les retenir en remplissant les verres, eux-mêmes transvasés dans les corps.

J'ai parfois eu l'impression que ce temps se tenait par une série de rituels, se soutenait des petits objets posés sur la table. Il est arrivé ainsi qu'il n'y ait plus de soucoupes disponibles pour y déposer les gâteaux. Ma collègue et moi-même, décontenancées à l'idée d'utiliser d'autres objets alors que des bols faisaient très bien l'affaire, avons cherché désespérément au fond des placards nos petites soucoupes habituelles. À la fin du groupe, un échange qui a débuté sur l'absence de ces soucoupes a permis à Donatello d'aborder un sujet qui l'avait marqué le matin même. À ce moment-là il s'est assis avec nous alors que depuis une demi-heure il était debout et faisait des allers retours, marqué par une certaine angoisse.

Depuis plusieurs années, Lacha venait presque chaque lundi. Il arrivait au tout début, buvait un café sans s'adresser aux autres personnes présentes. En général, il me disait en une ou deux phrases son état du moment, me tenait au courant des rendez-vous avec son médecin, puis il partait. Enfin, cet homme a déménagé. Il n'était plus là au début de chacun des groupes alors qu'à sa manière, il était partie prenante dans notre dynamique. Dans cet espace, il fallait sans cesse s'adapter aux départs, aux arrivées et aux absences. Dans ce lieu qui accueille des personnes fragilisées par des années de rue, il arrivait assez fréquemment que quelqu'un meure. Il fallait faire, aussi, avec ces absences-là.

Je crois que c'est devenu un rendez-vous important sur la structure. Il était fréquent que les nouveaux salariés et les stagiaires nous y rejoignent

dans leurs premiers jours de présence. Pourtant, il me semblait que c'était parfois un moment qui n'était pas évident. En fonction du jour et des personnes présentes autour de la table, les échanges pouvaient être, d'une certaine manière, déstabilisants. Dans les jours où nous traversions un tourbillon de folie, cet espace semblait désorganisé, certains échanges n'étaient pas repris, les nouveaux pouvaient être pris à partie sans qu'ils n'aient forcément la possibilité de trouver le moyen de se positionner et sans que nous n'arrivions à réguler suffisamment ces échanges.

Pour mes collègues, salariés de la structure, participer à ce temps n'était certainement pas une évidence. Cela demandait de laisser de côté certaines tâches pour s'asseoir, dans la seule optique de partager cet espace d'échange avec les résidents. Quand cela leur était possible et en fonction des emplois du temps, certains participaient assez régulièrement, d'autres venaient une fois de temps en temps. Certains venaient plus facilement si d'autres collègues étaient déjà autour de la table. Certains venaient accompagnés de résidents qu'ils avaient été chercher, d'autres s'asseyaient cinq minutes avant de repartir vaquer à leurs occupations. Certains pouvaient venir chercher un café pour aller le boire plus loin... ce qui ne se fait pas. Certains participaient aux échanges, tout en gardant une distance et une posture professionnelle alors que d'autres entraient dans des échanges qui pouvaient sembler parfois "à la limite". C'était pour moi l'occasion d'être avec mes collègues, en présence des résidents. S'il n'y avait pas de temps de reprise avec mes collègues, il pouvait arriver qu'un moment partagé dans le cadre du "temps du café" soit l'occasion d'ouvrir ensuite des échanges.

Cette description permet-elle de rendre palpable une certaine réalité de ce temps ? Le décrire me semblait une tâche presque impossible. Depuis 2009, en fonction des périodes et des personnes présentes, de la dynamique de la structure et des différentes évolutions, ce "temps du café" est passé par des phases et des dynamiques totalement différentes. J'ai souvent éprouvé la sensation d'être totalement embarquée, participant moi-même à des

échanges décousus. J'ai alors rêvé la présence d'un observateur externe, voire même d'une caméra : un témoin qui aurait pu venir me conter ce qui s'était passé. J'ai parfois éprouvé la sensation d'avoir été *en plongée* et une fois remontée à la surface, de ne rien pouvoir dire, de ne pas pouvoir faire de liens, de ne rien comprendre, comme si chaque lundi il fallait tout recommencer sans qu'il ne puisse y avoir de fil tendu entre une séance et l'autre.

Avec ma première collègue psychologue, celle avec qui ce dispositif s'est créé, nous avons pris l'habitude de nous retrouver après le "temps du café" pour échanger et engager un travail d'élaboration psychique dans l'après-coup de chaque séance. Si nous avons pris l'habitude d'inscrire, chaque semaine, le nom de tous les participants afin de permettre une analyse statistique, nous avons éprouvé une certaine difficulté à pouvoir parler du contenu et de la dynamique des échanges. En règle générale, nous avons souvent utilisé ce temps de reprise pour parler d'autres choses. Il m'est souvent arrivé de me reprocher ce fait, de prendre de nouvelles résolutions, de me dire qu'à défaut d'en parler, peut-être pouvais-je chaque lundi écrire quelques mots.... en vain. Avec l'arrivée d'une nouvelle collègue, une dynamique différente s'était installée. On aurait dit qu'elle pouvait investir les moments de reprise. Elle a d'emblée partagé ses ressentis, sa pensée, les liens qu'elle pouvait entrevoir.... Ce qui a relancé mon désir de penser et d'écrire à partir de ce dispositif. J'aurais été curieuse de voir comment cette dynamique pouvait perdurer dans le temps mais je n'en ai pas eu l'occasion car cette collègue est partie trop rapidement.

Pourtant, malgré cette sensation de ne pas pouvoir éprouver de continuité entre chaque séance, voire à l'intérieur d'une même séance, il me semble que ce moment me permettait d'entretenir le fil de la relation avec certains résidents. Les échanges pendant le "temps du café" ainsi que pendant le préambule du "tour" permettaient le maintien d'un lien avec certains et particulièrement avec le petit groupe qui avait investi l'accueil. Cette invitation à venir permettait, chaque semaine, d'aller les chercher,

encore et encore, tout en laissant la possibilité du refus. Ainsi, alors que je présentais à Claude la nouvelle psychologue qui allait intervenir sur notre structure, ce dernier, qui pourtant parlait très peu de lui, qui venait très rarement au "temps du café", qui n'était rentré que deux fois dans mon bureau, mais avec qui j'entretenais des échanges réguliers à l'accueil, ce dernier l'a accueillie d'un « Bienvenue ma puce, nous on a besoin de psychologues ici. » Ce jour-là, je crois que Claude était sérieux. Si ce "temps du café" n'était pas le seul prétexte à la rencontre, il était dans ce lieu et pour ma fonction, un outil majeur. Pour les personnes qui étaient, pour moi, difficiles à approcher, ce "temps du café" ouvrait un espace de relation qui pouvait faciliter les moments de présence à l'autre grâce au groupe et à la liberté qui était laissée à chacun d'entrer et sortir à n'importe quel moment. Plus tôt, j'ai dit quelques mots de Lacha qui venait chaque lundi boire son café, donner de ses nouvelles et partir. C'était là une autre fonction de cet espace. Le "temps du café" pour ce monsieur était l'occasion de venir me donner de ses nouvelles et me tenir informée de ses rendez-vous médicaux. De mon côté, le voir régulièrement me permettait de m'assurer d'un certain équilibre. Avec certains résidents, une alternance prenait forme entre les rencontres dans le cadre d'entretiens en face à face et des rencontres dans le cadre du "temps du café". Parfois, cela m'offrait l'occasion d'observer certaines interactions (dans les moments où je n'étais pas en plongée), de repérer certains comportements, d'entrer dans des échanges avec des personnes que je voyais très peu.

2. À la maison aux mille lumières

Dans ce centre qui accueille des femmes et des enfants, le "temps du café" s'est imposé de la même manière que décrit précédemment mais il a évolué différemment, l'ambiance était toute autre. Dans ce lieu, ce temps se déroulait le mardi de 10 à 11 heures. Le bâtiment est assez vaste. On entre par une petite cour pour arriver à l'accueil : une grande pièce dans laquelle il y a toujours quelqu'un. En journée, un agent d'accueil est assis derrière le comptoir et la nuit c'est un veilleur qui est là. Dans cette grande salle sont installées les boîtes aux lettres, quelques chaises sont disposées contre le mur. C'est un espace dans lequel les femmes attendent ou passent. Il dessert le rez-de-chaussée : les bureaux, la salle détente, une salle de jeux pour les enfants, une salle télévision et le réfectoire avec, au fond, une petite cuisine pour les résidentes. Des ascenseurs et escaliers permettent d'accéder au sous-sol ainsi qu'aux chambres situées dans les étages.

Pour "le temps du café", l'espace de la salle détente s'est imposé à moi. C'est un espace que je trouvais peu agréable, la lumière arrive d'en haut car le plafond est vitré. De là, nous pouvons y apercevoir les fenêtres des cinq étages qui se dressent tout autour. C'est une salle dans laquelle il fait froid, il n'y a pas de fenêtre que l'on pourrait ouvrir. Quelqu'un a bien tenté de mettre une plante mais elle n'y a pas survécu. Je ressentais cette salle comme à l'abandon, c'était souvent sale et dérangé mais il fallait bien occuper cet espace. Pour "le temps du café", j'y disposais une table et des chaises autour (en fonction du mobilier disponible) et ouvrais en grand les deux portes qui donnaient à l'accueil ainsi que dans le couloir en face des ascenseurs.

Seule pour animer ce temps de groupe, il était très souvent annulé. Je commençais ce moment par un tour de la structure qui allait assez vite puisqu'à 10h du matin, généralement, il n'y avait pas grand monde. À la demeure de Mélusine, les collègues du ménage pouvaient arrêter leurs activités pour venir s'asseoir avec nous. Ici, à l'inverse, il m'est arrivé de

devoir attendre, pour investir la salle détente, que le sol ait été lavé. Pendant longtemps, il était rare que nous soyons plus de deux pendant le "temps du café". Dans le mémoire de Master 2 recherche, j'ai décrit les premières séances et ai réutilisé ici cette écriture première. Au départ, j'ai parlé de ce temps aux femmes avec qui un lien était déjà établi et ai proposé aux travailleurs sociaux d'en parler autour d'eux et de se joindre au groupe. Deux affiches ont été disposées : « venez échanger, discuter autour d'un café... »

La première séance a été partagée avec un travailleur social. À la deuxième, Léthé m'attendait (nous nous rencontrions par ailleurs dans le cadre d'entretiens). Elle m'a apporté un texte qu'elle avait écrit et qu'elle souhaitait partager avec moi. Nous n'étions que deux et j'ai accepté en rappelant qu'il nous faudrait interrompre cet échange si d'autres femmes venaient à entrer. Mme Javella est arrivée avec, à la main, un café de la machine mais n'a pas souhaité se joindre à nous, elle est restée plus loin, debout près du radiateur. J'étais à cet instant en difficulté pour l'accueillir, préoccupée par Léthé dont je percevais un certain énervement. Mme Javella devenait une intruse dans cet espace difficile à partager. Nos échanges étaient suspendus, une phrase dont je n'ai pas gardé le souvenir a été échangée entre ces deux femmes, puis Mme Javella est partie. Plus tard dans la journée, une autre femme (Mme Ombrée) m'a confié être venue pendant le "temps du café", elle a passé la tête par la porte et a fait demi-tour en apercevant Léthé.

A la troisième séance, c'est Mme Tortue qui m'attendait. Cette dernière ne pouvait investir sa chambre, elle passait tout son temps dans les espaces collectifs. Ce jour-là, en amont, elle avait prévenu la chef de service de sa venue, comme s'il fallait réserver à l'avance. Elle est restée toute l'heure, occupant tout l'espace.

Pour la quatrième séance, Mme Ombrée était installée dans la salle détente avant mon arrivée. Assise à la table centrale, elle m'a laissé la sensation d'avoir pris possession des lieux, un peu comme si elle avait

décidé, ce jour-là, que son tour était venu, décidée à défendre sa place. Plus tard, Mme Tortue est entrée et a déclaré avoir arrêté la consommation de café. Après avoir pris une boisson à la machine, elle est ressortie. Mme Ombrée a alors repris le cours de son récit interrompu.

La séance suivante, c'est Mme Tortue qui était là, elle avait donc repris le café. Dans le cours de cette heure, Mme Ombrée est passée car elle souhaitait prendre un rendez-vous. J'ai reporté pour l'inviter à s'asseoir. Elle a accepté mais c'est Mme Tortue qui s'est levée : « je vous laisse » en expliquant qu'il n'était pas possible de parler devant d'autres, à moins d'être nombreux. Avec Mme Ombrée, nous avons finalement été jusqu'à mon bureau pour prendre un rendez-vous, je suis restée seule pour finir.

Cela a continué de cette manière pendant un moment. Mme Tortue était très présente mais si une autre femme arrivait, elle partait et inversement. J'assistais à une succession de départs et d'arrivées et me retrouvais dans une configuration dans laquelle des entretiens, plutôt que de se dérouler dans mon bureau, se passaient là. Cela me mettait dans une position assez difficile car d'autres femmes pouvaient arriver à tout moment et interrompre le fil des échanges. En outre, il m'est arrivé de me sentir presque prise au piège, obligée de rester là jusqu'à la fin de ce temps alors que dans le cadre d'un entretien, j'aurais interrompu au moment opportun.

Il a fallu quatre mois pour que ce temps puisse être partagé par trois femmes en même temps. Mais même dans ces moments-là, c'était comme si nous étions à côté sans être ensemble. Une femme m'a dit : « ici, on ne peut pas faire confiance », cela venait signer l'impossibilité de dire quoi que ce soit qui engage dans cet espace. Le cadre était particulièrement difficile à tenir. Quand deux ou trois femmes étaient là en même temps, cela pouvait devenir assez compliqué. Certaines femmes pouvaient faire alliance entre elles et tenir des propos que je ne souhaitais pas entendre, dans cet espace, vis-à-vis de l'institution, de collègues voire d'autres femmes. Il est arrivé un moment où je me suis presque fâchée vis-à-vis de Mme Tortue et dans un moment de désespoir, j'ai écrit les règles sur une feuille afin de l'accrocher

au mur de la salle détente : « C'est un moment convivial, les paroles échangées doivent pouvoir être partagées avec les autres résidentes. C'est un espace dans lequel nous faisons attention à être respectueux les uns vis-à-vis des autres. » Je n'ai jamais accroché cette feuille. À peu près au même moment, Mme Tortue a obtenu une nouvelle chambre, elle n'était plus dans les espaces collectifs et nous traversions toutes deux une période pendant laquelle le contact n'était plus possible.

Je crois que j'avais moi-même des difficultés à comprendre ce que je faisais là. Il est arrivé que deux ou trois femmes arrivent en même temps et qu'un moment d'échange s'amorce, il est arrivé alors qu'il me faille partir pour honorer d'autres engagements. Mais alors, les femmes installées pouvaient rester et continuer leurs échanges. Si le cadre de ce dispositif était assez souple, il était pourtant fait d'une contrainte horaire et d'une contrainte de présence : la mienne. Mais là, c'était un peu comme s'il n'y avait aucune limite : maintenant ou plus tard, avec ou sans moi, ici ou ailleurs.

Très souvent, je suis restée seule. Le rez-de-chaussée était déserté et j'attendais que quelqu'un passe pour tenter de l'attirer en lui proposant un café ou un thé. Mais je pense que cette difficulté pour les femmes à investir ce temps était due en partie à sa non fiabilité. J'ai souvent été absente et les femmes ne savaient jamais si "le temps du café" allait se tenir ou non. Parfois, il est certain que cela m'a arrangé de ne pas être disponible à ce moment-là. Dans cette salle assez inhospitalière, le café servi était celui du petit déjeuner, à mon goût il n'était pas bon. L'ambiance pouvait être tendue voir étrange, il y avait quelque chose de pesant, on ne savait jamais trop ce qui pouvait se produire, ce moment n'était pas très agréable. J'utilisais alors la vaisselle du réfectoire et, souvent, il n'y avait plus de cuillères, on touillait le café avec des couteaux. Parfois, il n'y avait plus de verres non plus. Tant de fois, j'ai pensé arrêter. Il est arrivé si souvent que j'attende pendant une heure, sans même en profiter pour boire un bon café, sans comprendre pourquoi j'étais là, que j'ai souvent été à deux doigts de

décréter la fin du "temps du café". Pourtant, à chaque fois que j'étais prête à stopper ça, il se passait toujours quelque chose qui me faisait continuer. Dans ces moments-là, l'inattendu arrivait. Certaines femmes venaient me chercher là, certaines discussions pouvaient s'y amorcer, certains échanges étaient chargés de richesses insoupçonnées, alors je poursuivais. Les quelques fois où j'ai partagé avec mes collègues cette envie d'arrêter le "temps du café", ils étaient unanimes : il fallait continuer ; et cela alors même que ces collègues participaient très peu à ce temps.

Enfin, le "temps du café" a évolué. La psychologue de l'E.M.P.P. de ce secteur s'est rendue disponible pour être présente et coanimer ce temps avec moi une fois tous les quinze jours. Puis au fond du sous-sol j'ai trouvé des tasses. J'ai fait des courses plus régulières afin d'avoir des cuillères en plastique, des gâteaux secs et différentes sortes de thés que l'on aurait pu avoir envie de boire. Enfin, il est arrivé un jour où la salle détente n'était pas disponible. En arrivant au travail le mardi matin, j'ai trouvé, au milieu de l'accueil, une table et des chaises disposées autour. On m'a expliqué que je ne pouvais entrer dans la salle détente, les collègues m'avaient préparé l'espace du "temps du café" dans l'accueil. Je n'étais pas particulièrement ravie et me suis sentie assez mal à l'aise d'être là, en plein milieu. Dans le passage, la table bloquait maintenant l'accès aux boîtes aux lettres. Pourtant, les avis étaient unanimes, les femmes et les collègues qui passaient par là se sont arrêtés boire un thé, m'expliquant pour certains que si j'avais été dans la salle détente, ils ne seraient pas entrés et seraient encore moins restés. Pour finir, la collègue psychologue s'est libérée davantage pour être présente chaque semaine et à partir de ce moment, nous déplaçons, chaque mardi, une table et des chaises de la salle détente à l'accueil.

Ce "temps du café" n'était plus le même que le temps originel décrit plus haut. Il restait un moment assez particulier même s'il devenait un peu plus convivial. Des petites habitudes commençaient à exister, il devenait possible d'y prendre appui. Il me semblait qu'auparavant ne participaient au "temps du café" presque exclusivement que des femmes rencontrées par

ailleurs dans le cadre d'entretiens individuels. C'était beaucoup moins le cas alors et certaines femmes, qui ne seraient pas venues s'asseoir dans la salle détente, s'installaient là à l'accueil. Cela nous permettait d'être ensemble un petit moment et d'entretenir le fil de la relation. Il arrivait qu'avec certaines femmes, les rencontres dans un bureau soient compliquées, voire impossibles. Quand ces femmes acceptaient quand même de venir un petit moment autour de la table, boire un café et échanger quelques mots, parfois c'était déjà ça. Il arrivait que des enfants soient avec nous et que des femmes qui ne faisaient que passer s'arrêtent quand même un petit moment. Il est arrivé que des visiteurs partagent cet espace. Parfois, certaines femmes venaient me chercher là pour solliciter une rencontre ultérieure. Certaines d'entre elles avaient pris l'habitude de venir assez régulièrement et d'autres me prévenaient à l'avance de leur venue, ce qui me permettait de les attendre. S'il était désormais rare que cet espace soit déserté, je continuais pourtant à éprouver, parfois, un sentiment étrange d'une solitude profonde qui s'associait à un questionnement sur ma présence en elle-même et sur la pertinence d'un moment comme celui-là. Pourtant, certains signes me laissaient croire que ce temps était devenu un moment important. Parfois, certaines femmes si difficiles à approcher venaient me dire quelques mots, là. En outre, dans notre bâtiment, un autre service s'est créé. Les deux travailleurs sociaux qui y intervenaient ont décidé d'y proposer un "temps du café" et m'ont demandé en riant s'il n'y avait pas un *copyright*. Un mardi matin, suite à un moment de violence, la police est intervenue. Après cela, je n'ai eu ni l'envie, ni l'énergie de déplacer la table, les chaises, de sortir la bouilloire, le café, mettre les gâteaux dans les soucoupes etc. De toute façon l'accueil était vide. Retranchée dans mon bureau j'étais tout de même partagée car je percevais l'importance de rester à l'accueil. Je me suis trouvé un petit compromis qui consistait à aller chercher un café à la machine, située dans l'accueil, pour le boire là sans avoir à organiser le "temps du café". Le collègue alors présent m'a gentiment fait remarquer que dans un moment comme celui-là, il était important de tenir les habitudes. Alors il

m'a aidé, nous avons tout sorti et ce jour-là, si aucune résidente n'est venue, tous les collègues présents se sont assis autour de la table.

Ici aussi, le temps de reprise et d'élaboration était quelque peu escamoté. Au départ, j'essayais d'écrire quelques lignes après chaque séance mais cela s'est vite transformé en une liste de participants à des fins d'analyse statistique. Si j'avais quelque chose à écrire, je le faisais dans les dossiers de chaque femme, comme après un entretien et comme si ce qui venait de se passer ou de se dire n'avait pas eu lieu dans un temps de groupe. Nous avons alors décidé, avec la collègue psychologue, de commencer à l'heure afin de nous préserver, sans faute, un moment d'échange après le "temps du café". Nous ne nous y sommes pas tenues.

II. Analyse du cas

Les fonctions de ces groupes

Dans ces lieux qui accueillent des personnes sans domicile fixe, pourquoi proposer des dispositifs qui permettent de passer, entrer, sortir, circuler ? Quelle aurait été la fonction de ces groupes ? Auraient-ils été des préliminaires pour nous permettre d'être ensemble sans éprouver la sensation de nous sentir enfermés, d'être dans le lien sans nous sentir prisonniers, de pouvoir nous approcher les uns des autres sans nous sentir trop en danger ? Peut-être était-ce là la fonction principale de ce dispositif : offrir un espace dans lequel il était possible de s'approcher tout autant que de s'absenter.

Dans une visée qui consiste à considérer les institutions sociales comme des mécanismes de défense contre l'angoisse primaire persécutrice et dépressive, F. Fornari se réfère à « *Parerga und Paralipomena de Schopenhauer*. Il est dit, dans ce conte, que c'était l'hiver et que les porcs-épics avaient froid. Pour se défendre contre le froid, les porcs-épics décidèrent de se serrer les uns contre les autres pour se réchauffer avec leur propre chaleur animale, mais en se rapprochant, ils se piquèrent et s'éloignèrent donc de nouveau les uns des autres. Mais en s'éloignant, ils eurent de nouveau froid et se rapprochèrent donc pour se réchauffer, mais ils se piquèrent de nouveau et, alors, s'éloignèrent encore les uns des autres, en cherchant alternativement à se protéger du froid et de la piqûre. Cela jusqu'à ce que, après plusieurs essais, les porcs-épics réussissent à trouver la distance adéquate leur permettant de ne pas se piquer, mais de se réchauffer, c'est-à-dire de se défendre en même temps, du froid et de la piqûre. Freud a utilisé la parabole des porcs-épics pour illustrer l'ambivalence que nous rencontrons dans les rapports collectifs comme dans les rapports interindividuels. » (F. Fornari, 1987, p. 98). Dans une visée d'analyse de ces mêmes rapports, pour F. Fornari, cette parabole

permet d'illustrer un contexte relationnel « *dans lequel nous nous trouvons en face d'un rapport d'où émergent deux sortes d'angoisses [persécutives et dépressives]* » (F. Fornari, 1987, p. 98). Dans le cadre de cette parabole, l'auteur propose que l'institution idéale corresponde à la distance choisie par les porcs-épics afin de se réchauffer sans se piquer.

Si les deux groupes décrits plus haut fonctionnaient avec leurs différences, s'il s'en dégagait des ambiances dissemblables, ils avaient comme point commun de proposer un espace de rencontre médiatisé. Ils auraient été, tel que l'a défini A. Brun, des *dispositifs de médiation à création*. Dans ces derniers, il s'agit essentiellement « *d'activer un processus de mise en forme et de figuration, qui relève de la symbolisation primaire.* » (A. Brun, 2013, p. 96). Il s'agirait ici, simplement, d'accompagner à la possibilité d'être ensemble et de se parler en prenant comme prétexte le partage d'un café. C'était un espace dans lequel l'oralité était particulièrement convoquée. La manière dont ce dispositif s'est élaboré renverrait à ce que J.-C. Rouchy nomme « *éléments de contre-transfert anticipé* » (J.-C. Rouchy, 2006, p. 10). Ces groupes se sont imposés dans ma pratique afin d'ouvrir un espace d'échange et pour permettre à chacun, quel que soit sa place dans l'institution (salarié, résident, partenaire, visiteur) de se trouver en présence de l'autre. C'était un dispositif qui permettait de s'approcher, cela semblait parfois bien peu et parfois une montagne. Mais il m'a fallu longtemps pour considérer ces espaces comme des groupes, j'en parlais au départ comme des temps de collectif. Ce n'était jamais les mêmes qui étaient autour de la table, la configuration de ces deux groupes changeait sans cesse. Peu à peu et dans le lien avec cette écriture, j'ai commencé à considérer qu'il était, là, question de groupe. Mais j'ai continué à être dans une forme de dénigrement lorsque j'en parlais. Puis je me suis entendue dire : « c'est un groupe basique » ou encore, « c'est un groupe bizarre ». J'ai parfois été dans une forme d'oscillation entre un surinvestissement de ce qui se passait dans l'instant et le ressenti de ne rien pouvoir en faire en après coup. Il y avait comme une forme de nécessité à devoir recommencer

chaque semaine au point zéro. Dans le même temps, j'avais la sensation qu'il ne s'y passait rien. Qu'est-ce que cela pouvait venir signifier, en quoi ces éléments contre-transférentiels pourraient-ils venir nous éclairer sur les modalités de groupalités internes et externes des sujets pour qui ces deux espaces ont été construits ?

Un dispositif singulier

Y avait-il un lien entre ce ressenti d'un groupe bizarre, basique et les règles qui le structuraient ? Généralement, les groupes animés par des psychologues et organisés par la parole permettent une libre association et proposent une règle de confidentialité. Ici, ce n'était pas le cas et les règles qui régissaient la parole étaient plutôt restrictives. C'était un espace dans lequel on ne pouvait pas tout se dire, nous échangeions là des paroles qui pouvaient être partagées et entendues par l'ensemble du groupe. C'était comme s'il fallait que l'intime reste de côté. Cette règle, elle-même très souple, était sans cesse adaptée car, parfois, des paroles intimes s'échangeaient en aparté ou encore s'offraient à l'ensemble du groupe. Parfois, les personnes présentes s'écoutaient et pouvaient entrer dans des échanges qui les engageaient. C'était comme s'il fallait choisir, dans le cadre de cet espace-temps et en fonction des participants, ce qui pouvait se dire là et ce qui devait être gardé pour d'autres espaces. Ce fonctionnement s'est construit, je pense, en rapport avec le fait que les participants partageaient le même lieu de vie et se côtoyaient au quotidien.

Pour J.-C. Rouchy, le dispositif de groupe se construit en lien avec le cadre de l'institution ainsi qu'avec la fonction et la place que l'on y occupe. La mienne était celle de psychologue dans le cadre d'une clinique psychosociale, auprès de sujets pour qui un travail d'élaboration des souffrances vécues, par une mise en mot, n'allait pas de soi. Ce temps de groupe était une manière de me ménager un espace de rencontre avec ces sujets dans le cadre des deux institutions. Pour décrire ces groupes, j'en suis passée par la description des espaces institutionnels et cela était en lien avec

le premier temps : le tour de la structure. Il permettait d'échanger avec les personnes présentes dans les lieux, qu'elles soient seules ou en petits groupes. Il me semble que cela plaçait d'emblée ces dispositifs dans le lien aux institutions respectives, au cadre institutionnel mais aussi à l'architecture des lieux. En outre, ce qui se passait dans l'instant des groupes, parfois, pouvait être ramené sur d'autres espaces institutionnels. Le contenu des séances pouvait être repris dans le cadre d'une réunion d'équipe, être parlé avec un ou plusieurs collègues, être inscrit dans le dossier d'une personne, servir à entretenir le fil d'une relation, ne pas être entendu, être oublié, être prémices d'un temps de parole ultérieur, être décrit dans le cadre de cette recherche, être certainement bien d'autres choses encore en fonction de la manière dont chacun, à un moment donné, pouvait investir ce temps. Mais au-delà des investissements individuels, ces groupes restaient dépendants des fonctionnements institutionnels, de l'investissement de l'ensemble des équipes ainsi que de celui d'une institution tierce, les E.M.P.P. des hôpitaux de secteur. C'était une synergie entre ces différents investissements qui permettait la poursuite de ces deux groupes pour lesquels aucune durée n'avait été fixée dans le temps.

Pour J.-C. Rouchy, « *les agirs, au niveau du dispositif, sont l'indice de mouvements transférentiels archaïques, d'acting d'objets non mentalisés, marquant l'ébauche d'un processus qui sollicite particulièrement une réaction émotionnelle de l'analyste.* » (J.-C. Rouchy, 2006, p. 12). Dans les deux groupes décrits, c'était comme si la possibilité des agirs ne venait pas des participants en eux-mêmes mais plutôt de l'institution, ou bien de moi-même, en tant que représentante du cadre. À la demeure de Mélusine, nous étions deux à porter ce dispositif et cela a permis une régularité et un investissement de cet espace tant par les résidents que par les collègues. Pourtant, c'est l'institution tierce qui est venue faire défaut et, du jour au lendemain, je me suis retrouvée seule avec la sensation de ne pas être soutenue par ma hiérarchie. À la maison aux mille lumières, j'ai longtemps été seule à animer ce temps de groupe et assez souvent absente. Si parfois il

ne m'était pas possible de faire autrement, d'autre fois j'aurais pu m'organiser pour être présente. J'étais défaillante alors même que ma position intérieure était organisée par la question de savoir s'il me fallait perdurer, là. Nous avons été déplacés dans l'espace puis la psychologue des E.M.P.P. a pu se joindre à nous et il semble que, dès lors, ce groupe s'est engagé dans une nouvelle dynamique dans laquelle il était plus facilement investi. Cela pose la question des liens entre le cadre institutionnel et le dispositif. Le rapport entre les deux est organisateur, nous dit P.-J. Benghozi. « *Nous sommes là dans des effets de contenance de type poupée russe.* » (P.-J. Benghozi, 2006, p. 28). Pour cet auteur, se pose la question du travail de l'enchevêtrement dedans, dehors : le dispositif en lui-même, le cadre institutionnel ainsi que l'espace social et culturel. Ne pourrions-nous pas ajouter l'espace de la groupalité intrasubjective ?

Une pathologie des groupes internes

Etaient accueillis dans ces institutions des sujets dont les problématiques touchaient à la question du lien à l'autre tout autant qu'au lien à soi-même. Ils auraient présenté ce que J.-P. Pinel nomme une « *pathologie du contact. Ils attestent répétitivement de leur errance subjective et de leur déracinement identificatoire en une modalité d'exil infini.* » (J.-P. Pinel, 2011, p. 10). Y aurait-il des spécificités dans ces organisations intrapsychiques ? Le concept de *groupalité psychique*, développé par R. Kaës, propose que « *la psyché [soit] structurellement organisée comme un groupe. Le concept de groupe interne traite des formes de la groupalité psychique et les processus de leur transformation en tant qu'organismes psychiques inconscients du lien intersubjectif de groupe. [...] La notion de groupalité psychique peut ainsi décrire l'activité de groupement/dégroupement de la psyché dans la psyché. Elle n'est pas la simple introjection des groupes "externes", mais d'abord un schème d'organisation et de représentation de la matière psychique.* » (R. Kaës, 1999, p. 113).

Les sujets rencontrés dans ma clinique seraient-ils dans une forme de pathologie des groupes internes ? Ces temps de groupe organisés par une certaine souplesse en termes d'entrées et de sorties permettraient-ils alors de favoriser des temps de contact ? Offriraient-ils un espace préliminaire pour éprouver la question du lien ? Permettraient-ils que se figure l'absence, voire l'exclusion ? Avec la précarité du cadre, couplée aux entrées et sorties incessantes, qu'elles soient provisoires ou bien définitives, quand les personnes avaient quitté l'institution et parfois de manière brutale, se jouait sans cesse et en permanence la possibilité d'être là. Pour C. Bittolo, « *la continuité et le maintien du dispositif constituent toujours une épreuve intense. Le groupe met en effet toujours en jeu, à chaque nouvelle entrée ou sortie possible d'un patient, des interrogations faisant résonance à une sorte de fragilité fondamentale portant sur l'avenir du dispositif et sa possible disparition.* » (C. Bittolo, 2007, p. 41). Mais notre dispositif, lui, semblait remettre sans cesse à l'ordre du jour la question de sa précarité d'existence. À la maison aux mille lumières, c'était particulièrement le cas tant que l'animation était assurée par une seule personne. À la demeure de Mélusine, le dispositif semblait solide mais le départ de la coanimatrice m'avait laissée dans le sentiment que ce groupe n'en valait plus la peine, fallait-il vraiment que je m'organise autrement pour le faire perdurer, d'autant plus que je percevais un désintérêt de la part de ma hiérarchie ? Ne fallait-il pas simplement laisser tomber ? J'étais entraînée, nous pourrions dire aspirée vers cette possibilité. À quoi renverrait cette expression de cette forme de précarité d'existence ? Pourquoi seule dans l'animation de ce temps de groupe, la possibilité de l'abandon revenait-elle aussi forte ?

La place des habitudes

De quoi était-il question dans ces groupes ? Leur description est venue mettre en exergue l'importance des habitudes, des rituels et du rythme des séances comme si ces éléments constituaient les pierres angulaires de cet espace-temps. Ce dispositif qui visait à la possibilité d'être

ensemble prendrait ainsi appui sur le rythme et les habitudes. Comment pourrions-nous comprendre cela ? A la demeure de Mélusine, j'ai décrit "les petites choses": soucoupes, tables et autres, ainsi que la nécessité intérieure dans laquelle je me trouvais de remettre chaque semaine, au même endroit, les mêmes objets, pour recommencer le même rituel. Cette manière de mettre en forme, cette ritualisation pourraient-elles être entendues comme une tentative de traiter l'angoisse provoquée par une situation de chaos ? Peut-on penser que les sujets accueillis dans ces lieux pourraient venir déposer, dans ces groupes, quelque chose d'une angoisse renvoyant à une sorte de chaos ? Les rituels, alors, se seraient installés pour faire face à son expression et dans une tentative d'organisation. À la maison aux mille lumières, la régularité des séances n'était pas assurée et la salle qui accueillait le groupe était ressentie comme inhospitalière. Même le mobilier pouvait disparaître et les objets tels que cuillères ou verres venaient à manquer. Ainsi, il n'y avait rien sur quoi s'appuyer. J'étais moi-même traversée sans cesse par l'envie d'en finir avec ce temps de groupe qui ne ressemblait à rien. Précisément, il n'avait aucune forme. Ce qui semblait avoir permis le passage de cet état à un autre touchait à la question de l'architecture des lieux, à celle de la régularité, ainsi qu'à la présence d'une coanimatrice venue d'une institution extérieure. C'était le départ de celle-ci, à la demeure de Mélusine, qui était venue réveiller en moi la possibilité du lâcher-prise. Ce ressenti contre-transférentiel décrit en termes de lâcher-prise aurait-il à voir avec *Thanatos* ? Peut-on penser que dans ces groupes, nous serions aux prises avec des éléments qui proviendraient de niveaux archaïques ? Dans quelle mesure l'ambiance de ces temps de groupes aurait-elle à voir avec une forme d'expressivité qui renverrait à un vécu de chaos ? D'où viendrait-il ?

Contenance et fonction conteneur

A la maison aux mille lumières, durant longtemps, l'ambiance était pesante. Elle est, pour J. Bleger, « *l'ensemble des facteurs affectant*

l'espace ». (J. Bleger, 1979, p. 258). Au sens de C. Bittolo, « *l'ambiance ouvre un accès à la préhistoire du sujet à travers une culture du groupe familial, dépositaire des incorporats et d'éléments peu psychisés et non métabolisés [...]* » (C. Bittolo, 2007, p. 55). L'ambiance renvoie à « *la composante sensible d'une réalité psychique transsubjective traduisant des états d'accordages psychique et corporels de nature variable : des états de bien être, de syntonie [...] de l'étrangeté[...] des anxiétés et terreurs primitives [...] des angoisses sans nom (Bion), de chute sans fond, mais aussi des formations psychiques relatives à des traumas peu psychisés, enkystés sous différentes formes d'incorporats [...]* » (C. Bittolo, 2007, p. 49). Dans ces deux expériences de groupe, c'est comme si j'avais été en difficulté pour protéger cet espace, pour tenir le cadre, comme si la *fonction de contenance* avait été mise à défaut dès lors qu'il n'y avait plus de représentant d'une institution tierce. R. Kaës appelle *contenance*, la capacité d'héberger en soi des formations psychiques appartenant à un autre sujet ou à plusieurs autres sujets. « *Elle suppose une disponibilité psychique pour accueillir en soi, sans en être endommagé, intoxiqué ou détruit les objets ou les processus non contenus par la psyché d'un autre ou d'un ensemble d'autres sujets.* » (R. Kaës, 2012, p. 164). Sur quoi repose cette capacité à contenir ? Peut-elle exister sans un étayage groupal, sans la présence d'un tiers ? Selon R. Kaës, pour que cette contenance se transforme en *fonction conteneur* capable d'accueillir les objets incontrôlables et détériorés afin de les transformer, « *la contenance et la fonction conteneur sont elles-mêmes activement contenues par des formations qui, en position méta, leur apportent un étayage et une instance tierce. [...] Les garants méta [...] font question car ils sont étroitement dépendants des métacadres culturels et des institutions sociales.* » (R. Kaës, 2012, p. 165). R. Kaës poursuit cet exposé par la question de la transitionnalité et de ses pathologies pour ouvrir sur la question de la médiation dont les différentes dimensions « *spécifient le travail de la culture en ce qu'elle est un processus de médiation entre la violence du chaos et le récit ordonné des origines, entre la réalisation des*

désirs individuels et les exigences de la communauté de droit [...] Les psychothérapies et particulièrement celles qui sont issues de la psychanalyse proposent une "médiation" dans l'accès à des formations et à des processus psychiques perturbés ou déficients. [...] Les troubles des limites et de la contenance affectent particulièrement l'activité du préconscient et le travail de la symbolisation. » (R. Kaës, 2012, p. 167). R. Kaës nous décrit le préconscient comme « le lieu des formations intermédiaires dans la psyché : il est un appareil de liaison de la pulsion, du sens et du lien. [...] l'activité du préconscient est toujours impliquée, par défaut ou par défaillances dans les expériences traumatiques, quelles qu'en soit les causes. [...] Les pathologies du préconscient ne peuvent être traités et comprises que dans la mesure où le travail du préconscient de l'autre, c'est-à-dire essentiellement son activité de mises en mots et en paroles adressées à un autre, lui procure les conditions d'une relance de l'activité de symbolisation. C'est donc d'une manière fondamentale que préconscient, activité parlante et intersubjectivité sont liées. » (R. Kaës, 2012, p. 169).

Le travail de notation

Avec "le temps du café", pour me le représenter autrement que comme quelque chose d'étrange et d'assez peu intéressant, j'ai eu besoin d'en parler à l'extérieur. Nous en revenons ici à des interrogations concernant la question de la prise de note. Plus haut, nous nous sommes demandé, à partir d'une clinique individuelle et en nous appuyant sur les travaux de J.-F. Chiantaretto, si ce n'était pas dans sa fonction d'espace intermédiaire que l'écriture, sous la forme de la prise de note, pouvait être mise à mal. Cela nous aurait renvoyé à une forme d'impossibilité à exister *entre*, renvoyant à une interrogation sur la possibilité d'un espace d'indifférenciation comme espace fondateur. Ici, et aux prises avec cette clinique groupale, à quoi renverrait cette impossibilité à prendre des notes dans l'après-coup des séances ? Pour G. Gimenez et S. Barthelemy, la notation « *est étroitement liée à notre représentation de la situation clinique*

et à notre modèle du groupe, de sa nature, et de son fonctionnement. » (G. Gimenez, S. Barthelemy, 2011, p. 171). Avec le "temps du café", j'étais en difficulté pour me le représenter comme un espace de groupe. C'était un peu comme s'il n'y avait rien à en dire, rien à en écrire, comme si cette expérience était nulle ; m'entraînant sur la question de ma place en elle-même, nulle elle aussi, puisque amalgamée à cette expérience. C'était là un ressenti proche de ce que J.-P. Pinel nomme *angoisse d'Inanité*. Cela a trait à ce qui serait vain, sans valeur, vide. « *Cet affect d'inanité caractérise une expérience de désobjectivation, de menace de désêtre face à l'absence du répondant.* » (J.-P. Pinel, 2010, p. 295). Précisément, c'est à partir d'un espace tiers, là où ma parole pouvait être écoutée et accueillie, qu'il m'a été possible de percevoir cette expérience autrement, de me défaire en partie des affects dans lesquels j'étais prise. Soutenue par l'institution universitaire et plus particulièrement par un directeur de recherche lui-même intéressé par la question du groupe, il a bien fallu que je me rende à l'évidence : il m'était impossible de faire comme si ce groupe n'était rien. Il me fallait tenter de m'y coltiner pour en percevoir, peut-être, un sens et une cohérence interne. G. Gimenez et S. Barthelemy ont développé une technique de notation dans le cadre de groupes cliniques et en ont décrit les différentes fonctions. Après un premier niveau de notation interne et pendant la séance, ils proposent d'organiser le contenu de la prise de note sur le papier et alors, parfois, certains espaces peuvent rester vides ou bien « *le matériel clinique y apparaît de façon éparse. Ces blancs révèlent ici les incertitudes du sens manifesté dans les "ratés" de la prise de notes (oublis, brouillage, lapsus d'écriture, le refoulé, le négatif, etc.). Ces "ratés", résultat du négatif, peuvent alors être traités comme du matériel clinique à prendre en compte dans le travail d'analyse.* » (G. Gimenez, S. Barthelemy, 2011, p. 178). Avec le "temps du café" et le processus de notation qui y était associé, une large part semblait être laissée au déploiement des *ratés*. Alors, si ces derniers nous renvoient à la question du négatif, à une *non-représentation*, peut-on trouver le moyen d'y prendre appui pour découvrir ce qu'ils

viendraient dévoiler de cette réalité groupale ? Pour G. Gimenez et J.-P. Pinel (2013), la notation interne pendant la séance, ainsi que la prise de note en après-coup, permettent de penser la pratique de groupe et de transmettre à autrui. Pour ces auteurs, l'une des difficultés du travail de groupe, proche de celle éprouvée à la rencontre de patients organisés par la psychose, est de pouvoir, pour le clinicien : garder, traduire, relier. C'est dans cette visée qu'ils ont élaboré et décrit une technique de notation permettant, en référence à W.-R. Bion, d'ouvrir à un travail en l'absence de l'objet. Aux prises avec ma clinique groupale, j'étais comme empêchée dans ce travail. Aurais-je été réduite à n'être que dans l'affect, dans ce qui s'éprouve "au contact" ? Alors, étais-je confrontée à l'impossibilité d'une permanence de cet objet? L'absence physique, ici, entraînerait-elle un *Rien* psychique ? L'empreinte laissée, alors, n'ouvrirait pas à la possibilité d'une représentation. Aurais-je été prise, à travers cette clinique groupale, par l'affect qui, pour C. Vacheret, se réactive dans « *l'ici et maintenant du groupe et des liens transférentiels.* » (C. Vacheret et al., 2009, p. 348) ? Pour ces auteurs, « *le temps de l'affect, c'est le temps figé du processus primaire, un temps qui ne peut que se répéter, à l'identique, comme un arrêt sur image définitif. [...] Les affects sont figés, fixés, inscrits dans l'inconscient du fait même qu'ils sont les représentants de la pulsion, à l'interface du corps et de la psyché, du lien à soi-même et du lien à l'autre, aux autres.* » (C. Vacheret et al., 2009, p. 349). C'est la temporalité du *processus secondaire* qui transforme l'affect en sentiment, dans un « *temps qui se déploie, se développe, en s'inscrivant dans une origine, début d'un récit, source d'un processus qui connaît le temps [...]* » (C. Vacheret et al., 2009, p. 349). Pour ces auteurs, avec le récit, le groupe permet la transformation de l'affect en sentiment. Le "temps du café", lui, était un groupe dans lequel la mise en récit n'allait pas de soi, le partage des affects non-plus. J'ai décrit ce groupe comme n'en étant pas un. Permettait-il que s'y déploie l'expression d'un défaut des fonctions intersubjectives ? Le besoin fortement éprouvé chez moi de pouvoir m'appuyer sur des instances

et dispositifs tiers afin de me soutenir dans ma place de clinicienne serait-elle un des effets de la rencontre avec cette clinique et, peut-être, d'une forme d'attaque de l'activité du préconscient ? Pour R. Kaës, cette instance « *est à considérer comme une fonction intersubjective. [...] La capacité d'hébergement, de contention, de signification et de transformation / interprétation qui caractérise l'activité du Préconscient a pour condition certaines qualités du Préconscient des autres.* » (R. Kaës, 1996a, p. 49). Dans quelle mesure cette activité ferait-elle défaut alors même que, pour J.-C. Rouchy, c'est le fonctionnement du préconscient qui permet de faire le lien entre groupes internes et espace social. « *Le préconscient aurait une dimension groupale ou, plus exactement, serait une instance transitionnelle permettant de mettre en rapport les représentations déléguées de la pulsion et les représentations sociales. [...] Les représentations préconscientes seraient [...] les délégués d'éléments diffractés de liens du groupe interne.* » (J.-C. Rouchy, 2005, p. 55).

Le "temps du café" est un dispositif de groupe mis en place à la demeure de Mélusine et à la maison aux mille lumières. Il serait un espace de *rencontre médiatisé* qui permettrait de s'approcher, pourraient s'y figurer l'absence ou l'exclusion. Dans ces deux espaces de groupe, les habitudes et rituels ont pris une place centrale. Nous avons proposé qu'ils se soient installés pour lutter contre l'angoisse suscitée par un vécu de chaos, dans une tentative d'organisation. Ce vécu serait perceptible à travers les *ambiances* (C. Bittolo) qui se dégageraient de ces deux groupes. Le maintien du *cadre* poserait ici question et renverrait à une mise en défaut de la *fonction conteneur* (R. Kaës) alors que celle-ci se soutient d'une instance tierce, et que les troubles de la contenance affectent l'activité du préconscient, instance transitionnelle.

Chapitre 7 : L'échec du processus d'historisation

Troisième hypothèse : une exclusion originare qui ferait échec au processus d'historisation.

Cette idée d'interférence qui touche à l'ordre des générations, ce que nous avons appelé "bruit", entraînerait quelque chose de l'ordre d'une rupture de transmission, une rupture de sens. Il y aurait échec dans le *processus d'historisation*, le sujet ne pourrait s'inscrire dans le temps comme auteur de son histoire.

I. Une rencontre dans le miroir

Pour travailler autour de cette troisième hypothèse, je décrirai ma rencontre avec Mme Tortue. Arrivée à la capitale depuis quelques années, elle vivait dans les rues des "beaux quartiers" parisiens. Elle est arrivée à la maison aux mille lumières en 2009, elle était alors âgée de soixante-deux ans. Au départ, je n'avais pas envisagé de parler de cette femme. Il m'a semblé que les questions qu'elle venait me poser étaient loin de mon objet de recherche. Pourtant, elle me hantait, si bien que je l'ai finalement "ramenée" dans cet espace d'écriture. C'est autour de cette question de l'espace que j'ai, dans un premier temps, trouvé la pertinence de décrire cette rencontre.

Quand elle est arrivée, nous nous croisions régulièrement dans les espaces collectifs de l'institution. Elle y était presque en permanence car il lui était impossible d'investir sa chambre. Elle y allait par moments et laissait sa porte ouverte mais elle passait le plus clair de son temps au rez-

de-chaussée. La nuit, elle dormait sur un fauteuil de la salle télévision. Longtemps après, elle m'a laissé comprendre l'étendue de son angoisse liée à la position allongée : celle des morts, ainsi qu'à la solitude de l'espace clos. Dans la chambre, elle étouffait et ressentait un certain nombre d'odeurs. C'était des odeurs maléfiques, envoyées via les voisines par un réseau familial et politique qui conspirait contre elle et qui lui en voulait d'être là. Ce réseau semblait organisé à partir de la figure de « la demi-sœur d'adoption ». Elle s'appelait de la même manière que Mme Tortue et "rodait" autour d'elle, la précédant dans chacun des espaces pour influencer et soudoyer les personnes qui étaient à son contact. Les odeurs qui lui étaient envoyées l'anesthésiaient, l'étouffaient, l'empêchaient de respirer tout autant que de vivre. En miroir, cette famille qui organisait les violences pouvait vivre « sur son dos », se faisant de l'argent à son insu et bénéficiant de tout ce qui lui était retiré.

Si l'investissement, par Mme Tortue, des espaces collectifs de notre institution n'allait pas sans susciter quelques difficultés, cela était accepté dans la mesure où des tentatives pour faire autrement pouvaient être discutées et essayées. Mme Tortue était vivement encouragée, par l'ensemble de l'équipe, à venir me parler. J'étais pour ma part sollicitée par mes collègues inquiets de cette situation. Dans un premier temps, Mme Tortue n'avait pas souhaité que l'on se rencontre mais comme nous nous croisions souvent, nous avons commencé à nous parler un peu. Elle m'avait alors exprimé très clairement son souhait de ne pas rencontrer de « psys », ces derniers étant des professionnels qui enferment. En outre, elle pensait qu'on lui avait mis des appareils dans le corps et ces derniers permettaient à ceux qui conspiraient de savoir ce qu'elle faisait et de pouvoir agir sur elle ainsi que sur les personnes qui l'entouraient, ce qui aurait pu me mettre en danger. Elle parlait « d'appareils nucléaires », exactement comme la psychiatrie : nucléaire elle aussi et emplie de personnes n'ayant comme seule activité que de mener des expériences. Ainsi, elle ne voulait pas me parler. Pourtant, assez vite, elle a pu investir le "temps du café" du mardi

matin. Comme nous l'avons vu plus haut, elle restait exclusive et, dans un premier temps, ne partageait pas cet espace avec les autres femmes. Par ailleurs, on se croisait dans le couloir ou sur le perron, puis elle a pu venir jusqu'à mon bureau. Pendant un certain temps, ces différents espaces de rencontre ont été investis alternativement. Mais c'est dans l'espace du bureau, soit qu'elle dise là autre chose, soit que j'y sois plus réceptive, que j'ai pu commencer à entendre quelque chose de son vécu corporel.

Les appareils déposés à l'intérieur de son corps étaient nommés « clips ». Elle les aurait reçus via son père, alors qu'elle était encore dans le ventre de sa mère. C'était un appareil qui devait être mis dans « la poche du bébé ». À d'autres moments, ces « clips » auraient été déposés par des médecins alors qu'elle était hospitalisée en service de psychiatrie. Ces « clips » pouvaient aussi être nommés « barrettes ». Ils semblaient être à double face, l'un de ces « clips » permettait de pouvoir communiquer avec d'autres personnes et aurait été un appareil assez convoité. Parfois, elle aurait eu, dans le corps, l'appareil du fils d'Alfayed. C'était la raison pour laquelle elle aurait eu la protection du père. Le deuxième « clip » aurait été utilisé comme moyen de contrôle, dans un univers particulièrement violent puisqu'il aurait pu amener à tuer. C'est la présence du premier qui aurait permis de maintenir un certain équilibre. C'était un appareillage « formidable » et particulièrement coûteux qui avait un impact sur l'esthétique des corps. S'il s'arrêtait, le corps mourait. Ces appareils guidaient en partie ses actes et la faisaient souffrir, sa vie était entièrement contrôlée, son espace corporel totalement envahi, son corps sans cesse violé et visité par des forces extérieures. Les voix qu'elle entendait lui donnaient des ordres et lui lançaient des attaques : des messages de morts qui lui étaient adressés. Elle vivait cela comme « un viol du cerveau ». Cet univers était fait d'adultes anthropophages dévorant des bébés, ce qui l'empêchait de vivre avec les images du passé puisque ces dernières la ramenaient à sa propre fille, arrachée de son ventre puis dévorée. Il était peu question de sa mère dont l'appareil aurait été possédé par Bernadette Chirac. Elle se

ressentait comme « la brebis que l'on sacrifie » et le terrain qu'elle aurait dû recevoir comme héritage de son père ne pouvait lui être restitué car une prison était construite dessus. Elle ne pouvait pas faire valoir ses droits car quand elle essayait de se rendre dans une administration, elle y perdait son identité et ne pouvait pas être reconnue.

Certaines fois, j'étais tranquilisée à l'idée de la rencontrer dans les espaces collectifs et de ne pas me sentir enfermée avec elle, d'autant plus qu'à cette période-là mon bureau était situé au sous-sol et j'y étais seule. Parfois, elle me terrorisait littéralement. La relation qui s'engageait entre nous ressemblait à une relation d'emprise dans laquelle Mme Tortue aurait dicté ses lois. J'avais l'impression qu'elle m'embarquait littéralement dans son univers. À cette époque-là, j'aurais été incapable de le décrire tel que je viens de le faire. Je ne comprenais rien à rien, me sentais submergée par des flots de paroles aux intensités différentes. Pourtant, je ne cherchais pas non plus à comprendre, éprouvant une certaine peur, si j'avais été trop attentive ou si j'avais commencé à poser des questions, que mon intérêt pour ce discours délirant vienne surajouter quelque chose au délire. D'une certaine manière, il me semble qu'elle me maintenait à distance et les quelques fois où je tentais de réagir à ce qu'elle me disait, elle se crispait et me laissait voir une certaine agressivité. Je me retrouvais ainsi comme assaillie par ses mots, envahie. Ce sentiment était peut-être décuplé par le fait de l'entendre dans des espaces où j'avais moins de possibilités de "contrôle" que si ça avait été dans mon bureau, c'est-à-dire dans mon espace avec au moins la possibilité de décider, en partie, du début et de la fin des entretiens. Je pense que c'est pour ces raisons que j'ai tenté d'organiser nos rencontres dans mon bureau et à des heures de rendez-vous. J'imagine que c'est une volonté de maîtrise qui me poussait en partie à cela. Elle acceptait maintenant ces rencontres plus formalisées, même si elle décommandait assez souvent les rendez-vous en me laissant des petits mots dans ma boîte aux lettres. Je respectais les annulations et reports, je crois que c'était une manière, pour elle comme pour moi, de maintenir une certaine distance.

A cette période-là, une nouvelle chambre a été proposée à Mme Tortue. Elle a accepté d'y aménager, mais dans ce nouvel espace les mêmes difficultés se sont produites. Mme Tortue était parfois très tendue vis-à-vis des voisines qui, à ses dires, conspiraient contre elle. En me parlant de femmes, dont je ne savais pas bien de qui il était question, elle m'a expliqué pouvoir les « sécher » en les attrapant à la gorge. La mort par étouffement semblait revenir comme un leitmotiv, il était parfois question d'être étranglé par un fil de pêche, enfilé et empli de vers. Elle était particulièrement angoissée par la mort qu'elle ne cessait de voir se profiler devant elle. Si c'était très certainement de sa mort à elle dont il était question, quelque chose m'était adressé et me terrorisait intérieurement. Ainsi, il est arrivé un moment où j'ai pu obtenir un bureau au rez-de-chaussée et quitter le sous-sol dans lequel j'étais seule professionnelle. Je lui ai expliqué ce changement et elle a trouvé que cela était bien, car seule dans les sous-sols j'aurais pu être étranglée. J'ai gardé, comme souvenir de ce moment, le fait qu'elle m'ait dit pouvoir m'étrangler là. En revenant sur mes notes à l'occasion de cette écriture, je réalise que ce n'est pas tout à fait en ces termes que la question se posait, il semblerait qu'elle se sentait plutôt rassurée que j'aille vers un endroit plus sûr. Plus tard, elle me raconta qu'elle avait eu un chien qui faisait peur aux gens dans la rue alors qu'il était lui-même trouillard. Dans quelle mesure me faisait-elle vivre quelque chose de sa propre terreur ?

Elle m'a autorisée à me mettre en lien avec son médecin traitant et m'a donné son numéro de téléphone. Ce dernier essayait de conserver le lien avec elle pour maintenir un suivi et un traitement par rapport à ses problèmes cardiaques. En outre, dans notre institution, le médecin psychiatre de l'E.M.P.P. de secteur pouvait se rendre disponible. Il était informé des difficultés de Mme Tortue et aurait pu la rencontrer si elle avait accepté.

Dans sa nouvelle chambre, il lui arrivait de pouvoir y dormir mais en laissant portes et fenêtres ouvertes car sans cela elle étouffait. Elle m'a alors

demandé de monter dans sa chambre pour que l'on y fasse nos entretiens et j'ai refusé en proposant que l'on alterne entre des rencontres dans le bureau et dans les espaces collectifs. Je pense que sa chambre venait pour moi représenter son monde interne et que d'y entrer m'angoissait, comme si j'avais eu peur d'y perdre mes propres repères et me transformer en un objet de son monde. Mais de nouveau, elle avait fui cette chambre pour réinvestir les espaces collectifs. Elle parlait beaucoup de retourner vivre dans la rue car ce qu'elle avait à subir ici lui était insupportable. C'était d'authentiques tortures faites de barres incandescentes enfoncés dans le corps. Ce dernier pouvait être gonflé et différentes parties du corps pouvaient grandir ou rapetisser en fonction des moments. Ce qu'elle décrivait comme mouvements dans la constitution de son corps était généralement lié à du pratico-pratique. Une douleur dans le pied après l'achat de chaussures neuves devenait, pour elle, un pied ayant grandi. L'impossibilité de toucher une partie de son corps par manque de souplesse devenait un bras qui rapetisse.

Le lien entre nous restait très fragile, nous alternions entre des moments où nous pouvions nous parler et des moments où le contact n'était plus possible. Mais, désormais, elle semblait me distinguer comme psychologue et me différenciait des psychiatres. Ainsi, alors qu'elle sortait de mon bureau, traînant derrière elle son caddie qui la suivait partout, un dialogue s'amorça sur le pas de la porte (le dialogue est retranscrit tel que j'ai pu m'en souvenir) :

- Je pars avec mon chien.
- Avec votre chien ?
- Oui c'est mon sac. En psychiatrie on dit la brosse à dents.
- En psychiatrie on dit quoi ?
- C'est l'histoire d'un homme qui part avec un chien et son psychiatre lui dit vous partez avec votre chien. Pauvre con de psychiatre, il ne voit pas que je pars avec ma brosse à dents. Mais vous ne risquez rien, vous n'êtes pas psychiatre. »

Une autre fois, sur le perron alors que nous fumions toutes deux nos cigarettes, elle m'a proposé sa théorie du transfert : quand un patient fait un transfert sur son psychologue, le psychologue doit mettre les limites et c'est que le patient est en voie de guérison. En convoquant mes souvenirs, je rassemble dans la même scène ce moment où elle me parle du transfert et celui où elle me montre un pigeon malade dont elle prenait soin et qu'elle pouvait distinguer des autres pigeons.

Nos rencontres se poursuivaient dans l'espace du bureau mais, par moments, nous traversions des périodes plus difficiles. Si j'essayais de la ramener dans mon espace pour me sentir dans une forme de sécurité afin de la recevoir, cet espace de sécurité n'était pas partagé. Le bureau, pour elle, n'était pas un lieu protégé. Il arrivait qu'elle y sente les odeurs et qu'elle accuse d'autres femmes de les y avoir mises (des femmes qui effectivement venaient dans mon bureau). En outre, elle pensait que tout était filmé et enregistré. À cause de tout cela, j'aurais pu être tuée. Alors, elle ne venait plus.

Nous avons traversé une période particulièrement tendue. Elle était très angoissée par les odeurs. Nos échanges nous opposaient dans nos différences de perceptions. Elle voulait que je sente ce qu'elle sent, que je voie ce qu'elle voit, que je perçoive comme elle. Cela n'était pas le cas et je la trouvais dans ces-moments-là assez agressive. Elle pouvait alors me remettre dans le sac de "la psychiatrie", me reprochant de ne rien faire pour elle, de ne pas agir afin de la protéger. Il est arrivé alors qu'elle explique à des collègues mon implication dans le réseau qui la persécutait. Comme je ne pouvais rien faire, j'étais de mèche. Dans ces périodes un peu plus compliquées, nous nous rencontrions surtout dans les espaces collectifs.

En outre, elle était particulièrement préoccupée par le sort qui pouvait être fait, dans notre centre, aux enfants hébergés. Elle dénonçait des trafics et le développement de réseaux pédophiles et, à sa manière, me montrait son inquiétude pour le bon développement des enfants ici présents. À d'autres moments, elle se sentait attaquée par ces mêmes enfants, me

reprochant de ne pas être en mesure de pouvoir la protéger. Mme Tortue s'est liée d'amitié avec une femme qui était hébergée là avec son fils. Cette femme la laissait venir dans sa chambre pour utiliser la salle de bain, pour passer du temps dans la chambre et j'imagine, parfois, pour garder l'enfant. Quand cette femme criait sur son fils, Mme Tortue se sentait affectée car elle s'était attachée à lui alors que, m'a-t-elle expliqué, une technique pour ne pas souffrir consiste justement à ne pas s'attacher. Quand cette femme et son enfant sont partis de notre structure pour aller vivre ailleurs, Mme Tortue était triste mais elle a demandé à pouvoir investir cette chambre-là. Dans cette période, elle était particulièrement angoissée mais beaucoup moins agressive et plutôt déprimée. Dans un moment où elle ne supportait plus de se voir telle qu'elle, elle m'a dit : « c'est horrible d'être habitée comme ça ». Le changement de chambre lui a été accordé mais elle était particulièrement angoissée à l'idée de s'y endormir et de ne plus s'y réveiller. « On ne va pas apprendre à une vieille à être dans une chambre, c'est avec les enfants que l'on fait ça » m'a-t-elle dit. Puis elle s'est souvenue de la dernière chambre dans laquelle elle avait vécu des années auparavant et cela l'a fait pleurer. Dans les premiers jours, nous avons décidé que si je ne la voyais pas arriver à l'heure de notre rendez-vous, je devais monter la chercher dans sa chambre. C'est ainsi que je me suis laissée entraînée dans cet espace. J'ai commencé à monter dans sa chambre et, très rapidement, nos entretiens se sont en partie déroulés là-haut.

Dans cette nouvelle chambre, elle a décidé qu'elle pourrait s'y installer, elle y a mis une plante, envisageait la télévision et a aménagé l'espace à son goût. Mais de nouveau, dans cet espace, les odeurs ont commencé à l'assaillir. Elle a alors décidé de faire de la résistance. Nous avons convenu que si certaines choses se répétaient, il y avait une différence dans la mesure où nous pouvions en parler, nous pensions que peut-être il était possible de trouver des aménagements. Mme Tortue a adopté la technique du « je ne sors plus ». Elle a recommencé à se tendre et à tenir des propos agressifs vis-à-vis de la voisine du dessus. Elle a envisagé de se

venger à grand renfort de bombe lacrymogène et, ainsi, m'a fait un peu peur. À cette période-là, le même jour, elle m'a offert une plante, une tulipe, et m'a écrit une lettre dans laquelle elle décrivait les sévices corporels dont elle se sentait la victime, elle expliquait qu'elle aurait souhaité que je puisse y faire quelque chose, qu'elle « espérait » en moi et qu'elle savait que je n'y étais pour rien dans ses souffrances. Elle y demandait un « recours en grâce contre la douleur » et terminait par des excuses au sujet de son caractère « emporté et trop direct, sans protocole envers vous quelque fois. » Les jours suivants, nous avons parlé de la plante qu'elle avait mise dans sa chambre et qui était en train de mourir. Mme Tortue m'a dit alors : « elle est irrécupérable, ma fille ». La fille, était-ce la fille morte, elle-même bébé, la plante en train de mourir, ou était-ce moi ? Juste après, elle m'a parlé de la voisine du dessus qui utilisait des anesthésiants pris à l'hôpital pour calmer son fils. C'était en fait de l'enfant pour qui Mme Tortue était inquiète. Ce même jour, nous avons convenu d'une date pour sortir ensemble de la structure afin d'aller chercher des bas de contention. Puis nous avons décidé de mettre sa plante dans mon bureau le temps qu'elle se rétablisse. Mme Tortue pensait que c'était les odeurs anesthésiantes qui faisaient "crever" la plante. Pour ma part, j'imaginai qu'elle était trop arrosée et qu'une petite période de sécheresse ne lui ferait pas de mal. Elle a accepté, en adoptant une attitude quelque peu enfantine, de s'engager à reprendre sa plante dès qu'elle irait mieux.

Une semaine plus tard, nous sommes sorties pour acheter un panty. Cela faisait un moment que nous parlions de cette balade et, pour la première fois, nous sortions dehors, ensemble. Le chemin a commencé par quelques embûches. Le chef de service, absent, n'a pu fournir les tickets de transports. Mme Tortue a utilisé des tickets qui traînaient au fond de mon sac. Puis, des problèmes de circulation ont retardé notre bus. Nous avons attendu un temps infini et plus le temps passait, plus la tension montait, plus il était difficile pour moi de la canaliser, plus elle me parlait de sa voisine et des représailles possibles, plus je bouillais intérieurement et perdais

patience. Une position plus ferme de ma part a un peu arrêté les choses mais l'ambiance est devenue tout à fait désagréable et le temps passé dans le bus a été particulièrement tendu. Puis, le chemin jusqu'à la boutique et l'achat du panty s'est passé sans encombre. Elle a tenu à ce que je reste près d'elle durant les essayages, me mettant en position de voir en partie son corps dénudé.

Sur le chemin du retour, nous marchions côte à côte et nous nous sommes rencontrées dans un miroir. Cet instant, assez fugace, est inscrit-figé dans ma mémoire. C'est-à-dire qu'une image est restée là, elle me revient telle quelle, là quand j'y pense. Côte à côte, nous nous touchions presque, nous étions habillées toutes deux entièrement de noir. Je suis assez grande et mince, je portais un manteau cintré. Mme Tortue est plus petite, obèse, elle portait une cape. Passant devant ce miroir, je nous y ai vues et je pense avoir rencontré son regard. Je ne peux pas imaginer qu'elle ne nous a pas vues elle aussi. Pendant quelque temps, quelque chose me glaçait le sang quand me revenait cette image.

Dans le bus du retour, une scène s'est produite autour du compostage. Le billet de Mme Tortue ne pouvait pas être composté et un échange vif s'est engagé entre nous sur la validité, ou non, de ce billet qui venait de mon sac et qui était en fait démagnétisé. Nous en avons fait toute une histoire, le problème se situant, pour Mme Tortue, autour de la non-inscription du numéro derrière le ticket. Elle a alors entendu que je l'ai traitée de menteuse. De mon côté, je ne sais plus quel était le problème si ce n'est que je perdais patience et que j'avais hâte que l'on rentre afin de m'éloigner d'elle. Toutefois je n'ai pas perçu l'ampleur de ce qui venait de se produire car si nous étions toutes deux assez remontées, nous avons pu finir le chemin côte à côte. Mais une fois rentrées dans l'institution, Mme Tortue est revenue dans mon bureau, elle a posé un ticket de transport sur l'armoire, ce qui venait signer la rupture.

Dans les jours qui suivirent, la plante qu'elle avait déposée dans mon bureau était morte; définitivement. Je l'ai mise dans mon placard, elle y est

encore aujourd'hui alors que j'écris ces lignes et que plusieurs années se sont passées. En outre elle m'a réclamé sa lettre en formulant une demande par écrit. C'était un moment particulièrement compliqué car il ne me semblait pas possible de lui rendre cette lettre qu'elle avait l'air de vouloir détruire. Nous avons pu trouver un compromis, ce qui a été l'occasion d'échanger encore quelques mots et elle a accepté que je dépose la lettre dans le dossier de son travailleur social référent.

Quand nous sommes revenues sur cette journée, longtemps après, elle a mis en avant, pour expliquer la rupture, que j'avais douté de ses propos. Mais il y avait une autre raison dont je n'ai pas compris les enjeux et qui mettait en lien la plante et une autre résidente qui venait souvent dans mon bureau.

Pendant six mois, on ne s'est quasiment jamais croisées. Le cas échéant, on passait notre chemin et j'entendais assez peu parler d'elle. Puis de nouveau, nos regards ont commencé à pouvoir se croiser, l'échange de formules de politesses devenait de nouveau possible. À un retour de congé, je suis arrivée dans le hall d'accueil de notre institution et Mme Tortue était là. Elle savait que je revenais de vacances et m'a adressé la parole pour me dire qu'elle avait lu, dans le journal, l'histoire d'une psychologue frappée par un de ces patients et cela lui avait fait penser à moi. En outre elle a poursuivi sur le fait que notre institution allait maintenant prendre en charge sa carte de transport et qu'ainsi, cela allait nous permettre, de nouveau, de pouvoir « voyager ensemble ».

Un mois plus tard, après m'avoir serré la main pour la première fois depuis bien longtemps, elle m'a écrit une lettre dans laquelle elle me demandait de monter dans sa chambre. À cette époque, Mme Javella (qui avait souvent été accusée de mettre des odeurs dans mon bureau) était hospitalisée et dans un état grave suite à un A.V.C. J'allais la voir régulièrement à l'hôpital. Mme Tortue m'a fait monter dans sa chambre pour me remettre un cadeau à apporter à cette résidente : un foulard.

Neuf mois plus tard, un échange un peu plus long que d'ordinaire s'est amorcé sur la colère qu'elle éprouvait vis-à-vis de notre chef de service. Nous nous étions assise dans un coin du hall d'accueil pour qu'elle me parle des douleurs qu'elle ressentait dans son corps, qu'elle exprime un sentiment de solitude et le besoin de parler.

Cinq mois plus tard, nous nous donnions rendez-vous. Nous avions convenu de nous voir dans mon bureau, sauf en cas de difficulté d'organisation auquel cas il était possible que je monte dans sa chambre. Mme Tortue, alors, ne sortait presque plus de sa chambre car pour ce faire, elle devait s'organiser afin que quelqu'un « garde » cet espace qui, sans cela, pouvait être saccagé. Le jour de notre rendez-vous, comme je ne la voyais pas arriver, je suis montée mais elle était en train de s'organiser et nous sommes redescendues ensemble, dans mon bureau. Des souvenirs d'enfance lui sont revenus à la mémoire : mon pull dont elle qualifiait la couleur de « gris perle » la ramenait à des gants de cette couleur et à une maison dans laquelle elle aurait vécu nourrisson. La couleur de mes cheveux la ramenait aux cheveux de sa mère. Dans les débuts de nos rencontres, elle m'avait dit que fut un temps elle aimait dessiner à l'encre de chine, en noir et blanc, et qu'enfant elle aimait imaginer les couleurs. Aujourd'hui, les souvenirs d'enfance, si rares chez elle, revenaient à la surface par la couleur. Elle s'est ensuite souvenue d'une dispute entre son père biologique et son père adoptif. Elle était particulièrement triste, souffrait énormément dans son corps et dans son esprit. Elle m'a dit : « ça ne va pas dans le cibouveau ».

S'en est suivie une période pendant laquelle nous nous sommes vues presque toutes les semaines. Je résistais toujours aux entretiens dans la chambre mais la plupart du temps, aux vues des difficultés d'organisation, je cédaï et je montais. Ce n'était pas simple, dans cette chambre. Mme Tortue y avait mis un certain nombre d'objets, des éléments étranges. À un moment, elle avait fabriqué un frigo sur sa fenêtre et avait tendu des fils entre le mur et celle-ci. Derrière sa porte, il y avait un escabeau pour bloquer

l'entrée, une poêle était accrochée à la poignée, des phrases pouvaient être écrites aux murs comme par exemple : « Le rhésus détermine la famille et le nom ». Pendant un temps, une peluche de chien portant un cœur autour du cou était venue prendre une place centrale, plus tard, elle l'a nommé Pilule. À un moment, elle fabriquait des poupées et m'a décrit une scène entre elle et une petite fille de deux ans, hébergée dans notre centre. Dans la chambre de Mme Tortue, cette petite avait tenté de prendre la poupée et Mme Tortue avait refusé. Quand elle me décrivait la scène, j'imaginai deux enfants se chamaillant autour d'un jouet. Certains objets restaient posés là, comme incrustés, beaucoup étaient recouverts par des plastiques. Mais je ne me sentais pas autorisée à regarder autour de moi. Il y avait sur la table un cendrier rempli alors qu'il était interdit de fumer dans les chambres et, dans un coin, une cuisine improvisée alors qu'il était interdit de cuisiner là. Mais la difficulté n'était pas à cet endroit. J'avais l'impression, si je tournais un peu trop la tête pour regarder autour de moi, que j'allais me retrouver en place de voyageuse et être confrontée à ce qui ne me regardait pas. Ainsi, je rentrais sagement dans la chambre, m'asseyais à la place habituelle et me retrouvais presque enfermée dans la relation avec Mme Tortue sans même me sentir autorisée à la moindre liberté de mouvement, j'étais bloquée. Il est arrivé ainsi que je me retrouve sur son fauteuil et comme les fenêtres étaient ouvertes, elle avait disposé autour de moi deux chauffages électriques qui propulsaient de l'air chaud. Mes pieds étaient en train de fondre, la tête ne pouvait pas trop bouger pour ne pas avoir l'air de regarder ailleurs, le corps était un peu crispé, elle m'assénait des propos tout à fait fous et ce n'était pas très simple de l'écouter, j'étais totalement submergée par le flot de paroles. Dans ces conditions-là, il est arrivé une fois qu'elle me fasse du café et que, sortant de sa chambre, je sois prise d'angoisse à l'idée qu'elle ait pu m'empoisonner. Je me suis vraiment sentie mal et en difficulté pour rester disponible et accueillir les autres personnes qui arrivaient après elle. J'avais l'impression qu'elle m'envahissait totalement. Comment continuer à exister dans cette rencontre et dans ces conditions-là ?

J'essayais désespérément de tenter de maintenir des rencontres dans mon bureau et y avais négocié un rendez-vous une fois par mois. Cela me permettait, me semble-t-il, de continuer à faire exister mon espace et mon désir de nous voir l'investir. Confrontée à la difficulté, pour Mme Tortue, de sortir de sa chambre, j'ai peu à peu lâché prise. Elle se sentait étouffer mais l'idée de sortir provoquait maintenant la peur d'être kidnappée. À cette période, elle a accepté un anxiolytique prescrit par son généraliste, mais elle semblait aux prises avec des moments de terreur dans lesquels elle rencontrait sa propre mort. Il lui arrivait de parler de suicide comme quelque chose qu'elle ne ferait pas. Les examens médicaux rassurants ne faisaient qu'accroître l'angoisse.

Toutes nos rencontres se déroulaient maintenant dans sa chambre et elle semblait vouloir m'y "chouchouter". Nous avons commencé à jouer à la dinette. Elle a bien tenté de me proposer de nouveau du café mais je n'en avais plus envie et elle n'a pas insisté, je crois qu'elle avait tout à fait compris. Mme Tortue, à cette période-là, ne mangeait plus du tout dans notre cantine car elle s'y sentait régulièrement empoisonnée et dénonçait parfois les neuroleptiques mis dans les courgettes. Pendant toute cette période, alors que j'arrivais dans la chambre, était disposée sur le côté une assiette avec des gâteaux (madeleines en général) recouverte de papier et deux canettes, recouvertes elles aussi. Puis vers la fin de l'entretien, dans un temps en général assez propice, elle mettait la table : elle disposait les objets, mettait des sous verres, puis il fallait manger les gâteaux. Dans les premiers temps nous mangions ensemble puis elle partageait les gâteaux restants (moitié pour elle, moitié pour moi).

Enfin, elle a commencé à me faire manger sans rien avaler elle-même. Parfois, elle voulait me faire manger des "trucs" d'enfant comme des "flamby" accompagnés de "fanta". J'avais l'impression qu'elle essayait de me gaver. À ce moment, elle parlait beaucoup des échanges entre son corps et l'extérieur. Ainsi, elle m'a expliqué plusieurs fois sa technique pour fumer des cigarettes sans avaler la fumée, il était toujours question de l'air

empoisonné qui entraît sans maîtrise possible. En outre, elle déclarait parfois qu'elle ne voulait plus manger, elle avait peur de l'occlusion intestinale et éprouvait de grandes difficultés à déféquer et uriner. Il est arrivé pourtant que, pendant nos entretiens, elle aille aux toilettes pour uriner. Une fois, en parlant des odeurs qui lui étaient envoyées depuis l'extérieur, au lieu de dire « on me vise », elle m'a dit : « on me vide ». Elle-même en difficulté pour entrer-sortir de sa chambre, l'entre deux semblait particulièrement compliqué. C'était tout dedans ou tout dehors.

Il arrivait parfois, de manière assez fugace, qu'elle me glisse un « ma fille » que je n'étais pas toujours sûre d'avoir bien entendu. Il est arrivé une fois, alors que j'arrivais chez elle et qu'elle avait besoin de sortir cinq minutes, qu'elle me demande de garder sa chambre. J'ai refusé mais elle a commencé à me supplier, un peu comme peut le faire un enfant pour avoir quelque chose auquel il n'a pas accès. J'ai cédé en partie, en acceptant de rester dans le couloir si elle fermait la porte. Elle semblait tout à fait satisfaite de m'avoir faite en partie plier et alors qu'elle se rhabillait différemment pour descendre (j'étais sur le pas de la porte) elle m'a glissé un « ma fille » tout en me laissant entrevoir sa poitrine. Puis, je l'ai attendue dans le couloir en sachant pertinemment qu'elle allait remonter avec quelque chose à manger. Ce n'était pas la première fois qu'elle me mettait en position de voir des bouts de son corps qu'elle tentait de m'exhiber, alors même que je me détournais. Dans le temps de l'entretien qui avait suivi, alors qu'elle a de nouveau glissé un « ma fille », je lui en ai fait la remarque et ai eu comme réponse : « vous êtes sévère aujourd'hui ». L'entretien s'est poursuivi sur les souffrances qu'elle éprouvait dans son corps puis elle m'a parlé d'un rêve dans lequel elle sautait d'un building. Elle y était très calme et savait qu'en arrivant par terre son corps éclaterait. Il lui fallait dire au revoir. Pendant l'entretien, elle m'a fait alors signe de la main puis elle s'est mise à pleurer. Les gâteaux qui sont arrivés ensuite n'ont pas été partagés, elle a refusé d'en manger et je suis repartie avec l'ensemble des madeleines restantes. La séance suivante, alors qu'elle était très déprimée, elle pensait

qu'il était possible d'être un peu hospitalisée et elle voulait savoir si j'irais la visiter le cas échéant.

La semaine d'après, nous repartions chercher un panty. Elle m'en avait fait la demande quelques semaines plus tôt en me disant : « cette fois il n'y aura pas de problème avec le ticket, j'aurai ma carte ». Ce jour-là, nous sommes reparties toutes deux sur le même chemin que celui qui nous avait menées à une rupture plus de deux ans auparavant. J'ai remarqué que nous portions toutes deux de la couleur ce jour-là. Le chemin puis l'achat du panty se sont bien passés, mais j'étais particulièrement absente à la relation. Puis elle a voulu me faire boire un café et manger une glace. Elle insistait pour la glace et j'étais en position de justifier mon refus alors qu'en fait, c'était simple. Je ne voulais pas "bouffer" sa glace. Peut-être avais-je l'impression d'être mise dans la position de l'enfant, c'est plus tard qu'il m'a été possible, dans le cadre d'une séance de supervision, de faire le lien avec le miroir du voyage précédent. Après, elle a voulu que je fume et parlant de ce moment comme d'une séance de psychothérapie, elle a reproché à certains psychiatres de « consulter » eux-mêmes. C'était cela, pour elle, qui « détruit la clientèle ».

La séance suivante, elle m'a demandé de « garder » sa chambre mais mon refus catégorique, cette fois-ci, semblait la rassurer. À la fin de notre rendez-vous, pour notre prochaine rencontre, elle m'a demandé si elle devait écrire le mot contention ou rendez-vous.

A partir de cette période, un jeu a pu commencer entre nous autour des plantes. Dans les premiers temps de nos rencontres, il arrivait souvent que l'on en parle. C'était un sujet auquel je me suis maintes fois raccroché car il ouvrait la possibilité de nous parler tranquillement et c'était quelque chose de partagé entre nous. Elle évoquait parfois la petite cour devant l'appartement qu'elle avait habité par le passé. Il y avait là beaucoup de plantes mais elle aimait surtout me parler des récipients qu'elle pouvait utiliser. Dans mon bureau, il y avait des plantes et il arrivait que l'on parle d'elles. Puis il y a eu l'épisode de la tulipe offerte et de la plante morte et

conservée dans mon bureau. À ce moment-là, elle a mis dans sa chambre la plante d'une autre résidente, elle m'a expliqué qu'elle aimait lui parler. Un jour, elle m'a accueillie dans sa chambre par un « je suis en deuil. La plante va mal. » L'idée de pouvoir faire faire des allers retours à cette plante entre le dedans et le dehors a été balayée d'emblée. La plante est dépouillée « comme un arbre généalogique » m'a-t-elle dit et elle a envisagé de mettre dans sa chambre une plante en plastique. Je lui proposais alors de lui apporter une bouture de misère violette (qui est une plante particulièrement résistante).

Deux mois plus tard, je lui apportais cette petite bouture (sans racine, sans pot mais avec de la terre). Mme Tortue l'a plantée sans que je sois là et dans les semaines qui ont suivi, nous nous extasiions devant la plante qui poussait. Mme Tortue disait que la plante faisait des bébés. Après de la chef de service, elle expliquait que nous faisons des « échanges de plantes ». À d'autres moments, elle s'est interrogée sur le caractère sexué de cette plante. L'autre était toujours en train de mourir. Au même moment, elle m'a proposé une nouvelle théorie du transfert : quand une relation amoureuse s'installe entre le thérapeute et son patient, le thérapeute doit montrer au patient qu'il doit s'adresser ailleurs.

La séance qui a suivi a été particulièrement compliquée, je me sentais complètement instrumentalisée. Elle m'a dit à propos du papier collé au mur et sur lequel était écrit mon prénom et la date du rendez-vous : « on vous enlève, on vous remet » comme si j'étais entière dans ce bout de papier. En même temps, elle me demandait de frapper plus fort à sa porte pour qu'elle m'entende bien car ce jour-là elle m'avait oubliée ; comme s'il fallait que je m'impose plus. Je ne supportais plus de "bouffer" ses gâteaux que l'on ne partageait plus beaucoup. Tous les signaux étaient au rouge pour indiquer l'urgence de reprendre un peu de distance.

Nous avons décidé à ce moment-là d'espacer nos séances et de nous voir tous les quinze jours. Elle a en outre décrété que la plante était à moi et voulait que je l'arrose. La première continuait à mourir et Mme Tortue

envisageait maintenant, une fois morte, d'utiliser le pot en terre pour la deuxième qui était dans du plastique. Mais pour le moment, cette plante à moitié "crevée" dans ce pot en terre permettait à Mme Tortue de caler sa fenêtre afin qu'elle reste entre-ouverte. J'ai émis l'idée de prendre un petit bout encore vert de cette plante pour la mettre dans le pot de la misère et voir si elle repartirait. Mme Tortue m'a arrêtée tout de suite : « c'est pas un laboratoire ici ». Elle s'est tout de même radoucie en proposant de tenter de faire une bouture, mais à part. Quelques semaines plus tard, le pot a été cassé, la plante qui mourait a disparu et la terre a été transvasée dans un bol afin d'en faire un bougeoir.

De mon côté, dans la nuit, je rêvais d'expériences scientifiques autour des plantes. Cela se passait dans une serre et il y était question de faire disparaître des cadavres en mangeant les têtes. La femme qui dans mon rêve était représentée par la directrice de notre institution envisageait d'entamer des procédures contre l'équipe scientifique car elle voulait retrouver un corps qu'elle avait elle-même dévoré.

Cette plante qui survivait dans la chambre de Mme Tortue, outre les paroles et les gestes que l'on échangeait autour d'elle, m'ouvrait une petite liberté de mouvement à l'intérieur de l'espace. Elle était posée sur le rebord de la fenêtre et, parfois, dans le cours d'un entretien, j'avais la possibilité de me lever pour m'approcher de la plante. Avec Mme Tortue nous en prenions soin, elle me demandait souvent de toucher la terre mais il est arrivé une première fois où je me suis permise de toucher les feuilles de la plante. J'ai compris de suite que ce geste était de trop. Les deux entretiens suivants avaient été compliqués, le « ma fille » était réapparu, le réseau pédophile était de retour, les bébés se faisaient dévorer, la question des deux plantes mortes avait été abordée sans que l'on ne puisse rien en dire. Ce jour-là, j'étais mal en point pendant l'entretien. J'avais un torticolis, elle s'en est rendu compte et m'a demandé si j'avais mal à la gorge. À deux reprises, elle m'a appelé « ma fille ». Elle m'a expliqué en outre que l'une de ses voisines recevait de l'argent pour la faire manger et la faire grossir, pour que ses

mains, son ventre et ses seins gonflent. Par ailleurs, elle m'a mimé une femme qui mangeait des madeleines comme si c'était un sexe d'homme. Ces madeleines sont devenues ensuite comme des verges forçant l'accès. Mais dans le même temps, c'était moi qu'elle faisait "bouffer", comme s'il était question de me faire subir son propre sort. J'avais envie de vomir en voyant ces madeleines.

Ce soir-là j'étais particulièrement éprouvée, incapable de faire quoi que ce soit. Chez moi, il y avait de l'argile à cataplasme et je me suis lancée dans une sculpture avec cette matière que l'on utilise pour soigner. J'ai commencé comme ça, pour moi, sans idée préétablie. En débutant, j'ai projeté la sculpture d'un maestro, baguette à la main. Un peu plus tard, Mme Tortue s'est imposée devant moi. La baguette s'était transformée en une barre de fer, celle qui la transperce et la brûle de part en part ou la verge représentée par les madeleines. C'était là un corps qui coule, qui se reprend, qui ne peut pas tenir droit et qui me ramenait à son corps à elle : gras. Le ventre énorme renvoyait au ventre d'une femme enceinte, à ce qu'elle appelait « la poche du bébé », celle-là même qui, pour elle, pouvait être ouverte, alors que Mme Tortue devait être gavée pour que « ses mains, son ventre et ses seins » gonflent, un peu comme le corps d'une femme qui attend un enfant. Cette statue avait pris la forme du monstrueux. C'était donc en partie cela que la rencontre avec Mme Tortue venait éveiller et susciter en moi ? J'ai commencé à transpercer cette forme avec des pics, j'ai commencé par les yeux et en me voyant faire, j'ai arrêté, je les ai enlevés. Il me semblait important de ne pas laisser cela de côté, je l'ai photographié afin de l'intégrer à ce travail d'écriture, puis je l'ai jeté à la poubelle. Après cela, j'allais un peu mieux. Je me suis réfugiée dans un roman que je connais par cœur et que je peux avoir plaisir à retrouver.



Lors de notre entretien suivant, Mme Tortue s'est souvenue que petite, alors qu'elle était dans un camp, elle s'échappait. Ensuite, elle lâchait les lapins mais tout de suite, elle a expliqué qu'elle ne voulait pas se souvenir, « il n'y a pas de passé, pas de futur, il n'y a que chaque seconde », m'a-t-elle dit.

Nous avons continué à "jouer" avec la plante. Elle voulait la repoter, ayant peur qu'elle n'ait pas assez « à manger » et souhaitait qu'elle ait une « petite sœur ». Alors que nous étions en train de parler du fait qu'elle n'arrivait pas à laisser tomber les tiges, elle est partie dans "une envolée d'agressivité délirante" puis s'est arrêtée d'un coup : « pourquoi vous me regardez comme ça ? ». Je devais avoir les sourcils froncés et ai répondu que les tiges, peut-être, auraient pu descendre normalement. La semaine suivante, elle m'a fait un regard pour lequel je n'ai pu m'empêcher

de penser que c'était une imitation du regard de la semaine passée et elle a eu l'air d'y prendre un certain plaisir. Désormais, nous ne mangions plus les madeleines. À la fin des entretiens, elle m'en donnait un paquet avec une cannette et me demandait de les boire et les manger chez moi. Généralement cela provoquait une réponse qui consistait à lui dire qu'une fois à moi, je pouvais en faire ce que je voulais et même partager si j'en avais envie. Dans la réalité, j'ai toujours été en difficulté avec ces madeleines que j'ai parfois laissées pourrir dans mon bureau.

Je lui ai alors apporté une deuxième misère, une verte cette fois-ci. C'était un petit pied avec plusieurs pousses et des racines. Mme Tortue était chargée de récupérer deux pots et la terre, mais, n'ayant pu le faire, on a trouvé dans mon bureau un tout petit pot, transitoire. S'adressant à la seconde, elle lui a dit : « la fille, tu vas partager avec ta mère ». On a décidé qu'elles auraient chacune leur pot « pour qu'elles se regardent » m'a-t-elle dit. Puis quelques temps plus tard, elle a acheté les deux pots et pendant les plantations j'étais attendrie par sa respiration, on aurait dit une petite fille en extase. Elle voulait savoir si je prendrais les plantes en garde s'il devait lui arriver quelque chose. À ce moment-là, ces deux plantes étaient devenues de vrais bijoux. Une branche a été cassée et Mme Tortue l'a gardée pour que nous puissions la « soigner ».

À plusieurs reprises, elle m'a demandé de toucher les plantes et dans les temps qui ont suivi, alors qu'elle pensait avoir de la fièvre, m'a dit : « si vous pouviez me toucher ». Trois séances plus tard elle a recommencé : « si vous pouviez me toucher » puis elle m'a demandé de le faire. J'ai, à ce moment-là, gardé mes distances, n'étant pas médecin. À cette période, elle a fait un rêve : il y avait un escalier en colimaçon dans un endroit très sombre et, en bas, il y avait une femme et un enfant en blanc. Nous n'en avons rien dit de plus.

La plante verte a fleuri (des fleurs blanches) mais Mme Tortue semblait rester totalement insensible à cela. Quant à la violette, elle poussait mais il était impossible à Mme Tortue de laisser les branches tomber. Alors,

elle a installé tout un système de fils pour faire un tuteur et obliger les tiges à aller vers le haut. Mais la plante grandissait, il aurait fallu peut-être la tailler mais elle ne voulait pas jeter les bouts, elle a commencé à imaginer un troisième pot pour les y mettre. Puis il y a eu la visite des chambres qui avait lieu environ deux fois dans l'année. Les chefs des services social et entretien passaient dans chaque chambre. Mme Tortue a décidé, à l'occasion de cette visite, de se séparer des plantes. Elle avait peur qu'on lui reproche de les avoir mises là et elle souhaitait que je les récupère. J'ai tenté de la rassurer sur le fait qu'elle pouvait les garder et que ces plantes étaient à elle. L'entretien suivant, elle était particulièrement mal et elle m'a fait peur comme cela n'était pas arrivé depuis un petit moment. Sur la table était posé un couteau, la pointe dans ma direction et elle jouait avec. La semaine suivante, veille de la visite des chambres, elle a "ratiboisé" les deux plantes. Les deux pots étaient posés l'un sur l'autre et il restait tout de même un peu de racines. Elle avait tout "balancé" à la poubelle. Nous avons décidé, quelques jours plus tard, puisqu'il n'était plus possible de les laisser dans la chambre, de leur trouver une place à l'accueil mais au moment du rendez-vous elle n'est pas descendue avec les deux pots. Plus tard, elle m'a expliqué qu'elle les avait mis dehors, pas loin de la cuisine. Je n'ai pas été voir.

Voici l'histoire de Mme Tortue, telle qu'elle m'a amenée à pouvoir la comprendre.

A sa naissance, en 1947, sa mère biologique serait morte. Elle aurait grandi dans le sud de la France et aurait été reconnue par une mère adoptive à l'âge de dix jours.

Un an plus tard, cette mère adoptive se maria avec un homme qui à son tour, l'adopta. Cette femme s'occupait très bien d'elle, simplement, elle se souvenait qu'il ne fallait rien déranger, rien salir. Elle aurait eu une marraine qui partageait son nom avec celui d'une ville algérienne.

Enfant, elle aurait vu son père biologique, celui-ci l'aurait reconnue et appelée par son prénom mais son père adoptif l'aurait arrachée à cette rencontre. Son père biologique devait se cacher et c'est la raison pour laquelle on devait enlever les ampoules dans les cages d'escalier. Elle ne connaissait pas son nom. D'autres fois, son père biologique était Arménien, propriétaire de chai de vin. On l'emmenait le voir quand elle était petite fille mais elle ne savait pas qu'il était son père. Parfois, il était Egyptien et elle serait née en Egypte et amenée en France alors qu'elle était nourrisson. Il serait mort alors qu'elle avait sept ans.

A l'âge de quatre ans, on lui aurait mis un appareil dans le corps. Enfant, elle passait ses vacances d'été en Alsace. C'est là qu'elle s'échappait et lâchait les lapins. Elle aimait jouer à la marchande, mais on lui avait retiré les pièces qu'elle possédait pour les remplacer par des pièces en chocolat, si bien qu'elle n'avait plus voulu jouer car elle voulait du vrai. Elle possédait une poupée blanche d'un côté et noir de l'autre.

Jusqu'au certificat d'étude, elle était en demi-pension dans un couvent, elle gardait de bons souvenirs de deux sœurs.

A l'adolescence, elle fit une formation dans le commerce puis dans la couture alors qu'elle aurait souhaité faire de l'esthétique. De seize à vingt-et-un ans, elle fut secrétaire de direction dans une banque. Alors qu'elle avait des dettes, son père avait pris sur lui l'argent qu'elle devait. Deux ans plus tard, elle partit en Algérie pour ouvrir un cabinet d'esthéticienne mais revint en France car un oncle était malade.

A l'âge de vingt-quatre ans, elle rencontra son futur mari, l'année suivante son père adoptif mourait, elle se maria à l'âge de vingt-huit ans avec cet homme qui lui offrait des fleurs tous les dimanches. Il y dépensait tout son argent, ainsi que dans les jeux. Ils divorcèrent deux ans plus tard.

A l'âge de trente-quatre ans, il est question d'une adoption, sa fille serait morte alors qu'elle avait trente-six ans puis elle eut un chien : Ursus qu'elle n'aurait pas laissé marcher jusqu'à ses six mois.

A l'âge de quarante ans, elle aurait été hospitalisée pour la première fois dans un service de psychiatrie et c'est dix ans plus tard qu'elle aurait commencé à sentir les odeurs. Elle fut placée sous curatelle de quarante-six à cinquante-et-un ans. Il y aurait eu plusieurs hospitalisations jusqu'à ses cinquante-cinq ans. C'est là qu'elle aurait commencé à entendre des voix.

A cinquante-sept ans, elle quitta son appartement à cause des odeurs, elle resta dans la rue puis partit dans le nord de la France. Elle arriva à Paris à cinquante-huit ans et vécut dans la rue. Deux ans plus tard, elle fit un infarctus dont elle se souvenait comme d'un moment magique, un moment de béatitude dans lequel la vie l'avait quittée. En sortant de son hospitalisation, elle fut amenée au C.P.O.A. et orientée vers un C.M.P. dans lequel elle n'alla jamais. À soixante-deux ans, elle arrivait dans notre centre d'hébergement.

Il n'aura pas été simple d'écrire ces lignes. Si je ne pensais pas écrire à partir de cette rencontre, la question de l'espace puis l'épisode du miroir m'ont amenée à projeter un récit autour d'une scène en particulier. Pourtant, il était difficile de ne rien dire de ce qui était autour. J'ai été profondément éprouvée au moment de commencer cette écriture et pourtant, dans le même temps, j'ai ressenti un certain plaisir à pouvoir décrire et raconter tout cela. Il a fallu le faire cohabiter avec l'inquiétude de trop entrer dans les détails, de ne pas être respectueuse de ce que Mme Tortue avait pu me dire ou déposer en moi. Mais après tout, à l'instar des madeleines, n'étais-je pas libre, dans une certaine mesure, de pouvoir en faire quelque chose et, ainsi, le ramener dans mon espace de recherche ? En relisant mes notes prises au long de ces années, j'ai redécouvert qu'elle m'avait parlé un jour de son souhait d'avoir un nègre : quelqu'un qui aurait pu écrire son histoire et à qui elle aurait tout raconté, depuis sa petite enfance. C'est tenté.

II. Analyse du cas

La confusion des espaces

Je n'avais pas projeté d'écrire autour de cette rencontre mais dans une certaine mesure, Mme Tortue me hantait ; ou pour le dire autrement, elle habitait mon esprit, elle était dans mon espace, à mon insu. C'est ici de l'espace psychique dont il était question alors que je n'avais de cesse de vouloir la ramener dans mon espace physique, celui du bureau. Etait-ce là une manière de résister, ne pas me laisser entraîner dans son univers, dans son monde intérieur ? J'avais peur d'être chez elle alors qu'elle était entrée chez moi. C'est finalement dans cet *espace intermédiaire* de la recherche et de l'écriture qu'elle a pu prendre place et c'est par le détour du miroir que ce récit a pu s'amorcer. Pour des questions d'ordre éthiques, car le suivi de cette patiente était en cours, je projetais de ne travailler qu'autour de cette scène. Que s'est-il passé là ?

Nous serions ici dans une sorte de confusion des espaces, les limites entre le dedans et le dehors faisant défaut. En quoi l'espace du dehors viendrait-il ici représenter l'espace du dedans ? Dans un premier temps, il y aurait le terrain reçu en héritage du père, mais dont l'espace serait occupé par une prison. Ce que Mme Tortue aurait reçu en héritage symboliserait l'enfermement, l'impossibilité d'entrer et sortir à sa guise. Puis il y avait eu les chambres. Mme Tortue avait fui les deux premières, il lui était insupportable d'être à l'intérieur, seule. Elle laissait portes et fenêtres ouvertes mais même ainsi, l'espace du dedans lui était intenable. Elle semblait avoir pu rester dans la troisième chambre parce que cet espace avait été habité par une femme et un enfant qu'elle avait particulièrement investis et auxquels elle se sentait attachée. Il semblerait qu'il y ait eu là une place pour *Eros*. Mme Tortue avait pu investir les lieux sans que ceux-ci ne soient emplis de ce qu'elle semblait transporter avec elle : *Thanatos*. Mais cette chambre, très vite, était devenue à son tour un lieu qui enferme. Il ne

lui était plus possible d'en sortir sans que l'espace ne soit gardé par une personne vivante. Cette chambre dans laquelle Mme Tortue vivait ressemblait à un univers étrange dans lequel la mort planait. De cette mort, quelque chose semblait m'être adressé. S'il est dit que l'on peut trouver des fantômes dans les placards, avec Mme Tortue, dans mon placard, c'était la plante "crevée" que je retrouvais quand j'ouvrais la porte. N'était-ce pas là, la mort en elle-même ? La deuxième plante qui était morte dans la chambre de Mme Tortue avait été comparée à un arbre généalogique dépouillé, comme si la question de la mort renvoyait à celle de la *transmission*.

S. Quesemand Zucca parle de « *catastrophe de la filiation* » pour décrire, chez les sujets sans domicile fixe qu'elle rencontre, la rupture des liens. Elle parle de « *trous noirs dans la généalogie* » (S. Quesemand Zucca, 2007, p. 116). V. Colin fait quant à elle l'hypothèse que ce qui ferait défaut chez ces personnes serait « *l'impossibilité de pouvoir s'étayer sur la hiérarchisation des générations avec une difficulté à organiser les événements de vie, à concevoir sa place de sujet dans une lignée* » (V. Colin, 2002, p. 552). Elle note l'absence de tiers. « *Dans la clinique S.D.F. le scénario fait place au roman familial qui achoppe à s'édifier, laissant place à des tentatives de construction d'une origine. Dans cette perspective s'inscrivent les répétitions de scènes qui concernent l'origine du sujet souvent lié à la mort de la mère. La scène originale n'est pas organisatrice, elle est mise en acte sur la scène sociale, elle est agie.* » (V. Colin, 2002, p. 556).

Comment parler de la confusion des espaces et de la question des frontières entre le dedans et le dehors sans en passer par la question du corps ? L'intérieur de Mme Tortue, son corps tout autant que son esprit, étaient sans cesse envahis par un extérieur. C'était comme si tout ce qui se passait en elle, toutes ses sensations corporelles, ne pouvaient être analysées, filtrées. C'était comme si son corps ne lui appartenait pas. Quand elle entendait un gargouillis dans son ventre, cela était interprété comme un événement qui arrivait du dehors et qui provoquait une sensation à

l'intérieur. Elle ne pouvait pas penser que son gargouillis aurait pu venir de l'intérieur de son corps, un peu comme si ce corps n'avait été à l'origine de rien. Parfois, elle semblait s'acharner à maîtriser les entrées et sorties, elle se mettait devant le visage des linges pour empêcher les odeurs de pénétrer en elle, elle tentait de se protéger et semblait vouloir s'entraîner à une certaine maîtrise, en fumant des cigarettes sans en avaler la fumée. Mais l'air qu'elle respirait ne trouvait pas la voie de la sortie et restait bloqué à l'intérieur, cet air aurait provoqué de l'aérophagie et aurait participé, à ses dires, au gonflement du corps. En outre, tout ce qu'elle disait pouvait être entendu par la famille qui la persécutait. Elle était nommée la plupart du temps : « la famille Chirac-Muselier ». Le *Chirac* renvoyait à la mère adoptive de Mme Tortue dont l'appareil aurait été possédé par Bernadette alors que dans le « Muselier », j'entendais le musèlement et l'assignation à se taire qui aurait cohabité, chez elle, avec une impossibilité à choisir ce qu'elle disait et à qui elle le disait. Toutes ses paroles pouvaient être entendues, rien de ce qui sortait de sa bouche ne pouvait rester dans l'intimité. Pour P. Aulagnier, c'est contre les conséquences de la perte de la possibilité de penser secrètement que le délire s'organise. Pour cet auteur, « *se préserver le droit et la possibilité de créer des pensées, et plus simplement de penser, exige que l'on s'arroge celui de choisir les pensées que l'on communique et celles-là que l'on garde secrètes : c'est là une condition vitale pour le fonctionnement du Je.* » (P. Aulagnier, 1976, p. 142).

Mme Tortue parlait beaucoup de sa difficulté à uriner et déféquer et dans le même temps elle développait des conduites compulsives. Par moment, elle semblait pouvoir avaler tout ce qui se trouvait à portée de sa bouche, sans pouvoir se maîtriser. Dans le cadre de nos rencontres, elle s'était mise à me faire manger, me faisant avaler gâteaux et madeleines qu'elle ne devait pas manger, m'avait-elle expliqué plus tard. Nous revenons ici sur la question de la confusion des espaces. Dans quelle mesure n'avons-nous pas été dans une forme de confusion de nos espaces corporels ? Elle me faisait avaler ce qu'elle ne pouvait mettre dans son corps

et, en retour, j'éprouvais des angoisses d'avoir été empoisonnée (ce qui n'est pas habituel chez moi), ou au moment d'écrire, j'ai éprouvé des douleurs dans mon corps qui, dans une certaine mesure, n'étaient pas tout à fait mes douleurs. Où se situaient alors les limites ? Nous pourrions penser qu'il existe au moins une limite fixe, une limite qui délimite la question de l'existence et qui est celle de la mort. Pourtant, Mme Tortue semblait avoir été au-delà de cette limite dans son récit concernant l'épisode de l'infarctus. Cette limite ne semblait plus en être une pour elle, c'était comme si elle avait été diffuse à l'intérieur d'elle, constamment présente. Qu'en était-il, pour Mme Tortue, de ce que P. Aulagnier nomme le « *corps pensé* » ? « *Du corps, le Je ne connaît en réalité que la représentation qu'il s'en forge grâce aux pensées par lesquelles il le pense et se pense, illusoirement, comme seul habitant de cet espace.* » (P. Aulagnier, 1976, p. 150). Quels étaient les liens, pour Mme Tortue, entre les espaces du corps, de la chambre et la temporalité ? « Il n'y a pas de passé, pas de futur, il n'y a que chaque seconde » avait-elle dit. P. Aulagnier définit par « *projet identificatoire cette auto-construction continue du Je par le Je, nécessaire pour que cette instance puisse se projeter dans un mouvement temporel, projection dont dépend l'existence même du Je. Accès à la temporalité et accès à une historisation de l'expérimenté vont de pair [...]. Elle décrit dans la psychose] la relation du Je à une temporalité marquée par l'effondrement d'un temps futur au profit d'une mêmeté de l'expérimenté [...]* » (P. Aulagnier, 1976, p. 193). Dans la psychose, le vécu « *sera le nonaccès à l'ordre de la temporalité, l'impossibilité de mesurer et de compter un "temps" dans lequel manque le repère nécessaire pour fixer le point de départ à partir duquel une succession ordonnée pourrait être mise en place.* » (P. Aulagnier, 1975, p. 244).

Un espace pour inscrire

Pourquoi l'épisode du miroir m'a-t-il semblé si important ? Qu'est-il venu figurer ? Qu'avons-nous vu avec cette image dans laquelle nous nous

refléctions toutes deux, côte à côte, habillées de noir ? Dans cette vision, nous serions-nous confondues ? Au départ, je ne voulais pas aller dans sa chambre, ayant peur, sans doute, d'y perdre mes repères, d'être transformée en un objet de son monde. Peu à peu, j'ai laissé faire. Dans quelle mesure n'ai-je pas été prise dans l'angoisse d'avoir été avalée, dévorée ? Elle m'a parfois appelée « ma fille » alors que cette dernière n'apparaissait, dans la bouche de Mme Tortue, que pour avoir été retirée de la « poche du bébé » et dévorée. Pour P. Baligand, « *l'annihilation à l'œuvre dans la psychose implique que la figure du prochain ne fait plus office. C'est le semblable qui prends le dessus, non pas en tant que possibilité d'altérité radicale mais comme pur reflet de soi.* » (P. Baligand, 2013, p. 187). Est-ce de cela dont il était question et qui m'était revenu en pleine face lors de cette rencontre dans le miroir ?

En arrière fond, c'est aussi peut-être de la question de *l'inscription* dont il était ici question. En effet, cette image est venue s'inscrire en moi et dans la scène qui a suivi, c'était à cause d'un numéro qui n'aurait pas été inscrit derrière le ticket que le conflit avait éclaté. Je l'aurais alors traitée de menteuse, c'est-à-dire que j'aurais considéré ses propos comme faux et sans valeurs, des propos qui n'auraient pas mérité d'être entendus et conservés. Cette question de l'inscription m'est apparue dans le rapport à cette écriture. Décrire cette rencontre a été pour le moins laborieux. J'ai été entravée par des douleurs dans mon corps. Il m'a fallu ensuite, et sans cesse, lire et relire et re-relire ce qui venait de s'écrire. Je n'arrivais pas à m'en empêcher et, au lieu d'avancer, passais mon temps à revenir en arrière, à répéter et lire, relire, re-relire..... à voix haute bien sûr, comme si l'enjeu avait été ici celui de l'adresse à un autre, comme s'il fallait que ce soit entendu pour pouvoir continuer, et peut-être même comme si j'avais moi-même à en entendre quelque chose. Peut-on penser que ce processus dans cette écriture aurait été en lien avec ce que me faisait vivre Mme Tortue ? Pour Y. Morhain, « *Nous savons que c'est de la permanence d'un espace-temps fixe et figé que le psychotique tire son identité et c'est cela qu'il ne cesse de répéter. Dans la*

psychose, le sujet crée sans cesse le monde qui lui donne son identité, cependant cette création ne trouve pas d'espace d'inscription [...] le sujet psychotique ne se délimite pas par son histoire, mais par des repères spatiaux, y compris les lieux qui l'enferment ». (Y. Morhain, 2006, p. 120).

Quand nous sommes retournées, Mme Tortue et moi-même, sur le même chemin quelque temps plus tard, nous portions l'une comme l'autre de la couleur. C'est en le remarquant, chez elle, que j'ai réalisé, pour moi, que la présence de la couleur venait marquer un certain écart. Cela me ramène à son récit concernant la couleur qu'elle essayait d'imaginer enfant alors que le monde dans lequel elle vivait, à l'instar de sa poupée, ne semblait fait que de blanc et de noir. Pendant cette balade, elle a cherché à me faire manger une glace. Si cette dernière, que j'avais dans un premier temps associée à la position de l'enfant, venait aussi, peut-être, représenter le miroir du voyage précédent et l'image qui en avait été renvoyée, que fallait-il alors me faire avaler via cette glace ? Peut-on penser qu'il y aurait eu un lien avec la fille dévorée ? Le tableau de F. Goya nous parlerait-il de cette question ? Qui est *Cronos* ?

Le mythe de Cronos

La mythologie grecque, décrite par Hésiode (poète et théologien du VIII^e siècle avant J.-C.) nous parlerait de notre généalogie. « *Au commencement, dit Hésiode, était le Chaos, l'espace immense et ténébreux. Puis apparut Gæa, la terre à la large poitrine, et enfin Eros [...] dont l'action fécondante va désormais présider à la formation des êtres et des choses.* » (F. Guirand, 1937, p. 120). Puis *Gæa* enfanta, entre autre, *Ouranos* : le ciel. De l'union de ces deux derniers, naîtront les *Titans* dont *Cronos*, les *Cyclopes* puis des êtres monstrueux. Mais *Ouranos*, au fil des naissances, enfouissait ses enfants dans les profondeurs de la terre. Cela dura jusqu'à la vengeance, préparée par la mère et accomplie par le fils. *Cronos* émascula le père et libéra ses frères *les Titans*. Il devint le chef et la création se poursuivit. Plus tard, *Cronos* épousa sa sœur *Rhèa* et de cette

union naquirent six enfants dont Zeus. « Mais, soit qu'il redouta, comme un oracle le lui avait, paraît-il, prédit, d'être supplanté par un de ses enfants, soit qu'il eût convenu avec les Titans, ses frères aînés, de n'avoir pas de postérité, Cronos, renouvelant avec une légère variante, le geste odieux de son père Ouranos, engloutissait dans son propre sein chacun de ses enfants qui lui naissaient. » (F. Guirand, 1937, p. 123). Néanmoins, Rhéa put sauver Zeus. Quand ce dernier eut grandi et grâce à un breuvage, il fit vomir par son père ses frères et sœurs et il le supplanta. Il envoya Cronos en exil, aux confins de la terre, plongé dans le sommeil. Puis plus tard, à son tour, pour ne pas être détrôné, Zeus avalera son épouse et l'enfant qui était à naître. Il aura ensuite d'autres épouses et des enfants.

Dans son analyse du mythe, C. Mettra (qui utilise pour nommer Cronos le nom latin *Saturne*) note que les mots employés par Hésiode pour parler d'avant le commencement sont les mots de *vide*, de *rien*, de *chaos*, de *néant*, de *gouffre* et d'*abyme*. Ils renvoient à ce qui n'a pas encore de forme ni d'existence. « On dit de l'abîme qu'il était obscurité [...]. Et de l'abîme naquirent Erèbe (qui désigne les ténèbres, plus tard les enfers) et la nuit. La naissance de la nuit (qualifiée de noir) [...] nous introduit pour la première fois au monde de la couleur. [...] Tout se passe comme si le noir était porteur de toutes les couleurs à venir. L'apparition de la nuit, c'est la manifestation initiale d'un univers appelé à la métamorphose. » (C. Mettra, 1997, p. 25). Pour cet auteur, les enfants dévorés représentent le temps à venir et nous montrent un *Saturne* qui ne cesse de régresser. C'est avec Zeus que l'histoire et la durée pourront s'instaurer alors qu'un temps caché continuera à se déployer. En effet, *Saturne* est relégué loin de l'histoire terrestre. Il « va dissimuler son chagrin dans un territoire qui se situe hors des temps, là où s'arrête l'espace de Zeus. » (C. Mettra, 1997, p. 153). C. Mettra fait de ce personnage une des figures de la mélancolie.

En quoi cette figure de *Cronos* viendrait-elle nous parler de ce qui aurait été en jeu pour Mme Tortue ? Dans quelle mesure aurait-elle été, à l'instar de *Cronos*, enfermée dans un hors lieu, là où le temps des humains,

celui de *Zeus*, n'est pas encore édifié, ce que C. Mettra nomme « *un temps d'avant l'histoire* » ? Cet exil intérieur, dans lequel Mme Tortue aurait été plongée, renverrait donc à la préhistoire, au commencement, à l'archaïque, c'est-à-dire à avant que la forme n'apparaisse et cela aurait trait à la généalogie. En effet, « *le mythe qui veut qu'Ouranos ait empêché ses nombreux enfants de naître en les repoussant au sein de la Terre par une union sexuelle continue dit bien ce fantasme d'empêcher le mouvement de la génération, crime suprême dont Ouranos sera puni dans cette histoire ou ce n'est pas le père qui châtie l'enfant mais l'inverse.* » (S. Mijolla-Mellor, 2005, p. 8). Peut-on penser que le mouvement qui m'a amenée à fabriquer une statue, pensée au départ comme un maestro (celui qui donne le rythme et permet aux différents éléments d'être ensemble) et qui s'est transformé en un monstre venu des profondeurs associé d'emblée à Mme Tortue, peut-on penser que ce mouvement, chez moi, de mise en forme, faisait écho à ce qui m'avait été donné à ressentir suite aux rencontres avec Mme Tortue, à ce qu'elle cherchait à me faire avaler et qui aurait renvoyé à ce temps d'avant la forme ? Ce serait un temps disjoint de l'espace puisque hors-lieu.

Un temps hors-lieu

Dans la scène du miroir, quelque chose s'était figé, l'image me revenait telle qu'elle et me glaçait le sang. Je crois que je ne savais plus tout à fait de quoi, de quand, ni de qui il était question. Cet instant-là serait-il venu me dire quelque chose du monde dans lequel Mme Tortue vivait, un monde dans lequel le rapport entre le temps et l'espace se serait effondré ? Pour J. Bleger, « *le cadre est une institution à l'intérieur des limites de laquelle se produisent certains phénomènes auxquels nous donnons le nom de comportement. [...] toute institution est une partie de la personnalité de l'individu. [...] les institutions fonctionnent toujours à des degrés variés comme délimitation de l'image du corps et comme le noyau de base de l'identité.* » (J. Bleger, 1979, p. 259). Le cadre est ici une constante à l'intérieur duquel le processus a lieu et qui délimite les éléments en lien

avec le temps et l'espace. Avec Mme Tortue, si le cadre de nos rencontres était variable, l'une des constantes était que ces rencontres se produisaient à l'intérieur du bâtiment (cour y compris), bâtiment qui abritait notre institution ; celle-là même qui légitimait ma place, mon rôle, ma fonction. Nous étions sorties en balade et quelque chose du cadre avait éclaté. Était-ce en lien avec ce que J. Bleger nomme le *méta-Moi* (1979) ? Était-ce cela qui avait participé au fait que l'on se confonde ?

Quand le tiers fait défaut

Au départ, c'était la question du tiers qui semblait faire défaut. Ainsi, le chef de service était absent, il ne pouvait fournir les tickets de transports. Ce fait, à l'origine de la scène qui avait marqué la rupture, ne faisait que suivre l'épisode du miroir. Le chef de service était le représentant de notre institution et dans la lettre que Mme Tortue m'avait écrite puis réclamée, elle avait débuté par le fait qu'elle lui en avait parlé. Il semblerait que la présence de ce tiers ait eu un impact particulièrement fort sur Mme Tortue et sur sa possibilité d'être en lien avec moi (ainsi, elle a souvent pensé que ma liberté de venir, ou non, dans sa chambre était entièrement conditionnée par une permission du chef). Plus tard, c'est parce qu'elle venait d'obtenir la possibilité d'une prise en charge, par notre institution, de sa carte de transport qu'elle envisageait de nouveau la possibilité que l'on puisse voyager ensemble. En dehors de sortir pour acheter des bas de contention, cette possibilité du voyage pouvait être entendue comme l'ouverture à la rencontre et à une forme de voyage intérieur.

Lors de notre deuxième sortie, elle m'avait expliqué qu'un psychiatre qui consulte lui-même détruit la clientèle. C'était, dans ce propos, la présence du tiers qui me semblait être attaquée, c'est celui qui viendrait représenter et incarner la fonction *méta*. Dans les premiers temps de ce suivi, j'étais dans une position dans laquelle je me sentais comme assailli, envahie, comme immobilisée, je crois que j'avais peur de bouger quoi que ce soit et m'autorisais peu au mouvement. Il me semble que ma position

avait peu à peu évolué, elle s'était assouplie et cela n'aurait pu se faire sans un travail de supervision. Dans le cadre de ces séances, j'avais beaucoup parlé de Mme Tortue et il me semble que cela m'avait ouvert à une forme de liberté avec elle, m'avait permis de continuer à exister dans la rencontre avec cette femme. Je ne suis pas sûre que les plantes auraient pu devenir un jeu entre elle et moi sans qu'il ne soit là. En effet, si ces plantes pouvaient me ramener à quelque chose d'une folie partagée entre elle et moi, j'étais, sans la présence du tiers, empêtrée dans un échange de plantes mortes et vivantes. J'avais besoin, pour que cela devienne un jeu et pour penser cette rencontre, d'un espace tiers. Il s'est poursuivi, me semble-t-il, dans cette écriture. Alors que je parlais d'elle dans le cadre d'une séance de supervision, j'avais laissé la sensation au superviseur que nous n'étions que deux, Mme Tortue et moi. Ce jour-là, j'avais pu la nommer au moment où j'avais parlé des autres professionnels autour d'elle. Dans cette écriture, ils sont d'ailleurs assez peu présents. Avec Mme Tortue, c'est comme si je m'étais retrouvée, sans cesse, dans une forme de solitude, embarquée et réembarquée et ré-réembarquée dans un mode de relation dans lequel l'autre est absent.

Par ailleurs, l'image du miroir me revenait telle qu'elle, comme figée. Cela me ramène à la position dans laquelle je m'étais ensuite retrouvée dans la chambre de Mme Tortue : immobilisée, enfermée dans la relation, incapable du moindre mouvement dans l'inquiétude de voir ce qui ne me regardait pas. La question du regard apparaît en filigrane. P.-C. Racamier, dans le concept *d'incestualité*, développe les incidences *psychopathologiques* qui peuvent découler de *l'incestuel*. Les psychoses sont pour lui le « *terrain de prédilection de l'incestuel*. » (P.-C. Racamier, 1995, p. 133). Pour cet auteur, *l'incestuel* brouille les limites entre le temps (brouillage des générations) et l'espace (brouillage des limites entre les psychés et les corps). Les questions d'effractions, de transpercement, de regard, d'emprise... y sont intimement liées. Mme Tortue était observée sans cesse par des caméras qui parfois semblaient être à l'intérieur de son

corps. Ce même corps qu'elle cherchait parfois à me montrer alors que je me détournais, dans le même mouvement que celui qui m'interdisait de regarder l'intérieur de la chambre. Dans ce miroir, qu'avait vu Mme Tortue ? Sa famille adoptive, celle qui aurait vécu sur son dos, bénéficiant de ce qui lui aurait été retiré, celle qui aurait conspiré contre elle et à qui Mme Tortue semblait vouer une haine sans limite, haine qui peut-être aurait pu se retourner contre elle ; peut-on penser que c'est de cela dont il aurait pu être question, pour Mme Tortue, dans ce miroir ? Dans l'épisode de la sculpture, ce sont les yeux qui ont été attaqués. Plus tard, il y a eu les deux plantes qui, côte à côte, pouvaient « se regarder ». Il y aurait eu, là, la mère et la fille. Elles ont été coupées et jetées avant d'être soumises au regard de la chef de service. L'espace de médiation, ouvert par les plantes, nous permettait de jouer. Il a été tout simplement éjecté. Avant de ratiboiser les plantes, Mme Tortue m'avait fait peur avec son couteau, je me sentais visée alors que c'était des plantes et de l'espace de jeu qui s'était installé entre nous dont il était question. La tentative d'amener Mme Tortue à les déposer dans un espace intermédiaire fut vaine.

Le récit de la rencontre avec Mme Tortue s'est construit à partir de la scène du miroir qui serait venue figurer, à travers l'espace du reflet, une forme de confusion entre l'intérieur et l'extérieur, entre les deux corps. Avec ce reflet, était-il question d'une haine liée au regard ? Ce moment aurait-il réactivé un fantasme de dévoration, un moment ou l'autre est comme annulé ? Tel Cronos, Mme Tortue se serait-elle enfermée dans un hors lieu, dans un temps d'avant la forme, disjoint de l'espace ? Ce temps, alors, serait déconnecté d'un point d'origine à partir duquel Mme Tortue aurait pu se construire.

Chapitre 8 : L'attaque des organisateurs institutionnels

Quatrième hypothèse : les mécanismes intrapsychiques se répercuteraient aux plans intersubjectif, transsubjectif et social.

Les mécanismes intrapsychiques à l'œuvre, en termes de clivage et de rupture des liens, se répercuteraient sur l'ensemble social, le fonctionnement de déliaison viendrait attaquer les organisateurs institutionnels.

I. Une clinique institutionnelle

Dans le cadre de la première hypothèse, j'ai décrit le chemin jusqu'à l'hôtel pour apporter le pilulier à M. Chapelier. Dans cette chambre d'hôtel, il y avait aussi Saturnin, nous nous étions rencontrés dans le centre d'hébergement d'urgence. Après un passage à l'hôtel et de la même manière que pour M. Chapelier, il est arrivé à la demeure de Mélusine. Il était difficile d'accompagner Saturnin, de garder le lien sans se laisser entraîner dans une sorte de "mélasse". J'étais pour lui, m'a-t-il dit un jour, comme un miroir blanc et c'était une des raisons, peut-être, qui entravait la possibilité de nous parler. Pourtant, nous passions du temps ensemble et il arrivait que l'on puisse se dire des choses importantes, en marchant par exemple. Saturnin, en rentrant d'un rendez-vous auprès d'un médecin, a fait un savant mélange entre l'ensemble des médicaments prescrits et de l'alcool. Il a été retrouvé mort dans sa chambre. J'ai été particulièrement affectée par cette

mort et trop sollicitée au moment des obsèques. À deux reprises, le curé s'est trompé voulant, je ne sais pourquoi, que je sois une proche de Saturnin, sa femme ou sa fille, je ne sais plus. Mort, il a rejoint le même cimetière que Fantine, M. Chapelier et Firmin. En sortant de ces obsèques, un collègue m'a proposé, nous nous approchions de la Toussaint, de revenir au cimetière à cette occasion pour fleurir l'ensemble des tombes. J'ai accepté, proposant que l'on dépose aussi des fleurs pour les résidents décédés et enterrés ailleurs. Ils étaient au nombre de quatre, cela faisait donc en tout huit bouquets à acheter. Mais notre directrice a décidé, nous chercherons ici à comprendre pourquoi, qu'il n'était pas possible d'acheter des fleurs pour ceux qui n'étaient pas enterrés là. La veille de l'expédition, ma collègue a acheté quatre bouquets. Entre le moment où elle les a déposés dans un bureau fermé à clef et le lendemain après-midi, un bouquet s'était volatilisé si bien qu'à notre départ pour le cimetière, alors que nous avions constitué un petit groupe de trois collègues et de quatre résidents et que d'autres résidents restés sur la structure nous avaient demandé de porter leurs pensées pour les personnes décédées, au lieu de huit bouquets pour huit personnes, nous n'en avions plus que trois.

Pourquoi fallait-il, ici, choisir d'entre les morts pour qui nous pouvions mettre une fleur et pour qui nous ne le pouvions pas ? Pourquoi même une fois morts, fallait-il exclure certains de notre démarche ?

1. Sur le chemin du cimetière

Violetta était l'ancienne aide-soignante qui, lors d'une séance du "temps du café", avait fait cesser les récits des anciens combattants par un « ça va, moi aussi j'ai mes morts, j'étais aide-soignante à l'hôpital ! » Cette fois-ci, c'était Violetta qu'il nous fallait accompagner au cimetière. Les obsèques étaient organisées par sa famille. Ce jour-là, je suis arrivée sur notre structure au dernier moment, n'ai participé à aucune préparation, je ne

savais pas où nous allions et en arrivant, j'ai découvert que j'allais, seule, accompagner le groupe de résidents en transports en commun. Puis, une collègue ainsi qu'une bénévole ont décidé de se joindre à nous, elles étaient toutes deux en position de suivre le groupe. Notre directrice, ainsi que la référente sociale de Violetta, partaient en voiture avec deux personnes en difficulté pour marcher. Quelques résidents partaient seuls. Un autre collègue nous rejoignait sur place.

Pendant le temps qui nous restait avant le départ, je souhaitais préparer le chemin mais j'ai été accaparée par la directrice et le chef de service, car une "fin de prise en charge" pour une résidente particulièrement fragile venait d'être prononcée et c'était le moment qui était choisi pour m'en informer. Je souhaitais préparer le trajet et partir avec suffisamment d'avance pour être tranquille. J'avais ressenti, de la part de ma directrice, une certaine moquerie de vouloir partir si tôt alors que j'avais le temps. Elle allait me donner les informations nécessaires pour le trajet et m'a finalement tendu un papier sur lequel était écrit le numéro d'un bus à prendre ainsi que le nom d'un arrêt.

J'avais en charge d'accompagner un groupe de onze personnes pour assister à des obsèques et sans avoir eu le temps de préparer le chemin. Nous nous sommes perdus. Dans cette ville, il y a deux cimetières et quand nous demandions notre chemin aux passants, nous étions envoyés tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Il faisait chaud, le groupe commençait à se distendre et nous passions puis repassions sur les mêmes avenues. Le temps s'écoulait, nous commencions à être en retard, certains s'impatientaient, se fatiguaient et commençaient à me maudire. Plus le temps passait, plus il y avait de distance entre les membres du groupe, moins nous étions sur les mêmes trottoirs, plus les velléités d'échappées commençaient à se faire sentir. Il est arrivé un moment où j'ai réalisé qu'il y avait trois personnes en moins. Je ne les ai pas vus disparaître. C'était un couple ainsi qu'une femme seule : Déméter. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que de continuer à avancer dans l'espoir de les retrouver plus loin. Nous étions, à priori, sur

la bonne piste. Il faisait très chaud et alors que nous étions en train de traverser un pont, Jocelyne, que nous avons déjà croisée dans le cadre du "temps du café", avait choisi le milieu de ce pont pour s'arrêter. Il n'était plus possible d'envisager un seul pas, l'arrêt était net. Le reste du groupe continuait à avancer.

La collègue en voiture avait finalement pu nous localiser. Entre temps, nous avons décidé de nous rassembler sur le pont et d'y rester le temps que la collègue nous charge dans la voiture et, par petits groupes, nous dépose au cimetière. La cérémonie avait commencé mais le collègue qui devait nous retrouver était absent, j'ai appris plus tard qu'il s'était trompé de cimetière (c'était le même que celui qui m'avait proposé de déposer des fleurs à l'occasion de la Toussaint). Les trois personnes échappées n'étaient pas là non plus. À l'écart du groupe rassemblé autour du cercueil, je tentais par téléphone de les joindre. J'ai pu parler au couple, ils étaient arrivés dans le mauvais cimetière et avaient décidé de rentrer. Pour Déméter, pas de nouvelles. Impossible de la joindre. À la fin de la cérémonie, j'ai tenté de partager mon inquiétude avec notre directrice qui m'a fait remarquer que Déméter était grande et qu'elle pouvait se débrouiller.

Au retour, d'autres résidents n'ont pas eu peur de se joindre à nous pour faire le chemin. La directrice aussi a décidé de prendre le bus avec nous mais très vite, elle a bifurqué vers une autre ligne qui la rapprochait de chez elle. Notre groupe, encore une fois, allait se scinder. Nous n'avions plus suffisamment de tickets pour le bus et certains proposaient de marcher. Nous nous sommes donné rendez-vous à la station de métro. J'ai souvenir d'avoir mis un temps infini pour y arriver. Certains n'avaient pas attendu, d'autres avaient décidé d'aller se balader, certains étaient restés là.

Cinq jours plus tard, alors que j'arrivais à la demeure de Mélusine, Déméter m'attendait pour me raconter son chemin. Elle n'avait pas perdu le groupe mais avait décidé d'elle-même de partir seule. Elle avait pensé qu'elle y arriverait mieux ainsi. Elle s'était trompée, elle aussi, de cimetière

et y avait croisé un groupe de personnes bizarrement accoutrées, avec de grandes capes et de larges chapeaux, ils étaient en noir sous le soleil. Elle avait fait un malaise et avait été transportée à l'hôpital pour être auscultée, m'a-t-elle dit, par un pédiatre. Quelques temps plus tard, elle m'a demandé que l'on retourne ensemble sur le chemin de ce cimetière mais je n'ai pas saisi sa demande suffisamment vite ni de la bonne manière. Nous avons invité d'autres personnes à faire le chemin avec nous et le jour choisi, Déméter était absente. J'ai décidé de reporter mais cela n'a jamais eu lieu, Déméter a quitté la structure brutalement.

2. Un fonctionnement d'équipe

A la demeure de Mélusine, un travail d'analyse de la pratique a commencé puis a été interrompu car la dynamique de travail ne convenait pas à une partie de l'équipe. Chaque salarié, ici, était en place d'intervenant social et accompagnait les résidents depuis son poste. C'est la raison pour laquelle le travail d'analyse de la pratique se déroulait avec l'ensemble de l'équipe : travailleurs sociaux, agents d'entretien, agents techniques, maîtresse de maison, agents d'accueil, psychologue. Seuls étaient absents la chef de service et la directrice (puis la deuxième psychologue). Après une longue interruption, l'analyse de la pratique a repris avec une nouvelle intervenante. Pour débiter la première séance, notre directrice était présente et c'est elle qui a énoncé l'une des règles : ce qui se dit dans ce cadre-là ne doit pas se répéter ailleurs. Peu de temps après et lors d'une réunion d'équipe animée par le chef de service, un conflit a éclaté. Pendant la première partie de la réunion, l'ambiance était plus que tendue et deux collègues étaient à deux doigts de se frapper. Ils se sont invités, l'un l'autre, à sortir pour ce faire. À la mi-réunion, je suis partie comme à mon habitude pour être avec les résidents et pendant la deuxième partie de ce temps, m'a-t-on raconté, le conflit s'était envenimé. L'un des collègues avait menacé de lancer son verre sur le second.

A la séance d'analyse de la pratique qui a suivi, l'un des deux protagonistes de ce conflit était absent car en congé maladie. Il est parti très peu de temps après dans un contexte difficile. Dans cette séance, un collègue a souhaité « lancer un pavé dans la mare » et parler de ce conflit. Le groupe était assez calme mais très vite un autre conflit s'est amorcé entre deux autres collègues, deux femmes cette fois-ci. Elles se hurlaient dessus et je n'ai gardé, comme le conflit précédent, aucun souvenir des motifs de discorde. L'une des deux collègues, sous prétexte de répondre au téléphone, est sortie de la pièce à plusieurs reprises et a passé une bonne partie de la fin de séance à l'extérieur, ce qui a un peu arrêté les choses.

Deux semaines plus tard, alors que j'échangeais avec le chef de service qui a été licencié peu de temps après, il m'a expliqué que « des espions » avaient raconté l'ensemble de la séance d'analyse de la pratique à la directrice qui aurait demandé aux collègues de venir s'expliquer autour de ce conflit. Cette image des espions m'a ramenée, alors, à ce que m'avait confié une collègue peu de temps auparavant, l'impression d'avoir sans cesse la directrice derrière elle, la visant avec un fusil et prête à tirer à tout moment. Dans le même ordre d'idée, pendant une séance d'analyse de la pratique, un autre collègue qui est parti quelques mois plus tard a fait remarquer que l'une des manières de s'en sortir était de rester planqué, de ne pas faire de vagues. Il avait comparé la situation au jeu "des taupes", jeu qui consiste à taper sur la tête des animaux qui sortent de terre. Le sentiment exprimé par ma collègue me ramenait à de vieux ressentis. Pendant les premiers temps, j'avais la sensation douloureuse, sans cesse, que je pouvais être éjectée à n'importe quel moment, que je n'avais aucun espace de sécurité et que je pouvais être balayée d'un revers de la main et disparaître sans que personne ne réagisse. J'avais moi-même eu la sensation d'avoir un "flingue" derrière la tête. Peut-on penser que ce ressenti pourrait-être en écho à la problématique des personnes accueillies dans ces structures ?

Les séances d'analyse de la pratique ont continué dans un contexte tendu. Plus tard, l'intervenante les a requalifiées en séances de crise. Pendant ces séances, nous étions rapidement confrontés à des moments de duels entre deux personnes. Dans cette période-là, il est arrivé lors d'une séance qui devenait de plus en plus tendue et alors qu'un conflit s'envenimait entre deux collègues assis l'un à côté de l'autre, que l'intervenante se retrouve debout, essayant de crier plus fort pour les faire taire. Je me suis alors retrouvée en place de me lever et d'aller me mettre entre eux, une main posée sur chacun. Ils se sont arrêtés et l'un des deux collègues, après une ou deux minutes, est sorti. Il a passé la fin de séance à l'extérieur.

D'une manière générale, il n'existait pas, dans ce lieu, de séances d'analyse de la pratique sans entrées et sorties des uns ou des autres. Certains sortaient téléphoner, allaient aux toilettes. Des collègues allaient chercher à boire ou à manger, parfois une même personne pouvait sortir plusieurs fois pendant une même séance. Ceux qui restaient à l'intérieur parfois se hurlaient dessus, parfois se taisaient et, tout de même cela arrivait, se parlaient. Il n'était pas rare que quelqu'un s'endorme pendant la séance. D'autres envoyaient des *S.M.S.* ou lisaient des livres, faisaient des mots croisés sans se préoccuper des remarques de l'intervenante. Mais ces entrées et sorties, ces moments de présence-absence faisaient écho, me semblait-il, au *turn-over* important sur notre structure. L'analyse de la pratique avait lieu tous les mois et l'intervenante nous avait fait remarquer que depuis son arrivée, elle avait dû se présenter à chaque fois car il y avait toujours un nouveau collègue. Dans ce lieu, les départs sont parfois brutaux. Je ne compte pas le nombre de collègues qui sont partis sans même que l'on se dise au revoir. Cet aspect, ici, serait-il venu nous parler du fonctionnement des personnes accueillies ? Mais encore, aurait-il pu renvoyer à une manière de réagir, collectivement, à la violence suscitée par la mort de certains résidents ?

Ces séances d'analyse de la pratique, si elles ne nous permettaient pas toujours d'entreprendre un travail d'élaboration en lien avec nos pratiques professionnelles, et c'est peu de le dire, nous offraient tout de même un temps durant lequel nous nous réunissions. Il y avait, sinon, très peu de réunions d'équipes et d'espaces de régulation de nos pratiques. Si réunion d'équipe il y avait, ce n'était jamais (à mon avis) un espace d'échange, même s'il arrivait que l'on fasse semblant. Les après-coups de ces séances semblaient parfois douloureux et source de clivages. Il arrivait que quelqu'un n'accepte pas ce que l'autre avait dit et décide de ne plus lui parler, ce qui n'était pas très pratique en termes de coordination dans le travail. Parfois, cela avait un impact direct dans le lien aux résidents ou à la directrice car ce qui se disait dans ce cadre-là ne restait jamais là. Certains

collègues faisaient alliance avec certains résidents, les uns pouvant être amis avec les autres. Ainsi, une collègue a commencé à entretenir une relation charnelle avec un résident et quand l'affaire a commencé à se savoir, ce dernier a été exclu de la structure et réorienté vers un centre d'hébergement d'urgence. Comme il refusait de sortir, c'est la police qui est venue forcer sa porte.

Parfois, j'avais la sensation que cet espace d'analyse de la pratique était court-circuité. Au-delà du fait que les résidents risquaient d'apprendre ce qui s'était dit, il me semblait que la posture de notre directrice était quelque peu ambiguë. Ainsi, alors que je défendais, auprès d'elle, l'importance de permettre à la deuxième psychologue (arrivée depuis peu dans les lieux) de participer à ce moment d'équipe, ma directrice a refusé car elle ne souhaitait pas que les deux psychologues soient présentes au même moment. Elle m'a alors dit en substance : « de toute façon, votre analyse de la pratique, vu comme vous tournez en rond... » Mais qui lui avait dit que l'on tournait en rond ? Ne participait-elle pas, elle aussi, à sa manière ? J'ai tenté et échoué à le lui dire. Quelques semaines plus tard, alors que nous étions sur le même thème, celui de permettre à l'ensemble de l'équipe de pouvoir participer à l'analyse de la pratique, elle m'a expliqué que peut-être cela allait s'arrêter ; me rapportant les propos de l'intervenante qui lui aurait dit qu'elle en avait assez, qu'elle ne voyait pas l'intérêt de continuer, qu'elle avait beau reposer le cadre, cela ne servait à rien, qu'il ne s'y passait rien. J'avais pourtant quelques doutes sur le fait que l'intervenante ait dit les choses en ces termes-là et si cela avait été le cas, fallait-il que je l'apprenne ainsi ? A la séance précédente, elle nous avait dit qu'elle ferait un point avec la directrice et j'avais compris qu'elle parlerait de la nécessité d'un espace de réunion d'équipe pour aborder les situations conflictuelles en dehors de l'espace d'analyse de la pratique. De quelle manière, tout en restant hors champ, notre directrice n'était-elle pas en position de garder un certain contrôle ? C'est l'image de la marionnette tenue par des fils qui me venait ici à l'esprit.

Dans cette institution, nous en sommes arrivés à un moment où n'existait plus d'espaces dans lequel l'équipe pouvait échanger sereinement. Cela faisait écho à l'espace du "temps du café" qui était depuis quelques temps déserté. J'étais maintenant seule pour l'animer. Avec la deuxième psychologue de la structure qui intervenait là depuis quelques mois, nous aurions bien adapté notre intervention pour être ensemble les lundis matin, co-animer cet espace de groupe et pouvoir dans le même temps nous ménager un espace d'échange. Mais cela était tout à fait inenvisageable pour notre directrice, les deux psychologues ne pouvant pas être là en même temps. Cela était rédhibitoire. En outre, elle a demandé à la nouvelle collègue de mettre en place un espace de groupe à visée thérapeutique et spécialement créé pour les résidents qui investissaient l'espace de l'accueil et s'alcoolisaient à longueur de journée. J'ai ressenti que l'espace du "temps du café" était totalement dévalorisé et je me demandais parfois si elle ne m'en voulait pas de ne pas arriver à guérir tous ces gens. Le "temps du café", à ce moment-là, était moins investi par les résidents et déserté par l'équipe.

L'une des difficultés était qu'il n'y avait plus d'espaces dédiés pour se parler. Fréquemment, certains membres de l'équipe mangeaient ensemble dans le réfectoire et profitaient de ce moment pour échanger autour de sujets qui auraient dû rester confidentiels. J'étais moi-même régulièrement embarquée et réembarquée là-dedans et me retrouvais parfois à participer à des échanges qui n'avaient pas à se dérouler là. Parfois, des décisions se prenaient dans ces espaces totalement inappropriés, laissant de côté la possibilité du dialogue et de la controverse. C'était parfois comme s'il était question de "petits arrangements entre amis". Les résidents présents pouvaient ainsi être en place d'entendre, en partie, ce qui se disait au sujet d'un autre résident ou au sujet du fonctionnement d'équipe.

Y avait-il encore une confidentialité possible ? L'architecture des lieux n'aidait pas car le bâtiment était très mal isolé au niveau phonique. Ce qui se disait dans un bureau s'entendait, en partie, dans le bureau d'à côté ou

dans le couloir. Mais l'isolation phonique n'avait pas toujours été un problème. C'était depuis quelques temps qu'il fallait sans cesse faire attention à ce qui s'y disait. Il fallait parfois chuchoter car tout pouvait s'entendre et s'interpréter. C'était comme si quelque chose d'un peu malsain pesait dans l'air. Dans ce lieu, je me sentais prise par des enjeux de loyauté. Il me semble que la question du sentiment de confiance vis-à-vis de l'autre était particulièrement mis à mal. Il y aurait eu quelque chose de très confus autour de la parole, de la possibilité de dire. Qui pouvait dire quoi ? Depuis quelle place ? Je me souviens d'une réunion où je donnais mon avis et il m'a été répondu, tout simplement : « vous ne pouvez pas dire ça. ». Il m'a fallu du temps pour réaliser que oui, j'avais le droit de parler à ce moment-là, je pouvais donner mon avis et cela n'était pas du tout déplacé. Mais la question, ici, était de savoir qui pouvait entendre quoi. Un résident, Lounes, était entré en dehors de tout protocole et dans le cadre d'un arrangement. Il devait rester très peu de temps mais plusieurs mois plus tard, il était encore là. Souvent, il se postait dans le couloir entre les bureaux. Il était accusé d'écouter aux portes et posait par ailleurs des problèmes de comportement. Il avait déjà insulté une collègue et il est arrivé que cette dernière, sortant d'un bureau et le trouvant là, m'a-t-on raconté, sans aucun mots, se jette sur lui pour le frapper. Elle continuait alors qu'il était déjà à terre. Cette collègue a été licenciée, elle faisait maintenant partie de ceux à qui je n'avais pas dit au revoir. Il me semble ici qu'une nouvelle limite venait d'être franchie et je me demande s'il y avait un sens à ce que ce soit ce résident-là plus qu'un autre qui ait reçu les coups. Je n'en suis pas sûre.

Parfois, c'était comme s'il y avait une sorte de retournement dans les rapports de places et les positionnements. De plus en plus, j'avais la sensation que l'on s'adressait aux résidents comme s'ils étaient des enfants. En outre, dans les temps de réunion, j'ai moi-même eu la sensation que l'on s'adressait à nous, équipe, comme si nous étions des enfants. L'idée de pouvoir être le bon ou le mauvais élève m'a plus que traversé l'esprit à plusieurs reprises. Dans le cadre d'une séance d'analyse de la pratique, alors

que notre directrice participait et que nous abordions la question de la pertinence de sa présence sur cet espace, nous nous demandions ce qui pourrait se dire en sa présence et ce qui risquerait de devoir être tu. Elle avait alors fait remarquer que de toute façon, elle savait beaucoup de choses. À titre d'exemple, elle nous a expliqué que grâce aux résidents, elle savait qui arrivait en retard dans l'équipe. L'intervenante avait fait remarquer que c'était mettre les résidents à une place bien particulière que d'être ceux qui pouvaient être en mesure de dénoncer les salariés.

Il me semble que cette question d'une confusion dans les rapports de place n'était pas anodine. À la demeure de Mélusine, j'avais eu la sensation d'être légitimée dans ma place et mes fonctions grâce aux résidents et il me semble qu'il y avait là quelque chose qui ne tournait pas rond. Je me suis même sentie protégée grâce aux liens tissés avec certains. Dans ce contexte, il est arrivé qu'un résident me demande si j'avais des crampons sous mes chaussures. C'était ici, me semblait-il, la question de savoir si j'allais pouvoir rester accrochée qui était centrale et qui aurait renvoyé, peut-être, aux modalités de survie après la rupture.

II. Analyse du cas

La parole empêchée

Au moment de rentrer dans l'écriture, cette partie avait été laissée de côté. Je ne pensais plus être à la bonne place pour aborder cette question. Je me sentais prise dans ce fonctionnement et participais à ma manière. Après avoir parlé de ces "scènes" avec mon directeur de recherche ou mon superviseur, elles ont pu s'écrire. Sans cela, je me demande si je ne les aurais pas simplement oubliées. Avec le temps, j'en venais même à douter de mes propres souvenirs. Les questionnements d'ordre éthique sont revenus ici avec force. J'avais comme peur de trahir, transformer et pervertir à mes propres fins. Y avait-il un sens à décrire cela ? Quel en était le but ? Dans les premiers temps de mon inscription en doctorat, j'imaginai partager cette écriture avec les équipes, j'imaginai inviter mes collègues lors de la soutenance. Puis j'ai été prise par le doute alors que c'était aussi cette institution qui finançait mon inscription en thèse. Alors, comment partager avec les équipes mon envie de penser notre fonctionnement ? Par quoi étais-je prise au juste dans ce fonctionnement ? Fallait-il garder le silence ? Fallait-il ne pas se démarquer et accepter l'idée que ça reste "en interne" ? Pourquoi éprouver de la culpabilité à parler ?

A partir d'une pratique clinique auprès d'adolescents présentant une *pathologie des limites*, J.-P. Pinel décrit des sujets qui ne relèvent « *d'aucune structure psychopathologique franche, qui ne peuvent être assimilés clairement ni à un fonctionnement psychotique ni à une structure perverse ou névrotique, [ils] oscillent entre ces différentes formes de pathologies, et deviennent fréquemment des exclus.* » (J.-P. Pinel, 2011, p. 14). Plus loin, il propose que « *lorsque ces jeunes sujets sont accueillis dans un établissement spécialisé, la mise à l'épreuve du contrat narcissique et de la consistance du répondant va devenir l'enjeu de toute rencontre intersubjective. La production de situations limites dans le rapport à l'autre*

et aux autres, et notamment à l'égard des professionnels de l'éducation ou du soin va rejouer sans cesse l'attaque des liens, la fracture généalogique et l'effondrement du répondant incorporé. [...] Les abandons et le bannissement vont se répéter, de manière extrêmement serrée, dans les divers lieux d'accueil ou se trouve l'adolescent. » (J.-P. Pinel, 2011, p. 17). Toujours pour cet auteur, ces adolescents vont recourir à l'agir pour exprimer souffrances et angoisses. Cet *agir*, qui rencontre le *contre-agir* du professionnel, se constitue comme un *script*, un *avant-coup constituant*. Il propose qu'un travail clinique en équipe puisse permettre à ce *script* de devenir une *scène dramatisée*, d'être figurée, mise en récit. Pourtant parfois, « *le script demeure gelé, l'absence du répondant va tendre à se répéter en une forme particulière de scotomisation du contre-agir, répétant celle qui s'est nouée dans le groupe familial. [...] Elle sera toujours à associer à une forme d'Omerta, de mise sous silence du répondant potentiel. [...] Il en résulte la réitération [...] d'une forme d'alliance psychopathique. » (J.-P. Pinel, 2011, p. 18).* Plus tard, il proposera que certaines configurations cliniques puissent générer « *des mécanismes de scindage entre les praticiens* » (J.-P. Pinel, 2014, p. 27) et que des patients puissent effectuer « *un transfert dans le cadre en procédant par retournement à l'actif de ce qui a été vécu au passif. » (J.-P. Pinel, 2014, p. 30).*

En suivant ce chemin, associé à mon vécu contre-transférentiel, que peut-on comprendre des scènes décrites plus haut ? Pour J.-P. Pinel, le travail à plusieurs est nécessaire à la mise en figurabilité du *script* afin de pouvoir accueillir ce qui surgit dans la relation et tente de se dire par l'agir. Ici, et cela fait écho à la partie consacrée au "temps du café", avant de pouvoir écrire il m'a fallu parler et les espaces de parole se sont constitués à l'extérieur de l'institution, à l'extérieur de l'équipe. Dans cette dernière, les espaces de parole me semblaient particulièrement attaqués. Y avait-il un sens à ce que l'équipe, dans le cadre des réunions, ne puisse plus se parler ? Peut-être faudrait-il affiner la question. Y avait-il un sens à ce que l'équipe ne puisse plus parler de l'accompagnement de certains résidents ? Mais nous

avons tout de même une certaine faculté d'adaptation et arrivions à parler de choses et d'autres : de l'organisation de tel évènement, de la machine qu'il fallait réparer, de qui devait faire la vaisselle, restait-il assez de torchons, fallait-il autoriser un ou deux sucres pour les yaourts ? Nous arrivions aussi parfois, et pour certains résidents, à nous liguier et décider que ce dernier devait être exclu de la structure, afin de "poser une sanction" suite à un acte délictueux.

Une impossibilité à faire équipe

Pour ma part, je ressentais dans cette équipe une impossibilité à pouvoir m'appuyer sur l'autre. Comment faire encore confiance ? Quelques temps plus tôt, alors que ma directrice était encore chef de service, nous participions ensemble au "groupe éthique" de notre association. Pendant une période, le thème des échanges était celui de « la vie et la mort en centre d'hébergement ». Dans ce cadre, nous avons constitué un trio. Ma directrice (alors chef de service), un collègue du siège et moi-même nous étions déplacés dans plusieurs établissements pour animer des espaces d'échange autour de ce thème. Le collègue du siège était le même que celui qui avait proposé de fleurir les tombes pour la Toussaint. Il a toujours été présent, quand nous le lui avons demandé, pour nous aider à organiser des obsèques. Dans la scène du chemin vers le cimetière, je m'étais sentie méprisée par ma directrice et même abandonnée. Le fait que le troisième membre du trio ait été lui-même égaré ce jour-là participait à mon sentiment. Mais ce n'était pas seulement de moi dont il était question, il s'agissait aussi de ce que je représentais dans ma place et mes fonctions. J'étais là en place d'accompagner des résidents et c'est dans cette fonction que je me suis sentie être abandonnée ; lâchée. Il arrive que des personnes en position d'accompagner un groupe s'amuse de blagues sur les pourcentages de pertes autorisés. Ce jour-là ce n'était pas une blague, j'avais perdu trois personnes dont une qui, je pense, en a souffert. Comment se fait-il que la possibilité de faire équipe ait été, ici, autant attaquée ?

Dans la description des scènes, je réalise qu'il y est question de collègues et de résidents. Les figures qui émergent sont celles de la directrice et de la personne qui travaille au siège. Les autres ne sont pas vraiment différenciées. Cette indifférenciation, qui transpire dans l'écriture, viendrait-elle signifier quelque chose d'une indifférenciation dans les rapports de place au sein de cette équipe qui se serait elle-même constituée dans une forme d'écho aux problématiques des personnes accueillies ? Pour J.-P. Pinel, « *la déliaison pathologique procède d'une forme de résonance négative entre la pathologie centrale des patients accueillis et les failles latentes de la structure institutionnelle, les manifestations de cette résonance négative se révélant dans une désorganisation du cadre institutionnel homologue à celle des patients accueillis.* » (J.-P. Pinel, 1996, p. 50). Cet auteur propose que « *l'homologie fonctionnelle résulte d'une intoxication de l'appareil institutionnel : la déliaison se transmettant par défaut de détoxication et de butée différenciatrice.* » (J.-P. Pinel, 1996, p. 67). Les *mouvements d'homologie fonctionnelle* vont « *révéler la défaillance de certains organisateurs inconscients du groupement. [...] Il se produit une rupture du contrat d'étayage mutuel.* » (J.-P. Pinel, 1996, p. 67). Dans les scènes décrites plus haut, plusieurs éléments venaient témoigner d'une possible confusion des places et d'une indifférenciation. L'impossibilité, pour ma directrice, de voir les deux psychologues travailler en même temps ne venait-elle pas en dire quelque chose ? Peut-on penser que la confusion était telle que les deux psychologues auraient été perçues comme "mêmes" ? Était-ce pour cela que nous ne pouvions être présentes en simultané ? En outre, certains éléments viendraient témoigner d'une inversion dans les rapports de place : les résidents qui étaient chargés de dénoncer les salariés en retard, la directrice qui énonçait une règle fondamentale dans le cadre de la première séance d'analyse des pratiques (règle qui fut, ainsi, d'emblée pervertie), ou encore la sensation éprouvée dans le cadre des réunions d'avoir été, avec l'équipe, en place d'enfants. Ici, chaque salarié se trouvait en place d'intervenant social. Mais la proximité

qui pouvait exister entre les personnes accueillies et certains salariés (en termes de problématiques) me semblait "meurtrière". Dans cette organisation, chacun, depuis son poste, devait pouvoir accompagner les résidents. Pourtant, une partie des salariés n'avait aucune formation dans le domaine du social. Pour prendre l'exemple des agents d'entretien, ils étaient embauchés sur la base de contrats précaires et très mal payés. C'était des *emplois aidés* qui ne pouvaient pas être renouvelés plus d'une fois. Pourtant, ils avaient en charge, par exemple, d'accompagner certains résidents dans l'entretien de leurs chambres. C'est une tâche qui pouvait, auprès de certains, être particulièrement complexe. Nous aurions peut-être pu arriver à quelque chose en organisant des temps de formation en continue et en interne afin de constituer un étayage, se constituer en équipe, et en permettant à chacun de bénéficier de formes de reconnaissances. Mais cela ne fonctionnait pas et quand il est arrivé que certains collègues, nouvellement arrivés, prennent appui sur l'équipe pour développer une pratique d'accompagnement, ces collègues, de toute façon, une fois ce chemin accompli, devaient partir. Avec la succession des départs et des arrivées je réalisais, pour ma part, qu'il ne m'était pas simple de continuer à investir les nouveaux venus.

Nous pourrions nous demander dans quelle mesure cette organisation ne participait pas aux nombreuses déviances dans les rapports de places et ne contribuait pas à ce que certains collègues se fassent amis ou amants de certains résidents, ou encore leur déclarent la guerre. Cet aspect me renvoie, en outre, à la manière dont j'ai pu moi-même me sentir légitimée dans ma fonction grâce au lien établi avec certains résidents. Cette situation me plaçait dans une configuration dans laquelle les modalités de liens par lesquels je me sentais légitimée étaient particulièrement précaires et déplacés. Il me semble que cela faisait écho à la manière dont je m'étais décrite, dans la partie consacrée au récit de l'accompagnement de M. Chapelier, comme coupée de ma propre équipe. J'avais alors fait le lien

avec l'hypothèse d'un *clivage au Moi*, organisateur dans les modalités du fonctionnement psychique de M. Chapelier.

Qu'est-ce qui, sur la scène de l'institution, et plus précisément dans le fonctionnement de l'équipe, se rejouait de ce qui avait trait au fonctionnement psychique des personnes accueillies ? Dans ce lieu, c'était comme s'il n'y avait plus eu de cadre externe sur lequel s'appuyer. Chacun aurait dû se débrouiller, comme il le pouvait, dans des solutions solipsistes, en participant à certaines alliances, en s'effaçant, en s'absentant. Ainsi, un collègue était tombé dans les escaliers alors qu'il tentait de rattraper un résident puis s'était longtemps absenté à la suite d'arrêts maladies répétés, avant de partir définitivement. Ceux qui restaient dans l'équipe, d'une manière générale, étaient ceux qui pouvaient s'absenter dans le cadre de formations et évoluer dans leurs postes, bénéficiant ainsi, peut-être, d'une forme de reconnaissance. Cela permettait, par ailleurs, d'être dans une certaine dynamique, dans une évolution, et de s'extraire, peut-être, de ce qui pourrait être une angoisse en lien avec l'immobilisme. Pour ma part, il y avait des moments où je me disais simplement qu'il fallait partir. Il me semble que lorsque j'en arrivais à me dire cela, le départ n'avait rien à voir avec un ailleurs, le désir d'autre chose ou l'envie de changer. Quand j'en étais là, il me semble qu'il était simplement question de fuir. Partir pour partir. Comment ne pas associer avec les personnes que l'on accompagnait et qui pour beaucoup, un jour, étaient parties ? Ils avaient parfois coupé les ponts et des années plus tard pouvaient être sans nouvelles de leurs familles même si certains entretenaient des liens précaires avec leurs "proches".

Peut-on faire le lien avec les entrées et sorties des membres de l'équipe dans le cadre des réunions et plus particulièrement pendant les séances d'analyse de la pratique ? La description de ce fonctionnement est venue faire écho à la manière dont j'ai décrit plus haut le dispositif du "temps du café". Peut-on penser que dans ces moments de réunion, l'équipe fonctionnait "en miroir" vis-à-vis des personnes accueillies ? Ici, très clairement, une des manières d'échapper à la situation conflictuelle aurait

consisté à sortir. Peut-on y voir un lien avec la tâche primaire de notre institution ? Pour J.-P. Pinel, « *certaines institutions spécialisées [...] ont à exercer des fonctions limites, à soutenir les interdits du meurtre et de l'inceste aux fondements de la culture et de la subjectivation, auprès de sujets pour qui la limite est l'élément essentiel de la psychopathologie. La clinique met en évidence que lorsque la conflictualité de fond est oblitérée, on assiste à la formation d'un clivage qui constitue une modalité princeps de gestion de la paradoxalité. Ce clivage peut s'avérer fonctionnel [...]. Cependant dans certaines conditions, le clivage va se retourner de manière catastrophique. En effet ce clivage peut susciter une forme de triomphe narcissique de registre mégalomane pour les sujets les plus fixés dans la destructivité.* » (J.-P. Pinel, 2004, p. 147).

Une pensée arrêtée

Dans ce sens, comment se fait-il qu'une figure censée représenter la loi puisse avoir, parfois, autant de latitude à développer des fonctionnements que l'on pourrait qualifier de pervers. Reviennent ici à mon souvenir les paroles du premier intervenant dans le cadre de l'analyse des pratiques. C'était au commencement de notre institution, il n'y avait pas encore de salle de réunion et nous nous retrouvions dans le réfectoire. À plusieurs reprises, il nous avait fait remarquer que dans notre équipe, il n'y avait pas d'expression de la conflictualité. Nous semblions nous entendre à merveille. Pendant les séances, nous apportions à boire et à manger et passions une partie du temps à regarder par les fenêtres pour commenter ce que nous pouvions apercevoir des résidents assis à l'extérieur. Ce premier intervenant avait été remercié. Un peu plus tard, le directeur était parti. Celui-ci était en place de fondateur. Il soutenait, auprès de l'équipe, des valeurs fortes et défendait le projet de pouvoir accueillir et accompagner les personnes les plus fragilisées. La dynamique qu'il soutenait était celle d'une participation des résidents aux prises de décisions. Ce directeur était plein de projets et d'envies mais acceptait en général que ses idées puissent être discutées, il

pouvait entendre une pensée différente et était en mesure de dialoguer. À son départ, la chef de service avait pris le poste de directrice dans une volonté clairement affichée de poursuivre le projet. Il fallait continuer sur la même lancée. Il avait été ensuite reproché à certains nouveaux venus dans l'équipe de ne pas s'être approprié le projet et les valeurs. Mais peu à peu, c'était comme si le projet s'était vidé de son sens. C'était comme si un pan entier ne pouvait plus être interrogé. C'était comme si la profondeur avait laissé la place à l'abyssal, comme si la pensée était devenue fétiche. Pour J.-P. Pinel, « *la fondation s'accompagne donc fréquemment d'un rejet ou d'un clivage associé à un déni originare. Dans cette lignée, l'idéologie fondatrice s'édifie sur l'expulsion d'une partie de la réalité, en référence à un négatif dont le destin va s'avérer décisif dans le devenir des liens institutionnels. La partie rejetée, qui fait office de contre-modèle, peut faire l'objet d'un co-refoulement et réapparaître ultérieurement sous une forme critique, mais traitable par l'ensemble, au prix de quelques réaménagements. À contrario, il peut faire l'objet d'une forclusion et devenir l'analogue d'une crypte, enkystée dans les fondements des liens. Dans ce cas, la violence destructrice et/ou la perversion constitueront les indices électifs du retour des éléments forclos.* » (J.-P. Pinel, 1996, p. 69). Dans quelle mesure, au commencement de cette institution, l'idéologie sous-jacente n'était-elle pas celle du "tous pareil" ? Je ne peux ici m'empêcher d'associer cette idée avec le développement de certaines pratiques autour de la vaisselle. Avec le temps, certains salariés (parmi les plus anciens) s'étaient mis à utiliser leurs propres assiettes et couverts. D'autres semblaient ne jamais utiliser les verres. Certains semblaient ne jamais manger là. Comment ne pas penser au travail de D. Jodelet qui, à propos de la transitivité de la folie, avait écrit que le verre est « *le récipient au fond duquel il restera toujours un résidu, [...] c'est le véhicule redouté de cette matière semblable à la transpiration, également sécrétée par le malade : la salive.* » (D. Jodelet, 1989, p. 325) ? Dans cette institution, l'idée de la contamination était particulièrement prégnante. Ainsi, lors de

congé, j'ai imaginé que, peut-être, j'avais attrapé la tuberculose. Cette pensée pouvait sembler incongrue. Pourtant, à mon retour de congé, j'ai appris qu'une résidente avec qui j'avais passé du temps et qui était à l'hôpital souffrait de cette maladie. Dans le même sens, il m'est parfois arrivé, sortant de ce lieu, de me gratter. Ici, que ce soit pour la tuberculose, les poux ou la gale, je me suis située dans une forme de contagion imaginaire. Pourtant, celle-ci pouvait venir rejoindre la réalité et pour un certain nombre de mes collègues, et pour leur entourage, il a parfois fallu traiter des cas de gale et des invasions de bêtes en tout genre dans leurs propres foyers. Dans quelle mesure cette contamination, possible et réelle, serait-elle venue renforcer l'idée d'une autre contamination, imaginaire, et qui aurait trait à la folie, à l'exclusion, à l'étrangeté ? Y aurait-il des liens possibles entre cet aspect et le "tous pareil" originel ?

La répétition dans et par l'exclusion

En outre, la confusion dans les rapports de place me semble faire écho à la question de la différenciation des espaces. Que peut-on dire à quel endroit ? Comment se fait-il que dans ce lieu, les espaces de réunion, dédiés à la parole, soient devenus si peu investis et comme pervertis ? Pourquoi les espaces de parole étaient-ils, ainsi, comme verrouillés, enclavés ? Comment peut-on en arriver à une situation dans laquelle les uns ou les autres décident qu'ils ne parleront plus ? Les espaces d'échange étaient parfois comme désertés, c'était comme si l'on pouvait y venir tout en s'absentant psychologiquement. Dans ce lieu, nous accueillions des personnes parfois malades ou fragilisés par des années de vie dans la rue. Depuis l'ouverture de ce centre, plusieurs personnes étaient mortes, certaines dans leurs chambres, d'autres à l'hôpital. Il est même arrivé qu'un homme, qui venait d'être exclu de notre structure pour des problèmes de comportement, meure quelques jours plus tard, un peu plus loin, dans la rue, étouffé dans son vomi. Pour notre expédition au cimetière à l'occasion de la Toussaint, il faisait partie de ceux pour lesquels il ne fallait pas déposer de fleurs,

l'exclusion ici se répétant jusque dans la mort. Nous avons tenté de proposer collectivement des espaces de parole et d'échange au moment de chaque décès, et en dehors de ces moments, pour que puissent s'exprimer les affects éprouvés par les salariés comme les résidents, survenant après la mort de ceux qui vivaient là, et qui aurait pu être la mort de ceux qui travaillaient là. Pourtant, quand quelqu'un mourait, c'était comme si cette tentative d'élaboration collective et de soutiens réciproques ne tenait plus, laissant chacun dans une solitude profonde. C'était comme s'il avait fallu, à chaque fois, réinventer un étayage nouveau. Comment faire, alors, pour ne pas s'appuyer uniquement sur une logique de procédures qui, si elle permet une forme de "protection", n'ouvre pas à la possibilité que s'expriment les éprouvés ?

C'était comme si mourir était devenu l'une des manières de partir de ce lieu. Certains résidents étaient là sans possibilité de se projeter ailleurs, à l'exception d'un retour dans une vie à la rue ou du fantasme illusoire de retrouver sa famille. Ils étaient parfois engagés dans une forme d'immobilisme qui laissait à penser qu'ils avaient abandonné leur corps à la mort. Ils le laissaient, peu à peu, être comme grignoté. Parfois ils refusaient de se soigner, c'était souvent l'urgence vitale qui conduisait à l'hôpital. De là, ils pouvaient s'enfuir avec, parfois, l'accord implicite des professionnels hospitaliers. Cela pouvait laisser la sensation qu'ils avaient été abandonnés par le corps médical. Il est arrivé plusieurs fois, après la mort d'un résident, que j'entende se poser la question, de la part de l'équipe ou de certains résidents mal en points : « qui sera le prochain ? ». Dans le cadre d'un travail auprès d'équipes de soins palliatifs, C. Bittolo propose que pour ces équipes confrontées à la question de la perte, « *être présents auprès des mourants et être appelés à investir des personnes qui, d'une manière ou d'une autre, disparaissent, amène inmanquablement ces professionnels à être affectés par la tristesse, le deuil ou les angoisses de mort. La perte s'impose constamment comme un objet à élaborer, dont il faut se préserver et se prémunir pour continuer à travailler. Elle appelle les mouvements*

mélancoliques de chacun, les ratés de l'introjection [...]. L'humeur mélancolique caractérisée par sa douleur corporelle, sa lourdeur, la chape de plomb qui s'abat sur le corps et sur la pensée [est] un équivalent individuel des ambiances lourdes que l'on rencontre dans certaines familles, dans les groupes de patients déprimés ou dans certaines équipes. Ces ambiances témoignent d'une configuration [...] correspondant à ce fantasme que le mourant tente d'emmener avec lui tous les vivants au moment où il va mourir. [...] Cette crainte du "trou noir" qui avale tout ce qui peut y avoir de vivant autour de lui, ou celle du tombeau ouvert ne serait pas tant une dépression primaire, mais plus une dépression mélancolique, comme une bouche béante célébrant infiniment la perte à défaut d'en faire un deuil. » (C. Bittolo, 2013, p. 26).

Dans cette équipe, les départs étaient incessants et s'organisaient souvent sans que ne soit laissée la possibilité de se dire au revoir. Peut-on apercevoir des liens entre mort, départ et exclusion ? Peut-on penser que l'équipe se serait trouvée en place de devoir éprouver ce que serait la précarité ? Dans ce lieu, c'était comme s'il n'y avait plus d'espace de sécurité pour les salariés. Cela faisait suite à plusieurs départs brutaux, dont le licenciement de l'ancien chef de service. Ce départ pouvait être vu comme l'équivalent d'un meurtre symbolique. J'avais à ce moment-là éprouvé une forme de culpabilité à ne pas avoir pu le défendre, à ne pas avoir pu parler, à avoir laissé faire. Depuis lors, je me demandais si l'un des enjeux n'aurait pas consisté à faire "table rase" du passé d'avant ce chef. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que cet évènement, qui était venu délimiter un avant et un après, était une limite trompeuse et que c'était d'un autre passé dont il était question. De quel passé aurait-il fallu faire "table rase" ? Peut-on penser qu'il s'agirait de rejouer la survenue de la mort ?

Dans ce lieu qui accueillait des personnes en situation d'exclusion sociale et de grande précarité, les professionnels en place de les accueillir se trouvaient eux-mêmes en situation de précarité dans le travail et étaient

encadrés par une direction parfois peu respectueuse des lois et des limites. Si l'exclusion, parfois, pourrait être appréhendée comme l'équivalent d'une mort symbolique, ici elle semblait allier violence et sexualité. Le résident frappé par une collègue l'avait traitée de « pute », dans un contexte institutionnel qui suivait l'épisode de la relation charnelle salariée/résident et qui avait abouti à une exclusion quelque peu violente pour laquelle le concours des forces de l'ordre avait été demandé.

A partir de la description d'un fonctionnement d'équipe à la demeure de Mélusine et du récit de scènes liées à des obsèques, nous avons repéré un certain nombre d'aspects qui, s'ils se sont construits dans l'écho des mouvements transférentiels entre le groupe de résidents et celui de salariés, seraient en partie révélateur du fonctionnement psychique des personnes accueillies. Comment ces derniers, peut-être, nous amènent-ils à nous organiser autour d'eux ? Quels conflits inélaborés chez les uns pourraient ressurgir chez les autres ? Quels mécanismes seraient alors en jeu ? Les agirs dans toutes leurs formes : violences entre salariés ou vis-à-vis de résidents, rapprochements sexuels, départs brutaux, attaque des espaces de parole et de pensée, perte de confiance, indifférenciation dans les rapports de place etc., sont apparus avec force dans la description des scènes d'équipe. Nous nous sommes demandés, dans cette institution, si le rapport à la tâche primaire ainsi que le projet de service, organisateurs des liens d'équipe, auraient pu être bouleversés par la survenue de la mort.

Chapitre 9 : Un retour par l'agir

Cinquième hypothèse : l'exclusion originare comme une expérience non symbolisable.

Ce serait une expérience non symbolisable qui se répèterait dans un retour, par l'agir, de cette expérience traumatique passée, la rencontre ne devenant possible qu'en passant, dans un premier temps, par une *relation d'amarrage* (C. Pitici) et des passages à l'acte nous détournant de nos places, de nos fonctions, déplaçant les limites et entraînant quelque chose de l'ordre d'une urgence vitale. Il ne serait pas possible de "jouer" avec.

I. Etude d'un cas littéraire

Pour mettre au travail cette dernière hypothèse, nous nous appuierons sur la rencontre avec un personnage littéraire : M. Meursault dans *L'étranger*, écrit en 1942 par Albert Camus. Au premier abord, ce personnage pourrait sembler éloigné de l'archétype de "l'exclu". Pourtant, de qui, de quoi, est-il étranger ? M. Meursault, personnage principal du roman, sera ici utilisé comme un cas. Il ressemble à un personnage hors du temps, je l'imagine entre deux âges même si, peu de temps avant de mourir, il nous dit être jeune. L'histoire se déroule en Algérie pendant la colonisation française. Tout laisse à penser que M. Meursault est un pied-noir même si nous ne savons rien de son histoire. Nous disposons de très peu d'éléments sur son passé et les projets d'avenir semblent exclus de sa manière de vivre, cela lui est reproché par son patron. Il semble flotter dans une vie que rythment les habitudes et rituels du quotidien sans sembler

trouver de sens aux rites portés par le corps social et venant marquer les étapes d'une vie, tels que mariages ou enterrements. Est-il habité par le désir ? Pour ce qui est du désir charnel qu'il éprouve à l'égard de sa compagne Marie, c'est un désir coupé du sentiment amoureux qui, pour lui, ne veut rien dire. Pour M. Meursault, toutes les vies se valent. Il se satisfait de la sienne et laisse parfois l'impression que les événements de sa propre vie se déroulent à son insu. Il nous décrit son environnement comme s'il en était étranger, comme s'il n'appartenait pas au monde, comme s'il n'éprouvait pas d'affects. Il pense que si sa mère pleurait souvent dans les premiers jours de sa vie asilaire, « *c'était à cause de l'habitude* » (p. 12). Plus tard, elle aurait pleuré si on l'en avait retirée. C'est comme si les sentiments étaient uniquement liés à l'habitude, comme si on pouvait remplacer une attache par une autre, avec comme seule difficulté, celle de devoir se réhabituer. Plus tard, cette question de l'habitude sera reprise par M. Meursault qui proposera à son voisin, éprouvé par la perte de son chien, d'en prendre un autre tout simplement.

Dès l'ouverture du récit, la question du rapport au temps est convoquée : « *Aujourd'hui maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : "Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués."* Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier. » (p. 9). Nous sommes d'emblée aux prises avec une question fondamentale, celle de savoir si nous nous situons aujourd'hui ou hier. La mort actuelle ramène-t-elle au souvenir d'une mort passée ? Si oui, de quelle mort s'agit-il ? M. Meursault ne semble éprouver aucune émotion à la lecture de l'énoncé somme toute assez limpide : l'enterrement aura lieu demain. Pour le moment, cela ne veut rien dire pour lui. Il attend l'enterrement pour officialiser l'évènement, comme si, par ce rite, la morte sera rendue morte aux yeux du corps social, puis « *l'affaire sera classée* » (p. 10), sa vie pourra reprendre son cours.

M. Meursault fera le chemin jusqu'à l'asile de vieillards afin de veiller le corps de sa mère. Dans cette pièce, il est fatigué par « *l'éclat de la*

lumière » (p. 17). Il s'assoupit et au réveil retrouve la pièce « *éclatante de blancheur* » (p. 18), cela permet aux objets de se dessiner avec une « *une pureté blessante pour les yeux* » (p. 18). Dans ce contexte, M. Meursault est frappé par une vision, celle de regards morts au milieu des figures des vieillards qui l'entourent. Il a l'impression que ces personnes sont là pour le juger. Quelle culpabilité porte-t-il à ce moment-là ? Ce thème est redondant puisque dans un premier temps auprès de son patron, et dans un second auprès de Marie, il se justifie de ne pas être coupable au sujet de l'enterrement de sa mère. Pourtant, « *on est toujours un peu fautif* » (p. 33), pense-t-il. Quelle est la nature de la responsabilité qu'il semble alors devoir porter ? Ce qui se joue là, autour du corps de la mère, semble vouloir annoncer la suite : l'éclat de la lumière, l'absence du regard, le jugement qui s'ensuivra. Le thème de la lumière, associé au soleil, se poursuit sur le chemin du cimetière. Ainsi, « *le soleil débordant qui faisait tressaillir le paysage le rendait inhumain et déprimant.* » (p. 27). Sous le soleil, la terre a pris la couleur du sang mais comme le dit l'infirmière : « *"Si on va doucement, on risque une insolation. Mais si on va trop vite, on est en transpiration et dans l'église on attrape un chaud froid." Elle avait raison. Il n'y avait pas d'issue.* » (p. 30). Il y a là, semble-t-il, pour M. Meursault, quelque chose d'insoutenable et de décidé, un peu comme si le passé était en marche.

De retour à son appartement et à ses habitudes, M. Meursault nous dira que « *somme toute, il n'y avait rien de changé.* » (p. 39). C'est comme si la vie pouvait reprendre son cours sans que rien ne se passe en lui. Mais les pleurs de son voisin le ramènent au souvenir de sa mère. Ainsi, dans un premier temps, alors que la mort de cette dernière venait d'être évoquée par son voisin Raymond, M. Meursault semblait éprouver un ébranlement intérieur : « *des profondeurs de la cage d'escalier montait un souffle obscur et humide. Je n'entendais que les coups de mon sang qui bourdonnait à mes oreilles. Je suis resté immobile.* » (p. 53). Ici, alors que M. Meursault se décrit immobile, je l'imagine figé et ce qu'il entend à ce moment-là, de

l'autre côté de la cloison, c'est le gémissement du chien de Salamano, son voisin. Ce dernier entretient une relation que l'on pourrait qualifier d'amour-haine avec ce chien sadisé. À l'époque, Salamano n'était pas heureux avec sa femme et à la mort de celle-ci, se sentant seul, il avait adopté le chien. Avec le temps, le maître et la bête avaient montré une symptomatologie similaire : des croûtes sur la peau, ils se ressemblaient. Dans un second temps, alors que le chien venait de s'enfuir pendant que le maître regardait « *le Roi de l'Évasion* » (p. 62), c'est le maître que M. Meursault entend pleurer de l'autre côté de la cloison, et cela le fait penser à sa mère.

Peu de temps après, M. Meursault nous conte une anecdote : assis dans le café dans lequel il a l'habitude de manger, une femme vient s'asseoir à sa table. Il nous la décrit par ses gestes dont on a du mal à comprendre le sens. « *Des gestes précis d'automates.* » (p. 70). Pourquoi décide-t-il de la suivre dans la rue ? Pourquoi nous parle-t-il d'elle alors même qu'il nous explique qu'une fois perdue, il l'avait oubliée ?

Puis dans le cours d'une conversation, Salamano, éprouvé par la perte de son chien, suppose que M. Meursault doit être particulièrement malheureux depuis la mort de sa mère ; même si le voisinage l'avait mal jugé quand elle avait été placée à l'asile. À la question d'être malheureux, M. Meursault ne répond rien mais pour ce qui est de l'asile, il se justifie : « *elle s'ennuyait toute seule.* » (p. 73). Pourtant, était-elle si seule que cela ? N'était-elle pas avec son fils ?

Le dimanche suivant, M. Meursault se prépare à passer une journée à la plage avec sa compagne Marie et des amis, dont le voisin Raymond. Alors qu'il dit ne pas éprouver de tristesse suite à la mort de sa mère, ne porterait-il pas, tout de même, certains stigmates ? Au matin, il se sent « *tout à fait vide* », il a « *une tête d'enterrement.* » (p. 75). En sortant, le soleil le frappe « *comme une gifle* » (p. 75) alors qu'un peu plus loin dans la journée, arrivé sur la plage, il est « *occupé à éprouver que le soleil [lui] faisait du bien.* » (p. 80). Une fois le repas pris, les amis repartent sur la plage mais,

cette fois-ci, l'éclat du soleil « *sur la mer était insoutenable* » (p. 83), le sable était devenu rouge. Une bagarre s'amorce alors entre Raymond et un homme arabe qui l'aurait suivi jusque-là pour venger sa sœur. D'un côté comme de l'autre, les amis prennent part à la bagarre. Seul M. Meursault semble rester extérieur. Il commente les faits sans entrer dans l'action. Une fois les amis rentrés à l'abri et Raymond soigné de ses blessures, ce dernier décide de repartir sur la plage, M. Meursault le suit. « *Le soleil était maintenant écrasant* » (p. 87). Les quatre hommes se retrouvent sur la plage : ils se regardent, « *il n'y a plus eu que le soleil et ce silence* » (p. 87). À ce moment, Raymond tient un revolver et attend le signal de M. Meursault pour tirer, mais ce dernier propose à Raymond de se battre à main nue. Il prend le revolver mais « *le soleil a glissé dessus [...] tout s'arrêtait ici entre la mer, le sable et le soleil, le double silence de la flûte et de l'eau. J'ai pensé à ce moment qu'on pouvait tirer ou ne pas tirer* » (p. 88), dit-il.

Les choses s'arrêtent là, les deux hommes rentrent, Raymond est calmé mais M. Meursault est resté « *la tête retentissante de soleil* ». En outre, tombe du ciel « *une pluie aveuglante.* » (p. 89). Pour M. Meursault, « *rester ici ou partir, cela revenait au même* » (p. 89). Il retourne sur la plage : « *C'était le même éclatement rouge. Sur le sable, la mer haletait...* » (p. 89) et son front était gonflé sous le soleil. En avançant vers le rocher, alors qu'il se décrit tout en tension, il pense à « *la source fraîche derrière le rocher* » (p. 90), celle qui pourra apaiser son état de tension. Mais arrivé derrière ce rocher, c'est « *le type de Raymond* » qu'il trouve, M. Meursault était « *venu là sans y penser* » (p. 90). À ce moment, « *l'air est enflammé. [...] c'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici.* » (p. 91). Mais le même que quoi ? « *Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancait plus.* » (p. 91). De nouveau, tel qu'au début du récit, quelque chose dans la perception de l'écoulement du temps s'est altéré. À ce moment, M. Meursault sait qu'il peut partir mais « *une plage vibrante de soleil se pressait derrière [lui].* » (p. 91). La réponse à notre dernière question arrive : « *C'était le même soleil que le jour où*

j'avais enterré maman. » (p. 92). Le front toujours gonflé, ressentant une brûlure insupportable, tout vacille quand le soleil se réverbère sur le couteau sorti par l'homme d'en face, « *une épée brulante rongait [ses] cils et fouillait [ses] yeux* ». Tendus, M. Meursault touche « *le ventre poli de la crosse* » (p. 93). C'est par le bruit qu'il comprend : « *j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte et les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût.* » (p. 93).

Sur la plage, les événements qui se sont accélérés ont entraîné une suite macabre. Trouvent-ils comme point de départ les événements qui se sont déroulés quelques jours plus tôt dans la scène du couloir ? A ce moment, Raymond avait défié un agent de police et avait reçu une gifle. Il avait demandé alors à M. Meursault si ce dernier avait attendu qu'il réponde à la gifle de l'agent. C'est comme si quelque chose d'une humiliation était resté impuni. Sur la plage, plus tard, c'est le soleil qui donnera une gifle à M. Meursault. Raymond, lui, recevra un coup de couteau et, un peu plus tard, M. Meursault interviendra pour que Raymond ne tire pas avec son revolver sur les deux hommes. Quand il s'empare de l'arme, il pense « *qu'on pouvait tirer ou ne pas tirer* ». (p. 89). L'emploi du pronom indéfini laisse penser que l'on ne sait plus très bien de qui il s'agit, agit-il par procuration ? Si oui, est-ce pour venger Raymond ou aurait-il à se venger lui-même ? Mais alors de qui, de quoi ?

Suite au crime commis, M. Meursault est interrogé par le juge. Il semble observer ce qui lui arrive de l'extérieur, comme s'il était désincarné. Il n'a toujours pas réalisé qu'aux yeux de la société, il était devenu un criminel. Il n'éprouve pas de regret mais « *un certain ennui* » (p. 107). Rapidement, des liens sont établis entre « *son affaire* » et son « *insensibilité le jour de l'enterrement.* » (p. 99). Avait-il éprouvé de la peine ce jour-là ? Il se souvient qu'à cause de la fatigue, il ne se rendait pas compte de ce qui se passait et puis cette question avait peu de sens, car « *tous les êtres sains*

avaient plus ou moins souhaité la mort de ceux qu'ils aimaient. » (p. 100). Mais que se passe-t-il quand le fantasma vient rejoindre la réalité ?

Quand il retrace la journée du meurtre, les éléments qu'il met en avant sont : « *Raymond, la plage, le bain, la querelle, encore la plage, la petite source, le soleil et les cinq coups de revolver* » (p. 103). À aucun moment l'homme tué n'est évoqué, il reste une ombre et devient « *un corps étendu* » (p. 103). Puis le juge lui demande : « *pourquoi avez-vous attendu entre le premier et le second coup ?* » (p. 104). À cette question, M. Meursault se souvient de la plage rouge et de la brûlure du soleil sur le front. À cet instant précis, entre le premier et le second coup, ce soleil qui brûle, est-ce le même soleil que le jour de l'enterrement ? Ce soleil-là ne renvoyait-il pas déjà à une brûlure plus ancienne ?

Dans sa cellule, au fil du temps, nous voyons M. Meursault évoluer. Au début, il attendait que des événements se produisent, mais à partir du jour où il a su que Marie ne pourrait plus le visiter, alors qu'elle était la dernière à venir, la cellule devint son espace, il n'y avait plus de liens possibles avec l'extérieur, il pouvait se sentir chez lui. Dans son univers carcéral, la figure d'une mère et de son fils émergea d'un parloir bruyant dont « *le seul îlot de silence était à côté de moi dans ce petit jeune homme et cette vieille qui se regardaient.* » (p. 116). Un peu plus tard, dans ce qu'il décrit de son existence, faite aujourd'hui d'une vie d'attente et sans aucun espoir ni aucune liberté, sa mère est de nouveau convoquée: « *c'était une idée de maman et elle le répétait souvent, qu'on finissait par s'habituer à tout.* » (p. 118). M. Meursault ne se sent pas malheureux dans cette cellule, la question est simplement celle de « *tuer le temps* » (p. 120). Il a fini par ne plus s'ennuyer quand il a appris à se souvenir. Est-ce à dire qu'il n'avait pas, jusque-là, accès au souvenir ? Il envisage maintenant la possibilité de vivre au présent en investissant uniquement le passé : « *J'ai compris alors qu'un homme qui n'aurait vécu qu'un seul jour pourrait sans peine vivre cent ans dans une prison. Il aurait assez de souvenirs pour ne pas s'ennuyer.* » (p. 121).

Ses journées sont maintenant occupées par les souvenirs, les repas, les besoins naturels et le sommeil qui prend la majorité du temps. Mais un nouvel élément vient le distraire : l'histoire d'un fait divers. Elle est inscrite sur un morceau de journal qu'il trouve dans sa cellule. Elle relate l'histoire d'un homme parti faire fortune et qui revient dans son village au bout de vingt-cinq ans, accompagné d'une femme et d'un enfant. Il cherche alors à surprendre sa mère et sa sœur (qui ne le reconnaissent pas) en réservant une chambre dans l'hôtel qu'elles tiennent. Il montre son argent et les deux femmes l'assassinent à coups de marteau. C'est le lendemain qu'elles comprennent leur méprise et se suicident. M. Meursault va lire cette histoire macabre « *des milliers de fois* » pour en conclure que « *d'un côté elle était invraisemblable. D'un autre, elle était naturelle. De toute façon je trouvais que le voyageur l'avait un peu mérité et qu'il ne faut jamais jouer.* » (p. 123). A-t-il trouvé cette coupure de journal dans sa cellule ou a-t-il pu s'en souvenir depuis cette même cellule ? Plus haut, il nous avait confié qu'il aimait collecter les choses qui l'amusaient dans les journaux. Cette histoire, il l'appelle maintenant : « *mon fait divers* » (p. 123). Qu'est-ce qui pourrait bien lui appartenir dans cette histoire ? Qu'est-ce qui est naturel ? Est-ce le meurtre de l'autre sans savoir qui il est ? Est-ce de se tromper de cible ? En quoi ce fait-divers vient-il faire écho à sa propre histoire ? Que veut-il dire par : il ne faut jamais jouer ?

Dans cette cellule, M. Meursault perçoit le temps et son écoulement d'une manière nouvelle : « *je n'avais pas compris à quel point les jours pouvaient être à la fois longs et courts. Longs à vivre sans doute, mais tellement distendus qu'ils finissaient par déborder les uns sur les autres. Ils y perdaient leurs noms. Les mots hier ou demain étaient les seuls qui gardaient un sens pour moi. Lorsqu'un jour, le gardien m'a dit que j'étais là depuis cinq mois, je l'ai cru mais je ne l'ai pas compris. Pour moi c'était sans cesse le même jour qui déferlait dans ma cellule et la même tâche que je poursuivais.* » (p. 123). Ici, si les mots hier et demain gardent un sens, c'est pourtant sans cesse le même jour qui se répète. Comment hier peut-il

être investi comme du passé s'il est le même qu'aujourd'hui ? Qu'est-ce que le passé pour M. Meursault ? Ainsi, quand le procureur lui reproche de ne pas avoir exprimé de regrets, M. Meursault pense pour lui-même : « *je n'avais jamais pu regretter vraiment quelque chose. J'étais toujours pris par ce qui allait arriver, par aujourd'hui ou par demain.* » (p. 153). Jusque-là, comment M. Meursault pouvait-il faire avec les souvenirs ? Aujourd'hui, dans la solitude de sa cellule, il semble vouloir affirmer qu'il serait possible de vivre grâce au souvenir d'une seule journée. Mais laquelle ?

Cette réflexion se poursuit par la description de son regard envers sa propre image : « *je me suis regardé dans ma gamelle de fer. Il m'a semblé que mon image restait sérieuse alors même que j'essayais de lui sourire. Je l'ai agitée devant moi. J'ai souri et elle a gardé le même air sévère et triste.* » (p. 124). Ici, M. Meursault nous décrit une certaine dissonance entre son état émotionnel et celui qui lui est reflété par la gamelle. Alors qu'il nous parlait du souvenir, il est difficile, ici, de ne pas l'associer à la résurgence d'une expérience ancienne. Peu de temps après, il regarde de nouveau le reflet de son image, celle-ci est toujours sérieuse. Mais cette fois, déclare-t-il : « *quoi de plus étonnant puisque, à ce moment, je l'étais aussi ?* » (p. 124). Le reflet colle maintenant à l'identique ; n'est-il possible de se retrouver que dans la tristesse ? En même temps qu'il constate une correspondance entre le reflet de son image et l'état émotionnel dans lequel il se trouve, « *pour la première fois depuis des mois* » (p. 124), M. Meursault entend et reconnaît le son de sa voix : « *J'ai compris que pendant tout ce temps, j'avais parlé seul.* » (p. 124). Cela le ramène à sa conclusion suite aux propos de l'infirmière : « *Non, il n'y avait pas d'issue et personne ne peut imaginer ce que sont les soirs dans les prisons.* » (p. 124). De quelle prison parle-t-il ?

Le procès s'ouvrira avec, au dehors, « *tout le plein du soleil* » (p. 125). M. Meursault nous décrit ce rassemblement comme s'il n'était pas vraiment concerné. Cela l'intéresse, nous dit-il, même s'il se sent un peu de trop. Il regarde ceux qui le regardent et ne distingue aucun visage, jusqu'à

éprouver la sensation que l'autre, c'est lui en train de se regarder, comme s'il était sorti de son corps, comme si ce n'était pas de lui dont il était question. Il est même agacé de devoir décliner son identité mais reconnaît qu' « *il serait trop grave de juger un homme pour un autre.* » (p. 132). Est-il en mesure de se reconnaître et de faire des liens entre ses actes et ses pensées ?

Dès l'ouverture du procès, les débats se centrent sur les liens entre M. Meursault et sa mère, sur son attitude et son insensibilité le jour de l'enterrement. Les journalistes très présents sont particulièrement intéressés par deux affaires : celle d'un parricide et celle qui nous occupe et qui se transforme en procès pour abandon voire meurtre supposé d'une mère. À la question de l'avocat : « *Enfin, est-il accusé d'avoir enterré sa mère ou d'avoir tué un homme ?* », le procureur répond : « *Oui [...] j'accuse cet homme d'avoir enterré sa mère avec un cœur de criminel.* » (p. 146). Les raisons latentes sont ainsi clairement annoncées et l'avocat résume les débats ainsi : « *Voilà l'image de ce procès. Tout est vrai et rien n'est vrai !* » (p. 139). Comment interpréter cette dernière phrase ? Peut-on penser que ce qui est jugé ici ne relève pas de la véracité des faits ? Alors que M. Meursault veut intervenir, il est prié de se taire : « *on avait l'air de traiter cette affaire en dehors de moi.* » (p. 149). Peu à peu, c'est comme si la cour s'adressait à une part de lui aujourd'hui absente. Le procureur lui reproche son insensibilité et, pour lui, « *un homme qui tuait moralement sa mère se retranchait de la société des hommes au même titre que celui qui portait une main meurtrière sur l'auteur de ses jours.* » (p. 154). Tuer en pensée reviendrait ici à préméditer les actes. Penser, fantasmer serait-il alors égal à agir ? C'est donc pour le monstrueux qu'implique un parricide ou un matricide, aux yeux du procureur, que ce dernier demande, à l'encontre de M. Meursault, la peine capitale.

Quand ce dernier essaye de se défendre et de revenir à son crime, il ne peut rien expliquer, il dénonce le soleil. Son avocat essaye de prendre sa défense en utilisant la première personne du singulier mais M. Meursault ne

voit là qu'une tentative de plus pour l'éloigner de sa parole, lui retirer la possibilité de s'éprouver comme « je », le « réduire à zéro » (p. 157). Il ne lui reste plus alors, comme il semble savoir si bien le faire, qu'à s'extraire de la situation : « *A la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires, pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus* » (p. 158). Ainsi, ce qui peut encore lui parvenir du dehors, c'est le bruit d'un marchand de glace ; cette même glace qui, quand elle n'est pas mangée, permet de se regarder.

Condamné à mort, il souhaite encore savoir « *si l'inévitable peut avoir une issue* » (p. 163). Cela fait pourtant bien longtemps que nous avons été prévenus par l'infirmière. Alors, pour la première fois, M. Meursault nous parle de son père. Il ne l'a pas connu et sa mère racontait qu'il avait été « *voir exécuter un assassin.* » (p. 166). Cela l'avait rendu malade, il avait vomi et cette idée provoquait, chez le fils, un certain dégoût. Mais à l'approche de sa propre exécution, il lui semble maintenant que « *rien n'était plus important qu'une exécution capitale et que, en somme, c'était la seule chose vraiment intéressante pour un homme.* » (p. 166). Voudrait-il aujourd'hui, comme son père, assister à une exécution ? Peut-il maintenant s'identifier à lui ? Voudrait-il avoir été à sa place ?

M. Meursault peut-il penser à un être aimé sans s'y projeter entièrement ? Ainsi, alors que lui-même va mourir, une pensée pour Marie l'amène à l'imaginer morte : « *morte elle ne m'intéressait plus. Je trouvais cela normal comme je comprenais très bien que les gens m'oublient après ma mort.* » (p. 173). De nouveau, aucune place n'est laissée à la possibilité du souvenir.

A la fin, dans sa conversation avec l'aumônier, c'est comme si M. Meursault s'était incarné alors même qu'il tente d'appriivoiser l'idée de la mort. Les deux hommes jouent à se regarder et M. Meursault lui criera que, s'il devait se souhaiter une autre vie, ce serait : « *une vie où je pourrais me*

souvenir de celle-ci. » (p. 179). Avant de nous quitter, M. Meursault nous dira : « *Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.* » (p. 184). La seule possibilité de reconnaissance se trouverait-elle maintenant dans le rejet et dans la haine ?

II. Analyse du cas

La scène du meurtre

Comment pouvons-nous comprendre la *scène* du meurtre dans *L'étranger* ? Nous avons décrit M. Meursault comme un personnage hors du temps, flottant. Après plusieurs lectures de ce roman, j'avais commencé l'écriture en le nommant le narrateur, et sans avoir réalisé qu'il avait un nom. C'est en m'ouvrant à d'autres ouvrages traitant de *L'étranger* que j'ai découvert qu'il était appelé Meursault. Ce nom de famille est aussi celui de sa mère. À plusieurs reprises, il est appelé Monsieur Meursault ou Meursault mais nous ne connaissons pas son prénom. Ici, il sera nommé M. Meursault. Est-ce là l'un des effets de la rencontre avec ce personnage si peu incarné ? Comment est-il inscrit dans son monde ? M. Meursault vit dans une Algérie colonisée, un pays peut-être en lui-même coupé en deux, et nous ne savons rien de ses opinions politiques. Il ne semble pas donner d'importance à la vie culturelle. S'interroge-t-il sur sa place, son histoire ? Rien n'est moins sûr. Il semble être resté attaché au discours de sa mère et l'avoir fait sien sans aucune transformation. Comme elle, il pense que l'on finit par s'habituer à tout. Du père, nous en savons peu, si ce n'est une scène rapportée par la mère et concernant l'exécution capitale, ainsi que l'envie de M. Meursault, lors de son procès, d'embrasser un homme pour la première fois, ce qui laisse à penser qu'un tel désir n'a jamais été éprouvé pour son père. Coupé des souvenirs, il vit sans projet dans un temps qui semble tourner sur lui-même et cela jusqu'à la scène du meurtre. Qu'est-elle venue réactiver ?

Comment appréhender cet acte criminel ? Pour R. Roussillon, l'acte renverrait au registre de l'actuel. Dans la lignée de S. Freud et de sa théorisation concernant la *compulsion de répétition*, R. Roussillon développe l'idée que « *ce qui est en reste dans l'intégration psychique [...] tend à être réactualisé au fur et à mesure que les défenses mises en place*

contre son retour intempestif se relâchent. » Il s'interroge sur le devenir des expériences archaïques « *qui n'ont pu être intégrées dans les formes primitives de langage.* » (R. Roussillon, 2014, p. 1633). Pour cet auteur, corps et acte sont « *porteurs de messages. [... ils sont] une tentative de mise en forme et en message d'expériences subjectives primitives précédant l'apparition et l'organisation du langage verbal.* » (R. Roussillon, 2006b, p. 36). Il propose que le corps puisse dire, mettre en scène, à l'adresse d'un spectateur, « *représentant externalisé du moi* », ce que le sujet ne peut dire. Ainsi, toujours pour R. Roussillon, « *les sujets en proie à des formes de souffrance narcissique-identitaire en lien avec des traumatismes précoces, vont utiliser ces différents registres d'expressivité [corps, soma, motricité, acte] pour tenter de communiquer et faire reconnaître ceux-ci et ceci de manière centrale dans leur économie psychique.* » (R. Roussillon, 2006b, p. 39). Ainsi, dans ce qu'il nomme *L'Acte-expérience*, « *l'agir transférentiel peut être alors considéré comme une manière de rendre présentes et de déployer des expériences infantiles et archaïques peu ou insuffisamment vécues en leur temps pour qu'une symbolisation complète puisse s'accomplir. L'agir et l'externalisation sont alors comparables à l'expérience du jeu qui doit être réellement joué pour prendre toute sa valeur.* » (R. Roussillon, 1991, p. 171). Le retour par l'agir des expériences traumatiques passées serait alors, parfois, la seule manière de parler de ce passé. Pour en revenir à la *scène* du meurtre et selon ces considérations théoriques, que pourrait-elle venir figurer et nous apprendre du fonctionnement psychique de M. Meursault ? Peut-on penser, comme nous le propose R. Roussillon, que l'enjeu dans cette *scène* de meurtre soit de figurer un traumatisme précoce dans une visée de « *liaison signifiante* » ?

Pour F. Mathieu, « *ce qui ne parvient pas à se constituer comme scène interne, [...] se retourne dans l'extériorité, de façon crue et dans l'attente d'une reliaison de la part de l'objet.* » (F. Mathieu, 2011, p. 263). La *scène* est ici à différencier du scénario, elle est une ouverture à l'autre. « *Le sujet montre sa souffrance, étale les éléments historiques qui lui*

échappent. C'est une tentative pour trouver un écho de ses éprouvés et de sa détresse chez autrui, de rétablir une fonction miroir mais aussi de contraindre les professionnels à prendre soin de lui. » (F. Mathieu, 2011, p. 116). Dans le même sens, pour B. Duez et V. Colin, « *dans la clinique S.D.F., le désétayage des groupes internes qui se transfère dans l'environnement est l'indice d'une forme de construction traumatique qui tente de diffracter l'intensité de l'excitation pulsionnelle sur des personnages ou éléments différents de l'environnement psychique pour la rendre supportable. Le sujet est alors en quête d'une scène en vue d'un réétayage des groupes internes. »* (V. Colin, B. Duez, 2008, p. 77).

Avant le meurtre, M. Meursault semble flotter, nous laissant la sensation d'être comme hors du temps. D'emblée, la première phrase nous plonge dans l'ambiguïté de sa temporalité : « *Aujourd'hui maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas.* » L'analyse de A. de Pichon Rivière et W. Baranger propose que « *la perte de la notion du temps [soit] évidente dès le début du roman et [qu'] elle se lie à la perte de la mère.* » (A. de Pichon Rivière, W. Baranger, 1959, p. 412). Ces auteurs vont développer l'idée que « *Meursault ne peut pas vivre le deuil de sa mère parce qu'il sent qu'il l'a tuée.* » (A. de Pichon Rivière, W. Baranger, 1959, p. 417). S'était établie entre eux une relation sadique renvoyant à celle de Salamano et de son chien et la relation de M. Meursault à Marie était une « *tentative d'élaborer la perte de la mère. Elle échoue, et sa relation avec Marie à les caractéristiques d'une défense maniaque.* » (A. de Pichon Rivière, W. Baranger, 1959, p. 413). Ces auteurs analysent les liens entre M. Meursault et les autres personnages du roman pour nous dresser le portrait d'un homme pour lequel des mécanismes schizo-paranoïdes ont fait échouer le travail de deuil.

Un deuil empêché ?

Mais pour en revenir à la scène du meurtre, que peut-elle nous apprendre ? Dans cette journée qui commence, M. Meursault se sent vide.

C'est comme s'il était sans affects éprouvés. La « *tête d'enterrement* » laisse entendre que ce vide ressenti est en lien avec la mort de sa mère et que quelque chose est resté collé là, il en porte les stigmates. Mais est-ce de la mort "d'aujourd'hui" ou d'une mort "d'hier" dont il serait ici question ? Si l'expression de sa culpabilité laisse penser, comme nous le suggère A. de Pichon Rivière et W. Baranger, que M. Meursault sent qu'il a tué sa mère, la question de savoir depuis quand reste entière. Lors de cette macabre journée, c'est par la description des éléments extérieurs que l'on appréhende ce qui se passe en lui. Le soleil le frappe comme une gifle et fait écho à la gifle reçue par un Raymond humilié dans la scène du couloir et qui semblait devoir attendre une réponse. L'emploi du pronom indéfini, « *on pouvait tirer* » laisse ici penser que les deux personnages se confondent. Qu'est-ce que la gifle du soleil viendrait-elle, ici, réactiver ? L'éclat du soleil sur la mer devient maintenant insoutenable. Le regard ne peut soutenir cette lumière qui se reflète sur la mer (que nous pouvons entendre mère). Le sable est devenu rouge, il a pris la couleur du sang, exactement comme la terre recouvrant la bière le jour de l'enterrement. La bagarre qui éclate alors laisse M. Meursault à l'extérieur, comme s'il était étranger au conflit qui éclate sous ses yeux. Le premier temps des événements semble ainsi se passer sans lui. Dans un second temps, alors qu'il suit Raymond, revenu sur la plage, et qu'ils retrouvent « *leurs hommes* », c'est comme si M. Meursault était en proie à une bagarre intérieure dont les personnages ici présents (sur cette plage) n'en seraient que les échos. Dans sa bagarre à lui, les personnages principaux sont le Soleil et le Silence. Le soleil fait le lien avec la mort de la mère. Mais le silence, que fait-il là ? Dans un troisième temps, M. Meursault repart seul sur la plage et c'est le soleil qui retentit dans sa tête. C'est comme s'il était sans alternative possible puisque le choix de partir ou de rester revient au même. L'état de tension décrit, alors que M. Meursault avance vers l'homme qu'il va tuer, pourrait avoir quelques analogies avec l'état de tension d'un nourrisson aux prises avec une détresse impensable. Dans cet univers, sur cette plage, le front est gonflé sous le

soleil et la mer halète. Il est difficile de ne pas entendre la mère qui allaite. Le front gonflé tout autant que le rocher cachant la source font penser au sein gonflé de lait. Les actes sont maintenant dictés par la pensée de retrouver « *la source fraîche derrière le rocher. J'avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil [...]* », nous dit-il. Il y aurait ici à faire taire le silence tout autant qu'à fuir le soleil en lien avec l'enterrement de la mère. À ce moment-là, l'écoulement du temps semble s'être arrêté, le temps est figé. C'est le reflet du soleil sur le couteau de l'homme qui précipite les événements alors que la crosse du revolver est devenue un ventre. M. Meursault est aveuglé par un « *rideau de larmes et de sel* ». Ainsi, son regard est empêché. Pour M. Ravit et R. Roussillon, chez les patients criminels, « *le champ visuel servirait de dépôt à ce qui ne peut être modulé de manière intrapsychique par le principe de satisfaction conduisant normalement la transformation de l'expérience subjective. [...]* L'éblouissement du champ visuel s'offre comme lieu du pouvoir d'attraction et de jonction entre la réalité perceptive et des éléments hallucinatoires anciens issus d'expériences traumatiques figées et non subjectivées. » (M. Ravit, R. Roussillon, 2012, p. 1038). Mais ici, dans cet acte criminel, sur cette plage, M. Meursault ne tire pas, c'est la gâchette qui cède. C'est ici au passif que cet événement semble se dérouler pour lui. Le bruit le ramène à la réalité de cette plage et le silence qu'il fallait faire taire devient celui « *d'une plage ou j'avais été heureux* ». Cette dernière remarque introduit un double statut du silence. M. Meursault, dans un second temps, tire plusieurs fois sur un corps qui ne semble avoir aucune consistance. Les balles s'y enfoncent et nous pourrions nous demander si les quatre coups ne sont pas une tentative d'éprouver la résistance de ce corps. Cela semble échouer, le corps ne répond plus, l'homme qui vient d'être tué ressemble à une ombre. À qui appartient cette ombre ?

Dans le récit de cette scène de meurtre, la sensorialité est décrite avec beaucoup de détails. M. Ravit et R. Roussillon proposent que « *l'image traumatique du crime [fasse] coïncider, en les fixant, les traces mnésiques*

perceptives inconscientes de l'expérience traumatique réinvestie hallucinatoirement [...] avec des données perceptives crues d'une scène macabre d'horreur inaltérable. Il faut entendre ici que cette image qui exerce un pouvoir de fascination tente de jouer le rôle d'un miroir autosubjectif prenant la place du travail réflexif inopérant. [...] La scène saisie et immobilisée représente la seule issue d'un état traumatique. » (M. Ravit, R. Roussillon, 2012, p. 1045). Toujours pour R. Roussillon, « *c'est sans doute l'un des signes du talent de Camus que d'avoir introduit le petit détail du couteau qui brille dans le déclenchement de l'acte meurtrier de l'étranger. Ce couteau qui brille se présente, dans la clinique du texte, mais aussi à la lumière de ce que les analystes des gestes meurtriers révèlent de manière très fréquente, comme un moment ouvrant à un retour hallucinatoire d'un pan du passé non intégré.* » (R. Roussillon, 2015, p. 1192).

Comment peut-on, à la lumière de cette scène de meurtre, appréhender le fonctionnement psychique de M. Meursault, apercevoir quelque chose de sa construction identitaire ? Ce qui se rejoue, ici, c'est une scène en plusieurs actes. Les événements débutent par un M. Meursault passif. À un premier niveau, au début de la bagarre, il assiste de l'extérieur aux événements. Dans un second temps, alors qu'il ne semble plus maître de lui-même, c'est comme s'il devait répondre aux exigences du Soleil, ce même Soleil qui renvoie à la mère morte et qui le pousse au crime. Enfin, de manière plus resserrée, au moment de l'acte, c'est la gâchette qui cède. C'est dans un second temps que M. Meursault prend part, comme s'il fallait éprouver le répondant de ce corps devenu l'ombre de l'objet. Le temps est ici arrêté, c'est bien dans un ailleurs, dans un autre temps, qu'il faut chercher le sens de cet acte. Il renverrait à une expérience traumatique ancienne. La métaphore de la source fraîche, entre autres, nous entraîne sur ce chemin. Mais qu'en dira M. Meursault ?

Interrogé par le juge, il accuse le soleil. Il ne semble pas avoir perçu l'ampleur du drame et n'éprouve aucun regret, l'homme tué est absent du

récit, il n'est rien d'autre qu'un corps étendu. Dans son univers carcéral, le silence revient sous la forme d'un îlot constitué d'un jeune homme et d'une vieille femme qui se regardent et qui nous ramènent au couple M. Meursault-mère. Ce silence fait-il référence à celui de la plage ? Celui-ci était double, c'était le silence « *de la flûte et de l'eau* », un silence quelque peu bruyant voire assourdissant. La flûte renvoie à la musique qui venait de l'homme tué alors que l'eau semble renvoyer au murmure de la mer. Le bruit des détonations provoque une rupture dans ce silence, qui se voulait être aussi celui d'un temps dans lequel M. Meursault avait été heureux. Comment pouvons-nous comprendre cet élément ? Pour R. Roussillon, le silence ici « *vient en écho de l'appel, il vient comme absence de réponse à l'appel, l'absence d'écho. Le visage reste sévère, froid, la voix silencieuse, l'appel humain sans écho, et l'absurde tombe sur le monde, la culpabilité primaire, non symbolisée, le sentiment d'être porteur d'une forme d'inhumanité, l'envahit. [...] L'Etranger devient étranger par absence d'écho [...]* » (R. Roussillon, 2015, p. 1195). Ce serait là, pour A. Green, un silence qui renverrait à une figure du vide qu'il distinguait du « *silence relevant d'une stratégie fondée sur les vertus du taire* » (A. Green, 1979a, p. 317). Le silence, alors, renverrait ici à la figure d'une *mère morte* ; une mère-automate, comme cette femme que M. Meursault avait suivie tout en nous laissant entendre qu'elle était sans importance.

Tuer le temps

Dans sa cellule, M. Meursault convoque le souvenir de sa mère pour penser que l'on s'habitue à tout, il s'agit maintenant de « *tuer le temps* ». Il semble découvrir la possibilité du souvenir comme s'il avait vécu jusque-là dans un présent coupé du passé, des origines, de l'histoire, de la succession, de l'inscription ; comme s'il avait été étranger au temps. Cette temporalité renvoie à ce que P. Denis nomme « *la belle actualité. [...] un présent permanent qui met en suspend les liens à l'objet et le cours des affects. [... C'est] une solitude à deux étages puisqu'elle est à la fois interruption de la*

relation et conduite meurtrière en direction de l'objet. [...] La belle actualité constitue [...] "un deuxième temps" d'une introjection antécédente. » (P. Denis, 1995, p. 1046). M. Meursault va maintenant se distraire avec ce qu'il nomme son « *fait divers* » dans lequel un homme est assassiné par sa mère et sa sœur. La morale de cette histoire, pour M. Meursault, est « *qu'il ne faut jamais jouer* ». Pourtant, comment vivre en relation à l'autre sans un espace de jeu, sans interstice ? Ainsi, pour J. Barchilon, « *Meursault [a] appris à ne pas penser, à ne pas articuler ses émotions et à tourner ses sentiments vers lui-même. C'est-à-dire que les émotions qui ne sont pas dirigées vers les autres sont investies dans son corps.* » (J. Barchilon, 1982, p. 28). C'est une forme de solitude dans laquelle M. Meursault est plongé, seul avec lui-même, nous pourrions dire seul en lui-même car coupé de ses propres souvenirs.

La vie dans sa cellule, dans cet espace où il se sent chez lui et duquel pourra émerger des désirs, va lui permettre de s'interroger sur la question des souvenirs et c'est sur ce chemin qu'il rencontre son image dans la gamelle. Son reflet ne lui renverra pas son sourire. Il agitera la gamelle pour la regarder de nouveau et, cette fois-ci, les deux images pourront correspondre, dans la tristesse et la sévérité. R. Roussillon reconnaît là « *le lien avec l'hypothèse de D.-W. Winnicott concernant le visage de la mère comme premier miroir, comme miroir identifiant, permettant à l'infans d'identifier ce qui est encore obscur en lui, ce qui est énigmatique. C'est bien parce que la mère du petit bébé, partage, reconnaît, identifie ce que l'enfant cherche à exprimer, son appel, son élan, que celui-ci s'éclaire et que "tout est sauvé". [...] Inversement, l'absence d'écho, de reflet, de partage, assombrit le miroir ou le rend aveuglant, et "l'ombre de l'objet tombe sur le moi", l'ombre de l'objet envahit le moi, tombe sur le monde, le rend absurde, le rend "obscur". C'est là, dans ce mouvement de mélancolie blanche, froide, que le désespoir prend forme, le désespoir absolu, celui qui désignifie le monde* » (R. Roussillon, 2015, p. 1196). Sur son chemin du souvenir, M. Meursault fait l'expérience de la rencontre du reflet, il

reconnaît maintenant le son de sa voix et réalise que, jusque-là, il parlait seul. « *Les soirs dans les prisons* » semblent maintenant apparaître comme les soirs dans les solitudes intérieures, coupés du reflet de l'autre.

A l'ouverture du procès, M. Meursault ne semble pas se reconnaître dans le regard de ceux qui sont rassemblés là. Est-ce vraiment de lui dont il est question ? Il sera condamné à la peine capitale pour avoir fantasmé la mort de sa mère, pour l'avoir tuée moralement. Il se sent alors désincarné, « *réduit à zéro* ». À ce moment, ce qui lui arrive de l'extérieur, c'est le bruit du marchand de glace qui se mêle aux souvenirs. Nous pouvons encore y apercevoir une référence au regard et au reflet. Puis, peu de temps avant son exécution et dans sa conversation avec l'aumônier, M. Meursault aura changé, il semblera s'être incarné. Les deux hommes vont jouer à se regarder et quand l'aumônier lui demandera de voir, dans l'obscurité des pierres, un visage divin, M. Meursault n'y verra rien. Fut un temps, il y avait cherché un visage qui « *avait la couleur du soleil et la flamme du désir : c'était celui de Marie* », mais il l'a cherché en vain. Ce que M. Meursault souhaite maintenant, à l'orée de sa mort, c'est de pouvoir se souvenir et le jour de son exécution, d'être accueilli « *avec des cris de haine* ». Serait-ce, là, la demande d'une forme de reconnaissance ? La seule reconnaissance possible pour lui serait-elle alors organisée par le rejet et par la haine ?

L'étranger dans l'œuvre

Cette écriture s'est organisée à partir de la rencontre d'un personnage littéraire : M. Meursault dans *L'étranger*. Il est devenu un cas littéraire, un peu comme s'il existait en dehors de l'œuvre, alors qu'il est la création de l'homme A. Camus. Faut-il maintenant aller chercher du côté de l'œuvre et de l'histoire de cet auteur pour poursuivre cette analyse ? Pour N. Abraham, il n'est pas nécessaire de « *reconstituer le passé de l'artiste pour comprendre une œuvre. [...] Une œuvre est un être autonome pour autant qu'elle nous communique un affect qui se suffit* ». (N. Abraham, 1962, p.

106). Mais ce roman s'inscrit dans une trilogie, celle de « *l'absurde* », ainsi que dans une œuvre plus large et dans un contexte socio-historique.

Nous avons décrit M. Meursault comme un personnage si mal inscrit dans son temps, son monde et son histoire que la question du nom en deviendrait centrale. Il m'a fallu plusieurs lectures pour réaliser, après le détour par d'autres écrits sur *L'étranger*, que M. Meursault s'appelait ainsi. Il est sans prénom et rarement nommé dans le cours du roman. Il est le narrateur. Le premier qui le nomme, c'est le directeur de la maison de retraite. Le second, c'est Raymond et nous nous sommes demandé plus haut, au moment du meurtre, si quelque chose des deux personnages ne s'était pas confondu. Il se trouve que le nom de famille de Raymond, dans le roman, c'est Sintès (p. 45) et que ce nom est aussi celui de la mère d'A. Camus. Nous retrouvons, au fil du roman et de l'œuvre entière d'A. Camus, des liens avec sa propre histoire. M. Meursault habite le quartier de Belcourt et c'est dans ce même quartier que l'écrivain A. Camus a passé son enfance. Sa mère serait devenue sourde et muette suite à un choc provoqué par l'annonce du décès de son mari, elle se serait effacée aux côtés de sa propre mère. Sa vie « *se déroule dans une sorte d'éternel recommencement : ni voyage, ni sortie, pas d'évènement exceptionnel ou de fête à célébrer, les jours succèdent aux jours, ni avenir ni passé. Aucune mémoire donc, si ce n'est le fil ininterrompu des jours. Dominée par l'énergie de sa mère qui régente tout, Catherine se dévoue à l'éducation de ses fils, auxquels elle voue un amour mélancolique.* » (A. Vircondelet, 2014, p. 80).

Peut-on penser qu'en tant que romancier, A. Camus « *témoigne des processus inconscients dans l'écriture et à partir de son propre inconscient* » (J.-F. Chiantaretto, 1999, p. 86) ? Dans sa préface de *l'Envers et l'Endroit*, A. Camus propose que « *chaque artiste garde ainsi, au fond de lui, une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit. Quand la source est tarie, on voit peu à peu l'œuvre se racornir, se fendiller.* » (A. Camus, 1958b, p. 12). Dans cette préface, il développe l'idée que ce livre a valeur de témoignage, ce qu'il associe à la notion de fidélité.

« La valeur de témoignage de ce petit livre est, pour moi, considérable. Je dis bien pour moi, car c'est devant moi qu'il témoigne, c'est de moi qu'il exige une fidélité dont je suis seul à connaître la profondeur et les difficultés. » (A. Camus, 1958b, p. 11). Dans ce *petit livre*, comme il l'appelle, A. Camus décrit un enfant étranger face à sa mère. Il souffre de pleurer alors que cette dernière reste silencieuse, « elle ne l'entend pas car elle est sourde. » (A. Camus, 1937, p. 42). Dans ce récit, nous retrouvons la trompette des marchands de glaces. Elle est ici un « appui pour qui ne sait plus être seul. » (A. Camus, 1937, p. 59). Plus haut, nous avons associé cette trompette à la fonction réfléchissante. Ici, elle renvoie au plaisir de retrouver une terre après un exil fait d'angoisse, de misère et d'écœurement.

En outre, le nom de Meursault nous ramène à un autre personnage de l'œuvre d'A. Camus : Mersault. Une lettre en moins. Dans *La mort heureuse*, A. Camus dressait le portrait de Patrice Mersault. Il laissera cet écrit de côté pour se consacrer à *L'étranger* et *La mort heureuse* sera publiée en 1971 après la mort de l'écrivain. *La mort heureuse* ressemble à un récit en creux dans lequel apparaissent des liens avec ce qu'A. Camus nomme en 1941 « les trois absurdes » (A. Camus, 1962, p. 200). Ce sont un roman : *L'étranger* ; un essai : *Le mythe de Sisyphe* ; une pièce de théâtre : *Caligula*. Ils traitent tous trois du même thème, celui de l'absurde. Dans un sens, Caligula mourra comme l'a souhaité M. Meursault. *La mort heureuse* nous renvoie aux thèmes développés dans *l'Etranger* et dans *le mythe de Sisyphe*. En outre, nous y retrouvons *Cali* et *Gula* sous la forme de deux chats. Dans ce roman qui précède l'écriture de *l'Etranger* et qui lui laisse sa place, il est aussi question de meurtre. Patrice Mersault y tue un homme nommé Zagreus. Ils ont tous deux été amants d'une même femme, c'étaient les mêmes mots qu'ils lui disaient au moment de l'amour : « viens ici, apparence. » (A. Camus, 1971, p. 44). Cela nous ramène à la question du double, du meurtre du double. Cet acte sera suivi d'un exil qui ouvrira la thématique du regard. Dans cet exil, Patrice Mersault va à la rencontre de son regard dans le miroir. Il « avait une sorte d'expression sérieuse et

tendre dont il fut frappé. » (A. Camus, 1971, p. 74). Puis il cherche, au fond d'un bar, à soutenir le regard d'un aveugle. C'est au lendemain de ce dernier épisode que Patrice Mersault réalise qu'en vivant « *ainsi en présence de lui-même, le temps prenait son extension la plus extrême et chacune des heures de la journée lui semblait contenir un monde.* » (A. Camus, 1971, p. 82). Nous retrouvons ici, me semble-t-il, quelque chose des heures arrêtées sur la plage. Patrice Mersault, à la fin de son exil et avant de retourner dans sa *mère patrie*, dans son voyage entre deux mondes, nous dira que le train le « *tirait hors d'une vie dont il voulait effacer jusqu'au souvenir pour le mener au seuil d'un monde nouveau ou le désir serait roi.* » (A. Camus, 1971, p. 89).

Pour R. Roussillon, « *nous sommes d'emblée au cœur de la question de l'étranger chez Camus, l'homme est "obscur à lui-même" [...] et l'enjeu de l'art et peut-être de l'écriture en général est de tenter d'explorer cette part obscure de soi, de tenter de lui donner parole et forme.* » (R. Roussillon, 2015, p. 1187). Ainsi, toujours pour cet auteur, « *Camus évoquait [...] les seules issues au désespoir de l'homme absurde : le suicide et le meurtre. La trilogie du négatif montre qu'une troisième issue existe quand tout cela peut être mis en scène, représenté, pensé : la création. Car Camus ni ne tue, ni ne se suicide, même s'il vit une vie à risques, s'il prend des risques dans la vie, Camus crée, il produit une œuvre, laisse une trace, pense pour les autres, partage la peine des mal aimés, s'engage et plaide pour dénoncer les victimes que sont les arabes, pour dénoncer les bourreaux nazis... Du coup il éclaire l'un des enjeux de la création, peut-être l'enjeu central, majeur de celle-ci. Créer ici c'est tenter d'apporter de la lumière à l'ombre première. [...] On crée pour rendre malléable ce qui ne le fut pas assez dans l'environnement premier [...].* » (R. Roussillon, 2015, p. 1196).

L'étranger dans son contexte social et historique

En outre, nous pouvons nous interroger sur l'importance du contexte socio-historique au moment de l'écriture. L'élaboration de *L'étranger* aurait commencé en 1937, nous en retrouvons les traces dans *les carnets*. A. Camus vit alors dans le pays dans lequel il a grandi : une Algérie colonisée. Il vient tout juste de se séparer de sa femme et malade de la tuberculose, il est aux prises avec des moments de crises durant lesquels la maladie refait surface. En 1939, l'écriture de *L'étranger* se poursuit alors que la seconde guerre mondiale a éclaté. A. Camus écrit alors dans *les carnets* : « *La guerre a éclaté. Où est la guerre ? En dehors des nouvelles qu'il faut croire et des affiches qu'il faut lire, ou trouver les signes de l'absurde évènement ? Elle n'est pas dans le ciel bleu sur la mer bleue, dans ces crissements de cigales, dans les cyprès des collines.* » (A. Camus, 1962, p. 146). Le journal dans lequel A. Camus travaille est alors interdit. Il est au chômage et sans argent. Il s'exile en mars 1940 et c'est dans un Paris en guerre qu'il termine trois mois plus tard l'écriture de *L'étranger*.

Quels liens entre cette écriture et le rapport à la terre Algérienne pour A. Camus ? La récurrence de la question de l'exil nous amène à cette question. Pour J. Lévi-Valensi, « *les trois thèmes : la mère, le soleil, la terre algérienne sont ainsi unis dès leur naissance. Mais pour le moment, la mère est escamotée au profit de l'Algérie, dans cette trajectoire souvent suivie par Camus, [...] qui fait de la nature un substitut de la mère.* » (J. Lévi-Valensi, 1982, p. 164). Pourtant, cette terre, c'est aussi celle qui accueille, c'est le terreau, ce que l'on pourrait nommer la *terre mère*, ce qui permet que s'y déploie une vie sociale et culturelle dans laquelle il est possible de prendre place et de se construire dans le lien aux autres, dans le lien à l'ensemble social. Le contexte de cette terre Algérienne dans ces années qui précèdent la guerre d'indépendance, c'est celle d'une terre colonisée, rattachée à la France et sur laquelle vivent pieds-noirs et arabes, côte à côte et dans des positions inégalitaires.

En 2013, K. Daoud publie à Alger : *Meursault, contre-enquête*. Soixante et onze ans plus tard, il donne un prénom à l'homme arabe tué sur la plage : Moussa. Le frère de ce dernier est le narrateur, et l'oubli est au cœur du récit. L'homme tué sur la plage était devenu un corps étendu, une ombre, un arabe, « *un anonyme qui n'a même pas eu le temps d'avoir un prénom* » (K. Daoud, 2013, p. 11). Cette ombre n'avait plus de forme, plus de consistance. Dans le roman de K. Daoud, le mort lui-même n'existe plus et c'est un cercueil vide qui est enterré. Que reste-t-il des morts ? Pour O. Douville, la culture, c'est aussi de faire des trous dans la nature pour y enterrer les cadavres. Ici, le cadavre de Moussa a disparu, les ossements de Mme Meursault aussi. Il ne reste plus rien. Tout cela n'aurait-il été qu'une fiction ? Pourtant, il reste bien ici, dans le récit de K. Daoud, la mère du narrateur. « *La seule mère qui prouve que cette histoire n'est pas un alibi, c'est la mienne, et elle est encore en train de balayer la cour autour du citronnier de notre maison.* » (K. Daoud, 2013, p. 42).

Comme il ne reste rien du meurtre de la plage, le narrateur propose une autre hypothèse : « *Moussa n'a pas été tué sur cette fameuse plage d'Alger ! Il doit y avoir un autre lieu caché, une scène escamotée.* » (K. Daoud, 2013, p. 65). Serait-ce, ici, d'une autre histoire dont il serait question ? En avançant dans le récit, ce frère va tuer un pied-noir. Il tire deux fois mais compte sept balles en y associant les cinq tirées sur la plage par M. Meursault. Le meurtre d'aujourd'hui serait-il alors une suite à celui d'hier ? Ce cadavre termine sous le citronnier. Pris isolément c'est un assassinat, une vengeance. Mais pour ce crime et en écho à *L'étranger*, le meurtrier sera accusé, nous sommes en 1962, de ne pas avoir participé à la guerre d'indépendance, de ne pas s'être battu pour sa *mère patrie*, de ne pas avoir tué dans ce cadre-là. Avec le citronnier, reste l'emplacement d'un cadavre et un meurtrier qui se décrit comme condamné à l'errance dans son propre pays dont le temps semble s'être arrêté. « *Ce n'est pas un monde mais la fin d'un monde que ton Meursault raconte dans ce livre [...]. Je me souviens aussi de l'horloge au beau milieu de Hadjout et je crois que cette*

pendule et cette Française sont jumelles. L'engin est tombé en panne quelques années avant l'indépendance, il me semble. » (K. Daoud, 2013, p. 64). Cela fait écho, comme l'absence de prénom, à ce que K. Daoud fait de M. Meursault : un étranger dans son propre pays : il n'est pas reconnu comme l'enfant légitime de la terre sur laquelle il est né. « *Le meurtre qu'il a commis semble celui d'un amant déçu par une terre qu'il ne peut posséder. Comme il a dû souffrir le pauvre ! Être l'enfant d'un lieu qui ne vous a pas donné naissance.* » (K. Daoud, 2013, p. 13).

A partir d'une lecture de *L'étranger*, nous avons appréhendé M. Meursault comme un cas. Si peu incarné, il ne semble inscrit ni dans son temps, ni dans son histoire. Même son nom échappe. Dès l'ouverture du roman, la question du rapport au temps est convoquée. M. Meursault semble vivre dans un temps qui tourne sur lui-même, jusqu'à la scène du meurtre. Qu'est-elle venue réactiver ? Ce jour-là, M. Meursault semble marqué par l'enterrement de sa mère, il nous permet d'établir des liens entre les deux journées. Le meurtre semble vécu au passif, dans un temps comme arrêté, ce qui nous a amenés à en chercher le sens dans un ailleurs. La métaphore de la source fraîche, entre autres, nous a entraînés sur ce chemin. Plus loin, la scène du reflet dans la gamelle permettra de poursuivre cette hypothèse : la scène du meurtre serait venue figurer un *traumatisme primaire*, au sens de R. Roussillon. Plus tard, dans le cours du procès, c'est à partir d'un collapsus entre fantasme et réalité que le jugement sera prononcé. « *Tout est vrai et rien n'est vrai* », jusqu'au bout, M. Meursault semble flotter entre plusieurs réalités, entre plusieurs mondes, comme étranger à lui-même. K. Daoud fera de ce personnage un étranger dans son propre pays.

A la suite de ces études de cas, nous reprendrons maintenant, dans une troisième partie, chacune des cinq hypothèses cliniques afin de poursuivre l'analyse.

Troisième partie : discussions



Chapitre 10 : Retour sur les hypothèses cliniques

I. Le meurtre du temps

Première hypothèse

Dans le cadre de la première hypothèse clinique, nous avons proposé qu'un *temps mort* puisse s'installer en après-coup d'une *exclusion originnaire*. L'hypothèse était formulée ainsi : Le sujet "exclu" trouverait un équilibre en s'appuyant sur un cadre externe tel que la famille, l'armée, le travail, mais une rupture de ces étayages pourrait venir réactiver le *traumatisme primaire*, celui de l'*exclusion originnaire* : une exclusion de la psyché de l'autre. Elle renverrait, pour F. Mathieu, à « *une configuration psychique qui prendrait son origine dans une incapacité à se loger dans l'objet primaire* ». Ce sujet répèterait alors la défense ancienne : la dissociation corps, psyché. Il se couperait de son expérience, de sa subjectivité pour s'assurer une survie psychique. Pour survivre, le sujet pourrait se *retirer de lui-même* (R. Roussillon), il serait exclu de sa propre psyché (V. Colin) et se situerait dans un temps suspendu que nous pourrions nommer *temps mort*. Ce temps serait détaché, il s'étalerait, ses frontières seraient floues, il serait vide. Ce serait un temps de l'attente, sans projection possible, sans anticipation.

Exclusion originnaire / Exclusion originelle

La rencontre avec M. Chapelier nous a permis de penser une temporalité qui serait organisée par un *temps mort* (A. Green), survenue à la suite d'un *traumatisme primaire* (R. Roussillon), installant avec lui une *compulsion de répétition*, le *mécanisme de périphérisation topique* (V. Colin) et un échec dans le *processus de subjectivation*. Peut-on penser, ici et

dans la rencontre actuelle, que c'est la question de *l'originnaire* qui serait revenue au-devant de la scène ?

Pour V. Colin, le transfert exclusif dans l'espace trouverait son origine « *dans l'exclusion du sujet hors de sa psyché.* » (V. Colin, 2002, p. 142). Un sujet pourrait se constituer, en lien avec des événements psychiques atteignant sa position interne de sujet, comme exclu de son groupe primaire. V. Colin propose que pour certaines personnes S.D.F., « *l'acte originnaire de réponse à un trauma [puisse être] la fugue.* » (V. Colin, 2002, p. 616). Peut-on penser, pour M. Chapelier, que cette *exclusion originnaire* s'était constituée en écho à un hiatus dans l'accordage primaire ? Celui-ci ferait écho à l'hypothèse de F. Mathieu, celle de l'incapacité à *se loger dans l'objet primaire*. Pour décrire cette impossibilité à trouver place en l'autre, aurait-il fallu parler d'une *exclusion originelle* ? Pour D.-W. Winnicott, « *dans le développement affectif de tout nourrisson sont impliqués des processus compliqués et si ces processus ne poursuivent pas leur marche en avant ou ne sont pas menés à leur terme, il s'instaure une prédisposition à un trouble mental ou à un effondrement (breakdown) ; c'est l'aboutissement de ces processus qui constitue la base de la santé mentale.* » (D.-W. Winnicott, 1948, p. 93). Pour cet auteur, dans les tout premiers temps de la vie, c'est la "*structure individu-environnement*" qui permet le développement du psychisme de l'individu. C'est un processus qui, en tant que tel, implique le facteur temps. D.-W. Winnicott propose que « *le développement affectif aux stades primitifs, c'est-à-dire les tous premiers, concerne exactement les mêmes phénomènes que ceux qui apparaissent dans l'étude de la schizophrénie adulte, dans les états schizoïdes en général et les défenses organisées contre la confusion et la non-intégration. L'étude intime d'un individu schizoïde de n'importe quel âge se transforme en l'étude intime du tout premier développement de cet individu, développement qui se produit au cours du stade de la structure "individu-environnement" et à l'issue de ce stade.* » (D.-W. Winnicott, 1952, p. 190). Ainsi, pour cet auteur, la psychose survient en rapport avec une

carence du milieu à un stade primitif du développement. Trois ans plus tard, il propose que dans la relation transféro-contre-transférentielle, avec des patients pour qui l'adaptation de l'environnement aux besoins était insuffisante « *au stade critique de l'émergence de l'identification primaire* » (D.-W. Winnicott, 1955-1956, p. 281), un *faux self* a protégé le *vrai* pour permettre une adaptation. Dans ce cas et dans le cours d'un travail psychanalytique, *le cadre (setting)* apporté par l'analyste est fondamental car « *une caractéristique du transfert à ce stade est que nous devons autoriser le passé du malade à être le présent. [...] Tandis que dans la névrose de transfert, le passé entre dans la salle de consultation, il est plus juste de dire que, dans ce type de travail, le présent retourne dans le passé et est le passé. L'analyste se trouve ainsi confronté au processus primaire du patient.* » (D.-W. Winnicott, 1955-1956, p. 282).

Le temps intermédiaire comme écrasé

En suivant ce chemin et pour M. Chapelier, quel aurait été ce passé de retours dans le présent ? Pourquoi a-t-il été si long et si difficile d'installer un cadre à nos rencontres ? Qu'en était-il du déplacement dans lequel je me sentais prise ; un déplacement qui, dans mon ressenti, me détournait de ma place, de mes fonctions et entraînait quelque chose de l'ordre d'une urgence vitale ? Pourquoi me semblait-il si important qu'il y ait eu une préhistoire à notre rencontre ? J'ai proposé que la relation transféro-contre-transférentielle ait pu se développer en appui à cette préhistoire. C'est comme si ce départ s'était, dans mon esprit, constitué comme un avant ; coupé de la suite de la rencontre. Pourquoi ne l'avais-je pas simplement nommé le début ou le commencement ? Le terme de préhistoire, pourtant, me convenait mieux mais il m'évoque maintenant l'idée de cassure ou plutôt de fossé. Pourquoi fallait-il que la question du fossé ou de la cassure soit devenue, dans mon esprit, organisatrice de la rencontre avec cet homme ? Cette préhistoire s'est déroulée dans une autre

institution que celle dans laquelle s'est déployé l'accompagnement. Qu'en serait-il de cet aspect qui implique un autre lieu ?

P. Aulagnier travaille à partir de l'hypothèse « *selon laquelle l'activité psychique est constituée par l'ensemble de trois modes de fonctionnement, ou par trois processus de métabolisation : le processus originaire, le processus primaire, le processus secondaire. [...] La mise en place d'un nouveau processus ne comporte jamais la mise au silence du précédent.* » (P. Aulagnier, 1975, p. 26). Dans le cadre du processus originaire, P. Aulagnier nomme *pictogramme* les premiers représentés. Ils relèvent d'un auto-engendrement et permettent à la psyché de se forger une première représentation d'elle-même en lien avec une activité sensorielle. Comme « *psyché et monde se rencontrent et naissent l'un avec l'autre et l'un par l'autre, [...] la première représentation que la psyché se forge d'elle-même comme activité représentante se fera par la mise en relation des effets résultants de sa double rencontre avec le corps et avec les productions de la psyché maternelle.* » (P. Aulagnier, 1975, p. 34). « *Le pictogramme est la représentation que forge l'originaire des sentiments reliant le Je à ses objets.* » (P. Aulagnier, 1975, p. 72). Dans le cadre de cette activité de *l'originaire*, P. Aulagnier propose l'hypothèse que « *la vie de l'organisme a comme fondement une oscillation continue entre deux formes élémentaires d'activité que nous nommons : "le prendre-en-soi", "le rejeter-hors-soi", ces deux activités s'accompagnant d'un travail de métabolisation du "pris", qui le transforme en un matériau du corps propre, les résidus de cette opération étant expulsés du corps.* » (P. Aulagnier, 1975, p. 54). La seule activité de *l'originaire*, pour P. Aulagnier, ne dure qu'un bref moment et ce sera avec le *processus primaire* qu'il y aura une ouverture à la reconnaissance d'un espace séparé du sien propre. La question de la confusion des espaces corporels m'est apparue dans la description de la rencontre avec Mme Tortue. Que pourrait-on en penser en lien avec celle de M. Chapelier ? Pour P. Aulagnier, « *c'est le modèle que nous appelons l'engramme pictographique, entendant par-là que l'emprunt*

fait par l'originnaire au modèle somatique du prendre-en-soi et du rejeter-hors-soi va fournir au primaire un matériau qu'il métabolisera pour qu'il devienne apte à figurer la relation présente entre lui et le corps maternel, entre le père et la mère, entre lui et le couple parental. Ces figurations successives vont toujours le renvoyer soit à l'image d'une pénétration prouvant une possible réunification désirée, soit à celle d'un objet expulsé par violence d'un corps qui le rejette. » (P. Aulagnier, 1975, p. 85).

M. Chapelier s'était installé dans notre institution, il avait investi sa chambre de manière tout à fait singulière et nous pourrions penser, à la suite de V. Colin, que cet investissement de l'espace intérieur était une manière de se mettre au-dehors. Mais les relations conflictuelles qu'il entretenait avec d'autres résidents et avec les membres de l'équipe l'amenaient en position de pouvoir être mis à la porte. De mon côté, c'était comme s'il me fallait défendre sa présence. Prise par le sentiment d'avoir été coupée de ma propre équipe, j'étais en place de justifier une forme de dynamique pour éviter qu'il ne soit encore exclu avant que l'on ait pu trouver un autre lieu en mesure de l'accueillir. Après sa mort, j'ai ressenti une forme de reproche à mon égard de l'avoir laissé mourir là. J'avais la sensation d'être devenue celle qui avait laissé faire, qui avait laissé mourir d'une manière qui n'était pas socialement acceptable. En outre, il me semble qu'entre celle qui a laissé mourir et celle qui a tué, la frontière est ténue. Depuis ce jour, et en lien avec d'autres morts, cette question s'est plusieurs fois répétée. Mais ce qui m'a été renvoyé ici faisait écho à mon sentiment intime d'avoir participé, en accompagnant aux démarches administratives et, d'une certaine manière, en dé-fusionnant les identités qui semblaient s'être amalgamées (comme le nom de la femme devenu celui de la mère), au déclenchement de la décompensation somatique. Mais pour l'extérieur, ce qui semblait choquer le plus, c'était l'état de la chambre. Pourtant, dans les jours qui avaient précédé la mort, M. Chapelier m'avait laissée entrer dans sa chambre, il m'avait permis de repartir avec des choses à jeter. Je retrouvais là, dans la manière dont il me mobilisait, quelque chose

d'identique à la position dans laquelle il me mettait alors que nous triions les vieux papiers. Il s'agissait de s'occuper des restes, de s'occuper des déchets. Plus tard, et en lien avec cette écriture, le sentiment que j'éprouvais et qui m'amenait à juger mon travail comme quelque chose de pourri n'était peut-être pas étranger à cet aspect de la relation avec M. Chapelier, d'autant plus que ce sentiment était par moment contrebalancé par une forme de plaisir à pouvoir raconter. Peut-être serait-il opportun ici de faire le lien avec les travaux de J. Guillaumin autour de *l'auto-érotisme anal* et de ses liens entre *désir de garder et désir de se débarrasser*. Pour cet auteur, la fonction anale prend une place centrale dans la problématique d'ensemble de l'organisation pulsionnelle. Le déroulement du transit digestif implique un avant et un après, un dehors-dedans-dehors. « *La mère qui soigne le bébé prends à charge de le nourrir et, corrélativement, de le nettoyer de ses excréments. L'ensemble de ces soins, pourtant distincts dans le temps et dans le point d'application sur le corps de l'enfant, ne peut être dissocié. Il forme une synergie temporo-spatiale dont la mère doit penser et assumer la gestion et le bon enchaînement aux lieu et place du bébé incapable.* » (J. Guillaumin, 1998, p. 1762). J. Guillaumin pose ensuite « *le problème précis des moyens de discrimination entre ce qui est conservé dans le soi, ou le Moi, et ce qui, obéissant à un destin opposé, en est expulsé. Cela en maintenant l'hypothèse [...] que la fonction "organisatrice" essentielle de ce que nous nommons l'analité résulte de la charge que cette fonction reçoit dès l'étayage.* » (J. Guillaumin, 1998, p. 1764). La fonction anale vient ici interroger l'archaïque et pour J. Guillaumin, « *l'ampoule rectale fonctionnerait en somme comme l'organe par excellence de la fixation localisée et du maintien temporaire de l'union des pulsions de vie et de mort, cela dans un temps intermédiaire, après incorporation et digestion mais avant rejet et mise à mort sadique par expulsion dans le monde extérieur.* » (J. Guillaumin, 1998, p. 1766). Peut-on penser, en lien avec ce qu'il m'a été amené à vivre et à éprouver dans le cadre de la rencontre avec

M. Chapelier, que quelque chose, situé dans ce temps intermédiaire, se serait comme écrasé ?

Quand A. Green développe le concept de *temps mort*, il le construit dans une opposition au temps transitionnel en référence à D.-W. Winnicott. Il le décrit comme le temps du désinvestissement, un temps entraînant avec lui la *compulsion de répétition* et le *meurtre du temps*. En 2007, dans le cadre du développement de sa pensée autour des structures psychosomatiques, A. Green pose la question de savoir ce qui se passe si la *pulsion* ne peut prendre sa place et ne peut s'intriquer dans une activité adressée. Il propose que « *la condition pulsionnelle [soit comme] dépouillée de son histoire. [...]Le présent est mort-né et pourtant il n'y a pas d'autre temps concevable qu'un présent qui naît et meurt sur place. Et l'autre ? Il se rabat désespérément sur le soi d'où il paraît naître.* » (A. Green, 2007, p. 52). Dans la théorie des pulsions qu'il développe, A. Green propose que « *ce qui caractériserait le destin d'une forme d'organisation pulsionnelle qui s'appliquerait à la psychosomatique, ce serait la rupture précoce du lien de la pulsion (au sens traditionnel) avec le futur objet, la désolidarisation de la composante énergétique pulsionnelle de l'objet qu'elle vise et qui erre alors à la dérive, sans trouver de destinataire et donc privée de la capacité de voir modifier son fondement par la réponse qui vient de lui.* » (A. Green, 2007, p. 59). Pour cet auteur, « *la fonction objectalisante s'y trouve comme bloquée dans sa potentialité évolutive, faute d'autre qui soit pensable* » (A. Green, 2007, p. 59). Ici, il n'y aurait pas de confusion sujet/objet comme dans la psychose mais l'objet serait comme séparé de la pulsion.

II. Des groupes internes en magma

Deuxième hypothèse

Dans le cadre de la deuxième hypothèse clinique, nous avons proposé que l'*exclusion originaire* puisse concerner le groupe primaire et plus largement la société. Elle était formulée ainsi : peut-on penser que cette *exclusion originaire* ne concernerait pas simplement deux êtres mais qu'elle révélerait l'impossibilité, pour l'objet primaire, de s'appuyer sur le groupe primaire, sur le corps social ? C'est parce que la dyade se trouverait comme "déconnectée" du groupe que le nouveau-né ne pourrait être investi comme nouveau. Il serait accueilli dans un hors cadre. Dans une confusion des espaces, il oscillerait entre l'intrusion et l'exclusion.

Le mouvement d'objectalisation

Ici, il ne s'agirait pas de *l'exclusion originaire* au sens de V. Colin. L'idée sous-jacente étant, non un sujet exclu de sa propre psyché, mais un nouveau-né en souffrance de ne pouvoir trouver une place ajustée en l'autre, dans la psyché de l'autre dispensateur des soins primaires : la fonction maternelle. Désormais, pour la différencier, nous la nommerons *exclusion originelle*. Aurait-elle à voir avec l'hypothèse développée par M. Bydlowski et B. Golse ? Ces auteurs proposent, en alliant la *préoccupation maternelle primaire* développée par D.-W. Winnicott et la *transparence psychique*, par M. Bydlowski, que le mouvement *d'objectalisation* (au sein de la psyché maternelle et allant de la période prénatale au moment où le bébé est investi comme objet externe) soit graduel : « *objet purement interne, objet intérieur physique mais déjà psychologiquement externalisé, objet externe physique mais psychologiquement encore internalisé, objet véritablement externe enfin.* » (M. Bydlowski, B. Golse, 2001, p. 32). Dans ce cheminement, les auteurs soulignent l'importance du *tiers* pour permettre à la mère de regarder son bébé comme un autre. Ainsi, l'accueil du nouveau implique, outre le

processus intra-subjectif propre à la mère, un processus inter-subjectif dans lequel le rôle du tiers, tout autant que celui du bébé, semble fondamental. Avec P. Aulagnier c'est aussi un processus trans-subjectif qui vient prendre place dans *l'avènement du Je*. Elle propose que le discours de la mère soit porte-parole des manifestations du nouveau-né ainsi que du discours de l'ensemble social dont il énonce les lois et les exigences. L'activité de représentation de *l'infans*, dans le cadre de l'activité de l'originaire ou du primaire, s'étaye sur le travail de la psyché maternelle organisée, elle, par le secondaire. Pour ce qui est du rôle du père, elle propose que « *dans la structure familiale de notre culture, le père représente celui qui permet à la mère de désigner à l'enfant, sur la scène du réel, un référent garantissant que son discours, ses exigences, ses interdits échappent à l'arbitraire et se justifient par leur conformité à un discours culturel qui lui délègue le droit et le devoir de les transmettre.* » (Aulagnier, 1975, p. 173). Ainsi, dans la rencontre entre la mère et le nouveau-né, dans le *processus d'objectalisation*, P. Aulagnier démontre la place centrale du père et au-delà des liens familiaux : la place centrale du registre socioculturel. Avec le concept de *contrat narcissique* elle pense les liens entre la famille et le milieu social qui l'entoure, entre un sujet et les lois qui régissent le fonctionnement de son groupe ainsi que la représentation que le sujet peut s'en faire comme d'un ensemble idéal. « *Le sujet, en adhérant au champ social, s'approprie une série d'énoncés que sa voix répète ; cette répétition lui apporte la certitude de l'existence d'un discours ou la vérité sur le passé est assurée, avec comme corollaire la croyance de la possible vérité des prévisions sur le futur.* » (Aulagnier, 1975, p. 187). Que se passe-t-il quand le tiers ne peut être investi ? Quand la mère ou la famille est coupée de son groupe primaire ? Quand la famille est comme étrangère au milieu social qui l'entoure ? Quand elle est en situation d'être opprimée ? Que se passe-t-il quand, pour des raisons internes ou externes, la fonction de l'accueil, à tous les niveaux, est mise à mal, quand son processus est empêché ?

La fonction d'accueil

Pour avancer dans ce questionnement et proposer des liens avec la clinique groupale décrite plus haut, peut-être faudrait-il, ici, revenir sur le sens du mot accueil et sur ce que serait, pour R. Kaës, l'accueil premier. Pour cet auteur, « *la mise au monde est mise en crise* » (Kaës, 1979, p. 4) et du fait de l'immaturation de l'espèce, c'est la qualité de l'environnement « *tout à la fois maternel-matériel, [qui] fonde le sentiment de la permanence, de la sécurité et de la continuité de l'être* » (Kaës, 1979, p. 4). Ici, la mère soutenue par le groupe primaire devient le premier *conteneur psychique*, elle est « *la condition même d'un étayage de la pulsion et du Moi sur les éprouvés de plaisir et de déplaisir de l'Autre, sur son activité de représentation. Son visage est notre premier miroir où nous réunissons les éparpillements, le chaos, les morceaux de notre Moi corporel dans l'imgo qui en forme l'unité.* » (Kaës, 1979, p. 5). Pour R. Kaës, le psychisme se construit sur la base d'un *étayage multiple* : « *sur le corps, sur la mère, sur le groupe et sur le Soi.* » (Kaës, 1979, p. 9). Il « *se construit à travers l'étayage groupal, certaines de ses formations sont structurées comme des groupes "du dedans". [...] Les représentations se trouvent organisées par un certain nombre de formations psychiques inconscientes [... que sont] l'image du corps, l'imgo de la psyché, les imagos et les complexes familiaux, les réseaux identificatoires, les fantasmes originaires.* » (Kaës, 1979, p. 12). Avec ces deux concepts que sont *l'étayage multiple* et *les formations groupales du psychisme*, une articulation « *entre l'intrapsychique d'une part, le groupal et l'institutionnel d'autre part* » (Kaës, 1979, p. 13) devient possible. « *Les groupes internes ne sont pas seulement "réactivés" dans le processus groupal : ils en sont, plus fondamentalement, les principes organisateurs inconscients.* » (Kaës, 2005, p. 13). En suivant ce chemin, comment pouvons-nous interroger l'expérience de groupe décrite plus haut ? Que vient-elle nous dire, dans la manière dont elle a été décrite, de l'articulation entre ce fonctionnement groupal et l'organisation psychique des sujets rencontrés dans ma clinique ?

Un espace pour figurer l'absence et le chaos

Nous avons vu plus haut, à partir des travaux de J.-C. Rouchy, que le dispositif pouvait être appréhendé comme du *contre-transfert anticipé*. Dans le dispositif du "temps du café", c'est la rencontre particulière avec ma clinique qui a favorisé l'émergence de ce dispositif. Ainsi, cette forme de groupalité organisée par ce dispositif était venue, peut-être, traduire quelque chose du fonctionnement psychique des sujets participants. À la relecture de la description du "temps du café" et de l'analyse de mon contre-transfert, le premier aspect qui m'a semblé fondamental, c'est d'avoir décrit ce groupe comme un groupe qui n'en était pas un. Un groupe qui d'emblée était nié. Pour R. Kaës, « *l'appareil psychique groupal est la construction commune des membres d'un groupe pour constituer un groupe* » (Kaës, 1976, p. 185). Il m'avait fallu du temps pour substituer le mot de groupe à celui de collectif comme si la possibilité même d'un *appareil psychique groupal* était mise en question. Ce dispositif semblait permettre une forme de groupalité dans laquelle il était possible de s'absenter. D'une semaine sur l'autre voire même du début à la fin de séance, les membres étaient différents. Dans ce groupe, il était possible de se rendre présent par une absence. En outre, c'est un groupe qui a continué d'exister même après la mort de certains de ses participants. Cela m'évoque aujourd'hui le corps de certains d'entre eux, des corps souvent amputés des orteils, des doigts, des dents, d'un œil, de certains organes internes voir même d'une partie du *Moi*. Pour en rester sur les représentations que cela m'évoque en lien avec l'image du corps, apparaît la question du vide et du plein. Je réinterroge aujourd'hui ma compulsion à remplir les verres comme une manière, peut-être, de me défendre contre une angoisse du vide comme s'il s'agissait, dans ce temps de groupe, de remplir des corps et des esprits qui auraient été vidés de leurs substances. Si « *la peau du groupe reçoit les marques et les signes de la peau des participants* » (Kaës, 1976, p. 123), ici, c'est un groupe dans lequel il semblait possible de se fondre, ce qui impliquerait, peut-être, d'y perdre sa place. Cela m'évoque des angoisses de dissolution, comme si les

corps, sans limites, pouvaient se répandre. Cette question des limites m'entraîne tout naturellement vers celle du cadre. Pour R. Kaës, « *toute crise fait apparaître l'existence du cadre* » (Kaës, 1979, p. 66). Avec ce dispositif, le cadre était sans cesse au-devant de la scène. Les horaires n'étaient presque jamais respectés, ce qui pouvait entraîner une sorte de confusion car par moments c'était comme si on ne savait plus vraiment si nous nous situions pendant ou après, dedans ou dehors. C'était un peu comme si ce dispositif fonctionnait dans l'écho d'une situation de crise permanente, entraînant une difficulté à établir des liens entre une séance et l'autre, entre passé, présent et avenir. L'organisation d'une séance était censée se faire en trois temps : le tour de la structure, le temps en lui-même puis le moment de reprise. Mais ce troisième moment qui devait permettre, dans l'après coup de chaque séance, un travail d'élaboration et de reliaison ; ce troisième temps était normalement et habituellement escamoté, me laissant dans la sensation d'être coupée de ma propre capacité de pensée et d'analyse.

En outre, et cela m'évoquerait plutôt les *imago*s et *complexes familiaux*, ce dispositif de groupe semblait nous amener à rejouer, sans cesse, quelque chose qui toucherait à la précarité de l'existence, ou de la place dans l'existence de l'autre. C'est un groupe que j'ai souvent pensé abandonner, que j'ai dénié dans sa fonction de groupe. Il semblait tellement lié, dans mon propre investissement, à celui d'institutions tierces, les E.M.P.P. et l'université, que sans ces instances je pensais lâcher prise comme si je ne pouvais soutenir, seule, ces temps de groupe. En outre, la question de l'architecture avait-elle un impact sur la permanence de ces groupes ? Comment se fait-il qu'un groupe se soit laissé mourir dans un lieu et ait été réinvesti dans l'espace d'à côté ? Que venait symboliser la première salle ? Comment les murs d'une institution peuvent-ils jouer un rôle dans la possibilité de favoriser, ou non, des espaces de dépôt, d'échanges ou d'analyse de ce que R. Kaës nomme *matière psychique* ?

Pour finir, j'aborderai les aspects qui, peut-être, pourraient renvoyer à la question des *fantasmes originaires*. Pour décrire les débuts de ces groupes, j'ai réalisé, à la demeure de Mélusine, que j'avais en partie oublié la manière dont ce dispositif s'était construit. À la maison aux mille lumières, j'en avais gardé trace par l'écriture universitaire. Ce qui me revient aujourd'hui, c'est que c'était une évidence, quelque chose qui s'était imposé et qui était le fruit d'expériences passées. Il n'est certainement pas anodin d'avoir oublié le départ et, en même temps, il me semble que d'une manière générale la possibilité de l'oubli dans ces lieux était quelque chose que mon fonctionnement psychique utilisait particulièrement. Outre ce départ oublié, à la relecture, je m'interroge sur ce dont il était question quand je me décrivais, dans ce groupe, comme "en plongée". Quelle aurait alors été la matière dans laquelle je baignais ? Me reviennent là les corps qui se répandent et se dissolvent. Mais c'est l'oubli encore qui revient car quand je me décris comme remontant à la surface, je ne peux rien en dire. Est-ce que, dans ces moments-là, nous aurions formé un magma commun ? Y aurait-il un lien entre ce magma et le chaos des origines ? Cette substance qui vient du centre pourrait-elle, dans l'espace du groupe, c'est-à-dire à l'extérieur, prendre forme ? Comment alors l'accueillir ? Quelle place prennent les rituels ? A la lumière de cette expérience de groupe, peut-on penser que les organisations psychiques des sujets rencontrés dans ma clinique renverraient à des formes de groupalités internes amputées, disloquées, confusionnées, comme en magma ? Quels liens pourrait-on établir entre ces formes de groupalités internes et l'accueil premier ? Peut-on apercevoir là des sujets qui seraient comme embourbés dans le chaos des origines ?

A propos de l'écriture, et plus précisément de la prise de note, avait émergé une question, celle de savoir si c'était dans sa fonction d'intermédiaire que l'écriture pouvait être attaquée. Cela renverrait à une forme de difficulté à permettre l'espace *entre*. C'était comme si la confusion, en elle-même, devenait un espace fondateur. Il n'est

certainement pas anodin, dans cette écriture, que deux espaces de groupes, dans deux institutions, se soient confondus dans un seul et même dispositif, dans une seule et même analyse. Dans l'écriture, j'ai comme fusionné ces deux expériences de groupes. En outre, la question de l'espace intermédiaire semble revenir à tous les niveaux : de manière purement extérieure : le groupe à la maison aux mille lumières avait repris vie à l'accueil, c'est-à-dire au milieu du passage, alors qu'il était désinvesti dans la pièce à côté. Dans l'espace du lien à l'autre : avec ce groupe qui permettait de s'approcher et de s'éloigner, ce serait comme s'il avait été question de remettre à l'ordre du jour, et sur des supports extérieurs, quelque chose d'une possibilité d'un *travail de l'emprise* qui en un autre temps aurait pu être mis à mal. Avec la deuxième hypothèse était proposé que la dyade se trouve comme déconnectée du groupe, ce qui aurait empêché la possibilité, pour le nouveau-né, d'être investi comme nouveau. Accueilli dans un hors cadre, et pris dans une confusion des espaces, il oscillerait entre l'intrusion et l'exclusion : il ne pourrait être *entre*.

III. Un regard criminel

Troisième hypothèse

La troisième hypothèse clinique avançait l'idée que *l'exclusion originelle* ait pu mettre en échec le processus d'historisation. Elle était formulée ainsi : cette idée d'interférence qui touche à l'ordre des générations, ce que nous avons appelé "bruit", entraînerait quelque chose de l'ordre d'une rupture de transmission, une rupture de sens. Il y aurait échec dans le *processus d'historisation*, le sujet ne pourrait s'inscrire dans le temps comme auteur de son histoire.

Quand il n'y a pas d'accès à l'histoire

Cette formulation renvoyait à celle de S. Le Poulichet : « *L'échec partiel d'un processus d'historisation dessaisit un sujet de la possibilité de s'inscrire dans le temps comme auteur d'une histoire qui doit bien, à un moment donné, avoir commencé.* » (S. Le Poulichet, 2003, p. 79). Mais la question de savoir à quel moment l'histoire commence reste vaste. Pour R. Kaës, « *cette préhistoire où se constitue l'originnaire, celle d'un commencement du sujet avant son avènement, est prise dans l'intersubjectivité.* » (R. Kaës, 1993, p. 5). Cela nous ramène à P. Aulagnier, aux processus originaire et primaire qui prennent appui sur le *processus secondaire* de la psyché maternelle, elle-même soutenue par le groupe primaire. Ici, je suis en peine pour poursuivre. L'écoute des sujets rencontrés dans ma clinique me laissait très peu accès aux histoires généalogiques, aux récits de vie comportant une forme de chronologie dans laquelle il aurait été possible de se repérer plutôt que de se perdre. Souvent, les ruptures étaient consommées et il était difficile d'aborder la question. Revient ici à mon esprit un récit, plusieurs fois entendu, autour d'une scène de rupture. Celle-ci (racontée par des hommes) renvoie à un moment familial autour d'une table et d'un repas. Il est question pour le fils (celui

qui devient l'homme en train de raconter) de défendre soit une mère, soit une grand-mère, de la violence d'un père. La bagarre, alors, peut laisser le père à terre et entraîner le fils sur les routes. Généralement, cette scène renvoie à quelque chose de figé dont il est peu possible de parler. Je ne me souviens pas, dans ces cas-là, qu'il ait été possible d'envisager un "avant". Parfois, les ruptures avec le milieu familial surgissent à l'orée de la vie, faisant apparaître des mises en échec des processus d'adoption, entraînant le passage de familles d'accueil en familles d'accueil et d'institutions en institutions. D'autres fois, les personnes ont fui un pays en guerre ou en ruine. Mais quand il arrivait qu'il soit possible de parler d'avant, nous retrouvions souvent (pour les sujets qui venaient à moi) des histoires familiales traversées par des processus d'exclusions, de violences et de rejets.

Pour travailler autour de cette troisième hypothèse, j'ai décrit la rencontre avec Mme Tortue et cette dernière a développé une forme de schizophrénie paranoïde selon les termes de S. de Mijolla-Mellor. Quand il était question de sa généalogie, elle semblait avoir échafaudé plusieurs scénarios concernant l'existence de son père biologique. Les parents adoptifs étaient à des places ambiguës et il semble que la haine qu'elle éprouvait, vis-à-vis de cette famille qui la persécutait, soit organisée autour de la figure de « la demi-sœur d'adoption ». Ce qu'elle aurait reçu en héritage de son père, c'était un terrain sur lequel se situait une prison, symbole de l'enfermement mais aussi de la punition, de la faute. C'est pour cela qu'elle ne pouvait disposer du terrain. Elle héritait d'un espace fermé, comme enclavé ; un espace auquel elle n'avait pas accès, elle était prise dans un espace dont elle était exclue. Elle était embourbée dans un non-lieu.

Quand dans sa chambre une plante était morte, celle-ci avait été comparée à « un arbre généalogique dépouillé ». Que représentait la lignée pour Mme Tortue ? Comment pouvait-elle s'éprouver comme chaînon d'un ensemble plus vaste ? Comment pouvait-elle faire partie d'une histoire familiale ? Comment pouvait-elle s'inscrire dans sa propre histoire ? Pour P.

Aulagnier et avec son concept de *contrat narcissique*, « dès sa venue au monde, le groupe investit l'infans en tant que voix future à laquelle il demandera de répéter les énoncés d'une voix morte [...] quant à l'enfant, il demandera en contrepartie de son investissement du groupe et de ses modèles, qu'on lui assure le droit à occuper une place indépendante du seul verdict parental, qu'on lui offre un modèle idéal que les autres ne peuvent renier [...]. Le discours de l'ensemble offre au sujet une certitude sur l'origine, nécessaire pour que la dimension historique soit rétroactivement projetable sur son passé, qui sera ainsi soustrait à une référence dont le savoir maternel ou paternel serait le garant, exhaustif et suffisant. L'accès à une historicité est un facteur essentiel dans le processus identificatoire. » (P. Aulagnier, 1975, p. 189). Pour P. Aulagnier, le *Je* advient avec le *temps historisé* et l'absence du *Je advenu* signe la psychose.

Une transmission brouillée

Dans la rencontre avec Mme Tortue, je me suis décrite, dans sa chambre, comme immobilisée, empêchée dans mes mouvements, figée, le regard pris dans des œillères. Il est arrivé qu'elle me glace le sang, qu'elle me terrorise et m'envahisse intérieurement. J'avais la sensation d'avoir essayé, au départ, d'être dans une forme de maîtrise de ce qui se passait entre nous, de ce qui se transmettait entre nous. C'est ainsi que j'essayais d'organiser nos rencontres dans l'espace physique et architectural que j'avais projeté comme le mien : celui du bureau. Différents objets avaient circulé entre nous. Outre les différentes missives qui transmettaient des messages simples pour déplacer des rendez-vous, il y eut la lettre, donnée et presque reprise. Plus tard, était arrivé dans mon bureau un nounours avec de grands yeux nommé « Piou-piou ». C'était un nounours « qui voit tout, qui entend tout, qui sait tout, mais qui ne dit rien ». En outre, il y eut les boissons et la nourriture. Le café avait été accompagné par des angoisses d'être empoisonnée comme s'il y avait eu là quelque chose qui pouvait se transmettre par le vecteur de la nourriture. Je m'interroge aujourd'hui sur le

statut des madeleines que j'ai souvent laissé pourrir. Pourtant, j'ai l'impression qu'il y a eu des moments où j'ai apprécié les gâteaux qu'elle me donnait, alors qu'ils étaient diversifiés, que nous les partagions et avant qu'elle ne se rabatte sur la proposition exclusive des madeleines. Dans les grandes occasions, comme les moments de fête, j'ai eu des boîtes de chocolats que je pouvais alors partager avec mes collègues pendant les réunions (je les ai souvent avalés avec une pointe de méfiance, surpassée par un petit effort de raisonnement). Avec la proposition de la glace, la limite était franchie. Qu'y avait-il à transmettre là ? Si la glace à manger était bien en lien avec le miroir du voyage précédent, peut-on penser qu'il était question de haine dans cette transmission ? Au départ, j'avais décrit Mme Tortue comme victime d'une conspiration l'empêchant de respirer et de vivre ; ce qui permettait, en miroir, à la famille organisant les violences de pouvoir vivre « sur son dos », bénéficiant de ce qui lui était retiré. Au moment d'écrire, c'est dans le dos que sont apparues chez moi les douleurs. Quels liens pourrait-on entrevoir ici entre la haine, la destruction de l'autre, le miroir, le regard et la famille ?

Avec les plantes, les échanges avaient été dans les deux sens. J'avais hérité d'une plante en train de mourir. Elle avait reçu deux boutures qui pouvaient vivre. Outre la manière dont elles avaient finalement été éjectées de notre "espace de jeu", elles nous avaient apporté, pendant un temps, un matériau à partir duquel nos échanges s'étaient, en partie, construits, étayés. Mme Tortue avait proposé qu'il y ait avec ces deux plantes la mère et la fille. Elles devaient être dans deux pots séparés et côte à côte, pour pouvoir se regarder. Si l'une des conditions nécessaires au processus de subjectivation est de pouvoir être regardé comme un autre, que peut-on comprendre de ce processus en s'appuyant sur ce qui, peut-être, chez Mme Tortue, semblait avoir en partie échoué ? Avec la rencontre dans le miroir, c'étaient nos regards qui s'étaient croisés et la scène qui avait suivi nous avait menées à une rupture. Quelques temps plus tard, dans un moment pour moi difficile et en lien avec ce que Mme Tortue me donnait à vivre, j'avais

fabriqué une statue d'argile, je l'avais tout de suite associée à Mme Tortue. De quoi cette forme était-elle la représentation ? Elle me renvoie aujourd'hui à l'image d'une scène primitive dans laquelle il resterait un corps pour deux, un parent ayant dévoré l'autre sur le modèle de la Mante religieuse. Cette hypothèse viendrait éclairer le comportement de Mme Tortue vis-à-vis du "temps du café". Dans cet espace de groupe, elle ne pouvait être en présence d'un autre. Y aurait-il eu danger ? Dans un mouvement irréfléchi, j'avais attaqué les yeux de cette statue avec des pics. Pourquoi me fallait-il attaquer cette zone-là ? Pourquoi fallait-il que je cherche à détruire, ou ici à transpercer, la zone qui ouvre au regard ? Me renvoyait-il à un regard qui, criminel, n'aurait pu permettre à celui qui aurait été regardé de se reconnaître comme sujet, ou sujet en devenir ? Cela me ramène à un ressenti global dans ma relation avec Mme Tortue et qui renverrait à la sensation de ne jamais arriver à être à une place ajustée, comme s'il fallait sans cesse passer de la désertion à l'envahissement.

IV. Un meurtre sans cesse réactualisé

Quatrième hypothèse

La quatrième hypothèse clinique était formulée ainsi : les mécanismes intrapsychiques à l'œuvre, en termes de clivage et de rupture des liens, se répercuteraient sur l'ensemble social, le fonctionnement de déliaison viendrait attaquer les organisateurs institutionnels.

Le temps idéologique

Cette hypothèse, formulée par J.-P. Pinel, avait été dans un premier temps mise de côté. Il m'avait semblé qu'il ne me serait pas possible de m'occuper de cette question, étant moi-même partie prenante du fonctionnement institutionnel. Sur la proposition de mon directeur de recherche, elle a repris place ici ; ce qui n'a pas été sans susciter de nouvelles questions d'ordre éthiques et déontologiques. Avais-je le droit de décrire ce fonctionnement ? Y-avait-il un intérêt à dire ? Comment être assurée d'une confidentialité ? Était-ce honnête de rendre compte d'un fonctionnement d'équipe à partir de mon seul regard qui, subjectif, n'était peut-être pas placé au bon endroit pour témoigner d'un fonctionnement d'ensemble ? Pour avancer dans cette écriture, j'avais pris appui sur la pensée de J.-P. Pinel. Ce dernier a théorisé le mécanisme *d'homologie fonctionnelle* : « *les phénomènes de déliaison pathologiques des liens institutionnels sont révélés par une dérégulation économique groupale. Qu'ils se manifestent par l'excès ou par le manque d'investissement, ils procèdent de la négativité. Ils résultent d'une carence de l'appareil psychique groupal.* » (J.-P. Pinel, 1996, p. 50). Pour cet auteur, l'institution est un objet particulièrement complexe, « *partiellement impensable [... et] interroger les obstacles à penser le rapport à l'objet institution constitue un pré-requis à l'analyse des mouvements de détissage des liens institutionnels.* » (J.-P. Pinel, 1996, p. 51).

Ici, outre la difficulté liée aux différents niveaux d'analyse de cet objet complexe qu'est la demeure de Mélusine, il y avait celle de ma propre appartenance à ce lieu. Je m'y suis en partie construite dans mon identité professionnelle. Les questions posées : pourquoi écrire cela, dans quel but, quel sens, quelle loyauté, comment ne pas transformer, comment partager,... étaient sous-tendues par mon rapport personnel à cette institution, par mes propres investissements et désinvestissements, par les liens que j'entretenais avec l'équipe actuelle, avec le souvenir des anciennes équipes, avec les résidents, avec le souvenir des anciens résidents, avec le fonctionnement global de cette organisation et avec le souvenir des fonctionnements d'antan. Comment prendre suffisamment de recul pour pouvoir penser du dedans ? Dans ce lieu et dans le cadre d'un fonctionnement d'équipe, d'un fonctionnement institutionnel et d'un projet de service, dans le cadre de la manière dont je m'étais sentie investie dans ma place de psychologue que ce soit par ma direction, par mes collègues ou par les résidents, je m'étais construite dans ma manière d'investir mes fonctions. Pour S. Blondeau : *« l'appartenance culturelle est une part identitaire du clinicien dont l'élaboration est à faire. [...] cette appartenance culturelle, socialement signifiée par un statut est une dimension contre-transférentielle à élaborer. Autrement dit, la potentialité du statut renvoie chaque clinicien au fait de l'actualiser aussi comme sujet et comme personne. Comme sujet, il est soumis à une économie institutionnelle séductrice. À tout moment, en tous lieux, son désir est provoqué. Face aux inévitables manque des acteurs et groupes institutionnels, il est renvoyé à sa propre tolérance au manque. La conduite institutionnelle est une conduite de renoncement. »* (S. Blondeau, 1996, p. 89). J'ai parfois eu la sensation d'avoir alterné entre des moments dans lesquels j'ai tenté de défendre des positions, des manières de penser associées à des manières de faire ; avec d'autres moments dans lesquels j'ai éprouvé la sensation d'avoir lâché prise, d'avoir laissé faire en observant, presque en me retirant, et dans ces moments-là je me suis parfois sentie comme désinvestie, voire mise au banc. Dans quelle mesure n'étais-je pas

moi-même restée attachée à l'idée d'un projet d'équipe finalement déconnecté de la réalité du terrain ? Toujours pour S. Blondeau, « *tout projet d'équipe a ce caractère illusoire mais nécessaire à la cohérence et à la cohésion de l'espace psychique groupal.* » (S. Blondeau, 1996, p. 90). Dans quelle mesure, le projet d'équipe n'existant plus, n'étais-je pas restée accrochée, pour tenir dans ce lieu, à un projet qui m'appartenait, empli de mon propre idéal ? Dans ce cas et en supposant que nous aurions pu être plusieurs à fonctionner de la sorte, peut-on penser que notre fonctionnement d'équipe se serait appuyé sur différentes positions déliées les unes des autres ? En outre, peut-on penser que ces positions auraient pu renvoyer à des formes d'idéologies ? Pour R. Kaës, « *le temps idéologique répète sans changement, contre le changement, sans reprise subjectivante, sans après-coup, un état idéal de l'ordre relationnel et représentationnel. C'est un temps mort.* » (R. Kaës, 2015b, p. 116).

Le mythe du "tous pareils"

Plus haut, la description de notre fonctionnement avait laissé apparaître un certain nombre de signes que l'on retrouve décrits par J.-P. Pinel dans ce qu'il nomme la « *sémiologie de la déliaison pathologique des liens institutionnels* » (J.-P. Pinel, 1996, p. 54). Dans cette écriture, l'enjeu n'était pas de proposer une analyse du fonctionnement de cette institution dans son ensemble mais d'entrevoir, depuis une place singulière, à travers mes propres investissements et en lien avec les questions posées par mon objet de recherche, en quoi ce fonctionnement d'équipe venait traduire quelque chose du fonctionnement psychique des personnes accueillies.

Peut-on percevoir, à travers les scènes décrites, ce que B. Duez nomme des effets *d'obscénité* ? Qu'est-ce qui, de l'ordre de l'intime, aurait été transféré sur la scène institutionnelle ? Cet auteur fait l'« *hypothèse concernant les liens psychopathologiques dans les institutions [que] les effets d'obscénité [soient] liés à "l'effacement" d'une figuration du ou des conflits psychiques qui fondent les institutions. Les "obscénisations"*

individuelles viennent se substituer à ce lien figural manquant » (B. Duez, 1996, p. 165). Pour cet auteur, « *la scène primitive, le plus abouti des fantasmes originaires, fonctionne aussi comme fond scénique des relations humaines. [...] D'une façon générale, il est à l'œuvre chaque fois que des sujets se trouvent engagés dans une œuvre ou une tâche commune.* » (B. Duez, 2004, p. 64). Avec *l'obscénité*, quelque chose de l'ordre de l'inavouable et de l'intime est convoqué sur la scène institutionnelle. « *L'inverse des fantasmes originaires [...] s'actualiserait alors sous forme d'emprise sur l'autre, de déqualification subjective, et de "meurtre" imaginaire où l'on fait en sorte de bannir un figurant du déficit sous forme de victime émissaire.* » (B. Duez, 1996, p. 202). Pour B. Duez, « *les obscénisations [...] réactualisent pour les sujets ce qu'ils avaient immobilisé dans le cadre comme indicateur de là où est l'étranger, le menaçant, l'infigurable. C'est le statut que l'institution va donner à ce démenti qui va déterminer sa capacité à déterminer sa représentation-but.* » (B. Duez, 1996, p. 203).

A la demeure de Mélusine, c'était comme s'il n'y avait plus de *butée différenciatrice*. C'était comme si l'on ne savait plus tout à fait, des membres de l'équipe ou des résidents, qui était à quelle place. Cela semblait s'opérer à plusieurs niveaux : le projet de départ, soutenu par le premier directeur, défendait l'idée d'un accueil inconditionnel pour les personnes les plus marginalisées. La notion du "vivre ensemble" était mise en avant comme s'il s'agissait, pour l'équipe, de partager dans le cadre d'un travail salarié, un espace de vie dans lequel planait une forme d'abolition des différences. Au sein de l'équipe, chacun, depuis sa fonction, était en place d'intervenant social. Peu à peu, c'était comme si les spécificités de chaque poste s'étaient mélangées. Chacun accompagnait les résidents dans les tâches quotidiennes, que ce soit en lien avec la vie de l'institution ou dans le cadre des accompagnements individuels. Pourtant, il n'existait pas d'espace de formation suffisant qui aurait permis à l'ensemble de l'équipe de s'affilier à une manière de faire et de penser, de disposer de certains outils

de compréhension, de s'identifier à une forme de posture commune. Pour apporter une touche de difficulté supplémentaire, certains membres de l'équipe étaient eux-mêmes dans des situations précaires. Certains pouvaient être en situation d'être ou d'avoir été sans domicile fixe. Avec cette proximité et sans espaces de différenciation, c'était comme si chacun devait se débrouiller avec ses propres angoisses révélées par le contact rapproché et quotidien de personnes en grande souffrance et marquées par les stigmates de l'étrangeté, de la folie, de l'exclusion, de la dégénérescence, de la maladie, laissant se développer chez les uns et les autres des mécanismes de défense pour tenter de se protéger, remettre des limites. Limites sans cesse ré-ébranlées par notre mode de fonctionnement.

Dans notre organisation de départ, soutenue par le projet du directeur, portée par une forme d'idéal, l'équipe se tenait. Une forme de plaisir à travailler ensemble permettait de surmonter les difficultés, de prendre appui les uns sur les autres en laissant de côté toute forme d'expression de la conflictualité qui peut-être aurait risqué d'ébranler notre organisation défensive. Peu à peu et après le départ du directeur, c'était comme si l'équipe s'était au fur et à mesure désintégrée. Comme si la possibilité du départ était devenue la solution. Les espaces de parole et de regroupement s'étaient comme démantelés, laissant la place aux agirs dans toutes leurs formes possibles. Ils pouvaient concerner les membres de l'équipe, les résidents, les deux en même temps. Les exclusions des uns ou des autres ponctuaient le quotidien.

Un fantasme originaire qui associerait l'origine au meurtre

Pour R. Kaës, le *contrat narcissique* et les identifications à l'objet de la tâche primaire soutiennent les *alliances inconscientes* et permettent des croyances et des idéaux communs (Kaës, 1996b). Ici, c'était comme si les alliances étaient devenues mortifères, comme si elles permettaient de s'allier en contre, chacun cherchant à se préserver à sa manière et parfois en "tuant" l'autre. C'était comme s'il n'existait plus de rapport collectif et partagé à

notre tâche primaire ; comme si se réactualisait, au-devant de cette scène institutionnelle, un raté du *contrat narcissique*. L'équipe n'aurait plus été prise dans une forme de filiation, elle n'aurait plus été protégée contre ses mouvements pulsionnels par les interdits du meurtre et de l'inceste. C'était comme si l'équipe n'était plus soutenue par un projet commun, comme s'il fallait défendre un projet devenu une coquille vide, c'était comme si nous étions pris dans la répétition du même, elle aurait été organisée par la question du meurtre.

Dans quelle mesure la survenue de la mort n'était-elle pas venue ébranler notre projet de départ et le rapport à notre tâche primaire ? La première personne morte dans notre établissement, Firmin, avait été retrouvée dans sa chambre, effondrée derrière sa porte. Nous n'avions rien vu venir et la position dans laquelle il avait été retrouvé avait laissé imaginer qu'il avait cherché à sortir de sa chambre pour appeler au secours, qu'il n'avait pas eu le temps de le faire, que nous n'avions pas entendu son appel. Depuis, plusieurs personnes étaient mortes et parfois, à l'occasion d'un décès, une même question semblait vouloir se reformuler : quelle est la différence entre celui qui a tué et celui qui a laissé mourir ? Qu'est-ce qui nous amenait à imaginer que derrière chaque mort, il aurait pu y avoir un meurtrier ? Pour J.-P. Pinel, « *le traumatisme actuel relève d'une rencontre entre l'économie singulière d'un sujet avec une situation imprévue débordant son système pare-excitation. [...] Les symptômes d'angoisse, les cauchemars, les pathologies du lien se développent selon la logique de la répétition du même. [...] Dans les] situations traumatogènes en institution, il s'agit d'un évènement qui sollicite un éprouvé de sidération et d'impuissance, associé à une blessure narcissique et à une attaque des identifications personnelles et professionnelles. Le praticien est la victime ou le témoin d'un acte violent, inattendu et/ou d'une intensité extrême. [...] Quelles que soient les modalités singulières de ces agirs violents, ils mettent en scène une figure du meurtre ou de l'inceste impliquant une effraction des défenses et une passivation [...]* » (J.-P. Pinel, 2004, p. 141).

A la demeure de Mélusine, peut-on penser que les exclusions de résidents, les licenciements de salariés, les départs brutaux, les conflits et bagarres étaient des expressions d'un meurtre sans cesse renouvelé ? Dans l'équipe, les successions entre les départs et les arrivées des nouveaux venus étaient parfois si rapprochés que les nouveaux auraient dû, quelques heures après leur arrivée, être déjà opérationnels. C'était comme s'il fallait que le nouveau venu ait toujours été là, comme s'il fallait effacer la possibilité du deuil, comme si le nouveau n'était pas investi comme nouveau mais comme simple prolongement de l'ancien. C'était comme s'il fallait rejouer un deuil empêché. Au moment du dernier licenciement en date, une scène était venue se figurer, elle m'avait été racontée et me semble témoigner de quelque chose de fort dans notre fonctionnement d'équipe. Une collègue avait aperçu un bébé animal qu'elle pensait être abandonné. En dépit des protestations des résidents qui lui demandaient de le laisser tranquille, elle s'était lancée dans le sauvetage de cet animal qu'elle avait déposé dans une boîte. L'animal en était mort mais il ne fallait pas le dire aux résidents. Apparemment, d'un commun accord, le discours tenu était que l'animal avait été relâché. La figure de l'ogre était apparue dans le discours d'un résident qui tentait de s'expliquer plus tard la disparition d'autres bébés animaux. Le récit de cette histoire s'était terminé par une imitation des cris de la mère cherchant désespérément son petit. Ici, c'était en voulant sauver que l'on avait tué mais, d'emblée, c'était une mort qu'il fallait taire, c'était une mort empreinte de culpabilité. À la demeure de Mélusine, peut-on penser que les effets *d'obscénités* auraient été liés à la figuration, sur la scène de l'institution, d'un *fantasme originnaire* qui aurait associé l'origine au meurtre ? Peut-on penser que c'était ce meurtre-là qu'il aurait fallu indéfiniment réactualiser ?

V. Le meurtre dans tous ses états

Cinquième hypothèse

La cinquième hypothèse clinique proposait que *l'exclusion originelle* soit une expérience non symbolisable qui se répèterait dans un retour, par l'agir, de cette expérience traumatique passée, la rencontre ne devenant possible qu'en passant, dans un premier temps, par une *relation d'amarrage* (C. Pitici) et des passages à l'acte nous détournant de nos places, de nos fonctions, déplaçant les limites et entraînant quelque chose de l'ordre d'une urgence vitale. Il ne serait pas possible de "jouer" avec.

Une confusion fantasme / réalité

La rencontre avec le personnage littéraire, M. Meursault, nous a permis de travailler autour de cette cinquième hypothèse. Dans le récit, ce personnage commet un meurtre. En quoi ce meurtre est-il un passage par l'acte ? Que viendrait-il alors agir ? En 1959, A. de Pichon Rivière et W. Baranger ont proposé que : «*Meursault ne peut pas vivre le deuil de sa mère parce qu'il sent qu'il l'a tuée* ». Reste ici la question de savoir depuis quand. Etait-ce là un fantasme et, si oui, que se passe-t-il quand celui-ci rencontre la réalité ? Pour M. Meursault, «*tous les être sains avaient plus ou moins souhaité la mort de ceux qu'ils aimaient.* » (p. 100). Et c'est bien ce souhait qui l'avait condamné à la peine capitale car pour le procureur «*un homme qui tuait moralement sa mère se retranchait de la société des hommes au même titre que celui qui portait une main meurtrière sur l'auteur de ses jours.*» (p. 154). Dans ce procès, comme le résumait l'avocat, «*tout est vrai et rien n'est vrai.* » (p. 139). Il semblait y avoir une certaine confusion entre les actes, la réalité extérieure, et les intentions, fantasmes, la réalité intérieure.

Au moment du meurtre sur la plage, quelque chose du paysage semblait se confondre avec celui décrit par M. Meursault le jour de

l'enterrement. Les deux scènes semblaient se superposer. Que se passait-il dans sa tête ? Où était-il alors qu'on le pensait sur la plage ? Était-ce ici son paysage intérieur qui se confondait avec l'extérieur ? Dans un premier temps, alors que M. Meursault semblait observer les événements comme s'il en était extérieur, il décrivait le dehors comme empli du Soleil et du Silence. Ces éléments du dehors semblaient avoir pris le statut d'objets internes. Ils auraient renvoyé à sa réalité intérieure qui aurait été, elle, comme vidée de sa substance. Ce vide intérieur aurait pu renvoyer à un « *vide pathologique [... qui] constitue le foyer de ce que Winnicott (1989) a théorisé dans son article intitulé "la crainte de l'effondrement" [...]. Winnicott relie le vide pathologique à [...] un défaut de la fonction subjectivante de l'environnement primaire.* » (J.-P. Pinel, 2011, p. 10). Pour M. Ravit, dans la clinique de la criminalité, il s'agit « *d'un désaxement subjectif dans lequel "quelque chose" du sujet lui-même s'est perdu et n'a pas été transformé ni intégré subjectivement. La position subjective se trouve ainsi décentrée donnant l'impression d'une ouverture sur le dehors [...]. C'est donc l'objet externe qui est "utilisé", comme un "médium malléable de suppléance" »* (M. Ravit, 2016, p. 138). Ainsi, « *chez ces patients, la transitionnalité n'est donc pas médiatrice de la position subjective. [...] Le passage à l'acte violent et destructeur se présenterait alors comme une reprise d'un processus d'illusion créatrice inabouti, qui se répète par retournement, le sujet n'ayant pas d'autre solution que d'échoïser ce qui s'est perdu dans le reflet du miroir primaire.* » (M. Ravit, 2016, p. 140-141).

Le bruit du silence

Sur la plage, « *on pouvait tirer ou ne pas tirer* » (p. 88), dit M. Meursault. C'est comme s'il se confondait avec Raymond. Cette confusion pourrait porter sur plusieurs niveaux, il y avait à se venger d'une humiliation impunie : la gifle reçue par Raymond était revenue en boomerang vers M. Meursault, par l'intermédiaire du Soleil. Raymond portait, en outre, le nom de famille de la mère de l'auteur A. Camus. À ce moment, M. Meursault

semblait être rempli par l'extérieur, c'était comme si le trop-vide intérieur avait happé le trop-plein extérieur. Cela s'est poursuivi jusqu'au moment du meurtre et cette scène pourrait faire penser au tableau d'Edvard Munch, *le cri*. À propos de cette œuvre, le peintre écrivait dans son journal : « *Je me promenais sur un sentier avec deux amis – le soleil se couchait – tout d'un coup le ciel devint rouge sang – je m'arrêtais, fatigué, et m'appuyais sur une clôture – il y avait du sang et des langues de feu au-dessus du fjord bleu-noir de la ville – mes amis continuèrent, et j'y restai, tremblant d'anxiété – je sentais un cri infini qui se passait à travers l'univers et qui déchirait la nature.* » (www.lecridemunch.com). Dans la représentation de cette scène, si le cri provient de l'univers, le personnage central, pourtant, semble hurler. En outre, il est difficile de percevoir le statut des ombres au loin. Sont-elles dangereuses ou en danger ? Comment ne pas associer ce cri à celui du silence assourdissant « *de la flûte et de l'eau* » ? C'était là un silence particulièrement bruyant et que M. Meursault voulait fuir. Il était en lien avec la mère désormais morte, avec le silence comme *absence de répondant* (J.-P. Pinel) et qui permettrait de faire le lien avec *la mère morte* (A. Green). Mais ce cri, associé au silence, pourrions-nous le mettre en lien avec le premier *miroir sonore* ? Pour D. Anzieu, « *la cavité bucco-pharyngée, en ce qu'elle produit les formants indispensables à la communication, est très tôt sous le contrôle de la vie mentale embryonnaire en même temps qu'elle joue un rôle essentiel dans l'expression des émotions.* » (D. Anzieu, 1985, p. 188). Pour cet auteur, « *le premier problème posé à l'intelligence naissante est celui de l'organisation différentielle des bruits du corps, des cris et des phonèmes, [...] les phono-comportements constituent, tout au long de la première année, un facteur primitif du développement mental.* » (D. Anzieu, 1985, p. 190). « *Le Soi se forme comme une enveloppe sonore dans l'expérience du bain de sons, concomitante de celle de l'allaitement. Ce bain de sons préfigure le Moi-peau et sa double face tournée vers le dedans et le dehors, puisque l'enveloppe sonore est composée de sons alternativement émis par*

l'environnement et par le bébé. La combinaison de ces sons produit donc : a) un espace-volume commun permettant l'échange bilatéral [...] ; b) une première image [...] du corps propre ; c) un lien de réalisation fusionnelle réelle avec la mère [...] » (D. Anzieu, 1985, p. 192).

Au moment du meurtre en lui-même, envahi par le bruit du silence, M. Meursault se décrivait tout en tension, s'agissait-il de rompre le silence en faisant crier ? Quel silence fallait-il faire taire ? Envahi par les éléments extérieurs, il semblait vivre ce moment au passif, jusqu'au moment où la gâchette avait cédé. C'est ce bruit qui l'avait ramené à la réalité et, à partir de là, il avait semblé prendre part aux événements pour tenter d'éprouver la consistance d'un corps qui ne répondait plus. Avait-il pris ce corps pour un autre ? A l'instar de son « *fait divers* », s'était-il trompé de cible ? Cette scène de meurtre aurait-elle été le théâtre d'une autre scène, intérieure celle-ci ?

Le statut du regard

Pour M. Ravit, « *la clinique du passage par l'acte (évoqueur d'un sens psychique à lui-même étranger) convoque de manière très significative et singulière la sphère du visuel.* » (M. Ravit et al., 1993, p. 167). Au moment du meurtre sur la plage, que voit M. Meursault ? Nous avons déjà repéré un certain nombre de perceptions venues de la nature : la couleur du sable, l'éblouissement du ciel ou du soleil, « *un coquillage blanchi* » (p. 90). Mais au moment où M. Meursault est comme happé par le Soleil et le Silence, il est encore accompagné de Raymond et c'est l'homme arabe, avec sa flûte, qui répète la même musique. « *L'autre soufflait dans un petit roseau et répétait sans cesse, en nous regardant du coin de l'œil, les trois notes qu'il obtenait de son instrument.* » (p. 87). Alors qu'il est épié, M. Meursault prend le revolver et « *le soleil [glisse] dessus* » (p. 88). Ici, *tout s'arrête* et les deux personnages se confondent. Ils repartent car les deux hommes arabes « *se sont coulés derrière le rocher* » (p. 89). Alors, pourquoi M. Meursault revient-il ? Il était « *découragé devant l'effort qu'il fallait*

faire pour monter l'étage de bois et aborder encore les femmes » (p. 89). Plus haut dans le récit, il était ennuyé par l'expression de leurs émotions. Revenu maintenant sur la plage, le soleil lui offre une « *ivresse opaque* » (p. 90). Il ne s'approche pas d'un homme mais de la « *masse sombre du rocher entourée d'un halo aveuglant* » (p. 90). Pourtant, ce rocher représente aussi « *la source fraîche* » (p. 90), il s'en approche en voulant fuir « *le soleil, l'effort et les pleurs de femmes* » (p. 90). Enfin, il regarde l'homme arabe mais n'est pas regardé en retour, il ne peut que deviner le regard « *entre ses paupières mi-closes* » (p. 91). A ce moment, M. Meursault fixe l'homme. Il perçoit que ce dernier avait « *des ombres sur son visage* » (p. 91). Alors c'est l'aveuglement qui vient de la sueur sur ses paupières, des rayons du soleil et de la lumière reflétée par l'acier du couteau. Pour M. Ravit, « *l'acte semble réveiller l'élément traumatique primaire singulièrement associé à la sphère visuelle. [...] Tout semble se passer comme si le sujet, à travers "les restes" perceptifs de la scène, entrait à nouveau en contact avec une partie de lui-même non reconnaissable.* » (M. Ravit et al., 1993, p. 168).

Dans cette scène, l'homme tué était en train de répéter "la même musique". Il ne regardait pas M. Meursault car ses paupières étaient mi-closes, il avait des ombres sur le visage. Ces ombres seraient-elles liées aux émotions des femmes, celles qu'il fallait fuir ? Etait-ce les pleurs de femmes qu'il fallait faire taire ? Peut-on penser que le fantasme inconscient d'avoir tué sa mère, réactivé par la mort réelle de celle-ci et en écho à une absence première, aurait entraîné un collapsus ? Les réalités intérieures et extérieures se seraient-elles brouillées, précipitant le meurtre ? Avec cet acte et dans un second temps, M. Meursault s'était exclu de la communauté des humains. La nouvelle vie qui commençait lui avait permis, dans sa cellule (pourrions-nous dire enfin ?), d'entendre le son de sa voix. Il imaginait même qu'après lui, un autre Meursault puisse exister avant de se souhaiter, pour toute forme de reconnaissance, la haine, le rejet, puis la mort.

Nous sommes revenus ici sur chacune des hypothèses cliniques. Dans l'analyse du cas de M. Chapelier, nous avons proposé que sa temporalité ait été organisée par un *temps mort* (A. Green), nous l'avons mis en lien avec un *traumatisme primaire* (R. Roussillon). Il aurait été lié à une « *impossibilité à se loger dans l'objet primaire* » (F. Mathieu). La pulsion n'aurait pu s'intriquer dans une activité adressée, l'objet aurait été comme séparé de la pulsion. C'est de l'expérience d'une *exclusion originelle* dont il aurait été question. À partir du modèle « *du prendre en soi et du rejeter hors soi* » (P. Aulagnier) nous avons proposé que le *temps intermédiaire* ait été, pour M. Chapelier, comme écrasé.

Avec l'analyse d'un cas groupal, "le temps du café", nous avons ensuite interrogé la fonction de l'accueil et à travers l'analyse de ce dispositif, avons aperçu un groupe qui permettrait que se figure l'absence, l'abandon, le morcellement. Il renverrait à des formes de groupalités internes comme amputées, disloquées, confusionnées, comme en magma. Pourrait s'y figurer quelque chose du chaos des origines et d'un espace de confusion renvoyant à l'accueil premier.

Avec le cas de Mme Tortue, nous avons ensuite interrogé la question de la place dans une généalogie. Pour cette femme, l'héritage semblait renvoyer à quelque chose d'inaccessible, à l'image d'un terrain sur lequel aurait été construite une prison. L'espace dont elle avait hérité était devenu l'emplacement d'un lieu d'enfermement. Avec Mme Tortue, semblait pouvoir se transmettre, par le vecteur de la nourriture, quelque chose de la haine, de la douleur et de l'angoisse. Quand nous avons pu, par la médiation des plantes, nous organiser un espace de jeu, c'est la question du regard qui était apparue, nous permettant de faire le lien avec la scène du miroir qui avait ouvert une forme de confusion venant signer la rupture. Cet aspect nous a permis d'interroger cette fonction du regard dans la construction du *devenir sujet*.

Nous nous sommes ensuite attachés à l'analyse d'un cas institutionnel. À la demeure de Mélusine, étais-je légitime, depuis ma place

et à partir de mon regard, pour penser cet objet ? Sur cette scène institutionnelle, serait venue se figurer un raté du *contrat narcissique* (P. Aulagnier). Ici, le projet d'équipe aurait laissé sa place à un fonctionnement organisé à partir de positions idéologiques déliées les unes des autres. La survenue de la mort serait venue ébranler notre projet de départ et notre rapport à la tâche primaire. Les liens d'équipes se seraient organisés à partir de la répétition du *même*. Des effets *d'obscénité* auraient été liés à la figuration, sur la scène de l'institution, d'un *fantasme originaire* qui aurait associé l'origine au meurtre. C'est ce meurtre premier qu'il aurait fallu, indéfiniment, réactualiser.

Enfin, avec la rencontre d'un personnage littéraire et à partir d'une scène de meurtre, nous avons proposé que se figure un collapsus entre fantasme et réalité. Plusieurs scènes se seraient superposées. Au moment du meurtre, il aurait fallu rompre le silence, celui-ci aurait renvoyé au silence comme absence de *répondant* : au silence du *premier miroir sonore* (D. Anzieu).

Pour poursuivre l'analyse, nous reviendrons maintenant sur les hypothèses théoriques et méthodologiques.

Chapitre 11 : Retour sur la méthodologie

À côté des cinq hypothèses cliniques, des hypothèses méthodologiques et théoriques ont été formulées ainsi :

Hypothèses méthodologiques

- La recherche et l'écriture se sont présentées, dans cette clinique, comme une forme de nécessité pour "survivre" dans les fonctions de psychologue.
- Elles renverraient au besoin, pour investir un espace de pensée, de pouvoir s'appuyer sur une institution extérieure exerçant une *fonction conteneur* (R. Kaës) à la fois contenante et transformatrice.

Hypothèses théoriques

Dans cette clinique, c'est la possibilité du *jeu*, dans le double sens de la mobilité et de l'espace de jeu, qui serait comme attaquée. En référence à la théorisation de R. Kaës concernant *l'espace de la réalité psychique*, nous pouvons penser que cette attaque de *l'espace de jeu* pourrait s'observer à plusieurs niveaux :

Intrapsychique :

- *L'espace potentiel* au sens de D.-W. Winnicott serait comme attaqué. Nous retrouverions ici la perte de *l'aire de jeu* décrite par J. Furtos, celle qui ferait passer le sujet de précaire à exclu.
- Le travail du *préconscient* serait troublé. Nous pourrions observer ce trouble à partir de l'analyse de la relation contre-transférentielle puis à travers la manière dont cette relation organise le travail de l'écriture : avec la méthodologie. Si l'écriture s'organise à partir des effets de transferts,

nous pourrions penser que dans sa forme, elle en portera les marques. Ce serait dans sa *fonction d'intermédiaire* (J.-F. Chiantaretto) que l'écriture pourrait être attaquée.

Interpsychique :

- La relation transférentielle propre à cette clinique m'aurait amenée à m'éprouver tour à tour débordée ou désertée ; comme "collée" et entraînée dans la *scène de l'autre* (V. Colin).
- Le récit de rêve proposé en préambule et associé à ma clinique renverrait à l'expression d'une impossibilité à jouer.

Transpsychique :

- Dans cette clinique, nous serions confrontés à une forme d'impossibilité à faire groupe car la déliaison des *groupes internes* tendrait à se rejouer sur la scène groupale externe (J.-P. Pinel).

A un niveau Méta :

- la volonté "d'inclusion" dans notre société s'organiserait de manière défensive vis-à-vis de sujets qui nous renverraient l'image d'un corps social comme démembré. Nous en retrouverions la trace dans le fonctionnement et l'organisation des institutions en charge d'accueillir ces personnes.

I. Le contre-transfert dans l'écriture

L'écriture, une voie pour penser

Dans un premier temps, l'écriture avait été envisagée dans sa fonction de *notation*. Mais qu'en est-il de l'écriture, plus large, de cette thèse ? En quoi la forme qu'a pris ce travail de rédaction pourrait-elle ouvrir des éléments de compréhension vis-à-vis de ma clinique et de mon objet de recherche ? Au départ, je me suis décrite comme embourbée, coupée en partie de mes affects, adoptant des conduites automatiques, prise par l'urgence d'être "en présence" et sans m'autoriser la possibilité d'être seule. C'est comme si j'avais été animée d'une forme de nécessité, celle d'être disponible pour plusieurs personnes en même temps. À partir du récit de la rencontre avec Fantine, je me demandais comment ne pas me perdre dans cette rencontre particulière de sujets qui se seraient parfois comme absents d'eux-mêmes (J. Furtos). Comment ne pas s'égarer en les cherchant ? Alors, je projetais dans le travail d'écriture quelque chose de l'ordre d'un soutien indispensable pour investir mes fonctions. Je pensais que la réécriture de la rencontre avec ma clinique, depuis la place de chercheuse, me permettrait de réinvestir le travail de pensée et, par ricochet, de modifier la posture de la clinicienne. L'écriture était envisagée comme l'ouverture à une élaboration possible, comme une voie pour continuer à investir, pour penser. Dans ce sens, et pour J. Guillaumin, l'écriture est envisagée comme une *extension topique*, « le travail de l'appareil psychique extensif qu'introduit l'écriture possède lui-même une fonction substitutive proprement "détoxiquante", c'est-à-dire sert à décharger, à élaborer puis à enrichir et à libérer l'appareil psychique interne de l'écrivain » (J. Guillaumin, 1982b, p. 72). Dans ce sens, pour J.-F. Chiantaretto, « il s'agit d'aborder l'écriture en tant qu'elle constitue un lieu psychique externalisé, matérialisant un espace intersubjectif : indissociablement un espace pour penser ses pensées, doté

d'une relative autonomie par rapport à la psyché, et la surface d'inscription d'une parole adressée. » (J.-F. Chiantaretto, 2004, p. 175).

L'écriture comme une mise en forme

L'écriture de cette thèse s'est faite dans l'ordre et il était pour moi impossible de la concevoir autrement. C'était comme s'il fallait la laisser suivre un chemin "logique", qu'elle accompagne le travail de l'élaboration, qu'elle suive une forme de chronologie. Au fur et à mesure, c'est dans et par l'écriture que le sens des propos s'est peu à peu découvert. Ainsi, pour J. Guillaumin, la pensée est « *elle-même pensée vive tandis qu'elle s'écrit, et non pas simple dépôt ou reflet d'une pensée qui se serait faite et inscrite sans traces visibles ailleurs (en dedans) et dans une étape antérieure.* » (J. Guillaumin, 1982b, p. 62). J'avais la sensation de construire le propos dans l'écriture, parfois sans pouvoir imaginer ou projeter ce qui viendrait dans la phrase suivante. Dans ces périodes-là, quand je me sentais arrêtée, je m'en sortais en revenant sur les questions passées. Mais sur la fin, j'éprouvais la sensation d'avoir tourné en rond et d'être revenue sans cesse au même endroit. Ce processus renverrait-il à ce que J. Laplanche a nommé une *écriture en spirale* (1992) ? Au-delà de ce retour cyclique vers les mêmes questions posées sous des angles différents, il me fallait (et de manière particulièrement forte dans certaines descriptions cliniques) lire, relire et relire encore, la plupart du temps à voix haute. Retrouverions-nous ici, dans cette activité de relecture, ce que J. Guillaumin a décrit comme un « *moment [...] organisateur, car il introduit dans le système quelque chose qui n'y était pas au moment de la projection scripturale* » (J. Guillaumin, 1982b, p. 73) ?

Dans cette thèse, peut-on parler d'une mise en forme temporelle ? Serait-ce là une sorte de défense, une manière de remettre de l'ordre ? Cette idée me ramène à la manière dont j'ai tenté de reconstruire, dans l'écriture, une forme de chronologie dans les histoires de vie de M. Chapelier ou de Mme Tortue et cela alors qu'à leur écoute, j'étais bien souvent perdue par

ces formes de récits comme mélangés, confusionnés, amalgamés. Cet aspect rejoint peut-être un des chantiers de la fin de l'écriture : corriger la concordance des temps. Ce problème est apparu en force dans la partie consacrée à la clinique. J'ai traversé des moments où l'écriture passait du présent au passé et au futur, sans crier gare. Certaines scènes ne pouvaient être décrites qu'au présent puis basculaient dans le passé ou dans le futur sans que cela ne soit décidé et sans que je n'arrive à faire autrement. Peut-on penser que cet aspect, qui apparaissait dans l'écriture, aurait pu être le signe d'une spécificité qui aurait renvoyé à ma clinique et à la question de la discordance dans les formes de temporalité ? En outre, il ne me semble pas anodin de n'avoir eu de cesse de déplacer la partie consacrée à la question du transfert. L'écriture autour de cette notion est restée de côté, elle s'est imposée comme : pour après ou pour avant. Pourtant, cette question centrale du transfert me ramène à la clinique et à la position dans laquelle je me sentais prise au départ : une nécessité d'être en présence, dans l'urgence de la présence, une présence impliquant d'être comme coupée d'une partie des affects, dans une posture automatique laissant peu de place à ce qui était en train de se produire. C'était, ici encore, de la temporalité dont il était question : celle d'un présent étalé, comme désinvesti et coupé de l'avant autant que de l'après.

L'écriture, une voie d'expression pour les affects

En outre, cette discordance dans les temporalités me renvoyait à mon inquiétude de ne pas ménager suffisamment d'espaces de transitions et de passer d'un point à l'autre sans marquer la liaison. Cela renforçait une autre inquiétude, celle de perdre le lecteur ; de l'envoyer d'une scène à l'autre, d'une institution à l'autre, d'un moment à l'autre, comme si je pouvais l'égarer dans le dédale de ma clinique. Ici encore, et au travers de mon rapport à cette écriture, peut-on penser que cette peur de perdre le lecteur aurait pu venir traduire un des aspects importants du rapport à cette clinique et à mon objet de recherche ? Enfin, pour nommer les personnes, il m'a été

particulièrement difficile d'inventer des prénoms et des noms. Pourquoi était-il si compliqué de laisser aller mon imagination ? Jusqu'à la fin, je les ai nommés par leurs initiales même si je percevais qu'il aurait été plus agréable, pour le lecteur, de se repérer avec des prénoms et des noms. Mais aucune de mes idées n'était pour moi satisfaisante. Pour les institutions, c'était à la demande de mon directeur de recherche que je tentais, désespérément, de trouver deux noms autres que l'institution 1 et l'institution 2. Mes idées, je les trouvais mauvaises, si bien que j'avais la sensation de maintenir, par l'intermédiaire de la manière dont je nommais, quelque chose qui collait à la réalité jusqu'à utiliser pour Fantine le prénom réel. J'avais écrit, avant de l'effacer, qu'il me semblait juste de lui laisser son identité. Dans son analyse du discours des sujets Sans Domicile Fixe, V. Colin se dit « *confrontée à un discours pauvre en représentation secondaire, du fait de la forclusion de l'imaginaire.* » (V. Colin, 2002, p. 306). Puis-je faire des liens avec cette écriture ? Comment se fait-il que j'ai eu tant de difficulté, en ce qui concernait la manière de nommer, à m'autoriser un peu d'imagination ou de légèreté ? Ainsi, cette manière de nommer venait-elle marquer une certaine difficulté à prendre de la distance ? Dans le même temps, j'étais travaillée par l'inquiétude de trop en dire, de trop entrer dans les détails. Au-delà de la possibilité de perdre le lecteur, il y avait là, peut-être, la crainte de le faire entrer dans une intimité trop grande, en écho à ce que j'étais parfois amenée à vivre dans le cadre de mon travail. Au départ, je me suis décrite dans ma clinique comme embourbée, embarquée, en difficulté pour penser, pour investir ma place et mon rôle. Arrivée à ce stade de l'écriture, il me semblait avoir tenté d'inscrire ce qui n'avait de cesse de s'oublier, de se démanteler. Mais par l'écriture, ce sont des cadres qui se sont créés pour moi, des espaces dans lesquels j'ai déposé et mis au travail une partie de ce qui était en jeu dans la clinique. Pour Mme Tortue par exemple, j'ai eu la sensation de l'avoir ramenée dans mon espace de recherche et cela a modifié ma manière de

l'accueillir. Avec M. Chapelier, je crois que cette écriture m'a permis de ne pas me laisser totalement arrêter par la survenue de la mort.

La forme qu'a prise cette écriture me semble contenir, en partie, quelque chose de mon rapport à mon objet de recherche et de mon rapport à ma clinique. Ainsi, les deux personnes qui se sont attachées à la lecture de ce manuscrit pour en corriger les fautes d'orthographe et de syntaxe m'ont chacun fait remarquer que dans la description du cas de Mme Tortue, le vocabulaire employé était parfois déplacé et familier. Certains mots, auxquels je tenais pourtant, comme ceux de "bouffer" ou de "crever" n'étaient, pour eux, pas acceptable dans un écrit. Ils venaient marquer une absence de prise de distance qui n'existait pas dans l'écriture des cas de M. Chapelier et de Fantine. Le fait qu'ils soient tous deux morts et enterrés au moment de l'écriture avait certainement favorisé une mise en récit plus distanciée. Mais au-delà de cet aspect, avec Mme Tortue, il me semble que j'avais besoin de "cracher" certains mots, tels qu'ils m'arrivaient. Fallait-il faire vivre au lecteur, dans cette crudité des mots, quelque chose d'une gêne ? Aurait-elle pu traduire certains de mes ressentis ? Ainsi, l'écriture serait venue ouvrir une voie d'expression pour mes affects, ceux qui étaient liés à la clinique et que j'avais parfois laissé de côté, voire niés. En racontant, j'ai déplié et, parfois, ai découvert qu'il y avait des affects, qu'il y avait de la pensée et qu'ils étaient simplement bien cachés. Pour A. Green, *«la nature profonde de l'affect est d'être un événement psychique lié à un mouvement en attente d'une forme.»* (A. Green, 2001, p. 1124). L'un des enjeux, ici, n'était-il pas, par l'écriture, de donner une forme à ces affects ?

II. Le contre-transfert dans la sensorialité

Des corps qui tombent

Peut-on penser que cette écriture serait devenue, en partie, le support pour l'expression de sentiments, émotions et affects, particulièrement mobilisés chez moi dans le cadre de mes fonctions de psychologue ? J'essaierai, ici, de préciser la nature de ces affects qui seraient comme « *en demande de forme* ». J'ai décrit des moments dans lesquels je me sentais comme "attaquée" dans mes fonctions, ma place, mais aussi dans toute ma personne. Ces attaques pouvaient provenir de l'intérieur comme de l'extérieur et auraient pu, peut-être, être entendues comme l'un des effets du transfert et du contre-transfert dans la clinique qui était la mienne. Comment le corps est-il venu prendre le relais d'une pensée empêchée ? Ou bien comment, dans cette clinique, l'accès à certaines représentations passerait-elle par d'autres voies que celle des mots ? Quelle place peut-on alors accorder aux ressentis corporels et sensitifs ?

Avec le concept de *Moi-peau*, D. Anzieu postule « *un double étayage du psychisme : sur le corps biologique, sur le corps social ; d'autre part un étayage mutuel : la vie organique et la vie sociale, au moins chez l'homme, ont l'une et l'autre autant besoin d'un appui quasi constant sur le psychisme individuel [...] qui celui-ci a besoin d'un appui réciproque sur le corps vivant et sur un groupe social vivant. [...] Le Moi-peau est une réalité d'ordre fantasmatique [... il est] une structure intermédiaire de l'appareil psychique.* » (D. Anzieu, 1985, p. 26). « *Le Moi-peau trouve son étayage sur les diverses fonctions de la peau [...] et il] fonde la possibilité même de la pensée.* » (Anzieu, 1985, p. 62). Avec le *Moi-peau* considéré comme interface, D. Anzieu propose qu'entre la mère et l'enfant, « *l'interface maintient les deux partenaires dans une dépendance symbiotique mutuelle. L'étape suivante requiert l'effacement de cette peau commune et la reconnaissance que chacun a sa propre peau et son propre Moi.* » (D.

Anzieu, 1985, p. 85). « *L'identification introjective aux bons parents combinés dans la scène primitive, fantasmés féconds et créateurs, entraîne l'acquisition du temps psychique. Il y a maintenant un sujet qui a une histoire intérieure et qui peut passer de la relation narcissique à une relation objectale.* » (D. Anzieu, 1985, p. 87). Les différentes fonctions du *Moi-peau* peuvent alors se développer. Elles sont « *au service de la pulsion d'attachement, puis de la pulsion libidinale.* » (D. Anzieu, 1985, p. 129). Avec sa description des fonctions du *Moi-peau* et la manière dont elles peuvent être attaquées, altérées, D. Anzieu nous propose de penser la notion de *territoire psychique* en lien avec les représentations que sont les *enveloppes psychiques*. Avec les *signifiants formels*, il ouvre à une forme d'analyse topologique. Ce sont « *les représentations de configurations du corps et des objets dans l'espace ainsi que de leurs mouvements* » (D. Anzieu, 1985, p. 270). Dans la construction du psychisme, « *le Moi-enveloppe se construit en corrélation avec l'objet primordial [...]. L'autonomie du Moi [...] passe par des paliers successifs [... qui vont de] l'enveloppe utérine [...] à] l'enveloppe tutélaire [qui] est corrélatrice de l'acquisition du sentiment de continuité de soi.* » (D. Anzieu, 1985, p. 271). À partir de ce concept et dans ma clinique, c'est-à-dire la rencontre de personnes en situation d'exclusion sociale vivant en centre d'hébergement, peut-on, par l'intermédiaire de mes ressentis et de l'analyse de mon contre-transfert, apercevoir les fonctions spécifiques du *Moi-peau* qui seraient particulièrement sollicitées ou attaquées, mises en défaut ou niées ? Qu'est-ce que cela pourrait alors venir nous apprendre ?

A la demeure de Mélusine, l'un de mes collègues, tombé dans les escaliers, a longtemps été arrêté suite à de graves problèmes de dos. Puis il est parti définitivement. À la maison aux mille lumières, l'un de mes collègues s'est pris les pieds dans des objets entreposés dans le couloir. Il s'est blessé le dos et a longtemps été arrêté. Il a gardé des séquelles. Dans cette même institution, alors que nous faisons une pause au milieu de notre réunion d'équipe, nous étions quelques-uns à prendre l'air sur le perron.

Une collègue a chuté dans les escaliers, elle s'est violemment cogné la tête sur les marches. Alors qu'elle avait perdu connaissance, un petit filet de sang coulait de sa bouche. Un peu plus tard, alors qu'elle était revenue à elle, emmitouflée dans un matelas gonflable et en direction pour l'hôpital, nous étions dans le camion des pompiers et je tentais de la faire parler pour qu'elle reste éveillée. Elle avait oublié des choses très simples de sa vie courante et, en moi, cohabitaient deux états : un calme extérieur, j'essayais de lui parler tranquillement pour la rassurer ; et une angoisse intérieure, j'avais très peur que ce soit très grave, ce qui n'a pas été le cas. Ici, il me semble que cette scène est en lien avec le récit de rêve proposé en préambule. C'était un rêve de chute et nous y retrouvons, entre autres, le faux calme ou le filet de sang. C'est maintenant que je découvre ce lien mais pour que le récit de ce rêve figure en préambule, c'est possiblement parce qu'il venait témoigner d'un point majeur en lien avec mon objet de recherche. Dans cette même institution et en sortant du temps de groupe, je suis tombée en arrivant dans mon bureau et je me suis fait mal au dos. C'était en le racontant à mes collègues que, sur leurs conseils insistants, j'ai déclaré mon premier accident du travail pour une chute. Mais encore, une fois, lors d'un entretien, alors que mon corps allait normalement, je me suis levée pour prendre un papier et j'ai failli tomber car une jambe était comme morte, elle ne me soutenait plus. Comment pouvons-nous comprendre ces corps qui tombent ? Est-ce là ce que D. Anzieu aurait nommé un *signifiant formel* ? Alors, peut-être, serait-il en lien avec la fonction de maintenance ? Ici, c'étaient ceux censés accueillir, contenir, accompagner, c'étaient eux qui tombaient. Mais à la demeure de Mélusine, les chutes étaient habituelles chez les résidents. Un certain nombre marchait avec une ou deux béquilles, voire avec un déambulateur et vivait dans un équilibre précaire. L'alcool n'arrangeant rien à la difficulté, les chutes étaient particulièrement fréquentes et les visages souvent tuméfiés. Parfois, de nouvelles cicatrices s'ajoutaient aux anciennes. C'étaient des corps particulièrement marqués et

cet aspect pourrait renvoyer à la « *fonction d'inscription des traces* » du *Moi-peau*.

Des corps qui fondent

D. Anzieu a proposé l'hypothèse que « *l'enveloppe corporelle [soit] l'un des organisateurs psychiques inconscients des groupes.* » (D. Anzieu, 1985, p. 135). Peut-on ici faire le lien avec la manière dont les groupes décrits plus haut s'organisaient et la persistance, malgré tout, chez moi, de l'idée de l'abandon ? Dans ces temps de groupe, certains ressentis ont été mis en lien avec des fantasmes originaires. Il s'agissait de corps qui fondent, qui se dissolvent, qui se répandent puis se mélangent en magma. Ces corps qui coulent, ne seraient-ils pas, eux aussi, des *signifiants formels* venant témoigner de certaines angoisses en lien avec la fonction de *maintenance* du *Moi-peau* ?

En outre, un autre aspect me semble être au cœur de ma clinique, il s'agit de la question de l'oubli. Cela va de la peluche de Fantine qui avait tout oublié aux sentiments décrits dans le cadre du "temps du café" (un surinvestissement du présent puis une difficulté au souvenir, aux liens, à la possibilité d'inscrire) et jusqu'à la manière dont j'ai décrit la position dans laquelle je me sentais prise, au départ, dans ma place et mes fonctions de psychologue, et qui avait en partie motivé cette écriture : celle de pouvoir penser, inscrire, ne pas tout laisser s'échapper sans ne rien y comprendre. Ces pensées qui s'oubliaient seraient-elles en lien avec une autre fonction du *Moi-peau*, celle de l'enveloppement de l'appareil psychique, de la *contenance* ?

Une enveloppe de souffrances

Un certain nombre de signes laissaient à penser que les différentes fonctions du *Moi-peau* auraient été carencées. Il est arrivé un moment où j'ai commencé à ressentir un certain nombre de douleurs dans mon corps et je crois qu'il est possible de faire un lien entre certaines de ces douleurs,

cette écriture et la clinique. Alors que je commençais l'écriture de la partie consacrée à la rencontre avec Mme Tortue, j'ai ressenti des douleurs nouvelles pour moi, dans le dos. Pour me soigner, je me suis enduit le dos d'argile. Je l'ai recouvert de tissu, puis de papier cellophane, puis d'une couverture. J'étais ainsi emmitouflée sous plusieurs épaisseurs pour commencer ce récit. Ce qui m'a permis de faire le lien entre ce qui se produisait en moi et la relation transférentielle à Mme Tortue, c'était la présence de l'argile, c'était la même que celle de la sculpture. Pourquoi fallait-il, pour témoigner de la rencontre avec cette femme, que je me mette en situation de m'envelopper moi-même dans ce que D. Anzieu aurait pu nommer une « *enveloppe de souffrance* » ? Pourquoi fallait-il, pour écrire, que je me retrouve ainsi enveloppée sous plusieurs épaisseurs ? Qu'est-ce que Mme Tortue était venue chercher chez moi ?

Quand D. Anzieu parle de *l'enveloppe de souffrance*, il propose qu'elle puisse être en réaction vis-à-vis de « *l'angoisse d'une excitation pulsionnelle diffuse, permanente, éparse, non localisable, non identifiable, non apaisable [et qui] traduit une topographie psychique constituée d'un noyau sans écorce.* » (D. Anzieu, 1985, p. 125). Cette manière de m'emmitoufler, n'était-ce pas aussi une manière de délimiter mon corps, alors qu'avec Mme Tortue je me suis décrite, à sa rencontre, comme prise dans une forme de confusion de nos deux corps. Nous pourrions ici reprendre la question des odeurs sous un nouvel angle. Si Mme Tortue était assaillie par des odeurs maléfiques, la manière dont elle vivait dans sa chambre, confinée, donnait à cet espace une odeur assez forte dont le tabac était l'un des composants essentiels. Il est arrivé un moment où, quand je sortais de sa chambre, j'avais l'impression d'être comme imprégnée de cette odeur. Je sentais Mme Tortue. Nous retrouverions là, avec ces différents éléments, le signe d'une carence dans la *fonction d'individuation du Moi-peau*. Pour Mme Tortue la question de *l'enveloppe olfactive* était une question particulièrement forte et qui avait pris une place importante dans toute sa construction délirante. Mais d'une manière plus générale, la

question des *enveloppes olfactives*, dans ma clinique, était une question particulièrement prégnante. Pour C. Pitici, F. Mathieu et G. Charreton, dans la clinique des sujets gravement précaires, « *le corps du SDF est, ainsi, un "corps décharge", un "corps poubelle", permettant de blanchir, de mettre en silence, l'émotion et l'affect. [...] Le corps devient le lieu d'expression d'une psyché, en panne de représentation ; en somme, si la parole n'exprime pas la demande, le corps, lui, s'en charge. [...] Le clinicien est sommé, soit de recevoir ces "trucs" informes, irreprésentables, archaïques et a-symbolisés/ables, ces odeurs, ces sensations du corps de l'autre, [...] soit de s'échapper de cette ébauche de relation. Un lien ne peut advenir que s'il se laisse infiltrer par cet afflux de stimuli anarchiques et désespérés. "L'amarrage" du lien opère, d'abord, par des "projections sensorielles."* » (C. Pitici, F. Mathieu, G. Charreton, 2010, p. 242 - 244).

Ces "trucs" informes, pourraient-ils être rapprochés de ce que W.-R. Bion aurait nommé *éléments-bêta* ? « *Ils jouent un rôle déterminant dans la production d'un acting out.* » (W.-R. Bion, 1962a, p. 25). Les *éléments-bêta* « *semblent être dans l'incapacité de se lier entre eux. Dans la clinique, cet écran d'éléments-bêta ne se distingue pas à première vue d'un état confus [...]. L'écran élément-bêta [...] a la propriété de susciter le type même de réponse que le patient désire entendre ou, à l'inverse, de susciter de la part de l'analyste une réponse comprenant une forte charge de contre-transfert.* » (W.-R. Bion, 1962a, p. 39-40). Pour cet auteur, la *fonction-alpha* « *convertirait les données des sens en éléments-alpha [...]. La personnalité du petit enfant est par elle-même incapable d'employer les données des sens ; elle doit évacuer ces éléments dans la mère, en comptant sur elle pour faire tout ce qui doit être fait pour les convertir en une forme appropriée à leur utilisation en tant qu'éléments-alpha.* » (W.-R. Bion, 1962b, p. 131). Pour cet auteur, quand la projection n'est pas acceptée, c'est une *terreur sans nom* qui est réintrojectée. N'étais-je pas, en ce sens et dans la rencontre avec Mme Tortue, saturée de ces projections que je peinais à me rendre représentables ou symbolisables par le biais d'une écriture, de la fabrication

d'une statue ou d'un éprouvé de douleurs ? Avec l'enveloppement, pourrions-nous penser qu'il était peut-être question de délimiter mon espace corporel et que ces douleurs auraient pu venir, aussi, de l'intérieur ; c'est-à-dire de pulsions agressives qui seraient revenues sur mon corps propre dans une forme d'attaque ? Peut-on penser que cela aurait à voir avec ce que D.-W. Winnicott a décrit comme « *la haine dans le contre-transfert* » (D.-W. Winnicott, 1947, p. 72) ? Avec Mme Tortue, je me demande si je n'ai pas fonctionné en pensant pouvoir refuser la haine sur le modèle du refus de la glace. Ne serait-ce pas, précisément, cette haine qui me serait alors revenue sur le dos ?

III. Retour sur la méthode

La méthodologie de recherche

Dans la première partie consacrée au cadre de la recherche, j'ai décrit la méthodologie organisant ce travail comme, en partie, l'aménagement d'un espace-temps pour me consacrer à la lecture et à l'écriture ainsi que la participation à différents espaces de regroupements universitaires. Adoptant une démarche clinique, référée à la métapsychologie psychanalytique, je projetais de construire cette recherche à partir de vignettes cliniques. Pour des raisons d'ordre éthique, je pensais écrire à partir de certains moments, délimités dans le temps, sans entrer dans le récit d'histoires de vie, sans rendre compte du déroulement des rencontres. J'avais l'idée de m'appuyer plus précisément sur un cas issu de la littérature. Mais il en a été bien autrement, je suis largement entrée dans les détails concernant M. Chapelier, Mme Tortue ou le fonctionnement d'équipe. En outre, j'étais préoccupée par la question du choix. Pourquoi parler d'une personne plutôt que d'une autre ? Je m'interrogeais aussi sur la distinction entre ce qui vient de soi et ce qui vient de l'autre. Cela a entraîné une interrogation autour de mon identité professionnelle. La méthodologie de cette recherche a alors été envisagée comme une ouverture permettant de prendre une certaine distance et d'organiser « *[ma] manière propre de [me] retirer de l'objet* » (R. Roussillon, 2012a, p. 217). Pourtant, la question de la limite entre sujet et objet ainsi que celle de la confusion semblaient revenir de manière importante et pourraient peut-être être mises au travail dans le lien particulier qu'elles entretiennent avec la clinique qui est la mienne.

La question de la confusion sujet-objet, intérieur-extérieur aurait-elle à voir avec une angoisse psychotique ? Pour F. Pasche, ce qui peut être angoissant, de la réalité extérieure, « *c'est le glissement inéluctable et sans fin, dont on se sent aussi l'agent, du soi en l'autre et de l'autre en soi. Le Moi doit prendre alors des mesures d'urgence qui pallieront cette carence*

du maintien dans un espace propre, qui permettront de remettre en place une véritable intériorité en face d'une véritable extériorité. » (F. Pasche, 1988, p. 200). Cette écriture, organisée par une méthodologie de recherche et impliquant une redéfinition de mon identité de psychologue, une évolution dans la manière dont je me représentais dans mes fonctions, un positionnement par rapport à des références théoriques ou encore un questionnement autour de mes figures identificatoires, dans quelle mesure n'était-ce pas là, au sens de F. Pasche, une forme de protection ? Mais qu'est-ce, au fond, qu'une véritable intériorité ? La méthode, en elle-même, permettrait-elle d'installer comme des bornes ? En quoi pourrait-elle être vue comme une organisation de la chercheuse pour parer à des angoisses psychotiques exacerbées par, ou venues de la rencontre avec la clinique ?

Un espace de confusion

L'écriture en lien avec cette recherche était maintenant bien avancée mais perdurait en moi un certain flou en lien avec la méthodologie. Ainsi, l'aménagement d'un espace-temps pour la chercheuse s'est construit dans un entremêlement permanent avec l'espace-temps de la clinicienne. Si cette recherche voulait me permettre de prendre un certain recul, elle m'a aussi amenée à occuper une très large partie de mon temps libre par des réflexions sur des questions venues de ma clinique, ramenant dans mon espace personnel des questions posées dans le cadre professionnel et me permettant en même temps d'apercevoir des questions d'ordre personnel ramenées dans l'espace de la recherche, via la clinique. Dans ce sens, pour S. De Mijolla-Mellor, *« qu'ils soient psychologues cliniciens ou psychiatres, qu'ils exercent ou non la psychanalyse, le sujet que proposent ceux qu'il est convenu d'appeler les "thésards" est lié à leur histoire personnelle, quelque-soit l'habillage abstrait sous lequel il est présenté. [...] Tout le travail initial d'aide à la formulation et au recentrement du sujet va être de constituer, à l'aide des balises théoriques, une aire transitionnelle à l'intérieur de laquelle l'intime dont le thème choisi est porteur pourra se*

métaboliser en recherche communicable. » (S. De Mijolla-Mellor, 2004, p. 39).

Il semblerait que la question de la méthode tienne ici une place centrale. Mais comment se fait-il que j'éprouvais, vis-à-vis de mon rapport à la méthode, un sentiment si ambigu ? Parfois, j'avais la sensation de ne plus savoir de quoi je parlais, de ne plus savoir comment je m'y prenais pour en parler. C'est la question de la confusion qui revenait en force. Ainsi, par exemple, ce que je nommais "ma clinique" renvoyait à deux espaces institutionnels différents puis à des rencontres diverses et variées. Ce que je nommais "des corps qui tombent" renvoyait à quelque chose d'un peu différent d'une institution à l'autre, voire d'une chute à l'autre. Parfois, le mot qui me venait à l'esprit était celui de la désarticulation ou du démembrement alors qu'à d'autres moments, le mot qui me venait à l'esprit n'existait pas. Ce serait quelque chose qui aurait trait à la disparition de la matière, ou peut-être à l'engloutissement instantané. Parfois encore, c'était le fantasme du meurtre qui apparaissait derrière la chute. Mais alors, comment faire le lien entre ces différentes chutes ? Qu'est-ce qui m'autoriserait à les nommer de la même manière ? Pour poser la question plus largement, qu'est ce qui m'autorise à rassembler autour d'une même problématique ? Dans cet univers de confusion, comment distinguer ? Peut-on penser que la possibilité du discernement aurait à voir avec celle de la mise en forme ? N'était-ce pas là, encore, la question des limites qui était en jeu ?

Figurer l'informe

Pour commencer cette écriture, j'ai décrit mon besoin d'organiser, à travers cette recherche, un espace pour penser mon rapport à la clinique. Je me suis décrite comme embourbée, embarquée, instable, éjectable, dans une présence anesthésiée auprès de sujets pris eux-mêmes, parfois, dans le chaos ; que ce soit celui des origines, le chaos des *groupalités internes* ou encore celui d'une vie organisée par la rupture. Dans quelle mesure les

enjeux de la clinicienne rejoignaient ici ceux de la chercheuse dans ce qui aurait eu trait à la possibilité de figurer l'informe ?

Pour illustrer cette question sur le versant de la clinicienne, je propose une vignette clinique. À la demeure de Mélusine, M. Baudet était hébergé depuis un petit moment déjà. Il allait sensiblement mal et inquiétait l'équipe dans son ensemble. Souvent il hurlait, insultait, donnait de grands coups dans le mur, il semblait participer à des scènes de bagarres alors qu'il était seul dans sa chambre. Si nous tentions de poser des questions, il nous assurait que tout allait bien dans le meilleur des mondes. M. Baudet a accepté de me rencontrer dans un bureau, nous avons organisé plusieurs rendez-vous. Mais j'avais la sensation que cela ne servait à rien, je ne comprenais rien, il me baladait littéralement, passant du coq à l'âne. J'avais la sensation d'être perdue, de n'avoir aucune prise. Je ne comprenais pas vraiment ce que je faisais là, avec lui, dans ce bureau. C'était comme s'il me maintenait à la surface, ne laissant aucune place à la possibilité d'un moment de rencontre. Puis il est arrivé un jour où, exceptionnellement, notre centre était fermé. Nous avons décidé, avec trois résidents dont M. Baudet, de nous rendre dans un parc pour jouer au ping-pong. Sur le chemin, M. Baudet me parlait et à ce moment, il était tout à fait cohérent, j'arrivais à le suivre. Puis nous sommes arrivés à la table de ping-pong. Elle était entourée de petits cailloux mais à l'endroit où les joueurs se tiennent, les petits cailloux manquaient si bien qu'il y avait des flaques d'eau. Je portais des chaussures qui n'étaient pas étanches et nous avons, avec M. Baudet, déplacé des cailloux pour combler la flaque d'eau. Il s'est attelé à cette tâche avec une certaine ferveur, semblant vouloir protéger mes pieds. Pendant qu'il déplaçait les cailloux, ceux d'aujourd'hui lui ont rappelé ceux d'hier. Il s'est souvenu d'une chute sur des cailloux alors qu'il était enfant et il a pu me raconter. À ce moment précis, il me semblait que ma présence auprès de lui avait du sens. Qu'est-ce que ces cailloux étaient venus figurer ? Ce moment, empli du réel d'aujourd'hui, un réel dans lequel les enjeux de la clinicienne étaient déplacés, a permis de redonner forme à une

scène pour qu'elle puisse être racontée et pour que je m'éprouve, dans un second temps, dans une présence prenant sens auprès de cet homme.

Sur le versant de la chercheuse maintenant ; peut-on penser, par exemple, que la statue d'argile était une manière de figurer l'informe ? S'agissait-il, là, de ma propre angoisse activée par la rencontre avec Mme Tortue ? Fallait-il, par cette forme et par les gestes qui y avaient été associés comme celui de transpercer, que quelque chose ayant trait au meurtre se figure ? A ce moment-là, le destin de cette statue était une évidence. Sans prendre le temps d'y penser, je l'ai photographiée pour l'intégrer à l'écriture puis lui ai trouvé une place au fond de la poubelle. Ensuite, j'ai pensé que cette photo pouvait être de trop.

Sur le versant de la personne que je suis, la rencontre avec ma clinique ainsi que ce travail universitaire sont venus me chercher dans ma construction de sujet, dans mon archéologie, mon histoire familiale ou ma manière d'être en lien. Cette recherche laisse apparaître ce que nous pourrions appeler de nouvelles formes qui pourront, pourquoi-pas, être mises au travail dans d'autres espaces.

Peut-on penser que cette idée de mise en forme, revenue ici dans le lien à ce questionnement autour de la méthode, aurait à voir avec la notion de limites ? C'est comme si j'avais eu besoin, via cette recherche et la méthode qu'elle implique, d'un support pour penser ma clinique et au-delà, pour me déconfusionner d'avec celle-ci, pour tenter, peut-être, de délimiter entre ce qui viendrait de la clinique, de la clinicienne ou encore de l'objet de recherche. Pourtant, malgré tout, la question du flou perdurait ; elle revenait, comme insatiable. À quel endroit, plus précisément alors, se serait situé ce flou ?

Cette recherche s'est élaborée à partir d'une méthode clinique (l'étude de cas et l'analyse de la relation transfero-contre-transférentielle) et dans une référence à la métapsychologie psychanalytique. Pour G. Devereux, « *dans la psychanalyse, les perceptions les plus pertinentes de l'observateur sont placées [...] "ici dedans"* (in

here) ; elles sont localisées au moins "auprès" (at), et même en un sens, "à l'intérieur" (within) de la psyché de l'observateur. » (G. Devereux, 1967, p. 408). « Ce qu'on peut observer directement, et qui constitue donc une donnée, c'est la réverbération - la perturbation - que les paroles du patient déclenchent dans l'inconscient du psychanalyste. [...] En interprétant leurs réverbérations au-dedans de lui-même, l'analyste prétend interpréter aussi l'inconscient du patient » (G. Devereux, 1967, p. 414). C'est ici de l'analyse du contre-transfert dont G. Devereux nous parle. Mais pour moi, ces considérations me ramenaient à une question identitaire : qu'est-ce qu'être psychologue clinicienne ? Il m'était possible de répondre à cette question mais il me semblait que la réponse n'arrivait pas vraiment à satisfaire le fond de la question. Alors, si ce rapport à l'identité apparaissait de la sorte dans le cadre de cette écriture, peut-on penser qu'elle aurait eu à voir avec l'objet de ma recherche ? Pour G. Devereux, « le sentiment de sa propre cohérence dans l'espace et de sa continuité (persistance) dans le temps est la base du sentiment qu'on a de sa propre identité ». (G. Devereux, 1967, p. 434).

A ce stade, quels liens pourrions-nous faire entre l'identité, la confusion, la forme, les limites et le temps ? Pour G. Devereux, « la démarcation entre l'observateur et l'observé [peut-être] reconnue comme étant le lieu d'une perturbation, et la perturbation comme étant le lieu d'une démarcation » (G. Devereux, 1967, p. 435). Dans ce sens, peut-on dire que la rencontre entre deux sujets renverrait à la constante évolution du *Je* dans sa manière de s'éprouver dans les modifications de sa constitution interne, au contact de ce qui est, dans un premier temps, étranger ? Pour G. Devereux, « on peut attacher à la perturbation, à ses effets et à la frontière, l'étiquette : "le Moi". » (G. Devereux, 1967, p. 437). Ici, le *Moi* « est créé à chaque instant » (G. Devereux, 1967, p. 441) et « en un sens, la perturbation est due en partie à la distinction entre le "Je" et le "non-Je". » (G. Devereux, 1967, p. 443). Ici, le *Moi* ne prendrait consistance qu'avec la

perturbation (puisqu'elle en est son essence) venue de la rencontre entre le "Je" et le "non-Je", c'est-à-dire dans le lien à l'autre ?

Dans ma clinique, la manière dont je m'éprouvais, depuis une place de sujet occupant les fonctions de psychologue dans le lien avec les sujets qui fréquentaient les centres dans lesquels je travaillais, permettrait de penser que le sentiment de confusion, en grande partie lié à des questions identitaires, renverrait à ce que G. Devereux nomme le *Moi* ; de quoi ce sentiment viendrait-il témoigner ? Me vient ici à l'esprit un *Moi* qui pourrait être à l'image de ce que m'évoquait les corps de ces sujets : disloqués, percés, collés ou entremêlés. Si le *Moi* est ici une frontière et qu'il permet de s'éprouver depuis la place de "Je" dans le lien avec un "non-Je", serait-ce ici cette frontière, ou cette limite, qui serait en défaut ? Peut-on penser qu'elle se serait formée ainsi à partir d'un modèle de la rencontre "je"/"non-je" organisé par l'intrusion, la désertion et/ou l'éjection ?

Dans cette thèse, l'écriture en elle-même viendrait évoquer une forme de spirale qui pourrait représenter quelque chose de mon rapport à l'objet de recherche, lui-même construit à partir de la rencontre avec ma clinique. Dans ce chapitre, nous nous sommes interrogés sur la fonction de l'écriture. Nous l'avons appréhendée comme une ouverture sur un espace pour penser, comme un support pour mettre en forme. Elle serait une voie d'expression pour des affects qui renverraient, dans le rapport à ma clinique, à une forme d'attaque du corps. Avec *les corps qui tombent*, nous avons interrogé la possibilité de carences dans les fonctions du *Moi-peau* (D. Anzieu). Dans cette clinique du sujet "exclu", nous serions saturés d'éléments projetés irréprésentables qui transiteraient par le corps et qui renforceraient un ressenti de confusion. L'écriture de la thèse et la méthode qu'elle implique seraient une manière de figurer l'informe et de délimiter des espaces, de sortir d'une forme de confusion qui nous parlerait du rapport à des sujets pour qui le modèle de la rencontre "je"/"non-je" serait organisé par l'intrusion, la désertion et/ou l'éjection. Nous revenons ici sur la

question de l'accueil premier que nous avons mis en lien, dans la formulation de la problématique, avec un espace de silence. Pourrions-nous maintenant faire évoluer cette proposition ?

Chapitre 12 : Retour sur la problématique

La problématique qui organise cette recherche était formulée ainsi : dans le cadre d'une *clinique psycho-sociale* et plus particulièrement dans deux centres d'hébergement que sont la maison aux mille lumières et la demeure de Mélusine, comment aller à la rencontre des personnes hébergées, comment investir la place de psychologue ? Si la rencontre du sujet "exclu" demande au clinicien d'entrer dans la *scène de l'autre* (V. Colin), d'accepter d'être déplacé en des endroits peu propices à l'installation d'un espace de pensée, comment garder des repères suffisants pour exister dans une place et des fonctions singulières ? Comment ne pas se perdre auprès de sujets qui se seraient parfois comme *absentés* d'eux-mêmes (J. Furtos)?

Les vécus de désertion ou de débordement, la sensation d'être comme "collée" et en difficulté pour penser, prise par la question du "tout dedans" ou du "tout dehors", embarquée dans un présent étalé, sans limites, dans une forme de retour perpétuel, avec des passages à l'acte comme points d'ouverture à la rencontre, était-ce là l'expression d'un fonctionnement organisé par les effets de la rencontre avec ma clinique ? De quoi ces aspects seraient-ils le signe ? Qu'est-ce qui viendrait se répéter dans, et par le transfert ? Vers quel lieu la barque nous mènerait-elle ? Dans ces formes de temporalités comme suspendues, sans projection possible, dans un fonctionnement en boucle, où se situerait l'origine du point de retour ? Pourquoi faudrait-il, ici, que je m'attache à me le représenter ?

En musique, le silence est plein, vivant, rempli du passé et d'un potentiel futur. C'est dans le temps du *silence* qu'une transformation peut s'opérer, il laisse la place au fantasme, à la projection, à l'anticipation, à la création. A partir d'une transposition de ce modèle de l'espace sonore, nous proposons que le silence puisse renvoyer à un espace psychique disponible

au nouveau-né, à la nouvelle vie, il fonctionnerait comme un lieu d'accueil. Quelle serait la destinée d'un sujet dont la vie ne commencerait non par le silence de l'accueil mais par le bruit ? Nous mettrons sous le terme de bruit quelque chose de l'ordre d'un brouillage, d'une interférence, d'un télescopage dans l'ordre des générations. Ce défaut dans l'ordre du temps se traduirait d'emblée par l'incapacité d'être accueilli dans un lieu psychique disponible, de prendre place en l'autre, d'être investi en tant que nouveau. Ce bruit viendrait-il traduire une forme de défaillance du *contrat narcissique* (P. Aulagnier, 1975) ? Que se passe-t-il quand un sujet n'est pas, ou plus, porté par ce contrat ?

Le nouveau-né, accueilli dans un espace brouillé, saturé, ne pourrait s'inscrire dans l'ordre des générations. Les notions d'espace et de temps s'entremêleraient. Cette expérience qui renverrait à quelque chose de l'ordre d'un hiatus dans l'accordage primaire serait vécu comme une expérience traumatique, des pans entiers du psychisme seraient désertés par la vie psychique. Quel serait le statut de cette expérience ?

Peut-on penser que le sujet "exclu", dans son errance et sa difficulté à investir un lieu physique, à prendre place, reproduirait quelque chose de cette expérience d'une *exclusion originaires* ? Cela viendrait se rejouer sur la sphère du social et entraînerait une impossibilité à investir un lieu, à investir l'autre. Ces sujets seraient dans une errance tant physique que psychique. Se réactualiserait, dans l'ici et maintenant de chaque nouvelle rencontre, une part de cette expérience première, comme si quelque chose était resté collé là. Dans ces conditions, comment s'opère la rencontre ? Est-il possible de ménager un espace de jeu ?

Pour la clinicienne, et afin de ne pas rester sidérée ou collée à l'expérience, aménager un espace pour la pensée était devenu indispensable. Fallait-il que cet espace, pour être opérant, se situe à l'extérieur des murs de l'institution ? Fallait-il qu'il se construise à partir d'un autre site institué ?

Enfin, c'est à partir des effets de transfert que l'objet de recherche s'est précisé et que l'écriture s'est organisée. Nous pourrions penser que dans sa forme, elle en portera les marques.

I. L'échec du travail de *l'emprise*

Le statut du silence

Pouvons-nous maintenant, à la lumière des développements cliniques et théoriques, préciser ce à quoi aurait pu renvoyer ce mot de silence ? Quelle en aurait été la nature ? Il n'impliquerait pas l'absence de son mais renverrait à une manière de "faire silence", ce qui n'empêcherait pas de percevoir les différents sons venant de soi, de l'autre, du monde extérieur. C'est un silence qui ouvrirait à la disponibilité voire à la découverte du son. Un silence qui renverrait à de l'espace, à une forme d'ouverture, à un souffle. Est-ce dans cet espace de silence que pourraient se lier les sons venus d'ici ou de là ? Ce silence qui serait fait de sons, faut-il continuer à l'appeler silence ? Qu'est-ce qui serait, ici, mis au silence ? Ici, c'est-à-dire dans le moment particulier de l'accueil du nouveau. Peut-on penser qu'il s'agirait là d'une forme de disponibilité psychique dans laquelle "le bruit" ne saturerait pas l'espace, dans laquelle "le son" pourrait se développer ?

Pour D. Anzieu : « *parallèlement à l'établissement des frontières et des limites du Moi comme interface bidimensionnelle étayée sur les sensations tactiles, se constitue le Soi par introjection de l'univers sonore [...] comme cavité psychique préindividuelle dotée d'une ébauche d'unité et d'identité. Associée lors de l'émission sonore, aux sensations respiratoires qui lui fournissent une impression de volume qui se vide et se remplit, les*

sensations auditives préparent le Soi à se structurer en tenant compte de la troisième dimension de l'espace [...] et de la dimension temporelle. » (D. Anzieu, 1985, p. 183). D. Anzieu propose de « *mettre en évidence l'existence [...] d'un miroir sonore, ou d'une peau auditivo-phonique, et sa fonction dans l'acquisition par l'appareil psychique de la capacité de signifier, puis de symboliser.* » (D. Anzieu, 1985, p. 184). Ainsi, pour cet auteur, « *l'espace sonore est le premier espace psychique* » (D. Anzieu, 1985, p. 195).

En suivant ce chemin, que se passe-t-il, à l'orée de la vie, quand ce premier espace est saturé de "bruit" ? Ce "bruit" a été d'emblée mis en lien avec l'idée d'une interférence dans l'ordre des générations, avec l'idée d'une transmission brouillée, à l'instar de ce que Mme Tortue avait reçu en héritage : un espace fermé auquel elle n'avait pas accès, un espace devenu un non-lieu. Mais le bruit renverrait encore au silence imposé, celui de *l'omerta*, ainsi qu'au *silence assourdissant*, celui que nous avons rencontré sur la plage, au moment du meurtre, alors que les scènes intérieures et extérieures semblaient se confondre. C'était un silence à faire taire, il était empli du bruit venu de dehors. Était-ce le trop plein du dehors qui était entré dans le trop vide du dedans ? Pour J.-P. Pinel, si le manque et l'absence « *sont au fondement du désir, le vide pathologique quant à lui – au-delà des moments où la pensée se dérobe, au-delà des expériences subjectives d'absences momentanées à soi-même – constitue le foyer de ce que Winnicott (1989) a théorisé dans son article intitulé "La crainte de l'effondrement".* » (J.-P. Pinel, 2011, p. 10). Toujours pour J.-P. Pinel, « *l'enfant peut éprouver la relation et l'absence de relation avec l'adulte comme source d'une excitation sexuelle débordante. Cet afflux d'excitation va mobiliser une expérience d'effraction, d'empiètement narcissique, lorsqu'elle demeurera sans réponse pare-excitante de l'adulte. Et c'est précisément cette absence du répondant à la détresse de l'enfant qui constitue le vif du trauma.* » (J.-P. Pinel, 2011, p. 11).

Un point d'origine ?

Dans la formulation de la problématique organisant cette écriture, le "bruit" était envisagé comme une forme d'évènement traumatique survenu à l'orée de la vie et venant entraver la possibilité d'être porté par l'autre à des niveaux physique, psychique, symbolique. Il avait été nommé hiatus dans l'accordage primaire. Cet évènement était appréhendé comme pouvant entraîner la sensation d'être lâché, permettant de faire le lien avec *la crainte de l'effondrement*, puis avec ce qui a été nommé des corps qui tombent. Avec ce ~~bruit~~, ce hiatus, il me semble que je cherchais à décrire ou délimiter un point d'origine permettant d'expliquer un commencement au processus de l'exclusion. Ce point d'origine commençait ici par une position plutôt passive dans laquelle le nouveau-né ne trouvait pas l'espace d'accueil suffisant, un peu comme si l'enjeu avait été qu'il puisse, dans la psyché de l'autre, trouver asile. Peut-on faire évoluer cette proposition à la lumière des théorisations développées par D. Stern concernant l'émergence d'un *sens de soi* chez le nourrisson, concernant le commencement de la vie sociale ? Pour cet auteur, dès la naissance, apparaît un *sens de soi-émergent* et c'est à partir de deux mois, avec l'émergence d'un *sens de soi-noyau*, différencié d'un autre noyau, que le nourrisson pourra s'éprouver dans son corps propre, dans une forme de cohérence et de permanence. Dans un second temps, il pourra éprouver « *les expériences subjectives d'union avec l'autre* » (D. Stern, 1985, p. 21). Avec le sens d'un *soi-noyau*, le nourrisson fait « *l'expérience de l'activité propre de soi* » (D. Stern, 1985, p. 98), il identifie les invariants afin d'organiser son expérience, y mettre un certain ordre. Ces invariants concernent l'activité propre du nourrisson et sa cohérence de soi (dans laquelle D. Stern y met les caractéristiques touchant à l'unité de lieu, à la cohérence de la structure temporelle ainsi qu'à la cohérence de forme). Les deux derniers invariants sont l'affectivité de soi ainsi que la permanence de soi. Ces expériences de soi sont « *réglées par les personnes qui s'occupent du bébé* » (D. Stern, 1985, p. 137). Elles visent une perspective *subjective et sociale*. Pour D. Stern, « *entre le septième et le*

neuvième mois de vie, les nourrissons font progressivement la découverte capitale que les expériences subjectives, ~~le contenu~~ de l'esprit, peuvent être partagés avec quelqu'un d'autre. » (D. Stern, 1985, p. 164). C'est l'expérience de l'intersubjectivité. À partir de neuf mois, le bébé peut alors se consacrer à « *la recherche et à la création de l'union intersubjective avec autrui* » (D. Stern, 1985, p. 22) et développer le *sens d'un soi subjectif* qui précède le *sens d'un soi verbal*. Pour cet auteur, « *une fois formé, chaque sens de soi continue pleinement à fonctionner et à être actif tout au long de la vie* » (D. Stern, 1985, p. 23). Ainsi, pour D. Stern, « *nous ne pouvons donc plus prévoir l'origine réelle de pathologies apparues plus tardivement, [...] cependant, nous pouvons commencer à essayer d'envisager quels sont les domaines de l'expérience de soi ou la psychopathologie prends son origine.* » (D. Stern, 1985, p. 24). D. Stern propose tout de même que « *les effets de l'environnement lors des périodes de formation des différents sens de soi [conduisent] à relativement plus de pathologie, ou une pathologie moins facilement réversible, que des agressions ultérieures.* » (D. Stern, 1985, p. 345). Il nous invite à différencier ce qui serait *une édition originale* et ce qui prédisposerait à une certaine sensibilité vis-à-vis d'un traumatisme, il nous invite à attirer notre attention sur la formulation par le patient du « *point d'origine du récit* » (D. Stern, 1985, p. 330).

Mais n'était-ce pas précisément à cet endroit-là que se situait, dans mon rapport à ma clinique, une forme de difficulté ? Elle se trouvait du côté d'une impossibilité à ordonner des événements, à raconter, à se souvenir, à lier une histoire. Avec M. Chapelier, j'étais en difficulté pour percevoir, dans son récit, là où pouvait se situer le point d'origine. Était-ce au moment de l'enlèvement ? Ou peut-être au moment du départ de sa femme ? Mais laquelle ? La première, la deuxième, la troisième ? Ou était-ce au moment de la perte de la boulangerie ? Ou bien au moment de l'A.V.C. ? Ici, c'était un peu comme si l'ensemble de ces événements se situait sur le même plan, comme si le récit ne pouvait s'ordonner à partir d'un point d'origine. Nous en revenons au *meurtre du temps*. Alors, peut-on penser, en suivant D.

Stern, qu'ici, la psychopathologie prendrait son origine dans l'expérience du *soi-noyau* ? Ce moment, dans lequel s'éprouve une expérience de la permanence et qui ouvre au partage de l'expérience avec l'autre, serait empêché. Ce que nous nommions l'impossibilité de prendre place en l'autre, ne serait-ce pas, plus précisément, l'impossibilité d'un accordage ? L'adulte ne pourrait réguler les états affectifs du nourrisson, ce dernier ne pourrait partager son expérience. Cet aspect nous renverrait à une forme *d'effondrement* dans lequel le nourrisson, pour rester en lien, serait en position de fuir ses propres éprouvés tout en "plongeant" dans ceux de l'autre. Ici, l'exclusion serait double et le nourrisson confronté à des éprouvés effractants. Ce que nous avons appelé "bruit" renverrait-il alors à ces éprouvés ? Quels seraient les liens entre cette effraction et ce que nous pourrions nommer une relation *d'emprise* ?

Avec Mme Tortue, j'ai écrit : comment penser le point d'origine du récit alors que précisément, « *il n'y a que chaque seconde* » ? Était-ce une manière de témoigner, pour cette femme, d'une mise en échec du processus de symbolisation ? Mais entre le moment de l'écriture "du cas" et le moment où j'écrivais ces lignes, elle m'a décrit une scène que je ne pouvais passer sous silence. Au départ, je ne pensais pas, dans cette écriture, parler de Mme Tortue, mais elle me "hantait" et la scène du miroir s'était comme imposée. J'envisageais de délimiter l'écriture à la description de cette scène en particulier, mais le reste était venu avec. J'avais alors décidé d'arrêter l'écriture du récit de nos rencontres au moment de l'éjection des plantes. Il y avait désormais à délimiter un nouvel "espace" : séparer Mme Tortue appréhendée comme un cas de la personne que je rencontrais, et que je pouvais nommer de son nom de famille. C'était décidé ainsi et quand, plus tard, elle m'a offert une peluche, je l'ai glissée dans l'écriture comme si elle était venue d'avant. Celle-ci (un oiseau) pouvait tout voir et tout entendre mais ne disait rien. Elle me ramenait, bien que différente, à la peluche de Fantine, celle qui avait tout oublié et qui ne pouvait plus se souvenir ; ainsi qu'au pigeon dont Mme Tortue m'avait dit prendre soin et

qu'elle pouvait distinguer des autres pigeons. C'est pour ces liens que j'avais ajouté cet élément à l'écriture (ni vu ni connu). Mais maintenant que j'en étais là, que je m'apprêtais à écrire à partir d'un récit venu bien après (celui de la description d'une forme de point d'origine), pourquoi ne pas ajouter encore une scène ? Celle de mon retour de congé pendant lequel j'ai écrit le récit de nos rencontres. Pour ce premier rendez-vous après un mois d'absence, arrivée au seuil de sa chambre, Mme Tortue m'a accueillie d'un : « Vous n'avez-pas changé. Entrez, ici aussi rien n'a changé. » Pourtant, l'architecture intérieure de cette chambre avait été bouleversée, la table avait pris une place centrale. De mon côté et à son contact, quelque chose avait bougé et j'étais surprise ou plutôt médusée de l'entendre me dire qu'elle me voyait inchangée, tout comme ce lieu réaménagé pourtant. Plus tard, alors qu'il n'était plus question d'ajouter quoi que ce soit à cette écriture de l'histoire de nos entretiens, un nouveau récit ne pouvait se coordonner avec la phrase déjà écrite : avec Mme Tortue, comment penser le point d'origine du récit alors que précisément, « *il n'y a que chaque seconde* » ? Ce récit arrivait à un moment particulier de la vie de notre institution. Un moment que nous avons, dans une certaine mesure, partagé et qui m'a permis, par ailleurs, de trouver un nom pour cette structure : la maison aux mille lumières. Elle me fit le récit de cette scène : elle avait quatre ans et elle se trouvait dans un café avec ses parents adoptifs. Elle les nomma et m'expliqua qu'elle venait de comprendre qu'ils étaient une famille d'accueil pour elle. C'était la première fois qu'elle pouvait me faire entendre, de cette manière, le récit d'une scène située dans le temps et dans l'espace. La première fois qu'elle donnait des prénoms à ses parents adoptifs et elle semblait même découvrir leur statut. Sa mère s'était coincée un grain de raisin dans une dent et son père, pour la secourir, était intervenu dans la bouche. À ce récit, je percevais le père à l'intérieur de l'orifice. À ce moment-là, un oiseau (qui pourtant était attaché) était venu s'accrocher aux cheveux de la petite fille. Il battait des ailes. Le bruit de ce battement d'aile avait entraîné comme un séisme, tous les organes à l'intérieur de son corps

s'étaient entrechoqués. Puis elle avait développé une phobie des plumes (dont je n'avais jamais entendu parler) et à partir de ce moment, au contact d'une plume, quelque chose du rapport à la réalité vacillait pour elle. Elle poursuivit sur le fait de voler au sens de dérober. Mais elle me noya alors dans un flot de paroles et je ne pus rien comprendre. Enfin, elle associa le bruit des ailes au frou-frou des jupes, et se souvint du jour où elle avait dansé le tango avec un amant, un boa de plumes autour du cou. À l'entretien suivant, elle cherchait le prénom de l'enfant d'une voisine, un prénom composé, et elle ne trouvait pas la deuxième partie. Elle fit deux ou trois essais et je formulai le prénom. J'obtins comme réponse : « Emmanuelle, comme ma fille, j'aurais dû m'en souvenir. » Cette fille dévorée avait maintenant un prénom contenant des ailes.

Avec ce récit, c'était un peu comme si, dans le bruit des ailes et dans ses effets, nous pouvions percevoir quelque chose d'un point de départ à son organisation psychopathologique. Ici, elle pouvait se situer dans le temps, dans l'espace et dans une lignée d'adoption. Le père avait un travail, prothésiste dentaire, et la mère était décrite comme « théâtrale ». C'était comme s'ils prenaient consistance. Dans l'histoire de notre rencontre c'était une première, pour moi, de l'entendre décrire et associer de cette sorte. Peut-on appeler cela une relance dans le processus de symbolisation ? Était-ce là le récit d'un fantasme, celui d'une *scène primitive* ? Peu de temps après, elle put me dire « je suis malade » en me regardant. Ensuite, elle me permit d'entendre avec plus d'acuité « la fille pleine de merde », celle qui était projetée dehors et qui la persécutait. Puis, à la fin d'un entretien, au moment de fixer le rendez-vous suivant, elle me compara à une « sainte » pour accepter ainsi d'être « emmerdée » par ses propos. Dans ce même temps, je réalisais que ce qu'il y avait à garder dans l'intérieur de la chambre, ce n'était pas des affaires qui auraient risqué d'être saccagées, mais le Rien. Était-ce le Rien qu'il fallait protéger ? Depuis un moment, j'associais à son impossibilité de s'allonger la survenue d'une angoisse liée à la position des morts. Maintenant, elle m'expliquait qu'il pouvait lui

arriver de s'allonger. Mais alors, elle perdait ses repères, le sol se retrouvait au plafond. Sans le sol, se trouvait-elle plongée dans un abîme ? Dans cet espace sans fond, comment garder ne serait-ce que le Rien ? Que se passait-il en elle alors que s'ouvrait pour moi une nouvelle fenêtre pour penser nos rencontres ? Enfin, comment se faisait-il désormais que je me trouve plongée dans l'inquiétude que la mort survienne ? Pourquoi fallait-il associer la pensée à la mort ? Cela venait-il témoigner d'une forme d'interdit de penser, renvoyant à un interdit, au prix de la mort, de s'éprouver comme "Je" ?

Une sidération de la pensée

Pourrions-nous retrouver là quelque chose d'une forme de relation *d'emprise* ? Pour poursuivre autour de cette question, revenons à la scène "des petits cailloux". Les enjeux de la clinicienne étaient déplacés : nous n'étions plus enfermés dans un bureau à la demande d'on ne sait qui. C'était l'ensemble de l'équipe qui était inquiète, l'ensemble de l'équipe qui voulait faire taire les scènes de bagarres en solitaire. Dans le bureau, j'étais certainement porteuse de ce besoin de faire taire, porteuse de l'inquiétude de l'équipe et en un sens, porteuse d'une forme de volonté de contrôle, d'une forme de relation *d'emprise*. Dehors, les enjeux étaient bien différents et c'est dans ce cadre qu'il m'a été possible d'éprouver le sens de ma présence auprès de M. Baudet. Était-il un homme particulièrement sensible et défendu vis-à-vis des relations organisées par une forme d'emprise ? Cette question me renvoie en outre à la manière dont je me suis décrite au départ dans une forme d'alternance entre des moments de débordement, de trop plein, qui me faisaient vivre le sentiment de perdre mes propres repères, avec les moments où je me ressentais comme désertée. Ces deux positions ont été associées à une mise en difficulté de ma capacité de penser, à une interrogation autour de mon identité, autour de ma place de clinicienne et de la manière dont je pouvais l'incarner depuis ma position de sujet. Que penser de cette alternance ? Est-ce que "les sons" venus de soi, de l'autre ou

du monde extérieur deviendraient "bruit" quand ils ne pourraient plus être liés ? Nous avons proposé que cette liaison puisse s'opérer dans "l'espace du silence". Celui-ci renverrait à un espace psychique, à une *enveloppe sonore* selon les termes de D. Anzieu. En regardant les choses sous un autre angle, "les sons" pourraient-ils être appréhendés comme une métaphore de *l'énergie* au sens de P. Aulagnier et à ce qu'elle nomme *Eros* ? Pour cet auteur, le *silence premier* renvoie à un « *avant du désir ou l'on ignorait d'être "condamné à désirer" [...]. Cette tendance régressive vers un impossible avant est ce que nous appelons Thanatos. Ce n'est pas la mort, telle que le discours la conçoit qui est désirée, mais cet avant impensable pour le discours : avant de la vie, avant du désir, avant d'un plaisir toujours payé d'un moment ou le déplaisir est, ou serait, possible, et aussi, avant d'un "avoir à représenter" synonyme d'un "avoir à exister."* » (P. Aulagnier, 1975, p. 65).

Peut-on penser que le trop plein ou le trop peu, la désertion momentanée ou le retour non prévisible des "sons" venus de l'autre, de soi ou du monde extérieur empêcheraient le travail de la liaison ? Les éléments déliés seraient en position d'être non intégrés, comme exclus. Peut-on penser que mon ressenti depuis ma place de clinicienne et concernant les vécus de trop plein, de désertion, d'impossibilité à penser, à investir mon propre espace psychique, auraient été les effets du transfert ? Je me serais trouvée comme entraînée dans des affects venant attaquer ma représentation propre de mon activité de représentation, d'élaboration, de ma capacité à penser. Ces affects, s'ils étaient l'un des effets du transfert, seraient-ils alors venus m'informer d'une forme de sidération de la pensée se situant au cœur de ma clinique ? A côté de ce ressenti, la question de la possibilité du *jeu* s'est posée d'emblée, elle a été associée au récit de rêve en préambule et à une forme de *jeu* dans laquelle on ne joue plus vraiment. Pour R. Roussillon, « *c'est quand le jeu disparaît que la pathologie s'installe, que la contrainte de répétition "à l'identique" tend à exercer sa domination sur le fonctionnement psychique, que l'interprétation se fige. C'est quand*

l'évènement est traumatique que le sujet sidère, immobilise l'expérience [...] » (R. Roussillon, 2004, p. 80). Quand Mme Tortue éjecte les plantes, je comprends qu'elle éjecte l'espace de jeu qui tentait de se construire entre nous, je comprends qu'elle supprime l'espace intermédiaire qui tentait de s'installer. À ce moment, cela ressemble à un agir. Pour R. Roussillon, « à l'origine la saisie et le repérage des états de soi passe par la médiation de l'autre, par son reflet, elle passe nécessairement par le "miroir" de l'autre, les formations mais aussi bien sûr les "déformations" du miroir de l'autre, c'est la première forme du transfert. [...] Dans un second temps, l'expérience ainsi "domptée" va devoir être ressaisie et re-présentée, elle va devoir être appropriée, mais pour cela "présentée" à la psyché. C'est là que la question du jeu prend tout son sens. » (R. Roussillon, 2004, p. 86-87). Plus loin, R. Roussillon propose que « la liberté [soit] une "donne" première pour qu'un espace de jeu puisse se constituer. » (R. Roussillon, 2004, p. 88). Qu'en est-il alors de la possibilité d'un espace de jeu dans un mode de relation organisé par une forme d'emprise ? Peut-on penser que la question de l'emprise brouillerait les limites entre soi et l'autre, entraînerait une forme de confusion et empêcherait que s'installe un espace de jeu dans lequel « réalité interne et réalité externe [seraient...] "superposées" et étroitement intriquées » (R. Roussillon, 2004, p. 89) ? S'il n'y a pas d'espace de jeu, pas d'interstice, comment s'opère la rencontre ?

L'échec du travail d'emprise primaire

A partir d'une description de la place, des ressentis et des affects de la clinicienne en lien avec la rencontre de personnes en situation d'exclusion sociale, de ce que ces personnes avaient pu me dire, de la lecture d'une œuvre littéraire et des questions posées depuis la place de chercheuse sur le rapport à la méthode et sur la question des limites entre sujet et objet, peut-on avancer dans l'analyse d'un modèle de la rencontre qui serait organisé par une forme d'emprise ? Que se passe-t-il quand le modèle de la rencontre entre le "Je" et le "non-Je" est organisé par l'intrusion, la désertion et/ou

l'éjection ? Ici, j'utilise le terme *d'emprise* dans le sens d'une forme de domination sur l'autre et dans un mode de relation organisé par des liens de dépendance. Mais pour A. Ferrant, *l'emprise*, « *définie classiquement comme un équivalent de la pulsion de mort et systématiquement référée à l'idée d'une domination pathologique en direction de l'autre [relèverait] d'une dynamique beaucoup plus complexe.* » (A. Ferrant, 2003, p. 1781). Pour cet auteur, « *le travail d'emprise construit un appareillage de la psyché, c'est-à-dire une délimitation entre le dedans et le dehors et une topique de la profondeur.* » (A. Ferrant, 2003, p. 1782). Ainsi, « *le travail de l'emprise suppose une organisation suffisamment solide de l'appareil d'emprise, c'est-à-dire une véritable trame qui associe main, bouche et œil au sein d'un ensemble fonctionnel et cohérent. L'emprise peut alors jouer son double rôle de couverture interne et de facteur de découverte en direction du monde.* » (A. Ferrant, 2003, p. 1784). A. Ferrant pose alors la question de l'insuffisance *d'emprise* et l'associe à l'émergence de la honte. Avec ce qu'il nomme la *nudité psychique*, « *la couverture formée par l'investissement de l'autre fait défaut. [...] L'idée d'un démantèlement au moins partiel de l'appareil d'emprise suppose un mantèlement préalable qui ne peut se produire que dans le lien à l'objet. [...] La honte surgit précisément dans la perte de ce qui a d'abord été tramé et organisé. Elle accompagne et signe la déchirure de cet accordage d'emprise basal.* » (A. Ferrant, 2003, p. 1785). Toujours pour cet auteur, « *le sadisme, la perversion, l'asservissement d'autrui, la tyrannie, voire le meurtre, relèvent des traces de l'échec du jeu nécessaire au sein de l'intersubjectivité entre le sujet et son environnement et de l'échec des conduites d'emprise primaires.* » (A. Ferrant, 2011, p. 17).

Avec *L'étranger*, nous avons proposé que la scène du meurtre sur la plage vienne témoigner d'une forme de confusion entre les scènes intérieures et extérieures. Serait-ce là alors, dans ce moment *d'emprise* totale ou sans butée (puisque'il s'agit de prendre la vie de l'autre ou plutôt de la lui ôter), un effet possible de l'échec *des conduites d'emprises*

primaires ? Cet instant a entraîné M. Meursault sur le chemin du ban, l'a exclu de la communauté des humains. Dans sa cellule, il témoigne de la seule forme de reconnaissance encore possible à ses yeux, elle se situe du côté de la haine et du rejet et nous n'y trouvons, a priori, aucune trace d'un sentiment de honte. Il décrit simplement le souvenir d'un sentiment de dégoût éprouvé suite au récit de sa mère et concernant son père en train de vomir, après avoir assisté à l'exécution d'un criminel. Comment comprendre ce souhait de haine ? Que peut-il nous apprendre de la position du sujet "exclu" ? Quelle place ici pour le sentiment de honte ?

II. De la honte à la mélancolie

Le sentiment de honte confondu dans la haine

Que se passe-t-il quand le modèle de la rencontre entre le "Je" et le "non-Je" s'organise à partir de l'intrusion, la désertion et/ou l'éjection, c'est-à-dire à partir d'un échec du travail *d'emprise primaire* renvoyant à une forme de *nudité psychique* selon les termes d'A. Ferrant ? Ici, c'est dans le démantèlement de *l'appareil d'emprise* que se logerait le surgissement du sentiment de honte. Ce sentiment renverrait, pour A. Ciccone et A. Ferrant, à l'image d'un *moi indigne*, il découlerait « *du sentiment d'être disqualifié, rejeté, "abjecté" par l'objet.* » (A. Ciccone, A. Ferrant, 2008, p. 7). Quand M. Meursault exprime un souhait de reconnaissance par la haine, peut-on l'entendre comme l'expression d'un sentiment de honte ? C'est « *l'engrenage de la honte qui amorce la pathologie de la disparition* » (J. Furtos, C. Laval, 1998, p. 396). Alors, dans cet instant qui semble signer le retour du sujet dans le sens ou M. Meursault s'ouvre à l'expression de sentiments, affects et émotions le traversant, alors qu'il semble reprendre vie, se réincarner, réapparaître dans sa capacité à s'éprouver et qui ouvre en fait à la mort, nous pourrions penser que ce souhait d'être haï serait le signe de la réviviscence d'une honte première, confondue ici dans la haine de soi.

Que se passe-t-il quand le modèle de la rencontre entre le "Je" et le "non-Je" s'organise à partir de l'intrusion ou d'une sensation d'être comme transpercé ? Me revient ici le geste de transpercer, dans la statue, la zone correspondant au regard. La présence de l'argile m'a permis de faire le lien entre ce geste et l'enveloppement au moment d'écrire. Cet enveloppement, s'il visait à délimiter l'espace du corps et circonscrire un intérieur, ne venait-il pas aussi, peut-être, représenter ce qu'il y avait à soigner chez moi et qui était particulièrement attaqué dans la rencontre avec Mme Tortue : la couverture protectrice visant à se préserver du regard de l'autre ? Mais d'une manière plus générale, cet aspect semblait central dans ma clinique.

En effet, nous pourrions nous demander si les multiples épaisseurs de vêtements, les couches de crasse, la présence de poux, les maladies de peau entraînant la survenue de croûtes sur le corps ou encore les sacs et objets multiples entourant souvent les corps et occupant parfois tout l'espace personnel, tel M. Chapelier dans sa chambre, ne seraient pas là le signe d'un besoin exacerbé de se protéger du regard de l'autre tout en se mettant, paradoxalement, en position d'être particulièrement exposé. Cet aspect nous renvoie à une forme de résignation qui serait, pour S. Tisseron, « *le premier aménagement catastrophique à la honte.* » (S. Tisseron, 2006, p. 27). Ici, les corps n'ont même plus à se protéger du regard de l'autre, il arrive qu'ils s'étalent au milieu des excréments.

Au carrefour entre repli et rejet

Pour S. Tisseron, la honte apparaît à travers le regard de l'autre, elle « *est vécue comme une forme de mort psychique, à la fois subjective et sociale.* » (S. Tisseron, 1992, p. XIV). Elle « *crée une rupture dans la continuité du sujet. L'image qu'il a de lui-même est troublée, ses repères sont perdus, tant spatiaux que temporels, il est sans mémoire et sans avenir.* » (S. Tisseron, 1992, p. 3). « *Dans la honte, l'individu se sent "percé à jour", "transpercé", autant d'expressions qui évoquent la violation de la barrière anatomique de la peau. Et cette "mise à nu" de l'intérieur est l'équivalent d'une mise à mort.* » (S. Tisseron, 1992, p. 48). Qu'en est-il alors des liens entre la position du sujet "exclu" et ce sentiment de honte ? Serions-nous au carrefour du sentiment de soi-même, ou *narcissisme* et du regard porté par l'autre ; à un point de convergence où l'on ne distinguerait plus très bien, du sujet qui se retire ou de celui qui est rejeté, là où se situe le moteur du processus en cours. Peut-on penser que la période de vie passée sous silence par M. Chapelier aurait pu être liée à un affect de honte ? Qu'avait-il fait pour se retrouver ainsi enfermé dans une cellule ? Comment avait-il pu s'éprouver, se vivre, dans cette expérience ? Peut-on penser, des années plus tard, que la manière dont il se sentait persécuté ou au moins

méprisé, disqualifié ou encore insulté par ses voisins ou les membres de l'équipe, venait témoigner d'un sentiment de honte inqualifiable, impardonnable et même indicible. La disparition par les mots de cette expérience aurait participé à plonger dans une forme de néant l'ensemble des ressentis associés à ce vécu.

Dans ce que J. Furtos et C. Laval nomment *honte blanche*, ils décrivent ce qui s'apparente à la mort du sujet dans « *le lien à l'autre donc à soi-même, sentiment tragique de disparition [... qui] peut devenir chronique, en particulier dans les situations de transparence en rapport avec la précarité sociale.* » (J. Furtos, C. Laval, 1998, p. 391). Pour ces auteurs, « *la disparition de soi-même au regard d'autrui et à son propre regard inclut le délitement du lien social. La honte blanche est dépersonnalisante dans le sens clinique de ce terme, elle pose le problème du passage à la psychose.* » (J. Furtos, C. Laval, 1998, p. 391).

Nommer l'expérience première

Dans le cadre de la première hypothèse, nous avons proposé que le sujet "exclu" puisse trouver un équilibre en s'appuyant sur un cadre externe tel que la famille, l'armée, le travail et qu'une rupture de ces étayages puisse venir réactiver le *traumatisme primaire*. Nous proposons, plus haut, que se réactualise dans l'ici et maintenant de chaque nouvelle rencontre, une part de cette expérience première, comme si quelque chose était resté collé là. Parfois, c'était comme s'il y avait, dans le discours, un point d'origine venant expliquer le basculement vers la situation de l'exclusion sociale : la perte du travail ou du conjoint ; c'est-à-dire les points d'étayages externes. Pour S. Tisseron : « *la perte de repères extérieurs au sujet produit le retour des contenus psychiques dangereux déposés dans l'environnement. [Contenus qui renvoient à la période de la vie que J. Bleger nommait indifférenciation primaire] et ce retour participe au démantèlement des repères internes qui restent à l'individu.* » (Tisseron, 1992, p. 46). Mais passé le récit de ce moment de rupture qui ressemble souvent à une mise en

représentation ou à un *souvenir écran*, quand le sujet commence à se raconter, ce point d'origine généralement part en éclats. Comment se fait-il, de mon côté et dans cette écriture, que je me sois tant attachée à nommer, expliquer, comprendre ou délimiter ce quelque chose d'une expérience première ?

Dans le développement de cette thèse, ce qui a d'abord été nommé *exclusion originaire* s'est transformé en *exclusion originelle*, comme si l'enjeu central avait été de différencier le point d'origine renvoyant à une exclusion de soi d'avec celle venant de l'autre. En outre, s'est posée la question de vouloir différencier le point d'origine dans le récit d'avec le point d'origine dans la réalité. C'était comme s'il avait fallu nommer ce point appartenant à la réalité extérieure et qui aurait ouvert la voie au processus de l'exclusion. C'était comme si ce processus s'était constitué dans un *après-coup* d'une *expérience originelle*. Pour A. Green, *l'après-coup* « est partie intégrante de la conception de la temporalité en psychanalyse. [...] Ce concept conteste absolument l'idée d'une conception développementale linéaire. [...] 1. Le moment où ça se passe n'est pas le moment où ça se signifie [...]. 2. Le moment où ça se signifie ne s'appréhende pas comme moment actuel mais comme rétrospection à travers l'identité et la différence. » (A. Green, 2004, p. 22). Avec cet auteur, il y a l'idée que « la mémoire est présente non pas une seule fois mais plusieurs fois [...]. Quand nous avons à faire à un patient, nous avons à faire à divers types de matériaux. C'est-à-dire, il peut exprimer des souvenirs que, très souvent, nous mettons en question, des souvenirs écrans, des fantasmes auxquels nous attribuons une valeur rétrospective modifiée de quelque chose qui les a accompagnés peut-être dans la réalité psychique seulement, peut-être aussi dans la réalité matérielle [...]. Quand on remonte aux origines, en tout cas, à ce qui est supposé être les origines, la signification saute une génération, c'est-à-dire qu'à ce moment-là l'originaire du bébé est en résonance avec quelque chose qui est significatif chez la mère, et qui éclaire ce qui se passe chez le bébé, même si

le bébé n'en sait rien, et souvent, il en perçoit quelque chose. » (A. Green, 2004, p. 23-24).

Mais alors, qu'en est-il de ce premier perçu ? Qu'en est-il de ce ressenti-là, à ce moment-là ? Pourquoi, dans cette écriture, s'attacher à cette quête ? N'était-elle pas, en partie, vaine ? Peut-on penser que j'aurais été, dans ma clinique, convoquée précisément à cet endroit qui, en soi, n'existerait pas dans le possible de la représentation : ce serait le moment où rien n'advient, celui où le sujet se perd, là où le "Je" se confond, ou encore quand l'autre est tué. Cet endroit serait-il seulement celui de *l'après-coup* ? Ce moment que l'on pourrait nommer temps inaugural, s'il est celui qui ouvre au *temps mort*, à ce temps de l'attente dont *on attend Rien*, au temps sans désir de M. Meursault ou à celui qui ouvre une vie sans espoir, ce moment nous ramènerait au temps circulaire du *Mythe de Sisyphe*, s'inscrivant pour A. Camus du côté de l'absurde. Ce temps dont *on attend Rien*, sans désir, a été associé à un M. Meursault qui apparaissait comme coupé de ses propres affects. Nous avons proposé par ailleurs que l'écriture de cette thèse puisse répondre à une certaine nécessité, celle de donner forme aux affects de la clinicienne. Pour N. Abraham « *l'affect, c'est la temporalité elle-même.* » (N. Abraham, 1962, p. 102). Pour cet auteur, le temps se crée dans le lien au temps de l'objet et par intériorisation de ce temps-là, mais sans renoncer, pour le sujet, aux désirs liés aux temps antérieurs. « *L'affect nouveau sera [...] par rapport à ses antécédents, à la fois plus riche [...] et plus indéterminé. [...] C'est ainsi que l'affect, clef de la répétition (et noyau de la personnalité), résume en lui tout son passé et son avenir.* » (N. Abraham, 1962, p. 103). Que serait le temps pour un sujet qui serait en position d'être comme coupé de ses affects ? Ce serait celui qui représente, pour A. Bilheran, « *le temps mythique maudit. [...] Celui] qui tourne en boucle sur lui-même, dans un malheur éternellement recommencé, signe de la tragédie humaine.* » (A. Bilheran, 2007, p. 89). Dans sa thèse, elle propose que le délire psychotique soit une « *tentative de lutte contre le temps mythique maudit. [...] renvoyant à] l'extinction des horloges du*

monde » dans le *cas Schreber* et alors que ces horloges représenteraient la temporalité sociale (A. Bilheran, 2007, p. 89). Mais pour en revenir aux sujets en situation d'exclusion sociale, ceux que je rencontrais dans ma clinique, qu'ils soient, ou non, organisés par la psychose, qu'ils soient, ou non, organisés par une pensée délirante, il semblerait, d'une manière générale, que je me sois trouvée convoquée à cet instant inaugural, comme entraînée dans un retour perpétuel. Il semblerait, dans cette écriture, que je me sois trouvée embarquée dans une quête de l'origine, celle du point de départ d'un processus d'exclusion se déployant dans le temps. Si cela avait été l'un des effets du transfert, qu'y aurait-il eu à en apprendre pour avancer dans une analyse de cette forme de temporalité ?

Alors que nous étions sortis en balade avec une partie de l'équipe et des résidents de la demeure de Mélusine, que nous passions la journée à la campagne dans un lieu dédié à l'accueil d'enfants et d'adolescents, j'ai été surprise par un échange avec Cidrolin. Cet homme, d'une quarantaine d'année, m'a expliqué qu'enfant il avait vécu dans ce lieu, là où nous étions aujourd'hui. Il n'était pas revenu là depuis bien longtemps. Il m'a dit (les propos sont rapportés tels que je m'en souviens) : « vous voyez ici, rien n'a changé, mais l'horloge s'est arrêtée. » Il m'a montré une horloge, située sur une bâtisse, puis a continué à parler pour m'expliquer finalement qu'il y avait eu, ici, bien d'autres changements. Que voulait-il alors exprimer par cette phrase : ici rien n'a changé, mais l'horloge s'est arrêtée ? Bien après, alors qu'une des horloges de notre institution avait disparu, Cidrolin avait eu l'idée de la remplacer et il avait trouvé, pour ce faire, une horloge qui tournait à l'envers.

Nous en revenons ici au *temps mort* d'A. Green, celui qui ouvrirait à la notion *d'infini*. Nous l'avons rencontré chez M. Chapelier et avons proposé que les deux montres puissent venir symboliser deux états qui auraient cohabité : la mort dans la vie au même instant et sans cesse. Cet homme serait resté coincé, à l'instar de Cronos, dans un au-dehors du temps dans lequel il n'aurait cessé de régresser pour entretenir une éternelle

origine. Tel Sisyphe, il se serait voué à un éternel recommencement. J'aurais été convoquée, depuis la place de psychologue, puis à travers cette écriture, dans cette quête d'un point d'origine fondu. Nous serions là dans une temporalité qui s'étalerait sans s'écouler, qui demeurerait cachée, dans un au-dehors bien enfoui, peut-être même encrypté, et qui ouvrirait à la mélancolie.

Un sujet perdu dans son propre temps

En 1915 et dans son article *Deuil et Mélancolie*, S. Freud propose que la mélancolie puisse survenir « *sous des formes cliniques diverses dont le regroupement en une unité ne semble pas assuré.* » (1915, p. 263). Pour lui, « *la mélancolie est caractérisée, du point de vue animique, par une humeur dépressive profondément douloureuse, une suppression de l'intérêt pour le monde extérieur, par la perte de la capacité d'amour, par l'inhibition de toute activité et l'abaissement du sentiment de soi, qui se manifeste en auto-reproches et auto-injures, et s'intensifie jusqu'à devenir attente délirante de la punition* » (S. Freud, 1915, p. 264). Pour S. Freud, ce qui différencie ce tableau de celui d'un deuil se situe dans la présence d'un *trouble du sentiment de soi*. Quels liens pourrions-nous établir entre cette description et les questions posées depuis la place de psychologue puis de chercheuse, à partir de ma clinique puis de mon objet de recherche ? Ici, la question du rapport au temps apparaîtrait sous la forme d'une *attente* de punition et ce qui toucherait aux investissements vis-à-vis du monde extérieur serait comme supprimé. Ces investissements seraient-ils évacués ou transformés ? Pourraient-ils être stockés, simplement recouverts ou encore totalement enfouis ? A quoi renverrait plus précisément cette *attente* de la punition ? Serait-ce dans les liens entre cette inhibition et le statut de l'attente que nous pourrions, peut-être, avancer dans l'analyse d'une spécificité dans ce rapport au temps, celui rencontré dans ma clinique et qui s'est en partie découvert à travers l'écriture de cette thèse ; celui qui, peut-

être, viendrait nous parler d'un "sujet exclu".¹ Ce serait celui d'un sujet pris dans un temps qui tournerait sur lui-même, tel M. Chapelier entraîné dans un immobilisme dans lequel l'attente aurait pris toute la place. Cette attente aurait été coupée des investissements vis-à-vis du monde extérieur : une attente dont *on attend Rien*. En quoi serait-elle différente de l'*attente de la punition* ? Nous pouvons penser que pour M. Chapelier, l'immobilisme dans lequel il se trouvait aurait pu l'amener à être mis à la porte. Si l'exclusion était arrivée avant la mort, nous aurions pu la nommer punition. C'était un peu comme s'il avait été mû par une force intérieure mortifère, et venant empêcher les investissements possibles vis-à-vis de lui-même ou du monde extérieur et au service de la vie. C'était un peu comme si, dans notre fonctionnement institutionnel, nous aurions pu être mis en place de répondre à son attente, celle du *Rien*, de la répétition infinie du *même*. Dans ce lieu, l'exclusion d'une personne, qu'elle soit provisoire ou définitive, était parfois la seule manière de nous protéger d'un accès de violence. Elle nous aurait renvoyé à la question de nos propres limites, à ce qui nous était collectivement supportable. Mais il arrivait que cette même exclusion puisse devenir une "sanction" pour punir. Parfois, me semblait-il, c'était comme s'il y avait eu à punir de nous avoir fait éprouver angoisse, inquiétude, impuissance, peur, culpabilité etc., ou bien d'avoir mis en échec tous nos efforts et nos investissements. Ici, peut-on penser que cette forme de punition aurait pu répondre au sentiment d'être comme attaqués dans notre positionnement, dans nos missions ? Cet aspect serait venu toucher quelque chose à notre sentiment d'identité collective. Nous pourrions penser que cette réponse, par l'exclusion, aurait pu alors devenir une modalité collective d'organisation défensive et en lien avec les éprouvés venus de la

¹ E. Minkowski, en ce sens peut-être, décrit une forme d'attente prolongée dans laquelle « *nous vivons le temps en sens inverse*. » (E. Minkowski, 1933, p80). Il propose que cette attente soit faite d'éléments du temps qui se succèdent, sans organisation temporelle, dans une forme d'effacement du temps présent, entièrement fixé sur le point d'avenir. « *Il est probable également que le passage de l'attente à l'activité ou inversement, l'interruption de l'activité par l'attente contribuent à faire naître en nous la notion d'une surface activo-sensitive, siège de l'interaction du moi et du milieu ambiant immédiat*. » (E. Minkowski, 1933, p84).

rencontre avec les personnes accueillies. Cette idée permettrait, peut-être, d'avancer dans une compréhension des liens, à la demeure de Mélusine, entre la perte d'un projet collectif, le sentiment de ne plus pouvoir le porter en équipe, et les exclusions étendues aux membres de cette même équipe. Il me semble que cette question du trouble dans le sentiment d'identité est venue se poser avec force, dans le cadre de cette écriture et à travers l'analyse des mouvements transféro-contre-transférentiels. Elle apparaît maintenant comme centrale et renverrait à la question de savoir comment se reconnaître.

Avec la mélancolie et pour S. Freud, « *c'est le moi lui-même [...qui] est devenu pauvre et vide.* » (S. Freud, 1915, p. 266). Ici, la *perte d'objet* se transforme en *perte de moi*. Le mélancolique, note S. Freud, « *est contrit de repentir et d'auto-reproche. [Mais] il manque la honte devant les autres.* » (S. Freud, 1915, p. 267). Pour cet auteur, « *la mélancolie emprunte [...] une partie de ses caractères au deuil, l'autre partie au processus de la régression allant du choix d'objet narcissique au narcissisme.* » (S. Freud, 1915, p. 271). La question de savoir comment se reconnaître ouvrirait-elle à celle de la perte ? Y aurait-il un *en-moins* et de quelle nature serait-il ? Pour en revenir à la mythologie ; à l'origine il y avait *Chaos* « *dont le nom se rattache à la racine grecque χα, être béant, [qui] désigne simplement l'espace vide.* » (F. Guirand, 1937, p. 120). Puis *Gæa* apparut, elle enfanta *Ouranos* « *qu'elle rendit son égal en grandeur, afin qu'il la couvrit toute entière* » (F. Guirand, 1937, p. 120). *Cronos* devint l'enfant qui accepta de se lier à *Gæa*, sa mère, pour ouvrir un espace entre cette dernière et *Ouranos*. Son geste permit à la descendance de se développer et de vivre ailleurs que dans les profondeurs de la terre. Ainsi *Cronos*, le temps personnifié, aurait ouvert l'espace intermédiaire, celui du jeu et de la vie. Que se passerait-t-il si la perte d'un objet dans l'actuel eût renvoyé à la perte de cet espace premier ? Cet espace représenterait celui à partir duquel et à travers le regard de l'autre, le "Je" peu à peu pourrait se rencontrer et apprendre à se reconnaître. La perte des étayages externes, nous l'avons vu

plus haut, pourrait, dans cette clinique et dans le discours, se présenter comme le point d'origine venant expliquer le basculement vers la situation de l'exclusion sociale. Avec cette perte, il est généralement question de morts et de deuils impossibles. Nous pourrions penser qu'avec ces morts, ce seraient des regards qui s'éteignent, des regards qui s'étaient constitués comme des miroirs permettant au sujet de se retrouver, de se reconnaître. Quel aurait été le lien entre ces regards et le premier *miroir sonore* (D. Anzieu) ? Ne serait-ce pas autour de ce point et de cette perte-là, peut-être, que ça tournerait en boucle, que ça tournerait dans le vide ?

Pour A. Green, avec le *narcissisme*, le *Moi* se soutient d'une certaine identité formelle, d'une unité. Le narcissisme est au cœur du *Moi* et cette instance, au cours de son développement, va de la reconnaissance de *l'objet* comme projection du *Moi* à la reconnaissance de *l'objet* en lui-même et permet d'envisager la question de la rencontre entre le *Moi* et *l'objet*. Pour cet auteur, avec le *narcissisme*, « *l'objet, qu'il soit fantasmatique ou réel, entre en rapport conflictuel avec le Moi. La sexualisation du Moi a pour effet de transformer le désir pour l'objet en désir pour le Moi.* » (A. Green, 1982, p. 21). A. Green nous propose de penser qu'avec le *narcissisme de vie*, le *Moi* s'identifie à l'objet idéalisé, pour fusionner. Mais dans un autre cas, quand « *la retraite vers l'unité, ou la confusion du Moi avec un objet idéalisé, ne sont plus à portée, c'est alors la recherche active non de l'unité mais du néant. [...] La vie devient équivalente à la mort, parce qu'elle est délivrance de tout désir. [...] L'objet a déjà été tué à l'orée de ce processus qu'il faut mettre au compte du narcissisme de mort.* » (A. Green, 1982, p. 24). Pour A. Green, *narcissisme de vie* et *narcissisme de mort* sont contenus dans le *narcissisme primaire*. Ils nous parlent de deux forces primitives : *Eros*, dont le travail permettrait une forme d'unification de la psyché, et la *pulsion de mort*. Ce *narcissisme primaire* pose la question, pour A. Green, « *de la séparation du Moi et du Ça [...] Il postule] l'existence de défenses antérieures au refoulement : retournement contre soi et en son contraire. [...] Le narcissisme primaire est dans cette perspective Désir de*

l'Un, aspiration à une totalité auto-suffisante et immortelle dont l'auto-engendrement est la condition, mort et négation de la mort à la fois. » (A. Green, 1966-1967, p. 146-147).

Cet espace de la rencontre, espace du *jeu*, pourrait-il renvoyer aussi à ce que J. Guillaumin nomme « *la zone de recouvrement ["d'ombre"] entre les représentations au-dedans [du Soi] 1) du dehors [du non-soi] 2) et du dedans [du Soi]. [...] C'est-à-dire le noyau] de ce qui devient dans la pathologie dépressive l'écrasante "ombre de l'objet" étendue sur le moi, ou réciproquement, l'ombre narcissique écrasante de moi sur l'objet » (J. Guillaumin, 1996, p. 164-165). Nous pourrions penser que ce serait la possibilité d'une rencontre entre le "Je" naissant et lui-même qui n'aurait pu avoir lieu. Il serait resté coincé dans le temps de l'objet sans s'ouvrir au sien propre. Dans ce sens, peut-être, et pour R. Roussillon, « *la mélancolie ouvre la question d'une clinique du "sujet perdu", du sujet chassé de lui-même par l'ombre de l'objet qui s'en est emparé, peut-être plus encore qu'une clinique de l'objet perdu. [...] Il y a bien un objet perdu dans la mélancolie, mais la perte dont il s'agit n'est pas l'effet de la disparition de l'objet, ce serait plutôt une perte en lien avec un mode de présence de l'objet, un mode décevant de présence de l'objet, peut-être déjà un type d'influence de l'objet, d'influence sur sa régulation narcissique. » (R. Roussillon, 2012b, p. 63).**

Ces regards qui s'éteignent, alors même qu'ils s'étaient constitués comme des miroirs permettant au sujet de se reconnaître et de se retrouver, peut-on les nommer, à la suite de N. Abraham et de M. Torok, des « *objets narcissiquement indispensables* » ? Pour ces auteurs, le fantasme, d'essence narcissique, vise à préserver le « *maintien du statu quo topique* » en réaction des effets de la « *réalité* » (N. Abraham, M. Torok, 1972, p. 260). « *Le fantasme d'incorporation trahit une lacune dans le psychisme, un manque à l'endroit précis ou une introjection aurait dû avoir lieu. » (N. Abraham, M. Torok, 1972, p. 261). Les débuts de ce processus d'introjection, pour ces auteurs, « ont lieu grâce à des expériences du vide de la bouche, doublées*

d'une présence maternelle. Ce vide est tout d'abord expérimenté comme cris et pleurs, remplissement différé, puis comme occasion d'appel, moyen de faire apparaître, langage » (N. Abraham, M. Torok, 1972, p. 262). Quand ce travail rencontre un obstacle, N. Abraham et M. Torok proposent que puisse s'y substituer un *fantasme d'incorporation*. Enfin, quand une perte narcissique ne peut s'avouer en tant que perte, « *le deuil indicible installe à l'intérieur du sujet un caveau secret. Dans la crypte repose, vivant, reconstitué à partir de souvenirs de mots, d'images et d'affects, le corrélat objectal de la perte, en tant que personne complète, avec sa propre topique, ainsi que les moments traumatiques [...] qui avaient rendu l'introjection impraticable.* » (N. Abraham, M. Torok, 1972, p. 266). Cet indicible de la perte, ce deuil impossible, cette expérience qui ne peut se dire par le langage résonne, me semble-t-il, avec la manière dont je me suis décrite auprès de Fantine : incapable de l'entendre, incapable de m'appuyer sur le langage et les mots, comme s'ils avaient perdu leurs sens, leurs consistances. Cette clinique du sujet "exclu" ouvrirait à celle de sujets construits à partir de *cryptes* renfermant le temps de l'objet. Ce sujet "exclu" n'aurait pu se construire, dans le lien à l'autre, comme un "Je" installant sa propre temporalité. Il se serait adapté au temps de l'horloge tout en restant fondu dans la temporalité de l'autre, comme perdu dans son propre temps. Celui-ci n'ayant pu advenir, ce sujet "exclu" serait perdu dans sa propre mort. Alors, la mort réelle et objectivée serait comme magnifiée, elle viendrait prendre une place centrale et organisatrice venant rejouer, sans cesse, le meurtre premier.

III. Les ratés de l'interdit du meurtre

Un fantasme qui associe l'origine au meurtre

La perte d'un *temps intermédiaire*, d'un *espace de jeu premier* s'installerait-elle comme prélude au *meurtre du temps* ? Ce meurtre premier ouvrirait-il un espace pour *Thanatos* et, avec lui, pour la répétition ? Quelles formes pourrait-elle prendre ? De quels meurtres serait-il question ?

Nous pourrions penser, à la demeure de Mélusine, que nous nous étions organisés dans une forme de liens d'équipe que J.-P. Pinel aurait pu qualifier de « *position nostalgique mélancolique* » (J.-P. Pinel, 2015, p. 62). Cet auteur décrit cette position comme s'organisant à partir d'une perte au moment d'un processus de transmission, elle « *est un moment d'immobilisation, qui se situe au carrefour de ces trois positions [utopique, idéologique et mythopoétique]. Elle permet de dénier la temporalité et les transformations qui en résulteraient potentiellement. Elle gèle l'élaboration de la perte et l'accès à une position mythopoétique, nécessaire au déploiement d'une créativité plurisubjective.* » (J.-P. Pinel, 2015, p. 65). À travers les départs brutaux sans possibilité de se dire au revoir, le remplacement des anciens par les nouveaux comme s'ils étaient mêmes, la succession des exclusions de résidents et les licenciements de certains membres de l'équipe, les attaques des espaces de parole et de pensée, l'abandon ressenti des uns ou des autres par une instance encadrante et dans la possibilité de s'éprouver soutenu dans sa fonction, voire dans son identité de professionnel, le recours à des solutions solipsistes ou à des alliances pervertissant les systèmes de liens, dans quelle mesure pourrions-nous reconnaître là l'œuvre de *Thanatos* ? Nous avons proposé que puisse se figurer, sur la scène de l'institution, quelque chose d'un fantasme qui associerait l'origine au meurtre. Il s'agirait alors, dans la répétition, de rejouer la survenue de la mort. Ce meurtre, sans cesse renouvelé ou réactualisé, renverrait-il toujours à un avant ou à un ailleurs ? A un niveau

intrasubjectif, N. Abraham propose qu'« *aussi loin qu'on puisse remonter dans l'analyse, de souvenir écran en souvenir écran, le "crime" s'avère comme ayant toujours déjà été commis.* » (N. Abraham, 1963, p. 124). Mais derrière ce « *crime imaginaire* », cet auteur se pose la question d'une « *réalité plus profonde et permettant d'éclairer le pourquoi de ce que le fantasme ne fait que dire ?* » (N. Abraham, 1963, p. 124). Peut-on reprendre ici cette question à notre compte ? A quoi renverrait ce fantasme qui associerait l'origine au meurtre ?

A la demeure de Mélusine, un crime est venu se figurer dans la scène du petit animal qui voulait qu'on lui fiche la paix. Pour être sauvé d'un danger imaginaire, il a été tué, accidentellement. Cet acte de sauvetage serait venu figurer une forme d'impossibilité à supporter la détresse supposée de l'autre. Elle serait venue figurer la difficulté, dans ce lieu, de respecter une mission d'accompagnement impliquant de rester à côté. Quelle aurait été la difficulté de cette mission auprès de sujets "exclus" ? Pourquoi aurait-il été si difficile de rester à sa place de sujet (encadré par une mission professionnelle) en relation à un autre sujet ? Si cette clinique ouvre à une relation d'accompagnement dans laquelle nous pourrions être comme embarqués et perdant nos propres repères, se pose la question des destinations vers lesquelles nous serions prêts à aller. La violence, la destructivité, l'abandon semblent ici être des destinations privilégiées. Pourquoi faudrait-il que nos pratiques soient, parfois, comme dictées par des désirs mortifères ?

Nous pourrions penser, en suivant P. Aulagnier, que le sujet "exclu", encore *infans*, aurait « *rencontré un désir de meurtre, là où il aurait dû rencontrer un désir de vie* » (P. Aulagnier, 1984, p. 69). Ici, cette représentation de « *meurtre* » ne pourrait être refoulée, il « *ne restera aucune trace sinon un vide, dans le capital fantasmatique et idéique.* » (P. Aulagnier, 1984, p. 77). Pour cet auteur, c'est par les liens entre temps et désir que « *le Je peut avoir accès à la temporalité, [elle] n'est possible que si elle s'opère d'emblée, l'origine de l'histoire du temps doit coïncider avec*

l'origine de l'histoire du désir. » (P. Aulagnier, 1984, p. 209). Avec le concept de potentialité, P. Aulagnier nous propose de penser les failles dans l'édifice identificatoire du Je. Si une faille s'opère entre les deux constituants du Je, l'identifiant et l'identifié, nous avons à faire à une « potentialité psychotique » (P. Aulagnier, 1984, p. 216). Si elle se situe entre ce Je et des identifiés « qui témoignent de ce qu'est devenu ou de ce que devient le Je, nous trouvons alors la potentialité névrotique » (P. Aulagnier, 1984, p. 217). Mais elle propose une troisième voie : la potentialité polymorphe. Ici, « le dénominateur commun se trouve dans la relation de ces sujets à la réalité [...]. Relation qui aboutit à une modification de la réalité tendant à la rendre objectivement responsable des causes de la souffrance que subit le Je » (P. Aulagnier, 1984, p. 217). Le passage d'une potentialité à un état manifeste pourrait survenir, pour P. Aulagnier, à travers une exclusion. « La rencontre avec un autre qui vous renvoie comme identifié l'image du rejeté, de l'exclu, du haï, non seulement est récusée par le Je mais lui fait courir le risque de parcourir à reculons les différentes étapes de son parcours identificatoire, avec l'espoir de retrouver un identifié auquel s'ancrer. Faute de quoi ce seront les deux constituants du Je (l'identifiant et l'identifié) qui se retrouveront disloqués. [...] Le seul recours qui reste au sujet sera [...] de faire appel à une projection et à une causalité délirante. [...] Cette cause qui renvoie toujours à l'a-temporel, au surnaturel, ou encore à un ailleurs de l'espace et du temps, permet au sujet de se garder masqués une haine et un désir de meurtre rencontrés en un temps, un lieu, un corps, responsables d'une catastrophe qu'il faut ignorer. » (P. Aulagnier, 1984, p. 233). Ce passage de l'état potentiel à l'état manifeste peut, pour P. Aulagnier, être l'effet d'une rencontre survenue dans le cours de la vie, que ce soit la rencontre avec un autre ou avec une transformation du corps propre (maladie, mutilation) ou encore la confrontation « du Je avec un pouvoir qui l'oblige à occuper la place d'un persécuté ou d'un bourreau » (P. Aulagnier, 1984, p. 234).

Un Soi amputé de l'espace de jeu

Ce concept de *potentialité polymorphe* ouvre des voies de compréhension vis-à-vis des sujets rencontrés à la demeure de Mélusine. Il semblerait que cette *potentialité*, et ici la plupart du temps sa transformation en un état manifeste, soit en grande partie la forme psychopathologique organisatrice des systèmes de liens au sein de l'institution. Dans ce lieu, nous aurions à faire à une clinique dans laquelle les sujets feraient peser sur la société et son organisation, sur la réalité extérieure, le poids de la responsabilité vis-à-vis du statut "d'exclu".

Jusqu'ici, et pour les hommes, nous avons envisagé l'armée comme une "opportunité" de pouvoir appartenir à un corps, d'y trouver un cadre fait d'une certaine rigidité et sur lequel il aurait été possible de prendre appui. Mais dans ces engagements militaires, revers de la médaille, ces hommes se sont, pour beaucoup, trouvés plongés au milieu de conflits plus violents les uns que les autres et ont eu à prendre des places parfois peut-être peu respectueuses de leurs *édifices identificatoires*. En outre, il était difficile, à la demeure de Mélusine, de ne pas entendre dans les discours la fréquence surprenante des récits d'accidents parfois handicapants, comme les chutes d'échafaudages. Parfois, ces accidents semblaient avoir ouvert la voie au parcours d'exclusion. Mais souvent, c'était la chute d'une "position" qui était mise en avant, celle du père de famille, ou de la mère (le plus fréquemment quand les enfants avaient été retirés par l'A.S.E.). Si ces différentes chutes semblaient participer au passage à "la rue", une fois ce seuil franchi, c'était une ouverture à la rencontre quotidienne et incessante, chaque jour renouvelée, avec des *autres excluant*, ouvrant à une position dans laquelle les affects, les ressentis, les émotions ne pouvaient plus être partagés.

Ici, la question du meurtre semblerait comme venue de l'extérieur, provoquée en partie par l'autre. Mais que se passe-t-il quand ce meurtre est importé et « à envisager [...] comme un consentement au meurtre psychique, comme un accomplissement sur soi du meurtre psychique induit par

l'autre : une importation de la haine meurtrière tuant en soi le besoin de l'autre pour se sentir exister, semblable différent parmi ses semblables différents. » (J.-F. Chiantaretto, 2016, p. 13) ? J.-F. Chiantaretto reprend ici l'expression : *meurtre d'âme* et à partir de l'œuvre de Ferenczi, pose une « *autodestructivité comme une réponse à la destructivité de l'environnement* » (J.-F. Chiantaretto, 2016, p. 16). Parfois, nous aurions à faire à des sujets qui revendiqueraient le fait de ne plus dépendre des systèmes d'aides et de couvertures sociales. Position qui peut tout à fait cohabiter avec celle, active, de solliciter l'autre par l'intermédiaire de "la manche". Nous pourrions penser que l'un des enjeux, ici, serait d'empêcher l'autre d'avoir *la main*. Vis-à-vis d'un ressenti de dépendance à l'encontre de l'organisation sociale, parfois, le refus peut être agi dans une perte incessante de tout ce qui pourrait ressembler à des papiers permettant une avancée dans les démarches administratives. C'est souvent un travail de sappe méthodique vis-à-vis des démarches sociales. Dans cette mise en pièce des liens de dépendance à l'autre, il arrive même que l'identité puisse se perdre. Jusqu'où un sujet peut-il aller pour ne pas être reconnu ; là ?

Là ! Est-ce à dire qu'en un lieu, une image serait restée fixée ? Pourtant, en ce lieu, pas de représentation possible. Pas de mots. Pas de pensée. Serions-nous dans le royaume de *Thanatos* ? Là ; serait-ce un point d'ancrage vers lequel retourner sans cesse ? Il serait question de s'y chercher, de tenter de s'y retrouver. Ce serait un espace dans lequel le sujet retrouverait un *Soi* amputé de *l'espace de jeu*, un *Soi* en un temps envahi ou retiré.

Le meurtre des pensées

Cet *espace de jeu*, interne, pourrait-il être pensé comme un espace en devenir ? Ce serait celui du *préconscient*. Pour R. Kaës, « *la formation et l'activité du Préconscient sont profondément tributaires de l'interjeu entre le sujet et l'autre : elles dépendent pour une part du Préconscient de l'autre, de sa capacité de rêverie, de contention et de transformation.* » (R.

Kaës, 1996a, p. 44). Pour cet auteur, « *les maladies des fonctions et des structures intermédiaires, des frontières, du jeu transitionnel et des métabolismes [...] affectent particulièrement l'activité du Préconscient et le travail de la symbolisation. L'arrière-fond qui les produit est toujours constitué de troubles de la séparation, de disparition précoce de l'objet, de traumatismes cumulatifs et surdéterminés, de deuils pathologiques.* » (R. Kaës, 1996a, p. 42). Ainsi, le *préconscient* est lié à la « *capacité associative et interprétative de la psyché. [...] L'activité du Préconscient suppose comme condition de sa possibilité un premier travail de symbolisation.* » (R. Kaës, 1996a, p. 42-43). « *L'activité du Préconscient est toujours impliqué, par défaut ou par défaillance, dans les expériences traumatiques, quelles qu'en soit les causes.* » (R. Kaës, 1996a, p. 46). Que se passe-t-il quand cet espace lié à l'activité de symbolisation, à l'associativité, à la mise en mots, est mis en défaut ? Alors, ici, quel serait le devenir de l'activité de penser, voire des pensées en elles-mêmes ? Combien de temps une pensée garde-t-elle son statut si elle ne peut être communiquée, transmise, si elle ne peut trouver de réceptacle ? Est-ce là qu'elle pourrait être tuée ? Mais alors, quelles traces laisserait-elle ?

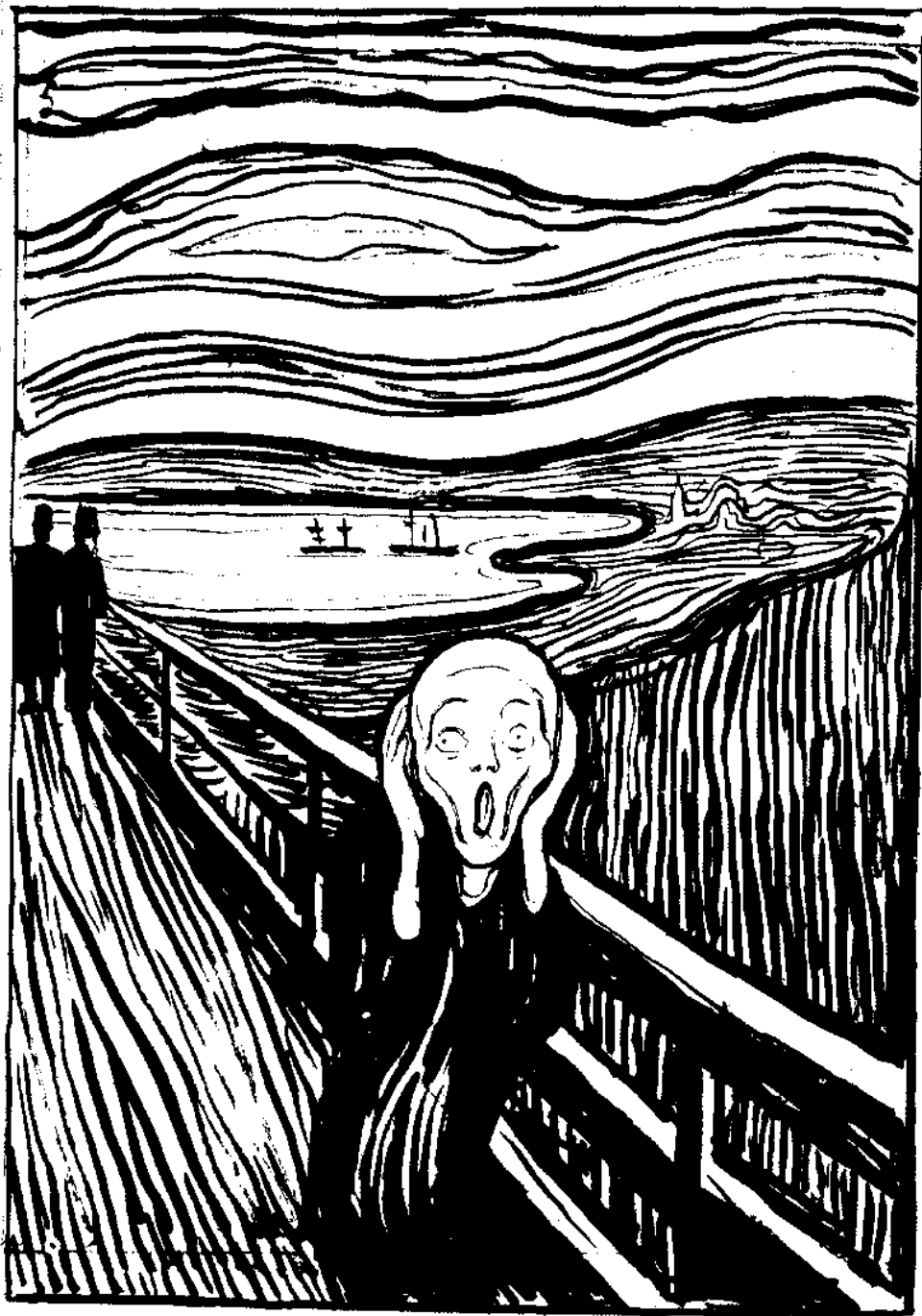
Pour V. Di Rocco, « *le modèle psychanalytique qui permet d'approcher au plus près cette logique d'un trouble "méta" de la représentation dans les états psychotiques est fourni par les travaux de J.L. Donnet et A. Green (1973) avec la notion de "psychose blanche". Selon ce modèle, les attaques massives de la pensée, qui caractérisent les états psychotiques, ne sont plus considérées comme les conséquences d'un conflit pulsionnel, ou comme la traduction d'un effet de la perte de la réalité érigée en instance psychique conflictuelle ; mais comme la marque d'un conflit entre la pulsion et la pensée, ou la pensée est attaquée par la pulsion. La psychose est alors une psychopathologie de la pensée, ou, dans les termes de W.-R. Bion (1962), une psychopathologie de "l'appareil à penser les pensées" » (V. Di Rocco, 2014, p. 108). Alors, cette clinique du sujet "exclu" nous introduirait au cœur d'une psychopathologie du processus*

représentatif. Ici, les garanties contre le meurtre n'étant pas assurées, l'espace qui ouvrirait sur une liberté de penser resterait comme enclavé, frayant le chemin du ressassement et de la répétition.

Dans ce dernier chapitre, nous avons proposé que l'espace du silence vienne représenter ce que D. Anzieu nomme *espace sonore* et qui serait le premier espace psychique. Les *sons* venus d'ici ou de là pourraient s'y accorder. Il serait un espace de la liaison, un espace de la rencontre, un espace de *jeu* ; pourrait s'y développer le travail de *l'emprise primaire* (A. Ferrant), il serait l'espace en devenir du préconscient. Nous avons nommé bruit quelque chose d'un hiatus dans l'accordage primaire. Vécu comme un traumatisme, il entraînerait une double exclusion : une exclusion de l'espace de l'autre qui renverrait à l'impossibilité d'être porté, à une forme de *nudité psychique* (A. Ferrant, F. Mathieu), ainsi qu'une exclusion de son propre espace qui renverrait à une forme de fuite ou de désertion (J. Furtos, V. Colin). Le sujet se couperait de ses propres affects, d'une partie de son identité, il opèrerait un *clivage au Moi* (R. Roussillon). Cette double exclusion entraînerait une exclusion de l'espace du silence, ce qui ouvrirait à un modèle de la rencontre "*Je*"-"*non-Je*" organisé à partir de l'intrusion, de la désertion et/ou de l'éjection. Amputé de cet espace, le sujet en devenir ne pourrait apprendre à se reconnaître, il ne pourrait s'inscrire dans sa propre temporalité. La perte du temps intermédiaire s'installerait comme prélude au *meurtre du temps* (A. Green), le sujet se construirait à partir de cryptes renfermant le temps de l'objet. Il resterait en quête d'un point d'origine. Une part des investissements resterait attachée à cette temporalité qui s'étalerait dans un "en dehors" enfoui, encrypté, ouvrant sur un temps qui tournerait sur lui-même. Ce temps contiendrait la mort dans la vie, au même instant et sans cesse. Ce retour perpétuel serait de l'ordre de la régression *vers un impossible avant* (P. Aulagnier), il ouvrirait à la *contrainte de répétition*, il n'y aurait pas de *jeu* possible (R. Roussillon), nous serions au cœur d'un fonctionnement pathologique.

Dans cette clinique du sujet "exclu", plus particulièrement au contact des sujets vivant dans les centres d'hébergement dans lesquels j'exerçais la fonction de psychologue, et à travers cette recherche, j'aurais été comme convoquée à l'endroit d'une quête de ce point d'origine, dans une forme de retour perpétuel. En cet endroit, celui du *bruit*, le sujet y retournerait pour s'y chercher. Pourtant, ce moment n'existerait pas dans le possible de la représentation. Dans le discours, le point d'origine pourrait prendre la forme du récit de la perte d'un étayage externe. Cette perte renverrait à un vécu de chute qui ouvrirait à la rencontre avec des *autres excluant*. Rencontre dans laquelle il ne serait pas possible de partager les affects ou les émotions. L'indicible d'aujourd'hui se constituerait dans l'écho de l'expérience ancienne, réactualisant une honte première, confondue dans la haine de soi. En cet endroit, le sujet retrouverait un *Soi* amputé de l'espace de *jeu*, celui qui permet de s'éprouver dans le lien à l'autre, celui qui ouvre à la liberté de penser. Avec la *contrainte de répétition* et à partir de mes éprouvées dans la relation transféro-contre-transférentielle, nous avons côtoyé une forme de sidération de la pensée, prise dans l'ordre d'un *temps mort*. Avec le meurtre de cet espace premier s'installerait un interdit, au prix de la mort, de s'éprouver comme "*Je*". Le sujet "exclu" se construirait comme étranger en lui-même.

Conclusion



Lettre après lettre, mot après mot, ce fut long et laborieux d'avancer dans cette écriture. Une traversée empruntant les chemins détournés de mes angoisses ou symptômes, et m'amenant à rêver alors qu'il me restait à écrire cette conclusion, un quelque chose d'une tempête, d'arbres et de têtes fauchées. Comment ne pas associer à la question du penser, ainsi qu'à la forêt de l'introduction ? Celle de ce rêve, avec des arbres qui tombent, nous parlerait-elle d'un espace qui perdrait ses repères intérieurs, d'une mémoire amputée ? De quel temps, ici, serait-il question ? Dans et par l'écriture, certains temps se sont découverts. Avec la rédaction en elle-même, après les moments de passage entre passé, présent ou futur (comme si l'usage de ces différentes formes était interchangeable), alors que j'avais choisi le passé pour rendre compte des récits cliniques, en corrigeant la concordance des temps le passé composé et le présent avaient été confondus. J'ai "découvert" l'usage du plus-que-parfait mais l'ai utilisé dans des formes qui étaient inappropriées. Dans cette écriture, j'allais maintenant d'un passé à l'autre. Cet aspect, qui rassemble confusion et découverte de nouveaux temps, serait en lien avec les questions posées par cette recherche, avec la manière dont je suis restée accrochée à la question de *l'originaire* puis de *l'originel*. Cela renverrait à la façon dont je me suis trouvée convoquée, dans ma clinique, par la question du point d'origine, ou plutôt par ce point de retour perpétuel. J'ai cheminé en me référant à différentes approches théoriques, sans choisir une lignée et en supposant une forme de complémentarité possible.

Avec l'hypothèse d'un espace de *jeu* premier, ouvrant à la rencontre de l'autre puis de soi-même, le sujet en devenir s'installerait dans son propre temps, dans sa propre histoire. À ce stade, que dire des hypothèses cliniques à partir desquelles cette écriture s'est élaborée ? Les cinq hypothèses constituées comme états pour la description des cas cliniques nous ont amenés à proposer qu'avec l'installation d'un *temps mort*, la *fonction objectalisante* puisse être bloquée. En suivant les hypothèses d'A. Green, l'objet serait comme séparé de la pulsion. Celle-ci ne trouverait pas son destinataire. Un espace de confusion s'installerait comme espace fondateur.

L'objet ne pourrait être regardé comme un autre. Le sujet en devenir serait en difficulté pour apprendre à se reconnaître. Comment, alors, s'inscrire dans sa propre histoire ? Comment se construire en tant que "je" ? A ce premier niveau, succèderait celui d'un brouillage entre l'intérieur et l'extérieur, entre fantasme et réalité. Pour A. Ciccone, « *la validité d'une interprétation se mesure à sa capacité à produire une chaîne associative qui "travaille" le contenu de l'interprétation.* » (A. Ciccone, 1998, p. 99). À ce titre, peut-on penser que les cinq hypothèses cliniques ont permis, le long de cette écriture, d'associer et de faire évoluer leurs contenus ? Peut-on les donner comme valides à ce titre ?

En ce qui concerne l'hypothèse d'une forme d'attaque de *l'espace de jeu*, elle s'est inscrite dans la première partie mais s'est écrite bien plus tard. Nous avons proposé que cette attaque puisse s'opérer et s'observer à plusieurs niveaux.

Au niveau intrapsychique, nous avons mis en avant, le long de cette écriture, la prévalence d'un *espace intermédiaire*, intérieur, qui se constituerait à l'orée de la vie et dans le lien avec le ou les premiers objets. Nous l'avons nommé l'espace du silence. Il renverrait à l'*espace potentiel* au sens de D.-W. Winnicott. Ce serait l'espace de la rencontre entre le *Soi* et *l'objet* ainsi qu'entre le *Soi* et le *Moi*. Nous l'avons proposé comme l'espace de *l'emprise primaire* au sens d'A. Ferrant. Cet espace premier deviendrait l'espace du *préconscient*. Le fonctionnement de celui-ci, pour R. Roussillon, est organisé par le temps chronologique. Avec cette recherche, nous avons rencontré, dans la clinique ou dans l'écriture en elle-même, différents niveaux de confusion dans l'ordre du temps. Le sujet "exclu" serait comme coincé dans ce que P. Declerck nomme le « *point de l'instant* ». Il condamne à une « *impossibilité de penser* » (2001). La mise en échec des processus de symbolisation serait à mettre en lien avec une défaillance dans cet appareil du *préconscient*. Ce dernier est, pour R. Kaës, « *le lieu des formations intermédiaires dans la psyché* » (2012). Ces *formations intermédiaires* pourraient s'observer à travers les investissements d'une

topique externalisé, à savoir, ici, dans le processus même de l'écriture ou dans la construction méthodologique. Peut-on penser que cette *topique externalisée* pourrait se constituer comme un prolongement de l'espace du corps ? Pour J. Guillaumin, l'ampoule rectale est l'espace, dans le corps, qui marque une rythmicité organisant le passage dehors/dedans/dehors. Dans les premiers temps de la vie, l'organisation de cette rythmicité intérieure impliquerait la présence et l'intervention d'un extérieur et pourrait ouvrir à une forme d'harmonisation dans les temporalités. Enfin, nous avons mis en avant, dans la clinique, ce qui pourrait renvoyer à une défaillance du *Moi-peau* (D. Anzieu) et alors que pour A. Green, le fantasme renvoie à un *temps intermédiaire*.

Au niveau interpsychique, nous retrouvons la perte de *l'aire de jeu* décrite par J. Furtos et qui ferait passer le sujet de précaire à exclu. À travers le récit de rêve proposé en préambule, nous avons aperçu l'expression d'une perte dans la possibilité de jouer. La relation transférentielle, propre à cette clinique, et qui m'aurait amenée à m'éprouver tour à tour débordée ou désertée, comme "collée" et entraînée dans la *scène de l'autre* (V. Colin) serait un prolongement dans l'expression de cette impossibilité à jouer. Elle se constituerait à la suite d'un désaccordage dans les formes de temporalités entre le "Je" en devenir et *l'objet primaire*. Dans cette clinique du sujet "exclu", le passage par les mots et le langage articulé pour signifier un éprouvé pourrait être comme empêché. La projection de "*trucs*" *informes* ou le *passage par des agirs* seraient une voie d'expression qui n'emprunterait pas les voies des processus *intermédiaires*. En outre, l'investissement des espaces architecturaux se constituerait dans le prolongement de l'espace du corps.

Au niveau transpsychique, nous pouvons repérer la mise à mal des espaces de parole. Se réunir, en formant un groupe qui se tienne, apparaît dans cette clinique particulièrement compliqué. Nous en retrouvons les traces dans les modalités d'organisation des espaces de réunion dédiées aux équipes. Une ouverture à des processus créatifs apparaît comme un défi à

relever au jour le jour pour ne pas entrer, collectivement, dans une forme de répétition et de ressassement. Nous retrouvons, en outre, ce que J. Furtos a décrit comme la perte de *l'aire culturelle* pour des sujets laissés au ban d'une *commune humanité*. Enfin, nous avons aperçu, dans la culture et à travers l'analyse d'une œuvre littéraire, les descriptions d'une mise en échec des *espaces et des formations intermédiaires* pour un personnage qui, s'il n'est pas nommé "sujet exclu", est pour le moins *étranger*.

Au niveau métapsychique, R. Kaës a décrit une menace de mise à nu, dans les situations d'extrême précarité, des *formations intermédiaires et des processus articulaires*. « *Le défaut et les défaillances des garants métasociaux et métapsychiques sont directement impliqués dans cette menace.* » (2012). Avec la description et l'analyse d'une clinique institutionnelle, nous avons aperçu une forme de réactualisation, sur la scène institutionnelle, de l'expression d'un raté des *interdits fondamentaux*, des *contrats intersubjectifs* ou du *contrat narcissique*. Ces *métacadres psychiques* sont, pour R. Kaës, sous l'influence des *métacadres sociaux*. Nous avons rencontré, à ce sujet, quelque chose, dans le fonctionnement de notre société, d'une idéologie sous-jacente qui s'exprimerait par une volonté d'inclure ou d'insérer et qui s'organiserait dans une modalité défensive vis-à-vis de sujets qui renverraient l'image d'un corps social comme démembré. D'une manière plus resserrée, et dans la forme d'organisation des liens d'équipe décrite plus haut, quelque chose d'une forme d'idéologie semblerait vouloir se substituer au projet commun et organiser, en partie, les modalités de présence à l'autre. Mais qu'en est-il de l'autre dans ces conditions-là ?

Enfin, avec les hypothèses méthodologiques, nous avons proposé, dans cette clinique du sujet "exclu", que le travail de recherche soit fondamental pour investir la fonction de psychologue. Aujourd'hui, cette thèse touche à sa fin et celle-ci cohabite, dans mon esprit, avec l'envie de partir des institutions dans lesquelles je travaille, avec le désir de trouver un ailleurs. En attendant, cette écriture m'a amenée à percevoir, plus

précisément, la manière dont j'ai été mobilisée dans mes fonctions. Dans cette clinique, il s'agirait d'adapter un cadre et des modalités de présence à l'autre qui soient suffisamment souples et malléables pour que le sujet puisse, en fonction du moment où de la situation, y prendre la place qu'il souhaite, même quand cela met le clinicien dans une position instable. Ce que F. Mathieu a nommé un *cadre pâte à modeler*. Il s'agit de prendre place, d'apprendre à se reconnaître et découvrir ce qui peut émerger de cette modalité "d'être en présence". Dans cet espace-temps, instable et mouvant, il s'agit d'aller là où la rencontre est possible, en conservant une posture intérieure qui se soutient de points d'accroches extérieurs. Le clinicien serait particulièrement mobilisé dans les fonctions de "porte mémoire" alors même qu'il s'agit, parfois, de pouvoir rassembler ce qui se dit ou se montre à des moments et dans des situations totalement inopportuns. Il s'agit, parfois, d'accepter d'être particulièrement investi dans les moments d'indisponibilité, comme s'il fallait supporter d'être à une place où sa propre fonction est en échec. Le travail du psychologue, alors, pourrait être d'arriver à rester là, malgré tout, être en mesure de recevoir, se souvenir, lier, rassembler, redonner forme, inscrire dans une chronologie, ordonner l'ensemble des éléments épars, les *"trucs" informes*. Il s'agit d'être en place de pouvoir entendre le récit tel qu'il advient. Mais encore, il faudrait parfois ressentir ce que l'autre ne peut mettre en mots, aller jusqu'à en porter les symptômes, dans une modalité de présence à l'autre comme confondue dans ce que R. Kaës nomme « *espace ectopique* » (2015b).

Dans cette clinique du sujet "exclu", il s'agit d'accepter que se pose, inlassablement, les questions de l'identité et de l'appartenance. Elles m'ont travaillée tout le long de cette écriture. Qu'est-ce qu'un sujet "exclu" ? Faut-il le faire entrer dans une appartenance nosographique ? Qu'il soit, ou non, organisé par la psychose ou un fonctionnement limite, il semblerait que le sujet "exclu" dont il a été question dans cette écriture nous renvoie à un sujet qui, déplacé, nous amènerait, sans cesse, à le chercher à l'endroit d'une empreinte laissée. Il nous amènerait à le regarder là où il n'est plus ; un sujet

qui s'absente (J. Furtos). Dans cette empreinte, la substance n'y serait plus, elle serait sans couleur, à l'image de la lithographie d'E. Munch dont le noir et blanc apporte quelque chose d'une crudité et d'une expression d'angoisse qui arrivent, sans couleur, dans une force décuplée. Que viendrait représenter cette disparition de la couleur ? Elle pourrait renvoyer à celle que nous avons rencontrée auprès de Mme Tortue. Pour A. Green, « *la sémantique de la couleur rejoint la sémantique de la forme : le noir est l'espace dépeuplé, vide. La scène primitive dans le noir renvoie à cette disparition des formes – avec intrusion des bruits. Le blanc est donc l'invisible* » (A. Green, 1979b, p. 174). Pour cet auteur, le blanc, dans la psychose, renverrait à l'espace inoccupé du *Moi* qui s'absente. Il « *se fait disparaître devant l'intrusion du trop-plein d'un bruit qu'il faut réduire au silence.* » (A. Green, 1979b, p. 174). Nous en revenons ici au *silence assourdissant* d'A. Camus et pour A. Green, le noir de la dépression ne serait que l'effet « *d'une angoisse "blanche" traduisant la perte subie au niveau du narcissisme.* » (A. Green, 1980, p. 252). Avec cette perte, nous en revenons aux figures de la mélancolie, ou au *Soleil noir* de J. Kristeva.

Avec cette écriture, ma perception du temps s'est, en partie, modifiée. Mes investissements se sont resserrés en direction de cette recherche et m'ont amenée à laisser une partie du reste "pour après". L'après commence avec ces dernières lignes. Mais quelles perspectives pour cette recherche ? Cette écriture se termine sous le sceau de la confidentialité, comment lui donner de nouvelles teintes ? Il m'est impossible d'imaginer que ce manuscrit soit disponible en bibliothèque. Perséphone, résidente à la maison aux mille lumières, après avoir fait des recherches sur internet et découvert, sur le site de l'U.T.R.P.P., mon investissement dans ce travail de thèse, m'a dit qu'elle irait trouver ce « document » afin de le lire. En outre, à deux reprises pendant "le temps du café", elle m'a exprimé son souhait d'être présente lors de la soutenance. Il m'est impossible d'imaginer que Perséphone puisse lire ce travail alors même qu'elle y reconnaîtrait Mme Tortue, la maison aux mille lumières, la demeure de Mélusine, etc. En outre,

il me semble qu'une large part de ce qui est écrit dans ce manuscrit ne la regarde pas, je ne souhaite pas qu'elle puisse y avoir accès. Pourtant, au-delà de ces premiers niveaux, dans ma volonté de rendre cet écrit confidentiel, nous pourrions y apercevoir, aussi, une manière de le rendre illisible, de le faire disparaître et d'entretenir ainsi une forme de répétition. Alors j'aimerais, pour dépasser cette question, dans une réécriture secondaire, rendre une partie de cette recherche communicable, pouvoir la partager afin de penser, avec d'autres, nos dispositifs d'accueil et de soins en direction de sujets "exclus".

Bibliographie

- ABRAHAM Nicolas** (1962), « *Le temps, le rythme et l'inconscient* », dans *L'écorce et le noyau*, N. Abraham et M. Torok, Champs essais, France, de 1959 à 1975, 2001. [1]
- ABRAHAM Nicolas** (1963), « *le "crime" de l'introjection* », dans *L'écorce et le noyau*, N. Abraham et M. Torok, Champs essais, France, de 1959 à 1975, 2001. [2]
- ABRAHAM Nicolas et TOROK Maria** (1972), « *Deuil ou mélancolie* », dans *L'écorce et le noyau*, N. Abraham et M. Torok, Champs essais, France, de 1959 à 1975, 2001. [3]
- ANZIEU Didier** (1985), *Le Moi-peau*, Dunod, Paris, 1995, 2009. [4]
- AULAGNIER Piera** (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, PUF, Paris, 1999. [5]
- (1976), « *Le droit au secret : condition pour pouvoir penser* », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°14. [6]
 - (1984), *L'apprenti-historien et la maître-sorcier. Du discours identifiant au discours délirant*, PUF, Paris, 2000. [7]
- BALIGAND Pascale** (2013), *Une chambre à soi : étude psychanalytique de la notion de chez-soi à travers les liens entre espace et présentabilité*, Thèse de doctorat de psychopathologie et psychanalyse, dirigée par Patrick Guyomard, présentée et soutenue publiquement le 4 décembre 2013, Université Paris 7 Diderot. [8]
- BARCILON José** (1982), « *Profondeur et limite de la psychologie de l'inconscient chez Camus : les jeux du narcissisme.* », dans *Cahiers Albert Camus 5. Albert Camus : œuvre fermée, œuvre ouverte ? Actes du colloque du centre culturel international de Cerisy-la-Salle, Juin 1982*, Gallimard, Mayenne, 1985. [9]
- BECKETT Samuel** (1952), *En attendant Godot*, Les éditions de minuit, France, 2014. [10]

- BENGHOZI Pierre-Jean** (2006), « *Pré-contre-transfert, cadre et dispositif. Discussion de l'exposé de Jean-Claude Rouchy* », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2006/2, n°47, Erès. [11]
- BILHERAN Ariane** (2007), *Le temps vécu dans la psychose*, Thèse de doctorat de psychologie, dirigée par Albert Ciccone, présentée et soutenue publiquement le 18 décembre 2007, Université Lumière Lyon 2. [12]
- BION Wilfred R.** (1962a), *Aux sources de l'expérience*, Puf, Paris, 1979, 2003. [13]
- (1962b) « *Une théorie de l'activité de pensée* », dans *Réflexion faite*, Puf, Paris, 1967, 1983, 2002. [14]
- BITTOLO Christophe** (2007), « *Ambiances et changements en analyse de groupe* », *Connexions*, 2007/2, n°88, Erès. [15]
- (2013), « *Les sirènes d'Ulysse et les soins palliatifs à l'hôpital* », *Connexion*. 2013/2, n°100. [16]
- BLEGER José** (1967), *Symbiose et ambiguïté. Etude psychanalytique*, Puf, Paris, 1975, 1981. [17]
- (1979), « *Psychanalyse du cadre psychanalytique.* », dans *Crise rupture et dépassement*, R. Kaës et al., Dunod, 2004. [18]
- BLONDEAU Serge** (1996), « *Dispositifs d'analyse clinique de la conduite professionnelle.* », dans *L'analyse des pratiques professionnelles*, Blanchard-Laville C., Fablet D., et al., L'Harmattan, Paris, 1996. [19]
- BRUN Anne** (2013), « *Construction du cadre-dispositif en situation individuelle ou groupale.* », dans *Manuel des médiations thérapeutiques*, A. Brun, B. Chouvier, R. Roussillon, Dunod, Paris. [20]
- BYDLOWSKI Monique, GOLSE Bernard** (2001), « *De la transparence psychique à la préoccupation maternelle primaire. Une voie de l'objectalisation* », *Le carnet PSY*, 2001/3, n°63. [21]
- CAMUS Albert** (1937-1958b), *L'Envers et l'Endroit*, Gallimard, Barcelone, 2013. [22]
- (1942a), *L'étranger*, Gallimard, Saint-Amand, 2012. [23]
 - (1942b), *Le mythe de Sisyphe*, Gallimard, Espagne, 1985, 2014. [24]
 - (1958), *Caligula*, Gallimard, Saint-Amand, 1993, 2015. [25]
 - (1962), *Carnets I. Mai 1935 – février 1942*, Gallimard, Barcelone, 2013. [26]
 - (1971), *La mort heureuse*, Gallimard, Barcelone, 2014. [27]

- CARROLL Lewis** (1865), *Alice au Pays des merveilles*, Le livre de poche, 2009. [28]
- CASTORIADIS Cornelius** (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Manchecourt, 1999. [29]
- CHAFAI-SALHI Houria** (2004), « *Pour renouer la trame... à propos de la temporalité traumatique* », *Rhizome, Dépasser l'urgence*, n°15 avril 2004. [30]
- CHIANTARETTO Jean-François** (1999), *L'écriture de cas chez Freud*, Anthropos, Paris. [31]
- (2004), « *L'analyste chercheur impliqué* », *Recherches en psychanalyse*, n°1. [32]
 - (2006), « *L'écriture du psychanalyste et la séance* », dans *La psychanalyse à l'épreuve du malentendu*, J. André et al. PUF, Paris. [33]
 - (2016), « *Au commencement était le meurtre...* », *Le coq-héron*, n°224. [34]
- CICCONE Albert** (1998), *L'observation clinique*, Dunod, Paris. [35]
- CICCONE Albert, FERRANT Alain** (2008), *Honte, Culpabilité et Traumatisme*, Dunod, Paris, 2015. [36]
- COLIN Valérie** (2002), *Psychodynamique de l'errance. Traumatisme, fantasmes originaires et mécanisme de périphérisation topique*, Thèse de doctorat de psychologie, dirigée par Bernard Duez, présentée et soutenue publiquement en 2002, Université Lumière Lyon 2. [37]
- COLIN Valérie, FURTOS Jean** (2005), « *La clinique psychosociale au regard de la souffrance psychique contemporaine* », dans *Répondre à la souffrance sociale*, M. Joubert et al., Erès, Ramonville Saint-Agne. [38]
- COLIN Valérie, DUEZ Bernard** (2008), « *Exclusion de la scène collective et ruptures des appartenances* », dans *Les cliniques de la précarité*, J. Furtos et al. Masson. [39]
- DAMON Julien** (2008), « *La pauvreté et la crainte de l'exclusion* », *Population et avenir*, 2008, n°688. [40]
- (2014), « *Focus – Compter les personnes sans domicile* », *Informations sociales*, 2014, n°184. [41]
- DAOUD Kamel** (2013), *Meursault, contre-enquête*, Actes Sud, Arles, 2014. [42]
- DECLERCK Patrick** (2001), *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Plon, Paris, 2008. [43]
- DENIS Anne** (1995), « *Le présent* », *Revue française de psychanalyse, L'intemporel IV*, Octobre décembre 1995, tome LIX, Puf, Paris. [44]

- DENIS Paul** (1995), « *La belle actualité* », *Revue française de psychanalyse*, *L'intemporel IV*, Octobre décembre 1995, tome LIX, Puf, Paris. [45]
- DEVEREUX Georges** (1967), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Champs essais, 1980, 2012. [46]
- DIATKINE René** (1995), « *Intemporalité et coordonnées temporelles* », *Revue française de psychanalyse*, *L'intemporel IV*, Octobre décembre 1995, tome LIX, Puf, Paris. [47]
- DI ROCCO Vincent** (2014), *Clinique des états psychotiques chez l'adulte*, Armand Colin, Paris. [48]
- DOUVILLE Olivier** (2012), « *Grandes exclusions et corps extrêmes : de la fabrique du paria* », dans *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, O. Douville et al., Dunod, Paris. [49]
- DUEZ Bernard** (1996), « *Psychopathologie de l'originaire et traitement de la figurabilité, éléments pour une pratique psychanalytique en institution* », dans *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, R. Kaës et al., Dunod, Paris. [50]
- (2004), « *De l'obscénalité à l'objectalité les enjeux du sexuel dans les groupes* », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2004-2. [51]
- EMMANUELLI Xavier et MALABOU Catherine** (2009), *La grande exclusion*, Bayard, Montrouge. [52]
- FERRANT Alain** (3003), « *La honte et l'emprise* », dans *Revue française de psychanalyse*, n°67, 2003/5. [53]
- (2011), « *Emprise et lien tyrannique* », dans *Connexions*, 2011/1, n°95. [54]
- Fondation Abbé Pierre** (2016), *21^{ème} rapport annuel sur l'état du mal logement en France*. [55]
- FORNARI Franco** (1987), « *Pour une psychanalyse des institutions* », dans *L'institution et les institutions*, Sous la dir. de R. Kaës, Dunod, Belgique, 2003. [56]
- FOUCAULT Michel** (1972), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, France. [57]
- FREUD Sigmund** (1905), « *Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)* », dans *Cinq psychanalyses*, Puf, Paris, 1954, 1997. [58]
- (1909), « *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (l'homme aux rats)* », dans *Cinq psychanalyses*, Puf, Paris, 1954, 1997. [59]

- (1910), « *Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique* », dans *œuvres complètes X, 1909-1910*, Puf, Paris, 1953, 2009. [60]
 - (1912), « *Sur la dynamique du transfert* », dans *œuvres complètes XI, 1911-1913*, Puf, Paris, 1952, 2009. [61]
 - (1915), « *Deuil et mélancolie* », dans *œuvres complètes XIII, 1914-1915*, Puf, Paris, 1917, 1936, 2005. [62]
 - (1920), « *Au-delà du principe de plaisir* », dans *œuvres complètes XV, 1916-1920*, Puf, Paris, 1927, 1996, 2002. [63]
- FURTOS Jean et LAVAL Christian** (1998), « *L'individu post-moderne et sa souffrance dans un contexte de précarité* », *Confrontations psychiatriques, Troubles de l'identité*, n°39. [64]
- FURTOS Jean** (2008), « *Le syndrome d'auto-exclusion* », dans *Les cliniques de la précarité. Contexte social, psychopathologie et dispositifs*, J. Furtos et al., Masson, Issy-les-Moulineaux. [65]
- GIMENEZ Guy, BARTHELEMY Sophie** (2011), « *Le temps de la prise de note. Proposition d'une méthode de notation dans les groupes cliniques* », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n°56. [66]
- GIMENEZ Guy, PINEL Jean-Pierre** (2013), « *A Proposed Method Of Group Observation And Note-Taking From A Psychoanalytical Perspective* », *Group analysis*, Vol. 46(1): 3-17. [67]
- GREEN André** (1966-1967), « *Le narcissisme primaire : structure ou état* », dans *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Les éditions de minuit, Paris, 2007. [68]
- (1975), « *Le temps mort* », *Nouvelle revue de psychanalyse, Figures du vide*, n°11, Gallimard. [69]
 - (1979a), « *Le silence du psychanalyste* », dans *La folie privée. Psychanalyse des cas limites*, Gallimard, France, 1990, 1998. [70]
 - (1979b), « *L'angoisse et le narcissisme* », dans *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Les éditions de minuit, Paris, 2007. [71]
 - (1980), « *La mère morte* », dans *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Les éditions de minuit, Paris, 2007. [72]
 - (1982), « *Préface. Le narcissisme et la psychanalyse : hier et aujourd'hui* », dans *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Les éditions de minuit, Paris, 2007. [73]

- (2000), *Le temps éclaté*, Les éditions de minuit, Paris. [74]
 - (2001), « *Que sont les formes* », *Revue Française de psychanalyse*, 2001/4, n°65. [75]
 - (2004), « *Avant-coup/Après-coup* », *Le carnet Psy*, 2004/9, n°95. [76]
 - (2007), « *Pulsions de destruction et maladies somatiques* », dans *Revue française de psychosomatique*, 2007/2, n°32. [77]
- GUILLAUMIN Jean** (1982a), *Quinze études psychanalytiques sur le temps. Traumatisme et après coup*, Privat, Clamecy. [78]
- (1982b), « *La souffrance travaillée par la pensée dans l'écriture. Un autre destin pour le "bloc magique" et la "rêverie maternelle"* », dans *Souffrance, plaisir et pensée, Premières rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence 1982*, Les belles lettres, Paris, 1983. [79]
 - (1996), *L'objet, L'esprit du temps*. [80]
 - (1998), « *L'organisateur anal* », *Revue française de psychanalyse, psychosomatique et pulsionnalité*, 1998, tome LXII, Puf. [81]
- GUIRAND Félix** (1937), « *Mythologie générale* », dans *Mythes et mythologies*, F. Guirand et J. Schmidt, Larousse, Rodesa, 1996, 2008. [82]
- GUIRAND Félix, SCHMIDT Joël** (1996), *Mythes et mythologie*, Larousse, Rodesa, 2008. [83]
- HASSIN Jacques** (1996), *L'émergence de l'abord médico-social des populations sans toit stable. Aspect historique, médical, socio-anthropologique, politique et éthique*, Thèse de doctorat d'éthique médicale, dirigée par le Pr. C. Herve. Présentée et soutenue publiquement le 12 décembre 1996. [84]
- Haut comité pour le logement des personnes défavorisées** (juin 2009), *Hébergement des personnes en difficulté : sortir de la gestion de crise*, 15^{ème} rapport. [85]
- HENRI Alain-Noël** (2009), *Rencontre avec, Penser à partir de la pratique*, Erès, Toulouse. [86]
- HUGO Victor** (1962), *Les Misérables*, Folio, 1973, 1999. [87]
- JODELET Denise** (1989), *Folies et représentations sociales*, Puf, Paris. [88]
- KAËS René** (1976), *L'appareil psychique groupal*, Dunod, Paris, 2000, 2010. [89]
- (1979), « *Introduction à l'analyse transactionnelle* », dans *Crise, rupture et dépassement*, R. Kaës et al., Dunod, Paris, 1997, 2004. [90]

- (1993), « *Introduction : le sujet de l'héritage* », dans *Transmission de la vie psychique entre générations*, R. Kaës et al., Dunod, Paris, 2013. [91]
- (1996a), « *Le groupe et le travail du préconscient dans un monde en crise* », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1996, n°26, Erès. [92]
- (1996b), « *Souffrance et psychopathologie des liens institués* », dans *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, R. Kaës et al., Dunod, Paris. [93]
- (1999), *Les théories psychanalytiques du groupe*, Puf, Paris, 2002. [94]
- (2005), « *Groupes internes et groupalité psychique : genèse et enjeux d'un concept* », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2005/2, n°45. [95]
- (2006), « *La multiplicité des formes du temps dans le processus individuel, groupal et institutionnel* », dans *Temps et psychothérapie*, sous la dir. de L. Michel et J.N. Despland, In press. [96]
- (2012), *Le Malêtre*, Dunod, Paris. [97]
- (2013), « *L'extension de la psychanalyse. Introduction à quelques problèmes épistémologiques* », *Cahiers de psychologie clinique*, 2013, n°40. [98]
- (2015a), « *Le malêtre dans la culture de notre temps* », dans *Crises et traumas à l'épreuve du temps. Le travail psychique dans les groupes, les couples et les institutions*, R. Kaës et al., Dunod, Paris. [99]
- (2015b), *L'extension de la psychanalyse*, Dunod, Paris. [100]
- **KLEIN Etienne** (2009), « *Le temps introuvable* », *Nouvelle revue de psychanalyse, La désinsertion subjective*, n°72, Navarin éditeur, Paris. [101]
- **KRISTEVA Julia** (1987), *Soleil noir dépression et mélancolie*, Gallimard, France. [102]
- (1995), « *Le scandale du hors temps* », *Revue Française de psychanalyse, L'intemporel*, Tome LIX, octobre-décembre 1995, Puf, Paris. [103]
- **LAPLANCHE Jean** (1992), « *présentation* », dans *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Champs flammariion, 1997. [104]
- **LAPLANCHE Jean, PONTALIS J.-B.** (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Puf, Paris, 1997. [105]
- **LAPORTE Anne, CHAUVIN Pierre** (2010), *Rapport SAMENTA, la santé mentale et les addictions chez les personnes sans logement personnel d'Île-de-France*, Sous la dir. de A. Laporte et P. Chauvin, Observatoire du Samu social de Paris, Inserm. [106]

- LARCENET Manu** (2009-2014), *Blast*, Dargaud. [107]
- LAZARUS Antoine, STROHL Hélène** (1995), « *Une souffrance qu'on ne peut plus cacher* », Rapport du groupe de travail « *ville, santé mentale, précarité et exclusion sociale* », Président : A. Lazarus, rapporteur général : H. Strohl, rapporteurs : M. Arene, O. Querouil. [108]
- LE POULICHET Sylvie** (2003), *Psychoanalyse de l'informe. Dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Champs essais, 2009. [109]
- LEVI-VALENSI Jacqueline** (1982), « *La relation au réel dans le roman camusien* », dans *Cahiers Albert Camus 5. Albert Camus : œuvre fermée, œuvre ouverte ?* Actes du colloque du centre culturel international de Cerisy-la-Salle, Juin 1982, Gallimard, Mayenne, 1985. [110]
- MAISONDIEU Jean** (1997), *La fabrique des exclus*, Bayard Editions, Paris. [111]
- MATHIEU Franck** (2011), *L'errance psychique des sujets SDF. Le manteau cloacal, l'effondrement scénique et la séduction*, Thèse de doctorat de psychologie, dirigée par Bernard Duez, présentée et soutenue publiquement le 4 novembre 2011, Université Lumière Lyon 2. [112]
- METTRA Claude** (1997), *Saturne ou l'herbe des âmes*, Edition Dervy, Paris, 2006. [113]
- MIJOLLA-MELLOR Sophie De** (2004), « *La recherche en psychanalyse à l'université* », *Recherche en psychanalyse*, 2004/1, n°1. [114]
- (2005), « *De l'informe à l'archaïque* », *Recherches en psychanalyse*, 2005/1, n°3. [115]
 - (2007), *La paranoïa*, Puf, Que sais-je, Paris, 2011. [116]
- MILNER Marion** (1979), « *Le rôle de l'illusion dans la formation du symbole* », *Revue française de psychanalyse*, n° 5-6. [117]
- MINKOWSKI Eugène** (1933), *Le temps vécu*, Delachaux et Niestlé, Paris, 1968. [118]
- MORHAIN Yves** (2006), « *"Le temps rompu": le cas d'une schizophrène* », dans *La temporalité psychique. Psychoanalyse mémoire et pathologies du temps*. Sous la dir. de B. Chouvier et R. Roussillon, Dunod, Paris. [119]
- PASCHE Francis** (1988), « *Projections et constructions comme défenses* », dans *Le sens de la psychanalyse*, Puf, Paris. [120]

- PICHON RIVIERE Arminda De et BARANGER Willy** (1959), « Répression du deuil et intensifications des mécanismes et des angoisses schizo-paranoïdes (notes sur *L'étranger* de Camus) », *Revue française de psychanalyse*, Volume 23, n°3. [121]
- PINEL Jean-Pierre** (1996), « La déliaison pathologique des liens institutionnels dans les institutions de soins et de rééducation », dans *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, R. Kaës et al., Dunod, 2005. [122]
- (2004), « Traumatismes en institutions », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n°42. [123]
 - (2010), « Pathologie du processus adolescent et attaques de la groupalité », *Cliniques méditerranéennes*, n°82, Erès. [124]
 - (2011), « Les adolescents en grande difficultés psychosociales : errance subjective et délogement généalogique », *Connexions*, 2011/2 n°96, Erès. [125]
 - (2014), « Le traitement institutionnel des incestualités-mafieuses familiales intériorisées chez les adolescents », *Le divan familial*, n°33. [126]
 - (2015), « La position nostalgique, un interrupteur des processus de transmission du cadre et des dispositifs institutionnels », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n°65. [127]
- PITICI Colette** (2006), *De l'enfouissement psychique à la scène d'amarrage : actualisation de l'indéterminé chez l'errant*. Thèse de doctorat de psychologie, dirigée par Alain FERRANT, présentée et soutenue publiquement le 3 mars 2006, Université Lumière Lyon 2. [128]
- PITICI Colette, MATHIEU Franck, CHARRETON Grégory** (2010), « Un transfert sensoriel. La sensorialité comme amarrage et mode d'accès à la vie psychique chez les sujets gravement précaires ou S.D.F. », *Bulletin de psychologie*, 2010/4, n°508. [129]
- PROUST Marcel** (1913), *A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*, Folio, 2011. [130]
- QUENEAU Raymond** (1965), *Les fleurs bleues*, Folio, 1978, 2016. [131]
- QUESEMAND ZUCCA Sylvie** (2007), *Je vous salis ma rue. Clinique de la désocialisation*, Stock, 2009. [132]
- RACAMIER Paul-Claude** (1995), *L'inceste et l'incestuel*, Dunod, Paris, 2010. [133]

- RAVIT Magali** (1993), « *De l'illusion meurtrie à la désillusion meurtrière* », *Psychologie clinique et projective*, M. Ravit et al., 2013/1, n°19. [134]
- (2016), « *Les aménagements de la subjectivité dans la clinique de la criminalité* », *Cahiers de psychologie clinique*, 2016/2, n°47. [135]
- RAVIT Magali, ROUSSILLON René** (2012), « *La scène du crime : cette autre image des confins de la subjectivité* », *Revue française de psychanalyse*, 2012/4, n°76, Erès. [136]
- ROUCHY Jean-Claude** (2005), « *Le groupe "chaînon manquant"* », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2005/2, n°45, Erès. [137]
- (2006), « *La constitution du dispositif de groupe dans différents cadres institutionnels* », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2006/2 n°47, Erès. [138]
- ROUSSILLON René** (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Puf, Paris. [139]
- (1998), « *Le psychique et le représentable (une réflexion d'ensemble à partir de textes prépubliés)* », *Revue française de psychanalyse. Psychosomatique et pulsionnalité*, Tome LXII, novembre-décembre 1998, Puf, Paris. [140]
 - (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Puf, Paris, 2008. [141]
 - (2002), « *Ombre et transformation de l'objet* », *Revue française de psychanalyse. Transformations psychique*, Tome LXVI, octobre décembre 2002, Puf, Paris. [142]
 - (2004), « *Le jeu et le potentiel* », *Revue française de psychanalyse*, n°68. [143]
 - (2006a), « *Du jeu dans la mémoire* », dans *La temporalité psychique. Psychanalyse, mémoire et pathologies du temps*. Sous la direction de B. Chouvier et R. Roussillon. Dunod, Paris. [144]
 - (2006b), « *Pour introduire la question du langage du corps et de l'acte* », *Le carnet PSY*, n°111. [145]
 - (2008a), « *Le besoin de sécurité* », dans *Les cliniques de la précarité*, J. Furtos et al., Masson, Issy-les-Moulineaux. [146]
 - (2008b), « *La loi du plus faible : les stratégies de survie* », dans *Les cliniques de la précarité*, J. Furtos et al., Masson, Issy-les-Moulineaux. [147]
 - (2012a), *Manuel de pratique clinique*, Elsevier Masson, Issy-les-Moulineaux. [148]

- (2012b), « *Fonctions des métaphores biologiques* », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°26. [149]
 - (2014), « *L'actualisation de l'archaïque et les conditions de ses après-coups* », *Revue française de psychanalyse*, n°78. [150]
 - (2015), « *Le visage de l'étranger et la matrice du négatif chez Albert Camus* », *Revue française de psychanalyse*, n°79. [151]
- SAMI-ALI** (1974), *L'espace imaginaire*, Gallimard, France, 1976. [152]
- STERN Daniel N.** (1985), *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Puf, Paris, 1985, 1989, 1997. [153]
- THOUVENIN Dominique** (1999), « *Propriété/propriétés du cas en psychanalyse* », dans *Le cas en controverse*, Sous la dir. de P. Fédida et F. Villa, Puf, Paris. [154]
- TISSERON Serge** (1992), *La honte. Psychanalyse d'un lien social*, Dunod, Paris, 2007. [155]
- (2006) « *De la honte qui tue à la honte qui sauve* », *Le Coq-héron*, 2006/1, n°184. [156]
- UNAFAM Paris** (2009), *Le logement des personnes en difficulté psychique à Paris*, Psycom. [157]
- VACHERET Claudine** (2009), « *Les temps du groupe et la transformation de l'affect* », *Cliniques méditerranéennes*, C. Vacheret et al., 2009/2, n°80. [158]
- VEXLIARD Alexandre** (1957), *Le clochard*, Desclée de brouwer, Paris, 1998. [159]
- VIRCONDELET Alain** (2014), *Albert Camus fils d'Alger*, Fayard, Domont. [160]
- WINNICOTT Donald W.** (1947), « *La haine dans le contre-transfert* », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Editions Payot, France, 1958, 1969, 1992. [161]
- (1948), « *Pédiatrie et psychiatrie* », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Editions Payot, France, 1958, 1969, 1992. [162]
 - (1952), « *Psychose et soins maternels* », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Editions Payot, France, 1958, 1969, 1992. [163]
 - (1955-1956), « *Les formes cliniques du transfert* », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Editions Payot, France, 1958, 1969, 1992. [164]
 - (1956), « *La tendance antisociale* », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Editions Payot, France, 1958, 1969, 1992. [165]

- (1989), *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, Saint-Amand, 2000. [166]

Index des auteurs

Abraham N., 239, 329, 335, 336, 338
Anzieu D., 58, 59, 281, 282, 285, 295, 296, 297, 298, 299, 309, 313, 314, 321, 334, 343, 351
Aulagnier P., 32, 70, 91, 185, 186, 252, 253, 258, 265, 267, 284, 285, 312, 321, 338, 339, 343
Baligand P., 115, 187
Baranger W., 233, 234, 279
Barchilon J., 238
Barthelemy S., 155, 156
Beckett S., 113
Benghozi J.-P., 151
Bilheran A., 41, 329, 330
Bion W.R., 48, 94, 154, 157, 300, 342
Bittolo C., 152, 154, 158, 216, 217
Bleger J., 57, 58, 153, 154, 190, 191, 327
Blondeau S., 272, 273
Brun A., 148, 358
Bydlowski M., 257
Camus A., 219, 236, 239, 240, 241, 242, 243, 280, 329, 354, 357, 364, 365, 367
Castoriadis C., 31, 32
Chafai-Salhi H., 122
Charreton G., 41, 300
Chiantaretto J.-F., 74, 88, 155, 240, 288, 289, 290, 341
Ciccone A., 54, 325, 350, 358
Colin V., 41, 51, 56, 57, 60, 69, 72, 74, 78, 99, 115, 123, 124, 184, 233, 249, 250, 253, 257, 288, 292, 311, 343, 351, 360
Damon J., 23, 24
Daoud K., 244, 245
Declerck P., 40, 41, 113, 350
Denis A., 116
Denis P., 114, 237, 238
Devereux G., 55, 307, 308, 309
Di Rocco V., 56, 342
Diatkine R., 119
Douville O., 29, 48, 115, 244, 360
Duez B., 41, 233, 273, 274, 359, 364
Emmanuelli X., 39, 46
Ferrant A., 323, 325, 343, 350
Fornari F., 147, 148
Foucault M., 21, 24
Freud S., 51, 52, 53, 54, 55, 147, 231, 331, 333, 359

Furtos J., 29, 33, 35, 44, 45, 51, 69, 73, 287, 289, 311, 325, 327, 343, 351, 352,
 354, 359, 361, 366
 Gimenez G., 155, 156, 157
 Golse B., 257
 Green A., 55, 113, 118, 120, 121, 125, 126, 127, 237, 249, 255, 281, 284, 293, 328,
 329, 330, 334, 335, 342, 343, 349, 351, 354
 Guillaumin J., 125, 254, 289, 290, 335, 351
 Guirand F., 188, 189, 333, 362
 Hassin J., 21
 Henri A.-N., 30, 35
 Jodelet D., 214
 Kaës R., 33, 34, 48, 49, 59, 71, 73, 79, 80, 81, 95, 114, 151, 154, 155, 158, 259,
 260, 261, 265, 273, 275, 287, 341, 342, 350, 352, 353, 358, 360, 362, 363, 365
 Klein E., 113
 Laplanche J., 51, 52, 53, 54, 290
 Laporte A., 24
 Laval C., 29, 325, 327
 Lazarus A., 30, 31, 364
 Le Poulichet S., 265
 Maisondieu J., 39, 40
 Malabou C., 46
 Mathieu F., 41, 47, 71, 83, 92, 99, 232, 233, 249, 250, 284, 300, 343, 353
 Mettra C., 189, 190
 Mijolla-Mellor S.de, 190, 266, 304, 305
 Milner M., 65
 Minkowski E., 332
 Montfort J.-C., 118
 Morhain Y., 187, 188
 Pasche F., 303, 304
 Pichon Rivière A., 233, 234, 279
 Pinel J.-P., 40, 74, 77, 99, 151, 156, 157, 207, 208, 210, 213, 214, 271, 273, 276,
 280, 281, 288, 314, 337
 Pitici C., 41, 42, 43, 51, 73, 219, 279, 300
 Quesemand Zucca S., 43, 44, 114, 184
 Racamier P.-C., 192
 Ravit M., 235, 236, 280, 282, 283
 Rouchy J.-C., 148, 149, 150, 158, 260, 358
 Roussillon R., 32, 33, 45, 46, 48, 55, 56, 57, 65, 66, 72, 92, 99, 119, 123, 125, 126,
 127, 231, 232, 235, 236, 237, 238, 242, 245, 249, 284, 303, 321, 322, 335, 343,
 350, 358, 364, 366
 Sami-Ali., 115
 Schmidt J., 362
 Stern D., 315, 316, 317
 Strohl H., 30, 31, 364
 Thouvenin D., 94
 Tisserson S., 326, 327
 Torok M., 239, 329, 335, 336

Vacheret C., 157
Vexliard A., 22, 37, 38, 59
Vircondelet A., 240
Winnicott D.-W., 31, 34, 48, 65, 73, 80, 120, 238, 250, 251, 255, 257, 280, 287,
301, 314, 350

Index des cas

Cidrolin, 330
Claude, 134, 139, 358, 364, 365, 366
Déméter, 197, 198, 199
Donatello, 136
Fantine, 61, 62, 64, 65, 66, 67, 74, 102, 118, 122, 196, 289, 292, 293, 298, 317, 336
Firmin, 196, 276
Hector, 105, 135
Jacky, 135
Jocelyne, 135, 198
Johnny, 132, 133
La demeure de Mélusine, 27, 28, 61, 69, 77, 83, 85, 87, 89, 100, 107, 118, 130,
140, 150, 152, 153, 158, 195, 198, 200, 206, 218, 262, 272, 274, 277, 284, 296,
297, 306, 311, 330, 333, 337, 338, 340, 354
La maison aux mille lumières, 27, 28, 69, 77, 83, 85, 87, 89, 130, 140, 150, 152,
153, 158, 159, 262, 263, 296, 311, 318, 354
Le temps du café, 85, 129, 130, 131, 132, 133, 135, 137, 138, 139, 140, 141, 143,
144, 145, 146, 155, 156, 157, 158, 160, 196, 198, 204, 208, 212, 260, 269, 284,
298, 354
Léthé, 141
Lounes, 205
M. Baudet, 306, 320
M. Chapelier, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 114,
115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 195, 196, 211,
212, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 284, 290, 293, 303, 316, 326, 330, 332
M. Meursault, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231,
232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 244, 245, 279, 280, 281, 282,
283, 324, 325, 329
Mme Javella, 141, 169
Mme Ombrée, 141, 142
Mme Tortue, 94, 141, 142, 143, 159, 160, 162, 163, 166, 167, 168, 169, 170, 171,
172, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190,
191, 192, 193, 252, 266, 267, 268, 269, 284, 290, 292, 293, 299, 300, 301, 303,
307, 314, 317, 318, 322, 325, 354
Perséphone, 354
Saturnin, 195, 196
Violetta, 134, 196, 197

Index des notions

absence, 60, 116, 152, 157, 158, 260, 267, 281, 283, 284, 285, 314
accueil, 16, 25, 27, 35, 51, 66, 70, 257, 258, 259, 262, 284, 310, 312, 313, 315
affect, 30, 40, 43, 51, 90, 114, 120, 126, 156, 157, 216, 220, 234, 237, 239, 289,
291, 293, 295, 300, 309, 321, 322, 325, 326, 329, 336, 340, 343, 344
agir, 41, 42, 45, 73, 93, 150, 208, 218, 219, 228, 232, 275, 279, 322, 351
aire culturelle, 33, 35, 352
alliances inconscientes, 275
ambiances, 148, 158, 217
appareil psychique groupal, 79, 260, 271
après-coup, 59, 71, 99, 114, 120, 125, 138, 155, 157, 202, 249, 273, 328, 329
archaïque, 58, 125, 150, 153, 190, 232, 254, 300
cadre, 17, 56, 71, 72, 77, 83, 91, 92, 99, 117, 129, 132, 133, 142, 143, 149, 150,
151, 152, 154, 158, 190, 191, 208, 210, 212, 249, 251, 257, 261, 263, 274, 292,
327, 340, 353
clinique de la disparition, 29
clinique psychosociale, 51, 74, 89, 149
clivage, 72, 124, 195, 202, 213, 214, 271
clivage au Moi, 45, 46, 212, 343
compulsion de répétition, 125, 126, 127, 231, 249, 255
contenance, 151, 153, 154, 155, 158, 298
contrat narcissique, 32, 33, 34, 70, 207, 258, 267, 275, 276, 285, 312, 352
contre-transfert, 51, 55, 73, 92, 116, 148, 260, 287, 289, 295, 296, 300, 301, 308
crypte, 214, 336, 343
culture, 34, 80, 154, 213, 244, 352
dé liaison, 72, 127, 195, 210, 271, 273
dé ni, 45, 81, 116, 214
disparition, 29, 45, 57, 152, 305, 325, 327, 335, 342, 354
emprise, 31, 46, 66, 114, 162, 192, 263, 274, 313, 317, 320, 322, 323, 325, 343,
350
enveloppe sonore, 58, 281, 321
environnement, 30, 31, 35, 41, 47, 49, 56, 60, 220, 233, 242, 250, 251, 259, 280,
282, 316, 323, 327, 341
Eros, 183, 188, 321, 334
espace intermédiaire, 88, 155, 183, 193, 263, 322, 333, 350
espace transitionnel, 44, 57, 80
exclusion originare, 41, 42, 70, 71, 72, 73, 99, 123, 129, 159, 219, 249, 250, 257,
312, 328
exclusion originelle, 250, 257, 265, 279, 284, 328
exclusion sociale, 15, 16, 17, 27, 29, 32, 37, 44, 46, 59, 61, 79, 95, 113, 217, 296,
322, 327, 330, 334
fantasme, 14, 31, 41, 51, 52, 54, 58, 65, 69, 79, 88, 90, 117, 119, 120, 121, 190,
193, 216, 217, 225, 228, 245, 279, 283, 285, 305, 311, 319, 328, 335, 336, 337,
338, 350, 351

fantasme originaire, 42, 259, 262, 274, 275, 277, 285, 298
fonction conteneur, 71, 153, 154, 158, 287
forclusion, 41, 126, 214, 292
grande précarité, 44, 217
groupalité psychique, 151
groupes internes, 41, 42, 74, 123, 151, 152, 158, 233, 257, 259, 288
historisation, 59, 72, 114, 159, 186, 265
homologie fonctionnelle, 210, 271
honte, 29, 37, 39, 43, 60, 110, 119, 323, 324, 325, 326, 327, 333, 344, 360, 367
identité, 42, 56, 78, 90, 109, 110, 113, 122, 123, 162, 187, 188, 190, 228, 253, 272, 292, 303, 304, 308, 313, 320, 328, 332, 333, 334, 337, 341, 343, 353
incestuel, 192
inconscient polytopique, 80
incorporation, 254, 335, 336
inscription, 59, 187, 188, 237, 290, 298
intersubjectivité, 59, 80, 155, 265, 316, 323
intertemporalité, 59
introjection, 58, 151, 217, 238, 313, 335, 336
Je, 34, 185, 186, 229, 252, 258, 267, 308, 320, 322, 325, 329, 333, 335, 336, 338, 339, 343, 344, 350, 351
jeu, 13, 33, 53, 70, 73, 74, 113, 114, 174, 189, 192, 193, 201, 232, 287, 312, 321, 322, 323, 333, 337, 343, 349, 351
liaison, 42, 125, 155, 232, 291, 321, 343
lien social, 29, 31, 48, 327
manteau cloacal, 47
matière psychique, 79, 80, 151, 261
mécanisme de périphérisation topique, 41, 56, 124, 249
mélancolie, 44, 189, 238, 325, 331, 333, 335, 354
mère morte, 237, 281
mésinscription, 30, 35
métapsychologie de troisième type, 80
méthode, 92, 95, 303, 304, 305, 307, 309, 322
meurtre, 41, 213, 217, 225, 226, 228, 231, 232, 233, 235, 236, 240, 241, 242, 244, 245, 271, 275, 276, 277, 279, 281, 282, 283, 285, 305, 307, 314, 323, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 343, 344
meurtre du temps, 125, 249, 255, 316, 337, 343
Moi, 49, 57, 58, 59, 123, 125, 126, 191, 259, 296, 303, 308, 309, 313, 332, 334, 335, 354
Moi-peau, 58, 59, 281, 295, 296, 298, 299, 309, 351
mort, 254
narcissisme, 326, 333, 334, 354
narcissisme de mort, 334
narcissisme de vie, 334
narcissisme primaire, 334
négatif, 29, 52, 56, 120, 126, 156, 214, 242
notation, 87, 155, 156, 157, 289
objectalisation, 125, 255, 257, 258, 349

objet médium malléable, 65, 74
objet primaire, 47, 71, 72, 99, 129, 249, 250, 257, 284, 351
objet transitionnel, 31
objets sociaux, 31, 33, 44
obscénité, 273, 274, 277, 285
pare-excitation, 276
passage à l'acte, 16, 39, 60, 69, 73, 219, 279, 280, 311
passage par l'acte, 279, 282
potentialité névrotique, 339
potentialité polymorphe, 339, 340
potentialité psychotique, 339
précarité, 22, 29, 33, 44, 45, 48, 49, 60, 152, 217, 261, 327, 352
préconscient, 58, 73, 80, 125, 155, 158, 287, 341, 342, 343, 350
processus originaire, 252, 265
processus primaire, 125, 157, 251, 252
processus secondaire, 157, 252, 265
projection, 56, 58, 300, 334, 339, 351
pulsion, 59, 66, 155, 157, 158, 254, 255, 259, 284, 296, 301, 342, 349
pulsion de mort, 48, 57, 323, 334
réalité psychique, 34, 54, 73, 79, 80, 95, 154, 287, 328
réel, 31, 40, 46, 64, 78, 113, 117, 121, 122, 258, 306, 334
relation d'amarrage, 42, 43, 51, 73, 219, 279
relation transféro-contre-transférentielle, 16, 51, 55, 75, 77, 79, 92, 126, 251, 344
répondant, 48, 156, 207, 208, 236, 281, 285, 314
rien, 40, 64, 120, 157, 319, 320, 329
scène de l'autre, 56, 60, 69, 74, 78, 288, 311, 351
signifiant formel, 296, 297, 298
silence, 69, 234, 235, 237, 280, 281, 282, 285, 310, 311, 313, 321, 343, 350
Sisyphé, 241, 329, 331
Soi, 58, 255, 281, 313, 314, 315, 316, 340, 341, 344, 350
sujet exclu, 29, 39, 46, 51, 57, 257, 332, 352
symbolisation, 15, 49, 148, 155, 232, 317, 319, 342, 350
syncrétisme, 57
syndrome d'auto-exclusion, 44, 45
syndrome de désocialisation, 40
temporalité, 17, 42, 48, 57, 59, 60, 69, 79, 95, 99, 113, 114, 115, 116, 120, 121, 122, 124, 125, 126, 127, 157, 186, 233, 237, 249, 284, 291, 311, 328, 330, 331, 336, 337, 338, 343, 351
temps mort, 71, 72, 99, 120, 121, 125, 127, 249, 255, 273, 284, 329, 330, 344, 349
terreur agonistique, 56
Thanatos, 153, 183, 321, 337, 341
transfert, 51, 52, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 69, 70, 73, 124, 165, 208, 250, 251, 287, 291, 295, 311, 313, 321
transfert topique, 47
transitionnel, 41, 66, 120, 255, 342
trauma, 42, 123, 250

traumatisme, 39, 40, 42, 46, 47, 60, 75, 118, 120, 122, 123, 125, 127, 232, 276,
316, 342, 343

traumatisme primaire, 56, 71, 99, 119, 127, 245, 249, 284, 327

trucs informes, 300, 351, 353

vide, 48, 234, 237, 260, 280, 281, 313, 314, 334, 335, 336

Index des sigles

A.S.E. : Aide Sociale à l'Enfance
A.S.S. : Allocation de Solidarité Spécifique
A.V.C. : Accident Vasculaire Cérébral
C.A.P. : Certificat d'Aptitude Professionnelle
C.H.R.S. : Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale
C.H.S. : Centre d'Hébergement de Stabilisation
C.H.U. : Centre d'Hébergement d'Urgence
C.M.P. : Centre Médico Psychologique
C.P.O.A. : Centre Psychiatrique d'Orientation et d'Accueil
E.M.P.P. : Equipe Mobile Précarité Psychiatrie
I.N.S.E.E. : Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques
I.N.S.E.R.M. : Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale
R.M.I. : Revenu Minimum d'Insertion
R.S.A. : Revenu de Solidarité Active
S.D.F. : Sans Domicile Fixe
S.I.A.O. : Système Intégré d'Accueil et d'Orientation
S.M.S.: *Short Message System*
U.T.R.P.P.: Unité Transversale de Recherche en Psychogénèse et
Psychopathologie

Table des illustrations

p. 11, Manu LARCENET, *Blast I. Grasse Carcasse*. p. 101, 2009-2014.

p. 19, Salvador DALI. *La persistance de la mémoire*. 1931.

p. 97, Fransisco de GOYA. *Saturno devorando a su hijo*. 1819-1823.

p. 247, Edvard MUNCH. *Le cri*, 1893.

p. 347, Edvard MUNCH. *Le cri*, lithographie, 1895.

Résumé en anglais

The figures of melancholy Social exclusion and temporality

This research has been conducted in the field of clinical social psychopathology. It is based on case study, in reference to psychoanalytical metapsychology. By focusing our attention on the different spaces of psychic reality, and through a vast experience as a clinical psychologist, we are going to question the links between social exclusion and temporality. Throughout the clinical cases and research process, we have been confronted with different levels of time order confusion. As we took in account the question of origin, we have suggested that an inner space is constituted at the edge of life in the bond with the first objects: the space of silence. On the basis of an analysis of the transference and countertransference relationship in the context of an individual, group and institutional therapy, as well as the analysis of a literary work, we have questioned the establishment of interpersonal relationships of one subject, through the construction of its first space. This process involves an opening to a temporality proper to each one that allows the integration in a singular history. The "excluded" subject would build itself as a stranger to itself in a form of confusion that would refer to a blur between the inside and the outside, between fantasy and reality. Its temporality would be built from crypts containing the time of the object, it would open on a time that would spread out in a buried "outside": a time that would turn on itself, referring us to the figures of melancholy. When meeting the subject, the clinical psychologist would be brought back to a point of return, the place of nothingness. This research work would be one way to decipher and understand the chaos of origins.

Keywords

Exclusion -- Temporality -- Psychosocial clinic -- Murder -- Symbolization